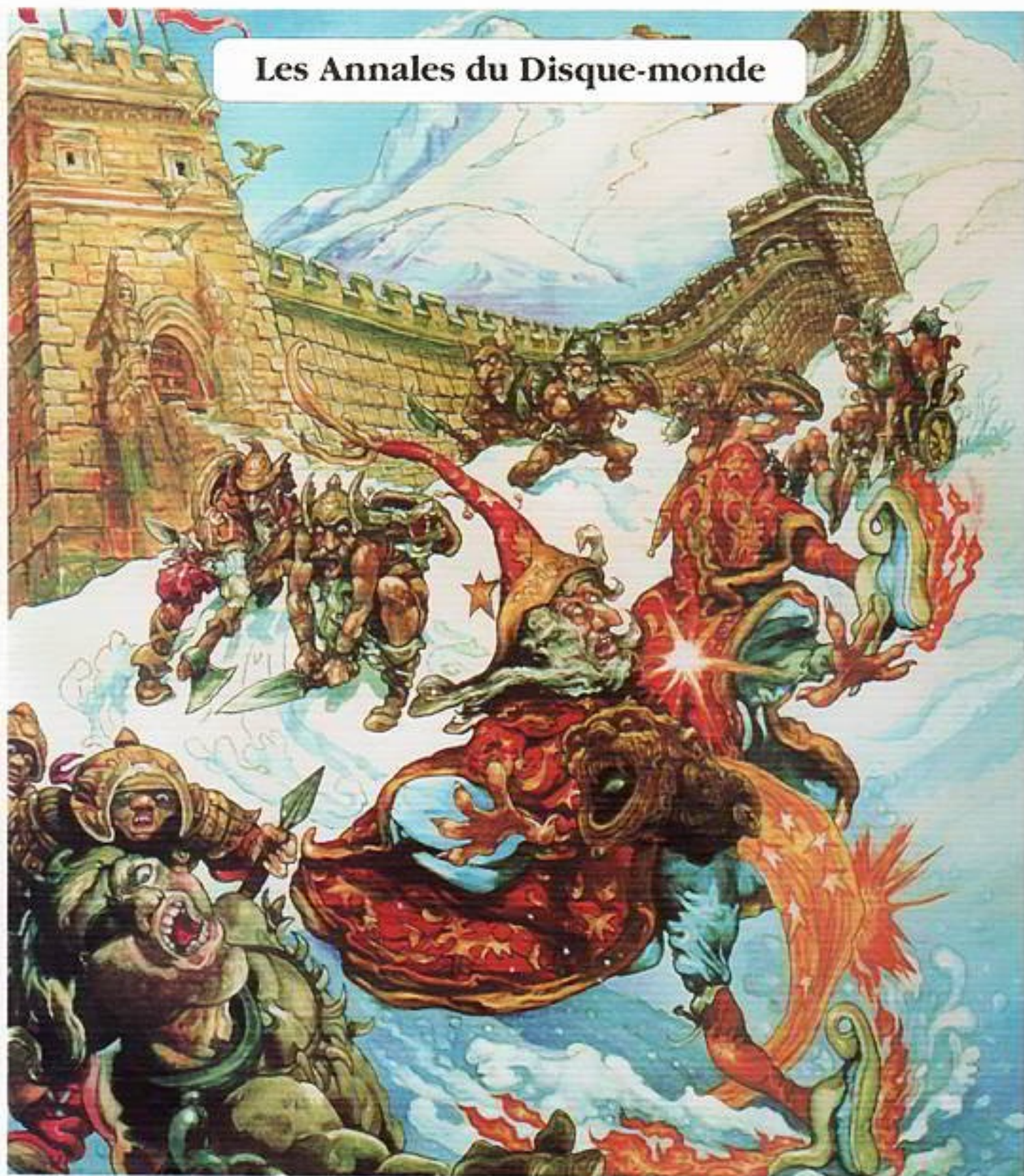


Terry Pratchett

LES TRIBULATIONS D'UN MAGE EN AURIENT

Les Annales du Disque-monde



L'ATALANTE

Terry Pratchett

LES ANNALES DU DISQUE-MONDE-17

**LES TRIBULATION
D'UN MAGE EN AURIENT**

Traduit de l'anglais
par Patrick Couton



L'ATALANTE
Nantes

Illustration de couverture : © Josh Kirby (*via* Thomas Schlück Agency)

INTERESTING TIMES

1^{re} publication : Victor Gollancz Ltd, Londres

© Terry & Lyn Pratchett, 1994

© Librairie l'Atalante. 2001, pour la traduction française

ISBN 2-84172-180-9

Librairie L'Atalante, 15, rue des Vieilles-Douves, 44000 Nantes

Il existe une malédiction qui dit :
Puisses-tu vivre des moments passionnants.

VOICI où les dieux jouent avec les vies des hommes, sur un plateau qui est à la fois aire de jeu et le monde entier. Et le Destin gagne toujours.

Oui, le Destin gagne toujours. La plupart des dieux jouent aux dés mais le Destin, lui, joue aux échecs, et on ne découvre qu'à la fin, donc trop tard, qu'il s'est servi depuis le début de deux reines.

Le Destin gagne. Du moins, c'est ce qu'on prétend. Quoi qu'il arrive, on dit toujours après coup que c'était le Destin¹.

Les dieux savent prendre n'importe quelle apparence, mais la seule chose qu'ils ne peuvent pas modifier en eux, c'est leurs yeux qui révèlent leur vraie nature. Ceux du Destin sont à peine des yeux, plutôt des trous noirs sur un infini piqueté de points lumineux qui sont peut-être des étoiles ou, là encore, peut-être autre chose.

Il battit des paupières, gratifia les autres joueurs du sourire suffisant des gagnants juste avant la victoire et annonça :

« J'accuse le grand prêtre de la Robe Verte dans la bibliothèque avec la hache d'armes. »

Et il gagna.

Il adressa à la cantonade un sourire radieux cette fois.

« Personne n'aime ça, un mauvais gagnant, grommela Offler le dieu crocodile à travers ses crocs.

— On dirait que je me favorise, aujourd'hui, fit le Destin. Quelqu'un a envie de jouer à un autre jeu ? »

Les dieux haussèrent les épaules.

« Aux "Rois fous" ? » proposa aimablement le Destin. Aux "Amants maudits" ?

¹ On n'est jamais très clair sur la question, comme sur celle des miracles. Quand quelqu'un échappe à une mort certaine suite à un étrange concours de circonstances, on parle de miracle. Mais bien sûr, si quelqu'un est tué au terme d'un enchaînement improbable d'événements – l'huile répandue à un endroit précis, la barrière de sécurité cassée juste là où il ne fallait pas –, il s'agit aussi forcément d'un miracle. Ce n'est pas parce que l'issue est malheureuse qu'elle n'est pas miraculeuse.

— Je crois qu'on a perdu les règles de ce jeu-là, fit Io l'Aveugle, le chef des dieux.

— Ou aux “Marins naufragés” ?

— Tu gagnes tout le temps, objecta Io.

— “Inondations et sécheresses” ? insista le Destin. Il est facile, celui-là. »

Une ombre tomba sur la table de jeu. Les dieux levèrent la tête.

« Ah, fit le Destin.

— Faisons une partie », dit la Dame.

Le statut de divinité de la nouvelle arrivante était toujours sujet à controverse. Assurément, la vénérer ne menait jamais nulle part, et elle avait tendance à surgir uniquement là où on l'attendait le moins, comme en cet instant précis. Et ceux qui se fiaient à elle ne faisaient jamais de vieux os. La foudre ne manquerait pas de s'abattre sur les temples qu'on voudrait lui dédier. Mieux valait jongler avec des haches sur une corde raide que prononcer son nom. Disons que c'était la serveuse du bistro de la dernière chance.

Quand on parlait d'elle, on disait le plus souvent « la Dame », et elle avait les yeux verts, mais pas verts à la façon des humains, plutôt d'un vert émeraude sur toute leur surface. Sa couleur préférée, à ce qu'on prétendait.

« Ah, répéta le Destin. Et une partie de quoi ? »

Elle s'assit en face de lui. Les autres dieux présents se jetèrent des regards en coin. Voilà qui promettait. Deux vieux ennemis qui s'affrontaient.

« Que diriez-vous de... (elle marqua un temps) “Grands Empires” ?

— Oh, v'ai horreur de ce jeu-là, fit Offler en brisant le silence soudain. Tout le monde meurt à la fin.

— Oui, dit le Destin, il me semble bien. » Il hocha la tête et, de la même voix qu'un flambeur professionnel demanderait « Ouverture aux as ? », il proposa : « La chute des Grandes Maisons ? Le sort des nations qui tient à un fil ?

— Bien sûr, répondit la Dame.

— Oh, parfait. » Le Destin agita la main au-dessus du plateau. Le Disque-monde apparut.

« Et où allons-nous jouer ? demanda-t-il.

— Le continent Contrepoids, répondit la Dame. Où cinq familles nobles se combattent depuis des siècles.

— Vraiment ? Quelles familles ? » fit Io. Il avait peu de rapports avec les humains en tant qu'individus. Il s'occupait le plus souvent du tonnerre et des éclairs, aussi, de son point de vue, l'humanité n'avait d'autre utilité que de se faire mouiller ou, à l'occasion, carboniser.

« Les Hong, les Sung, les Tang, les McSweeney et les Fang ?

— Eux ? Je ne savais pas qu'ils étaient nobles, dit Io.

— Ils sont tous très riches et ont fait massacrer ou torturer à mort des millions de gens uniquement pour des raisons d'intérêt personnel et d'orgueil », répondit la Dame.

Les dieux présents hochèrent solennellement la tête. Voilà qui était assurément une conduite noble. Eux-mêmes n'auraient pas agi autrement.

« Les McFweeney ? s'étonna Offler.

— Une très ancienne famille en place, expliqua le Destin.

— Ah.

— Et ils se battent entre eux pour la conquête de l'Empire, poursuivit le Destin. Très bien. Quelle famille choisissez-vous ? »

La Dame regarda l'histoire qui s'étendait devant eux.

« Les Hong sont les plus puissants. En ce moment même où nous parlons, ils viennent de s'emparer d'autres villes, dit-elle. À ce que je vois, ils sont destinés à gagner.

— Alors vous allez sûrement choisir une famille plus faible. »

Le Destin agita une fois encore la main. Les pions apparurent et se mirent à évoluer sur le plateau comme s'ils jouissaient d'une vie propre, ce qui était bien entendu le cas.

« Mais, ajouta-t-il, nous allons jouer sans dés. Je ne vous fais pas confiance aux dés. Vous les jetez là où je ne peux pas les voir. Nous allons jouer avec l'acier, la stratégie, la politique et la guerre. »

La Dame approuva de la tête.

Le Destin regarda son adversaire de l'autre côté du plateau.

« Et vous jouez quoi ? » demanda-t-il.

Elle sourit. « J'ai déjà joué. »

Il baissa les yeux. « Mais je ne vois pas vos pions sur le plateau.

— Ils ne sont pas encore sur le plateau. »

Elle ouvrit la main.

Quelque chose de noir et jaune reposait sur sa paume. Elle souffla dessus, et des ailes s'ouvrirent.

Un papillon.

Le Destin gagne toujours...

Du moins quand on suit les règles.



Selon le philosophe Ly Tin Wheedle, on trouve le chaos en plus grande abondance partout où l'on recherche l'ordre. Le chaos l'emporte toujours sur l'ordre parce qu'il est mieux organisé.



Voici le papillon des tempêtes.

Observez les ailes, légèrement plus déchiquetées que celles du fritillaire commun. En réalité, grâce à la nature fractale de l'univers, ces bords déchiquetés sont infinis – de la même manière que le bord d'une côte déchiquetée, quand on la mesure au niveau microscopique ultime, est infiniment longue – ou, à défaut, si près de l'infini qu'on arrive à le voir par beau temps.

Donc, si leurs bords sont infiniment longs, les ailes doivent logiquement être infiniment grandes.

Elles paraissent peut-être de la bonne taille pour des ailes de papillon, mais seulement parce que l'homme a toujours préféré le bon sens à la logique.

Le papillon météo quantique (*Papilio tempestæ*) est d'un jaune incertain, malgré les intéressants motifs à la Mandelbrot de ses ailes. Il a la particularité exceptionnelle de pouvoir créer le temps.

Il devait au début s'agir d'un facteur de survie car une mauvaise tornade² bien localisée a de quoi incommoder même un passereau terriblement affamé. Par la suite, cette particularité a dû tenir lieu d'attribut sexuel secondaire, comme le plumage des oiseaux ou les sacs vocaux de certaines grenouilles. Regarde-moi, dit le mâle en battant paresseusement des ailes dans la canopée de la forêt pluviale. Je suis peut-être d'un jaune incertain, mais dans une quinzaine de jours, à des milliers de kilomètres d'ici, les journaux titreront : « Bourrasques phénoménales, chaos sur les routes. »

Voici le papillon des tempêtes.

Il bat des ailes...



Voici le Disque-monde qui navigue dans l'espace sur le dos d'une tortue géante.

Comme d'ailleurs la plupart des mondes à un moment donné de la perception qu'en ont leurs habitants. C'est une idée qui semble pré-programmée dans le cerveau humain.

Dans le veld et les plaines, dans la jungle moite et les déserts rouges silencieux, dans les marais et les marécages de roseaux, bref partout où quelque chose plonge d'une souche flottante avec un *plouf* à l'approche d'un intrus, on a droit à des variations sur le thème suivant dans les premiers temps – les plus importants – du développement de la mythologie tribale...

« T'as vu ?

— Quoi ?

— La souche, là, quelque chose a fait plouf.

— Ouais ? Et alors ?

— Moi, j'crois... moi, j'crois... t'vois, moi, j'crois qu'y a une bête comme ça qui porte le monde sur son dos. »

Un silence, le temps de ruminer l'hypothèse astronomique, puis...

« Le monde entier ?

² Habituellement d'une quinzaine de centimètres de diamètre.

— Évidemment, quand je dis une bête comme ça, c'est à une grosse que j'pense.

— Forcément, ouais.

— Une... vraiment grosse, quoi.

— Marrant, mais... je vois ce que tu veux dire.

— Ça s'tient, non ?

— Ouais, ça s'tient. Seulement...

— Quoi ?

— J'espère qu'elle fera jamais plouf. »

Mais il s'agit en l'occurrence du Disque-monde qui, outre la tortue, bénéficie aussi des quatre éléphants géants sur lesquels tourne lentement la vaste roue du monde³.

On reconnaît la mer Circulaire, en gros à mi-chemin entre le Moyeu et le Bord. L'entourent les pays qui, s'il faut en croire l'Histoire, forment le monde civilisé, c'est-à-dire un monde qui subvient aux besoins des historiens : Ephèbe, Tsort, Omnia, Klatch et la cité-État tentaculaire d'Ankh-Morpork.

Voici un récit qui commence ailleurs, là où un homme est allongé sur un radeau dans un lagon bleu sous un ciel ensoleillé. Sa tête repose sur ses bras. Il est heureux – un état mental si rare chez lui qu'il est quasiment sans précédent. Il sifflote un petit air guilleret, et ses pieds pendouillent dans l'eau d'une transparence de cristal.

Des pieds roses avec dix orteils comme autant de petits cochons.

Pour le requin qui se glisse par-dessus les récifs, c'est à la fois le déjeuner, le dîner et le quatre-heures.



³ Certains se demandent comment ça marche, car ils voient mal un éléphant terrestre supporter longtemps une charge en rotation sans souffrir de sérieuses brûlures dues aux frottements. Mais autant demander pourquoi l'axe de la planète ne grince pas, où va l'amour ou quel bruit fait le jaune.

C'était comme toujours une question de protocole. De réserve. D'étiquette circonspecte. D'alcool, en définitive. Ou du moins d'illusion due à l'alcool.

Le seigneur Vétérini, en tant que dirigeant suprême d'Ankh-Morpork, pouvait en théorie mander devant lui l'archichancelier de l'Université de l'Invisible et même le faire exécuter en cas de refus d'obtempérer.

D'un autre côté, Mustrum Ridculle, en tant que chef du collège des mages, avait bien fait comprendre en termes polis mais résolus que lui-même pouvait le changer en petit amphibien, voire sauter ensuite autour de la salle sur un pogo stick.

L'alcool comblait parfaitement le fossé diplomatique. Parfois le seigneur Vétérini invitait l'archichancelier à venir prendre le verre de l'amitié au palais. Et, bien entendu, l'archichancelier s'y rendait parce qu'il ne voulait pas paraître impoli. Chacun comprenait la situation et chacun se conduisait de son mieux, ainsi évitait-on les désordres et les taches de gras sur la moquette.

C'était un bel après-midi. Le seigneur Vétérini, assis dans les jardins du palais, observait les papillons d'un œil vaguement contrarié. Il trouvait un peu choquante la façon dont ils voletaient joyeusement ici et là, sans but précis.

Il leva la tête.

« Ah, archichancelier, dit-il. Je suis heureux de vous voir. Asseyez-vous donc. Vous allez bien, j'espère ?

— Parfaitement bien, répondit Mustrum Ridculle. Et vous-même ? La santé est bonne ?

— Excellente. Le temps, à ce que je vois, s'est remis au beau.

— J'ai trouvé qu'hier on a eu une journée magnifique.

— Demain, m'a-t-on dit, ce sera encore mieux.

— Ça nous ferait pas de mal, c'est sûr, quelques jours de beau temps.

— Oui, c'est vrai.

— Oui.

— Ah...

— C'est sûr. »

Ils observèrent les papillons. Un majordome apporta des longs drinks bien frais.

« Qu'est-ce qu'ils font exactement avec les fleurs ? demanda le seigneur Vétérini.

— Quoi ? »

Le Patricien haussa les épaules. « Oubliez ça. C'est sans importance. Mais... puisque vous êtes ici, archichancelier, que vous avez bien voulu me rendre visite en passant avant d'aller vaquer à des affaires infiniment plus importantes, j'en suis sûr, c'est d'ailleurs très aimable de votre part... je me demande si vous pourriez me dire... Qui est le Grand Mage ? »

Ridculle réfléchit à la question.

« Le doyen, je pense, répondit-il. Il doit faire dans les cent vingt kilos.

— J'ai l'impression que ce n'est peut-être pas la bonne réponse, fit le seigneur Vétérini. J'ai dans l'idée, d'après le contexte, que par "grand" il faut entendre "supérieur".

— Pas le doyen, alors. »

Le seigneur Vétérini essaya de se représenter en pensée la faculté de l'Université de l'Invisible. L'image qui lui vint fut celle d'une petite chaîne de contreforts en chapeaux pointus.

« Le contexte exclut le doyen, j'ai l'impression, dit-il.

— Euh... quel contexte ? » demanda Ridculle.

Le Patricien ramassa sa canne.

« Venez par ici, fit-il. Il vaut mieux que vous voyiez par vous-même, j'imagine. C'est très contrariant. »

Ridculle promena autour de lui un œil intéressé tandis qu'il suivait le seigneur Vétérini. Il n'avait pas souvent l'occasion de voir les jardins qui figuraient dans tous les manuels de jardinage au chapitre « Ce qu'il ne faut pas faire ».

Les plans avaient été exécutés – et jamais mot ne fut plus adéquat – par le jardinier paysagiste et inventeur tous azimuts de renom, ou du moins de triste notoriété, « Bougre de Sagouin » Jeanson, dont la distraction et l'hermétisme aux mathématiques élémentaires faisaient courir un danger au promeneur à chaque pas. Son génie... Disons, autant que pouvait en juger Ridculle, que son génie était exactement

l'opposé de celui responsable des ouvrages de terre qui exploitaient les forces secrètes mais bénéfiques du sous-sol.

Nul ne savait avec certitude quelles forces exploitaient les réalisations de Bougre de Sagouin, mais le cadran solaire à carillon explosait souvent, le dallage irrégulier s'était suicidé et tout le monde savait que le mobilier de jardin en fonte avait déjà effectivement fondu par trois fois.

Le Patricien franchit un portail pour pénétrer dans ce qui ressemblait à un pigeonnier. Un escalier de bois grinçant montait en rond le long de la paroi. Quelques pigeons sauvages indestructibles d'Ankh-Morpork marmonnèrent et ricanèrent dans l'ombre.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda Ridculle tandis que les marches gémissaient sous son poids.

Le Patricien sortit une clé de sa poche. « J'ai cru comprendre que monsieur Jeanson voulait à l'origine réaliser une ruche, répondit-il. Alors, en l'absence d'abeilles de trois mètres de long, nous... lui avons trouvé un autre usage. »

Il déverrouilla une porte qui s'ouvrit sur une grande salle carrée dont chaque mur était percé d'une grande fenêtre non vitrée. Un cadre en bois entourait chaque rectangle de fenêtre, auquel était attachée une clochette au bout d'un ressort. Il était évident que tout ce qui entrait par une des fenêtres et qui était assez volumineux faisait sonner la clochette.

Au centre de la salle, debout sur une table, trônait le plus gros oiseau qu'avait jamais vu Ridculle. Le volatile se tourna et fixa l'archichancelier d'un œil jaune en bouton de bottine.

Le Patricien fouilla dans une poche et en ramena un bocal d'anchois. « Il nous est arrivé à l'improviste, dit-il. Le dernier message que nous avons reçu doit remonter à près de dix ans. Autrefois, on gardait toujours des maquereaux frais dans la glace.

— C'est pas un albatros futile ? fit Ridculle.

— En effet, répondit le seigneur Vétérini. Et extrêmement bien dressé. Il repart ce soir. Dix mille kilomètres avec un bocal d'anchois et un flacon de pâte de poisson que mon commis Tambourinoëud a trouvé aux cuisines. Étonnant.

— Pardon ? Il repart où ? »

Le seigneur Vétérini se retourna face à l'archichancelier.

« Soyons bien clair, il ne repart *pas* vers le continent Contrepoids, dit-il. Ce n'est *pas* un de ces oiseaux qu'emploie l'Empire agatéen pour transmettre des messages. Il est bien connu que nous n'avons *aucun* contact avec ce pays mystérieux. Cet oiseau n'est *pas* le premier qui nous arrive depuis des années et il ne nous a *pas* apporté de message étrange et inexplicable. Me suis-je bien fait comprendre ?

— Non.

— Bien.

— C'est pas un albatros ? »

Le Patricien sourit. « Ah, je vois que vous avez saisi. »

Mustrum Ridculle, pourtant doté d'une bonne cervelle en état de marche, maîtrisait mal la duplicité. Il regarda le long bec malveillant.

« À moi, ça m'a l'air d'un putain d'albatros, fit-il. Et d'ailleurs vous me l'avez dit. Je vous ai demandé si c'était pas... »

Le Patricien agita une main irritée. « Passons sur ces questions d'ornithologie, mais le fait est que cet oiseau avait dans son étui à messages le bout de papier que j'ai là...

— Vous voulez dire qu'il avait *pas* le bout de papier que vous avez là ? fit Ridculle dans un effort pour se rattraper.

— Ah, oui. Bien sûr, c'est ce que je veux dire. Et je ne l'ai pas là. Regardez. »

Il tendit une unique petite feuille à l'archichancelier.

« Ça ressemble à de la peinture, fit Ridculle.

— Ce sont des pictogrammes agatéens, expliqua le Patricien.

— Vous voulez dire que c'est *pas* des pictogrammes agatéens.

— Oui, oui, bien entendu, soupira le Patricien. Je constate que les principes élémentaires de la diplomatie n'ont plus guère de secrets pour vous. Bon... votre avis, je vous prie ?

— Ça ressemble à "pâté, pâté, pâté, pâté, Maje", répondit Ridculle.

— Et vous en déduisez ?

— Le gars s'est inscrit aux Beaux-Arts parce qu'il était pas bon en orthographe ? Je veux dire, qui a écrit ça ? Enfin, qui l'a peint, quoi ?

— Je n'en sais rien. Les grands vizirs nous envoyaient des messages de temps en temps, mais j'ai cru comprendre qu'il y avait eu des troubles ces dernières années. Il n'est pas signé, vous avez remarqué. Je ne peux pourtant pas l'ignorer.

— Maje, maje, fit Ridculle d'un air songeur.

— Les pictogrammes veulent dire : "Envoyez-nous tout de suite le grand", traduisit le seigneur Vétérini.

— ... maje... » répéta Ridculle pour lui-même en tapotant le papier.

Le Patricien jeta un anchois à l'albatros qui l'avalait gloutonnement.

« L'Empire a un million d'hommes sous les armes, dit-il. Heureusement, les dirigeants prétendent, parce que ça les arrange, qu'en dehors de l'Empire il n'y a que d'affreux déserts sans valeur peuplés uniquement de vampires et de fantômes. Ils ne s'intéressent pas du tout à nos affaires. Une chance pour nous, parce qu'ils sont à la fois rusés, riches et puissants. Franchement, j'espérais qu'ils nous avaient oubliés. Et aujourd'hui, ce message. J'espérais pouvoir envoyer le malheureux qu'ils réclament et ne plus y penser.

— ... maje... insistait Ridculle.

— Vous voulez peut-être des vacances ? proposa le Patricien d'une voix où perçait un accent d'espoir.

— Moi ? Non. Je supporte pas la cuisine étrangère, répondit aussitôt l'archichancelier avant de répéter à moitié pour lui-même : Maje.

— Le mot a l'air de vous fasciner.

— Je l'ai déjà vu écrit comme ça. Je me souviens plus où.

— Je suis sûr que ça va vous revenir. Et que vous pourrez envoyer le grand mage, quelle que soit l'orthographe, dans l'Empire pour l'heure du thé. »

La figure de Ridculle s'allongea.

« Dix mille kilomètres ? Par la magie ? Vous savez les difficultés que ça représente ?

— Je tiens à ne rien savoir sur la question, répondit le seigneur Vétérini.

— Et puis, poursuivit Ridculle, c'est... ben, des étrangers par là-bas. Je croyais qu'ils avaient chez eux autant de mages qu'ils voulaient.

— Je ne saurais vous dire, vraiment.

— On sait pas pourquoi ils veulent ce mage ?

— Non. Mais je suis sûr qu'il y en a bien un dont vous pouvez vous passer. Vous m'avez l'air si nombreux à l'Université.

— J'veux dire, c'est peut-être dans un horrible but d'étrangers », fit Ridculle. Pour une raison inconnue, la face du doyen lui traversa l'esprit en se dandinant, et la sienne s'éclaira. « Ils seraient contents de recevoir n'importe quel grand mage, à votre avis ? songea-t-il tout haut.

— Je vous laisse juge. Mais je voudrais envoyer avant ce soir une réponse disant que le grand mage s'est effectivement mis en route. Et ensuite nous oublierons toute cette affaire.

— Évidemment, ce sera difficile de faire revenir le gars. » Ridculle songea une fois encore au doyen. « Autant dire impossible, ajouta-t-il d'un ton joyeux mal à propos. D'après moi, on n'y arriverait pas même en essayant des mois et des mois. On aurait beau faire, ça marcherait pas. Merde.

— Je vois que vous brûlez d'envie de relever le défi, dit le Patricien. Je ne voudrais pas vous retenir, vous avez sûrement hâte de retourner à l'Université et de prendre les mesures nécessaires.

— Tout de même... “maje”... murmura Ridculle. Ça me rappelle vaguement quelque chose. Je crois que j'ai déjà vu ça quelque part. »



Le requin ne perdit pas de temps à réfléchir. Comme tous les requins. On peut dans une large mesure représenter leur processus de pensée par le signe « = ». Tu le vois = tu le manges.

Mais, alors qu'il fendait en flèche les eaux du lagon, son tout petit cerveau fut assailli de petits messages de crainte existentielle sélacienne qu'on ne peut qu'appeler des doutes.

Il se savait le plus gros requin dans les parages. Tous les prétendants avaient pris la fuite ou s'étaient heurtés au bon vieux signe « = ». Pourtant son corps lui disait que quelque chose s'approchait à toute allure derrière lui.

Il se retourna avec grâce, et la première chose qu'il vit, ce furent des centaines de jambes et des milliers d'orteils, toute une usine à pâté de petits cochons.



Il se passait des tas de choses à l'Université de l'Invisible et, malheureusement, l'enseignement en faisait forcément partie. La faculté s'était depuis longtemps attaquée à la question et avait mis au point diverses techniques pour y échapper. Mais ce n'était pas un problème parce que, pour être juste, les étudiants avaient agi de même.

Le système fonctionnait plutôt bien et, comme il arrive dans ces cas-là, avait pris valeur de tradition. Les cours avaient manifestement lieu puisqu'ils figuraient noir sur blanc dans l'emploi du temps. Le fait que personne n'y assistait n'était qu'un détail secondaire. On soutenait à l'occasion que les cours n'existaient donc pas, mais personne ne s'y rendait jamais pour le vérifier. De toute façon, avait-on avancé (en l'occurrence le lecteur de pensée embrouillée⁴), les cours avaient lieu *en essence*, tout était donc pour le mieux.

En matière d'instruction, l'Université pratiquait donc l'ancestrale méthode qui consistait à mettre des tas de jeunes gens dans le voisinage d'un tas de livres en espérant que quelque chose passerait des uns aux autres, tandis que les jeunes gens en question se mettaient dans le voisinage d'auberges et de tavernes pour exactement les mêmes raisons.

On était en milieu d'après-midi. Le titulaire de la chaire des études indéfinies donnait un cours dans la salle 3B, donc sa présence endormie devant le feu de la salle Peu Commune était

⁴ Ce qui est comme la logique floue, mais en moins bien.

un détail technique sur lequel le tact interdisait d'émettre le moindre commentaire.

Ridculle lui flanqua un coup de pied dans les tibias.

« Ouille !

— Pardon de vous interrompre, titulaire, fit Ridculle pour la forme. Que les dieux me viennent en aide, faut que je réunisse le conseil des mages. Où ils sont tous ? »

Le titulaire des études indéfinies se massa la jambe. « Je sais que l'assistant des runes modernes donne un cours dans la salle 3B⁵, dit-il. Mais je ne sais pas où il est réellement. Dites, ça fait drôlement mal...

— Rassemblement général. Mon bureau. Dix minutes », fit Ridculle. Il croyait beaucoup à cette méthode. Un archichancelier moins direct aurait cherché tout le monde un peu partout. Sa politique consistait à trouver une seule personne et à lui rendre la vie impossible jusqu'à ce que les événements prennent le tour qu'il voulait⁶.



Rien dans la nature n'avait autant de pieds. D'accord, certaines bestioles ont autant de pattes – des bestioles humides et frétilantes qui vivent sous les cailloux –, mais il ne s'agit pas de pattes munies de pieds, seulement de pattes qui se terminent net, sans faire de façons.

Un animal plus futé que le requin se serait sans doute méfié. Mais le signe « = » se mit perfidement de la partie et le propulsa en avant. Ce fut sa première erreur.

En pareil cas, une erreur = l'oubli.

⁵ Tous les cours virtuels avaient lieu dans la salle 3B, une salle non seulement introuvable sur les plans de l'Université mais aussi, pensait-on, aux dimensions infinies.

⁶ Une politique que pratiquent à peu près tous les directeurs d'entreprise et plusieurs dieux éminents.



Ridculle attendait avec impatience quand, un par un, les mages de haut rang entrèrent en file après avoir interrompu leurs sacro-saints cours dans la salle 3B. Les mages de haut rang avaient besoin d'un grand nombre de cours pour digérer leur repas.

« Tout le monde est là ? demanda-t-il. Bon. Asseyez-vous. Écoutez-moi bien. Alors voilà... Vétérini a pas reçu d'albatros. L'albatros est pas arrivé du continent Contrepoids et il a pas apporté de message bizarre auquel on doit obéir, à ce qu'il paraît. Jusque-là, ça va ? »

Les mages échangèrent des regards.

« Je crois qu'on n'a pas saisi tous les détails, fit le doyen.

— Je parlais un langage diplomatique.

— Vous serait-il possible de faire preuve d'un peu moins de discrétion ?

— Faut qu'on envoie un mage sur le continent Contrepoids, expliqua Ridculle. Et faut l'faire avant l'heure du thé. Quelqu'un réclame un grand mage et faut qu'on en envoie un, apparemment. Seulement ils ont écrit mage avec un j...

— Oook ?

— Oui, bibliothécaire ? »

Le bibliothécaire de l'Université de l'Invisible, qui somnolait, la tête posée sur la table, s'était d'un coup redressé tout droit. Il repoussa son fauteuil et, agitant follement les bras afin de garder son équilibre, sortit de la salle en tricotant de ses jambes arquées.

« Vient sûrement de se rappeler un bouquin qu'on a oublié de lui rendre », fit le doyen. Il baissa la voix. « À ce propos, je ne suis tout de même pas le seul à penser que ça ne relève pas le niveau de cette université d'avoir un primate à la faculté ?

— Si, répliqua tout net Ridculle. Vous êtes le seul. On a l'unique bibliothécaire capable de vous arracher un bras avec la jambe. Ça force le respect. Rien que l'autre jour, le patron de la Guilde des Voleurs me demandait si on pouvait pas leur changer leur propre bibliothécaire en anthropoïde, et puis c'est le seul

d'entre vous, mes salauds, qui reste éveillé plus d'une heure par jour. N'importe comment...

— Ben, je trouve ça gênant, fit le doyen. Et puis ce n'est pas un vrai orang-outan. J'ai lu un bouquin là-dessus. Un mâle dominant doit avoir de grosses abajoues. Est-ce qu'il a de grosses abajoues ? Moi, je n'ai pas l'impression. Et...

— La ferme, doyen, le coupa Ridculle, sinon j'vous laisse pas partir sur le continent Contrepoids.

— Je ne vois pas pourquoi, ce n'est pas parce que j'élève une objection tout à fait... Quoi ?

— Ils réclament le grand mage. Alors j'ai tout de suite pensé à vous. » Vous êtes le seul que je connaisse à pouvoir s'asseoir sur deux chaises en même temps, ajouta-t-il tout bas.

« L'Empire ? couina le doyen. Moi ? Mais ils détestent les étrangers !

— Vous aussi. Vous devriez vous entendre à merveille.

— C'est à dix mille kilomètres ! fit le doyen en optant pour une autre tactique. Tout le monde sait qu'on ne peut pas aller aussi loin avec la magie.

— Euh... en fait, si, je crois », le contredit une voix à l'autre bout de la table.

Tout le monde se tourna vers Cogite Stibon, le membre le plus jeune de la faculté, et le plus zélé à en devenir déprimant. Il tenait un mécanisme compliqué de barres de bois coulissantes et regardait ses collègues par-dessus.

« Euh... ça ne devrait pas poser trop de problème, ajouta-t-il. On le croyait, mais je suis sûr qu'il s'agit seulement d'une question d'absorption de l'énergie et d'observation précise des vitesses relatives. »

L'intervention fut suivie du silence perplexe et soupçonneux qu'imposait en général chacune de ses remarques.

« Vitesses relatives, fit Ridculle.

— Oui, archichancelier. » Cogite baissa les yeux sur son prototype de règle à calcul et attendit. Il savait que Ridculle allait éprouver le besoin d'ajouter un commentaire à ce stade de la discussion afin de montrer qu'il avait compris quelque chose.

« Ma mère filait comme l'éclair quand...

— Je veux parler de la vitesse à laquelle vont les choses par rapport à d'autres, dit aussitôt quoique un peu trop tard Cogite. On devrait résoudre ça assez facilement. Euh... avec Sort.

— Oh, non, fit l'assistant des runes modernes en repoussant son fauteuil. Pas ça. C'est fourrer son nez dans des affaires qu'on ne comprend pas.

— Ben, on est des mages, tout d'même, dit Ridculle. On est censés fourrer le nez dans ce qu'on comprend pas. Si on reste les bras croisés en attendant de comprendre, on arrivera jamais à rien.

— Écoutez, ça ne me dérange pas d'invoquer un démon et de lui poser des questions, fit l'assistant des runes modernes. C'est normal. Mais fabriquer une espèce d'appareil mécanique pour réfléchir à notre place, ça... c'est contre nature. Et puis, ajouta-t-il d'un ton un peu moins alarmiste, la dernière fois que vous lui avez soumis un gros problème, votre foutue machine s'est cassée et on s'est retrouvés avec des fourmis partout.

— On a réglé la question, dit Cogite. On...

— Je dois reconnaître qu'il y avait un crâne de bélier au beau milieu la dernière fois que je suis allé y jeter un coup d'œil, fit Ridculle.

— Il a fallu l'ajouter pour opérer des transformations occultes, mais...

— Avec des rouages et des ressorts, poursuit l'archichancelier.

— Ben, les fourmis ne sont pas très bonnes en analyse différentielle, alors...

— Et le bidule bizarre qui tremblotait avec le coucou ?

— La pendule du temps irréel, répondit Cogite. Oui, on pense que c'est indispensable pour calculer...

— De toute façon, tout ça n'a pas d'importance parce que je compte bien aller nulle part, l'interrompit le doyen. Envoyez un étudiant, au besoin. On en a plein en réserve.

— Bien voulez vous si, poudingue de portion deuxième une », intervint l'économe.

La tablée se tut.

« Quelqu'un a compris ? » fit Ridculle.

L'économe n'était pas techniquement fou. Il avait franchi les rapides de la folie quelque temps plus tôt et godillait désormais sur un plan d'eau calme en aval. Il était souvent assez cohérent, mais pas selon les normes humaines classiques.

« Hum, il revit encore la journée d'hier, dit le major de promo. À l'envers, cette fois.

— On devrait envoyer l'économe, assura le doyen d'un ton ferme.

— Sûrement pas ! On doit pas trouver de pilules de grenouille séchée par là-bas...

— Oook ! »

Le bibliothécaire revenait dans la salle toujours en tricotant de ses jambes arquées et agitait un objet.

Un objet rouge, ou qui l'avait été. Peut-être un ancien chapeau pointu, mais la pointe était écrasée et la majeure partie du bord brûlée. On y avait brodé un mot en paillettes. Beaucoup avaient elles aussi brûlé, mais on arrivait à lire...

MAJE

... en lettres pâles sur le tissu roussi.

« Je savais bien que j'avais déjà vu ça, fit Ridculle. Sur une étagère de la bibliothèque, hein ?

— Oook. »

L'archichancelier examina la relique.

« Maje ? fit-il. Quelle espèce de pauvre minable a besoin d'écrire MAJE sur son chapeau ? »



Quelques bulles crevèrent la surface de la mer et le radeau ballotta légèrement. Au bout d'un moment, deux lambeaux de peau de requin remontèrent mollement.

Rincevent soupira et reposa sa canne à pêche. Le reste du requin serait ramené au rivage plus tard, il le savait. Il ne comprenait pas pourquoi. Si encore c'était bon à manger. Le requin avait goût de vieille chaussure imbibée d'urine.

Il saisit une rame de fortune et entreprit de regagner la plage.

Elle n'était pas pire qu'une autre, cette petite île. On aurait dit que les tempêtes l'évitaient. Comme les navires. Mais il y avait des cocotiers, des arbres à pain et des espèces de figuiers sauvages. Même ses essais de fermentation d'alcool avaient donné d'assez bons résultats, mais il avait eu du mal à marcher droit pendant deux jours. Le lagon fournissait crevettes et bouquets, huîtres, crabes et homards, et dans les profondeurs de l'eau émeraude, de l'autre côté des récifs, de gros poissons argentés se disputaient le privilège de mordre un morceau de fil de fer tordu à l'extrémité d'un bout de ficelle. Après six mois passés sur l'île, il ne manquait qu'une seule chose à Rincevent. Il n'y avait encore jamais vraiment pensé jusque-là. À présent il pensait à la chose – à ces choses, pour être précis – à longueur de temps.

C'était bizarre. Il n'y avait quasiment jamais pensé à Ankh-Morpork, parce qu'il les trouvait dès que le besoin s'en faisait sentir. Mais aujourd'hui non, et il ne tenait plus.

Son radeau buta dans le sable blanc à peu près à l'instant où un gros canoë doublait les récifs et entra dans le lagon.



Ridculle trônait derrière son bureau, entouré de ses mages de haut rang. Ils tentaient de lui donner des explications, conscients du danger que présentait la manœuvre car l'archichancelier prenait les détails qui lui plaisaient et envoyait les autres se faire cuire un œuf.

« Bon, fit-il, pas une sorte de fromage.

— Non, archichancelier, dit le titulaire de la chaire des études indéfinies. Rincevent serait plutôt une sorte de faux mage.

— Était, rectifia l'assistant des runes modernes.

— Pas un fromage, répéta un Ridculle peu disposé à lâcher le morceau.

— Non.

— Il a pourtant un nom à fromage. J'veux dire, une livre de Rincevent bien fait, ça sonne bien...

— Bons dieux de bons dieux, Rincevent n'est pas un fromage ! s'écria le doyen en cédant un instant à la colère. Rincevent n'est pas une espèce de yaourt ni un produit laitier fermenté d'aucune sorte ! Rincevent, c'est un putain d'emmerdeur ! Carrément la honte de la magie ! Un dingue ! Un raté ! De toute façon, on ne l'a pas revu ici depuis... cette sale histoire avec le sourcelier, il y a des années de ça.

— Vraiment ? fit Ridculle avec une espèce de politesse venimeuse. Des tas de mages se sont très mal conduits à l'époque, si j'ai bien compris.

— Tout à fait, dit l'assistant des runes modernes en jetant un regard mauvais au doyen qui se rebiffa.

— Je ne suis pas au courant, les Runes, je n'étais pas doyen en ce temps-là.

— Non, mais vous étiez mage supérieur.

— Peut-être, mais il se trouve qu'au moment des événements j'étais parti voir ma tante, si vous voulez savoir.

— Ils ont failli faire sauter toute la ville !

— Elle habite à Quirm.

— Et Quirm a joué un rôle important, si je me souviens bien.

— ... Près de Quirm. Près de Quirm. Pas si près que ça, en fait. Assez loin, même, sur la côte...

— Hah !

— En tout cas, vous m'avez l'air drôlement au courant, hein, Les Runes ? fit le doyen.

— Je... Quoi ? Je... J'étudiais dur, à l'époque. Je savais à peine ce qui se passait...

— La moitié de l'Université a été soufflée ! se souvint à mi-voix le doyen avant d'ajouter : Enfin, c'est ce qu'on m'a dit. Plus tard. Quand je suis revenu de chez ma tante.

— Oui, mais j'ai une porte très épaisse...

— Et je sais, figurez-vous, que le major de promo était là parce que...

— ... Avec cette espèce de reps vert épais, c'est tout juste si on entend...

— Sieste ma faire de temps est qu'il crois je.

— *Vous allez tous me la fermer tout d'suite ! »*

Ridculle fusilla sa faculté du regard clair et innocent du chanceux qui est né sans la moindre imagination et qui se trouvait réellement à des centaines de kilomètres d'Ankh-Morpork au moment des événements regrettables dont l'Université avait été le théâtre.

« Bien, fit-il une fois le silence obtenu. Ce Rincevent. Un peu crétin sur les bords, c'est ça ? À vous de parler, doyen. Les autres, taisez-vous. »

Le doyen avait l'air d'hésiter.

« Ben, euh... Je veux dire, c'est ridicule, archichancelier. Il n'était même pas capable de faire de la magie convenable. À quoi il nous servirait ? Et puis... partout où passait Rincevent... (il baissa la voix) *les ennuis suivaient par-derrière.* »

Ridculle nota que les mages se resserraient un peu.

« Moi, ça me paraît très bien, dit-il. C'est là leur place, aux ennuis, par-derrière. On tient pas à les avoir par-devant.

— Vous ne comprenez pas, archichancelier, fit le doyen. Ils suivaient par-derrière sur des centaines de petites jambes. »

Le sourire de l'archichancelier subsista sur ses lèvres tandis que le reste de son visage se figeait.

« Vous avez pris les pilules de l'économe, doyen ?

— Je vous assure, Mustrum...

— Alors racontez pas de bêtises.

— Parfait, archichancelier. Mais vous vous rendez compte, tout de même, qu'on risque de mettre des années à le retrouver ?

— Euh, fit Cogite, si on arrive à déterminer sa signature thaumique, je crois que Sort peut sûrement faire ça en un jour. »

Le doyen lui jeta un regard noir.

« Ça, ce n'est pas de la magie ! cracha-t-il. Ce n'est que... de la mécanique ! »



Rincevent pataugea dans les eaux peu profondes et se servit d'un caillou pointu pour faire sauter le sommet d'une noix de

coco mise à rafraîchir dans une flaque bien à l'abri d'un rocher.
Il la porta à ses lèvres.

Une ombre s'étendit sur lui.

Et l'ombre dit : « Euh... Salut ? »



Si on parlait à l'archichancelier assez longtemps, on pouvait lui faire entrer certaines informations dans la tête.

« Alors, si j'ai bien compris, fit enfin Ridculle, ce Rincevent s'est retrouvé avec à peu près toutes les armées du monde aux fesses, il a été ballotté dans la vie comme un petit pois sur une peau de tambour, et il est sans doute le seul mage à connaître un peu l'Empire agatéen vu qu'il a été autrefois l'ami... (il jeta un coup d'œil à ses notes) d'"un curieux petit bonhomme à lunettes" qui venait de là-bas et qui lui a donné ce drôle de machin à pattes auquel vous arrêtez pas de tous faire allusion. Et il parle leur baragouin. Jusqu'ici, j'ai raison ?

— Tout à fait, archichancelier. Traitez-moi d'idiot si vous voulez, intervint le doyen, mais pourquoi on aurait besoin de lui ? »

Ridculle baissa encore une fois les yeux sur ses notes. « Vous tenez à y aller vous-même, alors ? fit-il.

— Non, bien sûr que non...

— D'après moi, ce que vous avez pas vu dans cette histoire, doyen, dit l'archichancelier dont la figure se fendit d'un sourire volontairement joyeux, c'est ce que j'appellerai le dénominateur commun. Ce type reste en vie. L'a un talent. Retrouvez-le. Et amenez-le ici. Où qu'il soit. Le pauvre gars est p't-être en train d'affronter un truc horrible. »



La noix de coco resta où elle était, mais les yeux de Rincevent roulèrent follement d'un côté puis de l'autre.

Trois silhouettes entrèrent dans son champ de vision. Manifestement féminines. Abondamment féminines. Elles ne portaient pas beaucoup de vêtements et paraissaient trop fraîchement sorties d'un salon de coiffure pour des femmes qui viennent de pagayer dans un grand canoë de guerre, mais c'est souvent le cas avec les guerrières amazoniennes.

Un mince filet de lait de coco se mit à couler au bout de la barbe du mage.

La femme de tête repoussa en arrière ses longs cheveux blonds et lui fit un sourire radieux.

« Je sais que ça paraît incroyable, dit-elle, seulement mes sœurs et moi sommes les représentantes d'une tribu jusqu'ici ignorée dont les éléments mâles ont récemment succombé à une épidémie mortelle, mais très particulière et très brève. Nous explorons à présent ces îles pour trouver un homme capable de perpétuer notre lignée.

— *Combien il pèse, d'après vous ? »*

Les sourcils de Rincevent se haussèrent. La femme baissa timidement les yeux.

« Vous vous demandez peut-être pourquoi nous sommes toutes blondes et avons la peau blanche alors que tout le monde dans les îles de la région est brun avec la peau foncée. Il s'agit sans doute d'une de ces histoires génétiques comme on en voit.

— *Dans les cinquante-cinq, cinquante-sept kilos. Ajoutez encore une livre ou deux de bricoles au tas. Euh... est-ce que vous avez repéré... vous savez... le MACHIN ?*

— *Tout ça va mal tourner, monsieur Stibon, moi je le sais.*

— *Il n'est qu'à dix mille kilomètres et nous savons où nous sommes, nous. En plus, il est sur la bonne moitié du Disque. De toute façon, j'ai calculé tout ça sur Sort, alors rien ne peut mal tourner :*

— *Oui, mais est-ce que quelqu'un voit... le... vous savez... avec des... pattes ? »*

Les sourcils de Rincevent s'agitèrent. Une espèce de bruit étranglé lui sortit de la gorge.

« *Je ne... le vois pas. Arrêtez donc de tous souffler comme des bœufs sur ma boule de cristal !*

— Et, bien entendu, si jamais vous venez avec nous, nous vous promettons... des plaisirs terrestres et charnels comme dans vos rêves les plus fous...

— *D'accord. À trois... »*

La noix de coco tomba par terre. Rincevent déglutit. Une lueur rêveuse affamée s'alluma dans son regard.

« Je peux les avoir en purée ? fit-il.

— *MAINTENANT ! »*



Une sensation de pression. Le monde s'ouvrit alors devant Rincevent et l'aspira.

Puis s'allongea tout fin et produisit un son de corde pincé : *pling*.

Des nuages défilèrent, rendus flous par la vitesse. Quand il osa rouvrir les yeux, ce fut pour voir, loin devant lui, un tout petit point noir.

Qui grossit.

Et s'avéra un nuage serré d'objets : deux grosses casseroles, un grand bougeoir de cuivre, quelques briques, une chaise et un grand moule à blanc-manger de cuivre en forme de château.

Ils le heurtèrent l'un après l'autre – le moule à blanc-manger produisit un bruit métallique rigolo quand il lui rebondit sur la tête – avant de disparaître en tourbillonnant dans son dos.

Ce qu'il vit ensuite devant lui, ce fut un octogone. Tracé à la craie.

Il buta dedans.



Ridculle regardait par terre.

« Un poil moins de cinquante-sept kilos, à mon avis, dit-il. Mais quand même... bravo, messieurs. »

L'épouvantail débraillé au centre du cercle se releva sur des jambes flageolantes et se tapota pour éteindre des départs de

feu dans ses vêtements. Puis il promena autour de lui un regard trouble et lâcha un : « Héhéhé ? »

— Il est p't-être un peu désorienté, reprit l'archichancelier. Plus de mille kilomètres en deux secondes, après tout. Faut pas trop l'secouer.

— Comme les somnambules, vous voulez dire ? fit le major de promo.

— Comment ça, les somnambules ?

— Si on réveille les somnambules, leurs jambes tombent. C'est ce qu'affirmait ma grand-mère.

— Est-ce qu'on est sûrs qu'il s'agit bien de Rincevent ? demanda le doyen.

— Évidemment que c'est lui, répondit le major de promo. On a passé des heures à le chercher.

— C'est peut-être une bête occulte dangereuse, s'entêta le doyen.

— Avec un chapeau pareil ? »

C'était un chapeau pointu. En quelque sorte. Une espèce de chapeau pour fidèle du culte du cargo réalisé à partir de bambou fendu et de feuilles de cocotier dans l'espoir d'attirer les effluves de talent magique qui passeraient à proximité. Il s'ornait d'un mot rehaussé de coquillages maintenus en place avec de l'herbe : MAJE.

L'homme qui le portait regarda carrément à travers les mages et, comme mû par le souvenir soudain d'un besoin pressant, sortit brusquement en titubant de l'octogone pour se diriger vers la porte de la salle.

Les mages le suivirent avec prudence.

« Je me demande s'il faut la croire. Combien de fois elle a vu le phénomène se produire ? »

— Aucune idée. Elle ne m'a jamais dit.

— L'économe fait du somnambulisme presque toutes les nuits, vous savez.

— Ah bon ? C'est tentant... »

Rincevent, si c'était bien le nom de la créature, sortit sur la place Sator.

Il y avait affluence sur la place. L'atmosphère tremblotait au-dessus des braseros des vendeurs de châtaignes et des

marchands de patates chaudes, et retentissait des cris traditionnels des rues d'Ankh-Morpork⁷.

La silhouette se faufila jusqu'à un homme maigrichon dans un manteau immense qui faisait frire quelque chose sur un petit réchaud à huile dans un grand plateau pendu à son cou.

L'éventuel Rincevent empoigna le bord du plateau.

« Vous avez... des... patates ? grogna-t-il.

— Des patates ? Non, patron. J'ai des saucisses dans un p'tit pain. »

L'éventuel Rincevent se pétrifia. Puis fondit en larmes.

« Une saucisse dans un p'tit paiiin ! brailla-t-il. Cette bonne vieille saucisse dans un dans un dans un p'tit paiiin ! Donnez-moi d'la sauciissse dans un p'tit paiiin ! »

Il en rafla trois dans le plateau et voulut les manger toutes d'un coup.

« Bon sang ! » s'exclama Ridculle.

La silhouette s'éloigna, moitié courant, moitié gambadant, tandis que des bouts de pain et des débris de matière porcine cascadaient de sa barbe ébouriffée.

« Je n'ai jamais vu personne manger trois saucisses dans un p'tit pain de Planteur la Gorge et avoir l'air aussi content, fit le major de promo.

— Moi, je n'ai jamais vu personne manger trois saucisses dans un p'tit pain de Planteur la Gorge et tenir aussi droit sur ses jambes, renchérit le doyen.

— Moi, je n'ai jamais vu personne manger un produit de Planteur et s'en aller sans payer », ajouta l'assistant des runes modernes.

La silhouette virevoltait joyeusement autour de la place, la figure inondée de larmes. Ses pirouettes la firent passer devant l'entrée d'une ruelle d'où émergea une autre silhouette plus petite qui, non sans mal, lui asséna un coup par-derrière sur le crâne. L'amateur de saucisses tomba à genoux. « Ouille, lança-t-il à la cantonade.

⁷ Tels que : « Ouille ! », « Aargh ! », « Rends-moi mon pognon, sale fripouille ! » et « Vous appelez ça des châtaignes ? Moi, j'appelle ça des boulettes de charbon de bois, voilà comment j'appelle ça ! »

— Nonnonnonnonnonnonnon ! »

Un homme plus âgé sortit à son tour de la ruelle et retira la matraque des mains hésitantes du jeunot, tandis que gémissait la victime à genoux.

« Je crois que tu devrais t'excuser auprès de ce pauvre monsieur, dit l'homme âgé. J'sais pas, moi, qu'est-ce qu'il va penser ? Enfin quoi, regarde-le, il t'a rendu les choses faciles et ça l'a mené où ? Enfin quoi, qu'est-ce que tu croyais faire ?

— Marmonnemarmonne, m'sieur Boggis, répondit le gamin en se regardant les pieds.

— Répète-moi ça ? Plus fort !

— Un "gnon par en d'sus", m'sieur Boggis.

— Ça, un "gnon par en d'sus" ? T'appelles ça un "gnon par en d'sus" ? C'était un "gnon par en d'sus", hein ? Ça — excusez-moi, monsieur, on va vous remettre debout un instant, je vous prie de me pardonner —, ça, oui, c'est un "gnon par en d'sus"...

— Aïe ! brailla la victime avant d'ajouter, à la surprise générale : Hahahaha !

— Ce que toi, t'as fait — excusez-moi de vous imposer encore ça, monsieur, y en a pour une seconde —, ce que toi, t'as fait, c'est ça...

— Aïe ! Hahahaha !

— Dites, vous tous, vous avez vu ? Venez, approchez-vous... »

Une demi-douzaine d'autres jeunes gens sortirent de la ruelle en traînant les pieds et formèrent un cercle de spectateurs dépenaillés autour de monsieur Boggis, de l'élève malchanceux et de la victime qui titubait en rond en lâchant de petits « ouillouillouille » mais, pour une quelconque raison, donnait pourtant l'impression de s'amuser follement.

« Bon, fit monsieur Boggis en prenant des airs de vieil artisan expérimenté faisant profiter de son savoir professionnel une postérité ingrate, quand on incommode un client devant l'entrée de la ruelle classique, la bonne procédure... Oh, bonjour monsieur Ridculle, je vous avais pas vu. »

L'archichancelier lui adressa un signe de tête amical. « Vous occupez pas de nous, monsieur Boggis. Travaux pratiques de la Guilde des Voleurs, c'est ça ? »

Boggis roula des yeux.

« Chaispas ce qu'on leur apprend à l'école, dit-il. Font que lire et écrire toute la sainte journée. Quand j'étais gamin, on apprenait des choses utiles à l'école. Bon... toi, Villequin, arrête de glousser, tu vas essayer... excusez-nous encore, monsieur...

— Aïe !

— Nonnonnonnonnonnon ! Ma vieille grand-mère faisait mieux que ça ! Alors regardez bien, vous vous approchez comme il faut, vous lui mettez une main sur l'épaule, comme ça, pour bien assurer l'coup... Vas-y, mets ta main... Et alors, très vite...

— Aïe !

— Bon, quelqu'un peut me dire l'erreur qu'il a commise ? »

La silhouette s'éloigna en rampant sans se faire remarquer, sauf des mages, tandis que monsieur Boggis expliquait sur Villequin les subtilités de la percussion crânienne.

Puis elle se remit debout, les jambes flageolantes, et s'en repartit dans la rue à toute allure, toujours comme hypnotisée.

« Il pleure, constata le doyen.

— Pas étonnant, fit l'archichancelier. Mais pourquoi il sourit en même temps ?

— Bizarre autant qu'étrange », dit le major de promo.

Contusionnée, voire empoisonnée, la silhouette reprit, la direction de l'Université, les mages toujours dans son sillage.

« *Vous voulez sûrement dire "bizarre, comme c'est bizarre", sûrement ? Et même, ça ne rime pas à grand-chose...* »

La silhouette franchit les portes, mais cette fois elle traversa rapidement la Grande Salle de son pas saccadé pour pénétrer dans la bibliothèque.

Le bibliothécaire l'attendait et tenait à la main – un petit sourire suffisant aux lèvres, ce dont un orang-outan est réellement capable – le chapeau défoncé.

« Incroyable, fit Ridculle. C'est donc vrai ! Un mage revient toujours chercher son chapeau ! »

La silhouette empoigna le couvre-chef, en expulsa quelques araignées et s'en coiffa après avoir jeté le machin pitoyable fait de feuilles qu'elle portait depuis son arrivée.

Rincevent contempla la faculté ébahie en battant des paupières. Une lueur s'alluma au fond de ses yeux pour la

première fois, comme s'il n'avait jusque-là obéi qu'à des actes réflexes.

« Euh... qu'est-ce que je viens de manger ?

— Ben... trois des meilleures saucisses de monsieur Planteur, répondit Ridculle. Enfin, quand je dis des meilleures, j'entends des plus typiques, voyez-vous.

— Je vois, oui. Et qui m'a tapé dessus ?

— Les apprentis de la Guilde des Voleurs de sortie pour leurs travaux pratiques. »

Rincevent battit encore des paupières. « On est à Ankh-Morpork, hein ?

— Oui.

— C'est bien ce que je pensais. » Il cligna une nouvelle fois des yeux, lentement « Eh bien, dit-il juste au moment de s'écrouler en avant, me revoilà. »



Le seigneur Hong faisait voler un cerf-volant. Ce qu'il faisait à la perfection. Le seigneur Hong faisait tout à la perfection. Ses aquarelles étaient parfaites. Sa poésie était parfaite. Quand il pliait du papier, la moindre pliure était parfaite. Inventive, originale et absolument parfaite. Le seigneur Hong avait depuis longtemps cessé de rechercher la perfection parce qu'il l'avait déjà clouée quelque part au mur d'un cachot.

Le seigneur Hong, âgé de vingt-six ans, était mince et beau. Il portait de toutes petites lunettes rondes cerclées d'acier. Le peuple, quand on lui demandait de le décrire, employait souvent le mot « lisse » voire « laqué⁸ ». Et il s'était hissé à la tête d'une des familles les plus influentes de l'Empire au prix d'une attention implacable de tous les instants, d'une concentration totale de ses facultés mentales et de six morts à l'exécution impeccable. La dernière, c'était celle de son père qui avait trépassé heureux en constatant que son fils perpétuait une

⁸ Et souvent l'expression « un salaud qu'on ne tient pas à contrarier, et ce n'est pas moi qui le dis ».

vieille tradition familiale. Les grandes familles vénéraient leurs ancêtres et ne voyaient aucun mal à les rejoindre prématurément.

Pour l'heure, son cerf-volant, le noir orné de deux grands yeux, plongeait du haut des deux. Le seigneur Hong avait calculé l'angle parfaitement, cela va sans dire. Sa ficelle, enduite de colle et de verre pilé, trancha celles de ses adversaires dont les cerfs-volants s'abattirent en vrille.

Les spectateurs se fendirent d'applaudissements distingués. Il était d'ordinaire recommandé d'applaudir le seigneur Hong.

Il tendit la ficelle à un serviteur, adressa sèchement un signe de tête aux autres concurrents et se dirigea à grands pas vers sa tente.

Une fois à l'intérieur, il s'assit et regarda son visiteur. « Alors ? demanda-t-il.

— Nous avons envoyé le message, dit le visiteur. Personne ne nous a vus.

— Au contraire, rectifia le seigneur Hong. Vingt personnes vous ont vus. Savez-vous qu'il est difficile pour un garde de regarder droit devant lui et de ne rien voir quand on se faufile autour de lui dans un remue-ménage d'armée et qu'on se chuchote de ne pas faire de bruit ? Franchement, vos gens m'ont paru dépourvus de la fameuse étincelle révolutionnaire. Qu'est-ce qui vous est arrivé à la main ?

— L'albatros m'a mordu. »

Le seigneur Hong sourit. Il lui vint à l'esprit que le volatile avait peut-être pris son visiteur pour un anchois, et à juste titre. On lisait la même expression de poisson visqueux dans le regard.

« Je ne comprends pas, ô seigneur, dit le visiteur qui avait pour nom Deux Herbes à Feu.

— Tant mieux.

— Mais ils croient au Grand Mage et vous tenez à ce qu'il vienne chez nous ?

— Oh, assurément. J'ai des... gens à moi à... (il s'efforça de prononcer les syllabes étrangères) Ankh-Mord-Pork. Celui qu'on appelle si bêtement le Grand Mage existe bel et bien. Mais, je puis vous le dire, il est connu pour son incompetence,

sa couardise et son manque de caractère. Proverbialement connu. Je crois donc que l'Armée rouge devrait avoir son chef, non ? Pour lui... remonter le moral. » Il sourit à nouveau. « C'est de la politique, ajouta-t-il.

— Ah.

— Vous pouvez disposer. »

Le seigneur Hong prit un livre au moment où sortait son visiteur. Mais c'était à peine un vrai livre : on avait tout simplement attaché ensemble des bouts de papier avec de la ficelle, et le texte était manuscrit.

Il l'avait déjà lu plusieurs fois. L'ouvrage continuait de l'amuser, surtout parce que l'auteur avait réussi à se tromper sur une foule de questions.

À présent, dès qu'il avait terminé une page, il l'arrachait et, tout en lisant la suivante, pliait soigneusement le papier en forme de chrysanthème.

« Grand Mage, dit-il tout haut. Oh, oui. Très grand. »



Rincevent se réveilla. Il était dans des draps propres et personne ne demandait qu'on lui fasse les poches, ce qui lui parut un début prometteur.

Il garda les yeux fermés, juste au cas où roderait un malfaisant qui, le voyant éveillé, voudrait lui compliquer la vie.

Des voix d'hommes d'un certain âge se chamaillaient.

« Vous vous gourez tous. Il survit à tout. Vous arrêtez pas de m'répéter qu'il lui est arrivé des tas d'aventures, et il est toujours en vie.

— Comment ça ? Il est couturé de cicatrices !

— Tout juste, doyen. Et la plupart, il les a dans l'dos. Il fuit les ennuis. Y a quelqu'un là-haut qui lui fait bonne figure. »

Rincevent grimaça. Il avait toujours su que quelqu'un là-haut lui faisait quelque chose, mais une bonne figure, il n'y avait jamais pensé.

« Ce n'est même pas un mage digne de ce nom ! Il n'a jamais eu plus de deux sur cent à ses examens !

— Je crois qu'il est réveillé », dit une voix.

Rincevent renonça et ouvrit les yeux. Une brochette de figures barbues trop roses se penchèrent sur lui.

« Comment vous vous sentez, mon vieux ? fit l'une d'elles tandis qu'une main se tendait. Je m'appelle Ridculle. Archichancelier. Comment vous vous sentez ?

— Ça va mal finir, répliqua tout net Rincevent.

— Comment ça, mon vieux ?

— Je le sais. Ça va mal finir. Il va se passer un truc terrible. Je me disais que c'était trop beau pour durer.

— Vous voyez ? fit le doyen. Des centaines de petites jambes. Je vous l'avais bien dit. Mais vous n'écoutez jamais ! »

Rincevent s'assit dans son lit. « Ne commencez pas à être gentils avec moi, dit-il. Ne commencez pas à m'offrir des oranges. On ne vient jamais me chercher pour quelque chose d'agréable. » Un vague souvenir de son passé récent remonta à la surface de sa mémoire, et il regretta un bref instant que les pommes de terre qui occupaient le devant de ses pensées à ce moment-là n'aient pas occupé la même place dans celles de la jeune dame. Une femme dans une tenue pareille, comprenait-il enfin, devait autant avoir envie de pommes de terre que d'un poireau ou d'une asperge.

Il soupira. « D'accord, qu'est-ce qui se passe maintenant ?

— Comment vous vous sentez ? »

Rincevent secoua la tête. « Ça ne va pas, fit-il. J'ai horreur de ça, quand on est gentil avec moi. Ça présage du vilain. Vous voulez bien crier ? »

Ridculle en avait assez. « Sortez de ce lit, sale nabot, et suivez-moi tout d'suite, sinon vous allez l'regretter !

— Ah, ça, c'est mieux. Là, je me sens dans mon élément. Là, on parle la même langue », dit Rincevent d'un ton morne. Il balança les jambes hors du lit et se mit prudemment debout.

Ridculle s'arrêta à mi-chemin de la porte où les autres mages s'étaient mis en rang.

« Les Runes ?

— Oui, archichancelier ? répondit l'assistant des runes modernes d'une voix dégoulinante d'innocence.

— Qu'est-ce que vous tenez dans l'dos ?

— Je vous demande pardon, archichancelier ?

— On dirait une espèce d'outil.

— Oh, ça, fit l'assistant des runes modernes comme s'il voyait pour la première fois le merlin qu'il tenait à la main. Ma parole... mais c'est un marteau, non ? Ma parole. Un marteau. J'imagine que j'ai dû... le ramasser quelque part. Vous comprenez. Pour éviter de le laisser traîner.

— Et je remarque, reprit Ridculle, que le doyen essaye de cacher sur lui une hache d'armes, on dirait. »

Un bruit métallique musical retentit derrière le titulaire de la chaire des études indéfinies.

« Et là, ça m'a l'air d'une scie, poursuivit l'archichancelier. Est-ce qu'y en a un parmi vous qui planque pas un outil ou un autre ? Bon. Est-ce qu'y en a un qui pourrait m'expliquer à quoi vous jouez, merde ?

— Hah, vous ne savez pas comment c'était, marmonna le doyen en évitant de croiser le regard de l'archichancelier. On n'osait pas tourner le dos cinq minutes à l'époque. On entendait le piétinement de ces putain de pattes et... »

Ridculle l'ignora. Il passa le bras autour des épaules anguleuses de Rincevent et s'en fut en direction de la Grande Salle.

« Bon, alors, Rincevent, fit-il. À ce qu'on m'a dit, vous êtes mauvais en magie.

— C'est vrai.

— Jamais reçu à un examen ni rien ?

— À aucun, j'en ai peur.

— Mais tout le monde vous appelle Rincevent le mage. »

Rincevent se regarda les pieds.

« Ben, j'ai plus ou moins travaillé ici comme une sorte d'assistant du bibliothécaire...

— ... second d'un primate... fit le doyen.

— ... et, vous voyez, j'ai fait des petits boulots et autres, vous voyez, j'ai donné des coups de main, quoi...

— *Dites donc, vous avez remarqué ? Second d'un primate ? Plutôt efficace, j'ai trouvé.*

— Mais vous avez jamais, en fait, eu qualité pour vous donner le titre de mage ? fit Ridculle.

— Techniquement non, j’imagine...

— Je vois. Ça pose un problème, ça.

— J’ai mon chapeau. Il a le mot *maje* écrit dessus, dit Rincevent d’une voix où perçait l’espoir.

— Pas d’un grand secours, je l’crains. Hmm. Voilà qui est fâcheux, j’en ai peur. Voyons voir... Combien de temps vous pouvez retenir votre respiration ?

— Je ne sais pas, moi. Deux minutes. C’est important ?

— Oui, quand on s’est fait clouer la tête en bas à un pilier du pont d’Airain le temps de deux marées hautes puis décapiter, ce qui est, je le crains, le châtiment de rigueur infligé à quiconque se fait passer pour mage. J’ai vérifié. J’ai regretté infiniment, je peux vous l’dire. Mais la tradition, c’est la tradition.

— Oh, non !

— Navré. Pas l’choix. Autrement, on serait submergés de types en chapeau pointu auquel ils auraient pas droit. C’est affreusement dommage. J’ai rien fait. Les mains liées. Selon la loi, on peut être mage qu’en suivant la filière universitaire normale ou en rendant un service important à la magie, et je crains que...

— Vous ne pourriez pas me renvoyer dans mon île ? Je m’y plaisais bien, là-bas. C’était d’un ennui ! »

Ridculle fit non de la tête d’un air attristé.

« Non, pas possible, j’en ai peur. Le délit s’est prolongé sur de nombreuses années. Et comme vous avez pas passé le moindre examen ni rendu... (Ridculle haussa légèrement la voix) *le moindre service important à la magie*, j’ai peur de devoir demander aux mastards⁹ d’aller chercher une corde et...

— Euh... je crois que j’ai peut-être sauvé le monde deux fois, dit Rincevent. Ça compte ?

— Est-ce qu’un membre de l’Université vous a vu ?

— Non. Je ne pense pas. »

Ridculle secoua la tête. « Ça doit pas compter, alors. Dommage, parce que *si vous aviez rendu un service important*

⁹ Les appariteurs de l’UI. Réputés au sein de la faculté pour la solidité de leur crâne, leur stupidité en présence d’une explication rationnelle et leur conviction bien ancrée que tout l’établissement s’écroulerait sans eux.

à la magie, je demanderais pas mieux que vous laisser garder ce chapeau et, bien entendu, de quoi le porter. »

Rincevent avait l'air découragé. Ridculle soupira et tenta un dernier essai. « Bon, dit-il, comme vous avez pas vraiment passé d'examens, semble-t-il, NI RENDU DE SERVICE IMPORTANT À LA MAGIE, alors...

— J'imagine... Et si j'essayais de rendre un service important ? fit Rincevent avec l'expression de qui voit la lumière au bout du tunnel mais sait qu'il s'agit d'un train arrivant à toute vapeur.

— Vraiment ? Hmm ? Ben, ce serait une bonne idée, fit Ridculle.

— Ils sont de quel ordre, ces services ?

— Oh, le service type, pour vous citer un exemple, revient à entreprendre une quête, ou trouver la réponse à une vieille question importante... *Qu'est-ce que c'est, ce truc avec des pattes partout ?* »

Rincevent ne se donna même pas la peine de se retourner. L'expression de Ridculle qui regardait par-dessus son épaule lui était familière.

« Ah, fit-il, je connais la réponse à celle-là. »



La magie, ce n'est pas comme les mathématiques. De même que le Disque-monde, elle est affaire de bon sens plus que de logique. Et ce n'est pas non plus comme la cuisine. Un gâteau, c'est un gâteau. On mélange convenablement des ingrédients, on les cuit à la bonne température et on obtient un gâteau. Une casserole n'a pas besoin de rayon de lune. Un soufflé n'exige pas d'être malaxé par une vierge.

Pourtant, les esprits investigateurs s'étaient souvent demandé s'il existait vraiment des règles de magie. On connaît plus de cinq cents sortilèges pour s'assurer l'amour d'une personne, allant de tripatouiller des graines de fougère à minuit jusqu'à se livrer à des choses plutôt désagréables avec une corne de rhinocéros à une heure non précisée, mais sans doute pas

immédiatement après un repas. Était-il possible (se demandaient les esprits investigateurs) qu'un examen de tous ces sortilèges révèle un puissant dénominateur commun, une espèce de méta-sortilège, de petite équation toute bête permettant d'atteindre l'objectif visé beaucoup plus simplement et, entre parenthèses, qui soulagerait grandement tous les rhinocéros ?

C'est pour répondre à de telles questions qu'on avait construit Sort, même si le terme « construit » gênait un peu Cogite Stibon en la circonstance. Quelques étudiants zélés et lui l'avaient assemblé, bien sûr, mais... eh bien... il se disait parfois que certaines parties de la machine, aussi étrange que ça paraisse, étaient nées spontanément.

Par exemple, il était à peu près certain que personne n'avait conçu le générateur de la phase de lune, pourtant il était là, qui participait manifestement de l'ensemble. Ils avaient soi-disant fabriqué l'horloge de temps irréel, mais personne n'avait une idée très claire de son fonctionnement, aurait-on dit.

Cogite se demandait s'ils n'avaient pas affaire à un cas particulier de causalité formatrice, toujours à craindre dans un établissement comme l'Université de l'Invisible où tant de vents étranges bouscullaient une réalité trop fine à force d'être étirée. Auquel cas, ils ne fabriquaient rien. Ils se bornaient à donner forme à une idée déjà présente, l'ombre de quelque chose qui attendait d'exister.

Il avait longuement expliqué aux membres de la faculté que Sort ne pensait pas. À l'évidence, il ne pouvait pas penser. Il se composait en partie de mécanismes. C'était essentiellement une ferme à fourmis modèle géant (l'interface, où les insectes cavalaient sur un petit pater noster qui actionnait un rouage essentiel, relevait à son avis du chef-d'œuvre), et le flot subtilement maîtrisé des bestioles dans leur labyrinthe de tubes de verre était l'élément le plus important de l'appareil.

Mais d'autres éléments s'étaient... accumulés, comme l'aquarium et le carillon éolien qui paraissaient désormais indispensables. Une souris avait établi son nid au beau milieu et en était devenue un composant, vu que la machine s'arrêtait quand on l'en retirait. Rien dans tout cet assemblage ne pouvait

penser sauf, dans des proportions infimes, à du sucre et à du fromage. Pourtant... en pleine nuit, quand Sort travaillait dur, que les tubes bruissaient du labeur diligent des fourmis, que des bruits sourds s'en échappaient sans raison apparente et qu'on avait baissé l'aquarium sur ses bossoirs afin que l'opérateur ait quelque chose à regarder durant les longues heures... pourtant, on pouvait alors commencer à spéculer sur la nature du cerveau et de la pensée, sur la capacité à réfléchir des objets inanimés, sur l'éventualité qu'un cerveau ne soit qu'une version plus compliquée de Sort (ou *moins* compliquée, vers les quatre heures du matin, quand des pièces du mécanisme changeaient brusquement de sens et que la souris couinait), et à se demander si l'ensemble ne produisait pas quelque chose distinct de ses parties, aurait-on dit.

Bref, Cogite s'inquiétait un peu.

Il s'assit devant le clavier. Un clavier presque aussi grand que le reste de Sort à cause de la place que prenaient les leviers et armatures indispensables. Les diverses touches permettaient à des planchettes percées de trous de tomber brusquement dans des rainures, forçant les fourmis à emprunter de nouveaux chemins.

Il lui fallut un certain temps pour formuler le problème, mais enfin il prit appui du pied sur la structure et tira sur le levier « entrée ».

Les fourmis se précipitèrent dans de nouveaux conduits. La machine se mit en branle. Un petit mécanisme qui n'était pas là la veille, Cogite était prêt à le jurer, mais qui ressemblait à un dispositif pour mesurer la vitesse du vent, se mit à tourner sur lui-même.

Au bout de plusieurs minutes, un certain nombre de tablettes couvertes de symboles occultes tombèrent dans la trémie périphérique de sortie.

« Merci », fit Cogite qui se sentit aussitôt tout bête d'avoir dit une chose pareille.

L'engin était comme sous tension, on sentait en lui une concentration, un effort pour atteindre un but aussi lointain qu'incompréhensible. Cogite, en tant que mage, n'avait connu l'équivalent que chez les glands ; une toute petite voix

silencieuse qui disait : Oui, je ne suis qu'un petit objet vert tout simple, mais je rêve de forêts.

Rien que l'autre jour, Adrien Tournabside avait tapé un « pourquoi ? », histoire de voir ce qui se passerait. Certains étudiants avaient prédit que Sort deviendrait fou à essayer de résoudre la question ; Cogite s'attendait à ce que l'engin lui renvoie un message « ? ? ? ? ? », ce qui lui arrivait avec une fréquence décourageante.

Mais au lieu de cette réponse, à l'issue d'une activité inhabituelle des fourmis, il avait péniblement renvoyé un « parce que ».

Tandis que tous les autres étudiants observaient depuis l'abri d'un bureau retourné, Tournabside avait tenté : « Pourquoi quelque chose ? »

La réponse était enfin arrivée : « Parce que tout. ? ? ? ? ?
Erreur de Domaine Éternelle. + + + + + Reprise du Début + + +
+ +. »

Personne ne savait qui était Reprise du Début ni pourquoi il envoyait des messages. Mais on ne posa plus de questions fantaisistes. Personne ne voulait courir le risque d'obtenir des réponses.

Ce fut peu de temps après que la chose ressemblant à un parapluie orné de harengs apparut juste derrière l'espèce de ballon de plage qui faisait « plop » toutes les quatorze minutes.

Bien sûr, les livres de magie développaient une certaine... personnalité à partir de toute la puissance contenue dans leurs pages. Ce qui expliquait pourquoi il était imprudent de s'aventurer dans la bibliothèque sans un bâton. Et voilà que Cogite avait participé à l'élaboration d'une machine pour étudier la magie. Les mages savaient depuis toujours que l'observation modifiait l'objet observé, et ils oubliaient parfois qu'elle modifiait aussi l'observateur.

Il commençait à soupçonner Sort de se recomposer tout seul.

Et lui venait de dire « merci ». À une machine qu'on aurait crue réalisée par un souffleur de verre affligé d'un hoquet.

Il jeta un coup d'œil au sortilège qu'elle avait rendu, l'écrivit rapidement et quitta les lieux en hâte.

Sort cliqueta tout seul dans la salle désormais vide. Le bidule qui faisait « plop » fit « plop ». L'horloge de temps irréel tictaqua d'un air désapprobateur.

Il y eut un cliquetis dans la fente de sortie.

« Pas de quoi. + + ? ? ? ? ? + + Erreur Manque de Fromage. Reprise du Début. »



Cinq minutes plus tard.

« Fascinant, fit Ridculle. Du poirier savant, hein ? » Il s'agenouilla dans un effort pour voir par en dessous.

Le Bagage recula. Il avait l'habitude de la terreur, de l'horreur, de la peur et de la panique. Il avait rarement eu affaire à de l'intérêt jusqu'à ce jour.

L'archichancelier se releva et s'épousseta.

« Ah, dit-il à l'approche d'une silhouette de nain. Voilà le jardinier avec l'escabeau. Le doyen est dans le lustre, Modo.

— Je m'y trouve très bien, je vous assure, fit une voix tombant du plafond. Quelqu'un serait-il assez aimable pour me passer mon thé ?

— Et j'ai été surpris de voir que l'major de promo pouvait loger dans l'buffet, poursuivit Ridculle. C'est incroyable comme on arrive à se replier.

— Je... je ne faisais qu'inspecter l'argenterie », répliqua une voix depuis les profondeurs d'un tiroir.

Le Bagage souleva son couvercle. Plusieurs mages s'empressèrent de faire un bond en arrière.

Ridculle examina les dents de requin plantées ici et là dans le bois.

« Il tue les requins, vous dites ?

— Oh, oui, répondit Rincevent. Parfois il les ramène au rivage et leur saute dessus. »

Ridculle était impressionné. Le poirier savant se faisait très rare dans les pays entre les montagnes du Bélier et la mer Circulaire. Il ne devait pas rester d'arbres en vie. Quelques

ages chanceux avaient hérité de bourdons taillés dans ce bois précieux.

L'économie d'émotions était un des points forts de Ridculle. Il avait été étonné. Fasciné. Et même, lorsque la chose avait atterri au milieu des mages et permis au doyen de réaliser un exploit remarquable dans le domaine de l'accélération verticale, un brin pantois. Mais nullement effrayé, parce qu'il manquait d'imagination pour ça.

« Bontés divines », fit un mage.

L'archichancelier leva la tête.

« Oui, économe ?

— C'est ce livre que m'a prêté le doyen, Mustrum. Au sujet des anthropoïdes.

— Ah.

— C'est passionnant, poursuivit l'économe qui se trouvait à mi-course de son cycle mental et donc vaguement sur la bonne planète, même si dix kilomètres de coton hydrophile cérébral l'en isolaient encore. C'est vrai, ce qu'il racontait. Le livre dit ici qu'un mâle orang-outan adulte n'a pas de grosses abajoues éclatantes, sauf s'il s'agit du mâle dominant.

— Et c'est passionnant, hein ?

— Ben, oui, parce que lui n'en a pas. Je me demande pourquoi. Il domine pourtant la bibliothèque, il me semble.

— Ah, oui, fit le major de promo, mais il sait aussi qu'il est mage. Ce n'est donc pas comme s'il dominait toute l'Université. »

Un à un, à mesure que l'idée faisait son chemin, ils adressèrent un grand sourire à l'archichancelier.

« Me regardez pas les joues comme ça ! protesta Ridculle. J'domine personne, moi !

— Je ne faisais...

— Alors vous allez tous la fermer, sinon ça va chauffer !

— Vous devriez le lire, insista l'économe qui menait une vie heureuse dans la vallée des grenouilles séchées. C'est incroyable ce qu'on y apprend.

— Quoi donc ? Des choses comme... montrer son derrière à tout le monde ? fit le doyen depuis son poste en altitude.

— Non, doyen. Ça, c'est le babouin, dit le major de promo.

— Je vous demande pardon, je crois que c'est plutôt le gibbon, fit le titulaire des études indéfinies.

— Non, le gibbon, c'est celui qui hurle. Pour le derrière, c'est le babouin.

— Ben, à moi, il me l'a jamais montré, dit l'archichancelier.

— Hah, ça, pas de danger, pas vrai ? laissa tomber une voix depuis le lustre. Vu que vous êtes le mâle dominant et tout.

— Vous, Double-Chaise, descendez d'là tout d'suite !

— J'ai l'impression que je suis emmêlé, Mustrum. Il y a une bougie qui me donne un peu de mal.

— Hah ! »

Rincevent secoua la tête et s'éloigna tranquillement. Il s'était assurément produit des changements dans l'établissement depuis son époque et, entre parenthèses, il ignorait à quand elle remontait, son époque...

Il n'avait jamais demandé à vivre des moments passionnants. Ce qu'il aimait par-dessus tout, ce qu'il recherchait à la moindre occasion, c'était l'ennui. Un seul problème : l'ennui avait tendance à lui exploser à la figure. Juste quand il croyait l'avoir découvert, il se trouvait soudain mêlé à ce que les gens – des irréfléchis sans cervelle – appelaient une aventure, supposait-il. Et il se voyait contraint de visiter des pays étranges, de rencontrer des peuplades exotiques et pittoresques, quoique jamais pour très longtemps vu que c'était le plus souvent au pas de course. Il avait assisté à la création de l'univers, mais pas d'une bonne place, avait visité l'Enfer et l'au-delà. On l'avait capturé, emprisonné, sauvé, perdu, abandonné. Parfois le tout dans la même journée.

L'aventure ! On en parlait comme d'une expérience qu'il fallait vivre, quand ça se résumait à de la cuisine immangeable, des nuits blanches et des peuplades bizarres qui s'échinaient inexplicablement à vous planter des objets pointus dans diverses parties de votre anatomie.

Son gros problème, en était venu à croire Rincevent, c'est qu'il souffrait d'un karma préventif. Au moindre soupçon d'événement heureux risquant de lui arriver dans un futur proche, une catastrophe lui tombait aussi sec sur le dos. Et se prolongeait même jusqu'à l'instant de l'événement heureux,

dont il ne pouvait par conséquent pas vraiment profiter. C'était comme s'il souffrait d'une indigestion avant le repas et se sentait tellement mal qu'il ne réussissait jamais à rien avaler.

Ailleurs dans le monde, lui disait sa raison, quelqu'un se trouvait à l'autre bout de la bascule, une espèce de Rincevent inversé dont la vie était une succession d'événements merveilleux. Il espérait le rencontrer un jour, de préférence une arme à la main.

Aujourd'hui, des pipelets parlaient de l'envoyer sur le continent Contrepoids. Il avait entendu dire que la vie y était monotone. Et Rincevent avait positivement grand besoin de la monotonie.

Il avait vraiment apprécié son île. La noix de coco surprise lui avait bien plu. On la fendait pour l'ouvrir, et hop, on trouvait de la noix de coco à l'intérieur. Le type de surprise qu'il affectionnait.

Il poussa une porte.

Elle s'ouvrit sur son ancienne chambre. Où régnait un désordre indescriptible. On y voyait une grosse armoire délabrée, et ça s'arrêtait là pour ce qui était d'un mobilier digne de ce nom, à moins de vouloir élargir le terme et de prendre en compte un fauteuil d'osier sans fond à trois pieds et un matelas tellement débordant de vie matelassière qu'il lui arrivait de se déplacer mollement autour de la chambre en se cognant partout. Le reste des lieux n'était qu'un dépotoir d'objets ramenés de la rue : vieilles caisses, bouts de planches, sacs...

Rincevent se sentit une boule dans la gorge. On avait laissé sa chambre en l'état.

Il ouvrit l'armoire et fourragea dans l'obscurité peuplée de mites jusqu'à ce que sa main fureteuse repère...

... une oreille...

... attachée à un nain.

« Ouille !

— Qu'est-ce que vous fichez dans mon armoire ? demanda Rincevent.

— Armoire ? Euh... Euh... Je ne suis pas au royaume magique de Succulence ? fit le nain en s'efforçant de prendre un air innocent.

— Non, et les chaussures que vous tenez ne sont pas les bijoux en or de la reine des fées, répliqua Rincevent en les arrachant des mains du voleur. Et ça, ce n'est pas la baguette d'invisibilité, ni ça les chaussettes merveilleuses du géant Grondenez, mais ça, c'est mon pied...

— Ouille !

— Et n'y revenez pas ! »

Le nain se précipita vers la porte et s'arrêta un bref instant pour crier : « J'ai une carte de la Guilde des Voleurs ! Et vous n'avez pas à taper sur les nains ! C'est de l'espécisme !

— Tant mieux », fit Rincevent en récupérant des vêtements.

Il trouva une autre robe qu'il enfila. Ici et là des mites avaient exercé leurs talents de dentellières et la couleur rouge avait en grande partie perdu de son éclat pour donner des camaïeux d'orange et de brun, mais ça restait, à son grand soulagement, une robe de mage. Difficile d'être un praticien de la magie impressionnant avec les genoux à l'air.

Un piétinement léger s'arrêta derrière lui. Il se retourna.

« Ouvre-toi. »

Le Bagage souleva docilement son couvercle dans un grincement. Théoriquement, il aurait dû être plein de requin ; en réalité il était plein de noix de coco. Rincevent les déversa par terre et mit le reste de ses vêtements à la place.

« Ferme-toi. »

Le couvercle claqua.

« Maintenant tu vas descendre à la cuisine me chercher des pommes de terre. »

Le coffre effectua un demi-tour compliqué sur ses jambes multiples et partit au petit trot. Rincevent le suivit et se dirigea vers le bureau de l'archichancelier. Derrière lui, il entendait toujours les mages discuter.

Il était devenu un habitué du bureau au cours de ses longues années à l'Invisible. Il y venait la plupart du temps pour répondre à des questions assez difficiles, du genre : « Comment peut-on obtenir une note négative en allumage de feu élémentaire ? » Il avait passé beaucoup de temps à contempler le mobilier pendant qu'on le sermonnait.

Là aussi, il y avait eu du changement. Disparus les alambics et cornues bouillonnantes, attirail traditionnel de la magie ; le cabinet de Ridculle hébergeait essentiellement une table de billard grand modèle sur laquelle il avait entassé des papiers jusqu'à saturation et disparition de la moindre parcelle de vert. Pour Ridculle, ce qu'on avait le temps de coucher sur le papier ne pouvait être important.

Les têtes empaillées d'un grand nombre d'animaux surpris laissaient tomber leur regard sur lui. Aux andouillers d'un cerf pendait une paire de chaussures rongées que Ridculle avait gagnée dans sa jeunesse comme rameur pour l'Université¹⁰.

Un grand modèle réduit du Disque-monde reposait sur quatre éléphants de bois dans un angle. Rincevent le connaissait bien. Comme tous les étudiants...

Le continent Contrepoids dessinait une tache. Une tache en forme de virgule peu engageante. Les navigateurs avaient rapporté quelques renseignements. D'après eux, le continent se séparait à un moment donné en une succession de grandes îles qui s'étiraient autour du Disque jusqu'à l'île encore plus mystérieuse de Bhangbhangduc et au continent parfaitement mythique qu'on désignait sur les cartes par « XXXX ».

Peu de marins en réalité s'approchaient du Contrepoids. L'Empire agatéen était connu pour ne tolérer qu'une quantité infime de contrebande ; on supposait qu'Ankh-Morpork avait des produits qu'il voulait. Mais il n'y avait rien d'officiel ; un navire pouvait revenir chargé de soie, de bois précieux et, depuis un certain temps, de quelques réfugiés aux yeux hagards, ou revenir avec son capitaine cloué au mât la tête en bas, ou ne pas revenir du tout.

Rincevent était allé quasiment partout, mais le continent Contrepoids restait un pays inconnu, ou *terror incognita*. Il ne voyait pas pourquoi ses habitants auraient besoin d'un mage.

Il soupira. Il savait ce qu'il devait faire.

¹⁰ Sauf dans des conditions de forte crue, il est extrêmement difficile de naviguer sur l'Ankh, et les équipes d'aviron de l'Université s'affrontent en courant à la surface du fleuve. L'épreuve présente peu de danger tant que les concurrents ne restent pas longtemps à la même place, mais elle corrode évidemment leurs semelles de chaussures.

Il ne devait même pas attendre le retour du Bagage de son expédition dans les cuisines, d'où montaient des hurlements et des coups répétés d'une grosse bassine à confitures sur du bois, laissant entendre qu'il s'acquittait de sa tâche.

Il devait rassembler tout ce qu'il pouvait emporter et se tirer vite fait. Il...

« Ah, Rincevent, fit l'archichancelier qui avait le pas étonnamment silencieux pour un homme de sa corpulence. Pressé de partir, à ce que j'vois.

— Ça, oui, répliqua Rincevent. Vous l'avez dit ! Et comment ! »



L'Armée rouge tenait une réunion secrète. On ouvrit la séance par des chants révolutionnaires dont les titres, comme l'insoumission à l'autorité ne procédait guère de la nature agatéenne, ressemblaient à : « Progrès constant et désobéissance restreinte en gardant de bonnes manières correctement formulées. »

Puis vint l'instant des nouvelles.

« Le Grand Mage va venir. Nous avons envoyé le message au prix de grands risques personnels.

— Quand saurons-nous qu'il est arrivé ?

— S'il est le Grand Mage, nous en entendrons parler. Ensuite...

— “Nous renverserons en douceur les forces de répression” », conclut-on en chœur.

Deux Herbes à Feu se tourna vers ses collègues du cadre des officiers. « Exactement, dit-il. Ensuite, camarades, nous devons frapper au cœur même de la pourriture. Nous enlèverons le palais d'Hiver ! »

Les officiers du cadre restèrent silencieux. Puis l'un d'eux objecta : « Excusez-moi, Deux Herbes à Feu, mais on est en juin.

— Alors nous enlèverons le palais d'Été ! »



Une réunion semblable, mais sans chants et avec des participants plus âgés, se tenait à l'Université de l'Invisible, bien qu'un des membres du conseil ait refusé de descendre de son lustre. Ce qui embêtait beaucoup le bibliothécaire qui l'occupait d'ordinaire.

« D'accord, si vous ne faites pas confiance à mes calculs, qu'est-ce qui nous reste comme solution ? demanda Cogite Stibon avec feu.

— Le bateau ? proposa le titulaire de la chaire des études indéfinies.

— Ils coulent, objecta Rincevent.

— Il vous y emmènerait en un rien de temps, dit le major de promo. Nous sommes des mages, après tout. On pourrait vous donner une bonne provision de vents.

— Ah. Ça, c'est de la compétence du doyen, fit Ridculle sur le ton de la plaisanterie.

— Je vous ai entendu, laissa tomber une voix depuis le plafond.

— Par voie de terre, intervint l'assistant des runes modernes. En passant par le Moyeu. C'est de la glace pratiquement tout le long.

— Non, fit Rincevent.

— Mais sur la glace on ne coule pas.

— Non. On bascule, puis on coule et ensuite la glace vous retombe sur la tête. Sans parler des orques. Ni des gros phoques avec des défenses comme fa.

— C'est du pipeau, moi je vous dis, fit joyeusement l'économe.

— Quoi donc ? demanda l'assistant des runes modernes.

— Ce que jouait le type dans la rue l'autre jour. »

Suivit un bref silence embarrassé.

« Bon sang, c'est déjà l'heure ? fit l'archichancelier en sortant sa montre. Ah, ben oui. Vous avez le flacon dans votre poche gauche, mon vieux. Prenez-en trois.

— Non, la magie, c'est la seule solution, dit Cogite Stibon. Ç'a marché pour l'amener ici, non ?

— Ah, oui, fit Rincevent. Vous allez m'expédier à des milliers de kilomètres avec le feu au derrière et vous ne savez même pas où je vais atterrir ? Ah, oui, c'est parfait, ça.

— Très bien, dit Ridculle, imperméable aux sarcasmes. C'est un grand continent ; on peut pas le rater même avec les calculs précis de monsieur Stibon.

— Supposez que je me retrouve écrasé au milieu d'une montagne ? lança Rincevent.

— Pas possible. Le rocher, lui, se retrouvera ici quand on effectuera le sortilège, expliqua Stibon qui n'avait pas apprécié la blague sur ses mathématiques.

— Je serai donc toujours au milieu d'une montagne, mais dans un trou qui aura ma forme. Ah, bravo. Fossile instantané.

— Vous inquiétez pas, fit Ridculle. C'est qu'une question de... truchidule, vous savez, cette histoire de trois angles droits qui font un triangle...

— Seriez-vous en train de parler de géométrie ? demanda Rincevent en lançant un coup d'œil vers la porte.

— Un machin dans le genre, oui. Et vous aurez votre Bagage étonnant avec vous. Quasiment des vacances, quoi. Ce sera facile. Ils veulent sans doute juste... juste... vous demander un truc ou un machin. Et il paraît que vous avez un talent pour les langues, donc pas de problème de ce côté-là¹¹. Vous serez sans doute parti deux heures, grand maximum. Pourquoi vous arrêtez pas de faire "hah" tout bas ?

— Moi, j'ai fait « hah » ?

¹¹ Ce détail, au moins, était vrai. Rincevent savait crier grâce dans dix-neuf langues et crier tout court** dans quarante-quatre autres.

** Un point important. Les voyageurs novices pourraient croire que « aargh ! » est universel, mais en beTrobi il signifie « très agréable » et, dans les terres d'Howonda, à la fois « j'aimerais vous manger le pied », « votre femme est un gros hippopotame » et « salut, pense monsieur chat violet ». Une tribu en particulier souffre d'une redoutable réputation de cruauté tout bonnement parce qu'ils croient entendre les prisonniers leur crier : « Vite ! Encore de l'huile bouillante ! »

— Et tout le monde vous en sera reconnaissant si vous revenez. »

Rincevent promena un regard circulaire – plus un vertical – sur les membres du conseil.

« Comment je vais revenir ? demanda-t-il.

— Comme vous êtes parti. On va vous trouver et vous ramener. Avec une précision chirurgicale. »

Rincevent gémit. Il savait ce qu'on entendait à Ankh-Morpork par « précision chirurgicale ». On entendait « à trois ou quatre centimètres près, dans un concert de hurlements, puis on verse du goudron chaud à la place qu'occupait la jambe ».

Mais... si on mettait un instant de côté la certitude d'un dénouement horrible, le projet n'avait rien de farfelu. Un seul ennui : les mages étaient de sacrés farfelus astucieux.

« Et après je pourrai reprendre mon boulot ?

— Bien sûr.

— Et porter officiellement le titre de mage ?

— Évidemment. Orthographié comme ça vous chante.

— Et je ne serai plus jamais obligé d'aller où que ce soit pendant le restant de mes jours ?

— Très bien. On vous interdira de quitter les lieux, si vous voulez.

— Et un chapeau neuf ?

— Quoi ?

— Un chapeau neuf. Celui-là est pratiquement au bout.

— Deux chapeaux neufs.

— Des paillettes ?

— Évidemment. Et ces trucs, vous savez, comme sur les lustres en verre ? Des tas de machins comme ça tout autour du bord. Autant que vous voudrez. Et on écrira “majje” avec deux j. »

Rincevent soupira. « Bon, d'accord, je vais le faire. »



Le génie de Cogite perdait une partie de ses moyens quand il s'agissait de donner des explications. Et c'était actuellement le

cas, alors que les mages se rassemblaient pour s'atteler à de la magie sérieuse.

« Oui, mais vous voyez, archichancelier, on l'envoie de l'autre côté du Disque, vous voyez... »

Ridculle soupira. « Il tourne, c'est ça, fit-il. On va tous dans le même sens. C'est logique. Si les gens allaient dans l'autre sens parce qu'ils sont sur le continent Contrepoids, on leur rentrerait dedans tous les ans. J'veux dire deux fois par an.

— Oui, oui, ils tournent dans le même sens, évidemment, mais la direction du mouvement est complètement opposée. Je veux dire, fit Cogite en repassant à la logique, il faut penser en termes de vecteurs, il faut... il faut se demander : dans quelle direction ils iraient si le Disque n'était pas là ? »

Les mages le fixaient des yeux.

« Ils tomberaient, répondit Ridculle.

— Non, non, non, archichancelier, fit Cogite. Ils ne tomberaient pas parce qu'il n'y aurait rien pour les attirer vers le bas, ils...

— Pas besoin que quelque chose attire vers le bas. C'est toujours vers le bas qu'on tombe quand y a rien pour retenir en haut.

— *Ils continueraient dans la même direction !* brailla Cogite.

— D'accord. Ils tourneraient tout le temps », dit Ridculle. Il se frotta les mains. « Faut garder son sang-froid quand on veut être mage, mon gars. Qu'est-ce que ça donne, les Runes ?

— Je... je distingue quelque chose, répondit l'assistant des runes modernes en louchant dans la boule de cristal. Il y a beaucoup d'interférences... »

Les mages s'attroupèrent. De petites taches blanches emplissaient le cristal. On devinait de vagues formes dans la bouillie. Certaines étaient peut-être humaines.

« Drôlement calme, l'Empire agatéen, dit Ridculle. Très tranquille. Très cultivé. La politesse compte beaucoup là-bas.

— Ben, oui, fit l'assistant des runes modernes. D'après ce que j'ai entendu dire, c'est parce qu'on coupe des morceaux importants à ceux qui ne sont pas calmes ni tranquilles, non ? J'ai entendu dire que l'Empire avait un gouvernement tyrannique et répressif !

— C'est quelle forme de gouvernement, ça ? demanda Cogite Stibon.

— Une tautologie, répondit le doyen depuis le plafond.

— Des morceaux importants comment ? » fit Rincevent. Tout le monde l'ignora.

« J'ai entendu dire que l'or est très courant là-bas, reprit le doyen. On en trouve à la pelle, il paraît. Rincevent pourrait en ramener un plein sac.

— Je préférerais ramener tous mes morceaux », fit Rincevent.

Après tout, songeait-il, je suis seulement celui qui va se retrouver jusqu'au cou là-dedans. Alors ne vous embêtez surtout pas à m'écouter, s'il vous plaît.

« Vous pouvez pas empêcher qu'ce soit flou comme ça ? fit Ridculle.

— Je regrette, archichancelier...

— Les morceaux, là... des gros ou des petits ? demanda Rincevent sans être entendu.

— Trouvez-nous un espace dégagé avec quelque chose à peu près de la bonne taille et du bon poids.

— Ce n'est pas très facile de...

— Des morceaux très importants ? Vous voulez dire comme les bras et les jambes ?

— Il paraît qu'on s'ennuie ferme, là-bas. Leur malédiction la plus grave serait : "Puisses-tu vivre des moments passionnants."

— Il y a quelque chose... c'est très flou. On dirait une brouette, quelque chose comme ça. Plutôt petit, je crois.

— ... ou les orteils, les oreilles, ce genre de morceaux ?

— Bien, on va y aller, dit Ridculle.

— Euh... c'est mieux, je crois, s'il est un peu plus lourd que ce qu'on fait venir ici, dit Cogite. Comme ça il arrivera sans vitesse. Je crois...

— Oui, oui, merci beaucoup monsieur Stibon, maintenant entrez dans le cercle qu'on voie crépiter ce bourdon, vous serez gentil, mon vieux.

— Les ongles ? Les cheveux ? »

Rincevent tirailla la robe de Cogite Stibon qui lui paraissait un peu plus raisonnable que les autres.

« Euh... qu'est-ce que je fais maintenant ? demanda-t-il.

— Hum. En gros dix mille kilomètres, j'espère, répondit Cogite Stibon.

— Mais... je veux dire... Vous n'avez pas de conseil à me donner ? »

Cogite se demandait comment présenter la situation. Il songeait : J'ai fait de mon mieux avec Sort, mais la véritable opération va être effectuée par une bande de mages pour qui la procédure expérimentale consiste à lancer le projet, puis à s'asseoir et à se chamailler à propos de son point d'atterrissage. Nous voulons échanger votre position avec celle de quelque chose qui se trouve à dix mille kilomètres d'ici et qui, malgré ce que prétend l'archichancelier, se déplace dans l'espace dans une direction complètement différente. La clé de l'affaire, c'est la précision. Inutile de recourir à un vieux sortilège quelconque. Il se démantibulerait en route, et vous aussi. Je suis à peu près sûr qu'on va vous transporter là-bas en un ou, au pire, deux morceaux. Mais on n'a aucun moyen de connaître le poids de l'objet contre lequel on vous échange. S'il pèse à peu près comme vous, alors la manœuvre risque de réussir à condition que vous ne voyiez aucune objection à courir sur place quand vous atterrirez. Mais s'il pèse beaucoup plus que vous, alors je subodore que vous apparaîtrez à la vitesse que seuls atteignent d'ordinaire les somnambules de villages perchés au sommet de falaises juste avant d'arriver au terminus.

« Euh, fit-il. Je vous conseille d'avoir peur. D'avoir très peur.

— Oh, ça, dit Rincevent, pas de problème de ce côté-là. Je suis un as de la peur.

— On va essayer de vous déposer au centre du continent, là où se trouve Hunghung, à ce qu'on croit.

— La capitale ?

— Oui. Euh... » Cogite se sentit coupable. « Écoutez, quoi qu'il arrive, je suis sûr que vous atterrirez en vie, ce qui ne serait pas forcément le cas si on les avait laissés s'en charger. Et je suis à peu près certain que vous vous retrouverez sur le bon continent.

— Oh, très bien.

— Magnez-vous, monsieur Stibon. On est tous impatients de savoir comment vous voulez qu'on s'y prenne, dit Ridculle.

— Ah, euh... oui. Bon. Alors, vous, monsieur Rincevent, si vous voulez bien vous tenir au centre de l'octogone... merci. Hum. Vous voyez, messieurs, le problème que pose toujours la téléportation sur de grandes distances, c'est le principe d'incertitude de Heisenberg¹², puisque l'objet téléporté – terme dérivé de “télé”, “je vois”, et “porte”, “partir”, et qui signifie “je vois que c'est parti” –, euh... l'objet téléporté, donc, euh... quelle que soit sa grosseur, est réduit à une particule thaumique et subit par conséquent une dichotomie fatale à la longue : il sait soit ce qu'il est, soit où il va, mais pas les deux. Euh... à cause de la tension alors générée, le champ morphique se désintègre et le sujet n'est plus qu'une chose à la forme incertaine, euh... qui s'étale sur jusqu'à onze dimensions. Mais je suis sûr que vous savez tous ça. »

Le titulaire de la chaire des études indéfinies, qui donnait soudain un cours dans la salle 3B, laissa échapper un ronflement.

Rincevent faisait un grand sourire. Du moins, il avait la bouche béante et on voyait ses dents.

« Euh... excusez-moi, dit-il. Autant que je me souvienne, personne n'a jamais parlé de se faire étal...

— Évidemment, poursuivit Cogite, le sujet... euh... n'en souffrira pas...

— Oh.

— ... pour autant qu'on le sache...

— Quoi ?

— ... mais il est théoriquement possible que l'esprit reste présent...

— Hein ?

— ... pour assister l'espace d'une fraction de seconde à l'explosion désincorporatrice.

— Hein ?

¹² Ainsi appelé d'après le mage Sangrit Heisenberg et non d'après l'autre Heisenberg, plus célèbre pour avoir inventé ce qui est peut-être la meilleure bière du monde.

— Bon, on a tous l'habitude d'employer le sortilège comme pivot, euh... si bien qu'on ne déplace pas vraiment un seul objet mais qu'on intervertit la position de deux objets de masse semblable. Mon but, ce soir, euh... est de démontrer qu'en donnant exactement l'effet nécessaire et le maximum de vélocité à l'objet...

— À moi ?

— ... dès le départ, il est pratiquement assuré...

— Pratiquement ?

— ... de rester entier sur des distances pouvant aller jusqu'à... euh... dix mille kilomètres...

— *Jusqu'à ?*

— ... à dix pour cent près...

— *Dix pour cent ?*

— Alors si vous... — excusez-moi, doyen, vous seriez bien aimable d'arrêter de faire goûter de la cire — voulez bien prendre les places que j'ai marquées par terre... »

Rincevent jeta un regard d'envie vers la porte. Elle n'était pas loin du tout pour un poltron expérimenté. Il n'avait qu'à filer d'ici, et eux, ils...

Qu'est-ce qu'ils feraient ? Ils lui confisqueraient son chapeau et l'empêcheraient de jamais revenir à l'Université. Maintenant qu'il y pensait, ils oublieraient sans doute cette histoire de le clouer à un pilier de pont s'ils avaient trop de mal à le retrouver.

Et c'était ça, le problème. Il ne serait pas mort, mais pas mage non plus. Et, se dit-il tandis que les mages se mettaient en place en traînant les pieds et vissaient à fond les nœuds au bout de leurs bourdons, ne pas pouvoir se considérer comme mage revenait à être mort.

Le sortilège commença.

Rincevent le cordonnier ? Rincevent le mendiant ? Rincevent le voleur ? Quasiment tout ce qui n'était pas Rincevent le cadavre exigeait un apprentissage ou des aptitudes qui lui faisaient défaut.

Il n'était bon à rien d'autre. La magie restait le seul refuge. Enfin, il ne valait rien en magie non plus, mais au moins il n'y valait rien du tout. Il avait toujours estimé avoir le droit d'exister en tant que mage au même titre qu'on ne peut pas faire

de mathématiques sérieuses sans le chiffre 0, qui n'est d'ailleurs pas un chiffre, mais dont le départ laisserait beaucoup de chiffres plus importants le bec dans l'eau, l'air tout bêtes. C'était une pensée vaguement noble qui le réchauffait durant ses insomnies de trois heures du matin, quand il évaluait son existence et s'apercevait qu'elle pesait un peu moins qu'une bouffée d'hydrogène tiède. Et il avait sans doute sauvé le monde à plusieurs reprises, mais le plus souvent accidentellement alors qu'il cherchait à faire autre chose. On ne gagnait sûrement pas de points karmiques dans ces cas-là. Ça ne devait compter que si on commençait par penser tout haut « Mâtin, il est grand temps de sauver le monde, il n'y faut point aller par quatre chemins ! » plutôt que : « Oh, merde, cette fois je vais vraiment mourir. »

Le sortilège se poursuivait.

L'opération ne se déroulait visiblement pas très bien.

« Allez, les gars, disait Ridculle. Un peu de nerf, quoi !

— Vous êtes sûr que... c'est... un petit machin ? fit le doyen qui s'était mis à transpirer.

— Ça ressemble à... une brouette... » marmonna l'assistant des runes modernes.

Le nœud au bout du bourdon de Ridculle se mit à fumer.

« Visez-moi la magie que ça m'coûte ! dit-il. Qu'est-ce qui s'passe, monsieur Stibon ?

— Euh... évidemment, la taille, ce n'est pas la masse... »

Puis, de la même façon qu'il faut déployer un gros effort pour pousser une porte bloquée et aucun pour tomber de tout son long dans la pièce au-delà, le sortilège prit.

Cogite espéra par la suite que ce qu'il avait vu relevait de l'illusion d'optique. Personne, assurément, ne pouvait d'un coup s'étirer en hauteur sur près de trois mètres puis revenir si brusquement à sa forme première que ses chaussures lui remontaient sous le menton.

Un cri bref fusa : « Oooooohhhhshhhhhh... » pour se terminer abruptement, ce qui était sans doute aussi bien.



La première chose qui frappa Rincevent lorsqu'il apparut sur le continent Contrepoids, ce fut une sensation de froid.

Puis, successivement dans le sens de son déplacement : un homme surpris armé d'une épée, un second armé d'une épée, un troisième venant de lâcher son épée et cherchant à s'enfuir, deux autres moins vifs qui ne le virent même pas, un petit arbre, une cinquantaine de mètres de broussailles rabougries, une congère, une autre congère plus grosse, quelques cailloux et enfin une ultime congère.



Ridculle regarda Cogite Stibon.

« Ben, il est parti, dit-il. Mais on est pas censés récupérer quelque chose en contrepartie ?

— Je ne suis pas sûr que l'échange se fasse instantanément, répondit Cogite.

— Faut tenir compte du temps de traversée des dimensions occultes, même en allant très vite ?

— Il y a de ça. D'après Sort, on risque d'attendre plusieurs... »

Plop. Quelque chose apparut dans l'octogone, exactement à la place qu'avait occupée Rincevent, et roula sur quelques centimètres.

En tout cas, l'objet avait quatre petites roues comme celles qui soutiennent une charrette. Mais ces roues particulières n'étaient pas bien travaillées ; il s'agissait de simples disques tels qu'on en équipe des engins lourds pour les rares occasions où il faut les déplacer.

Au-dessus des roues, ça devenait plus intéressant.

Il y avait un grand cylindre rond, comme une barrique couchée sur le côté. On n'avait pas ménagé les efforts pour le fabriquer ; des quantités industrielles de cuivre avaient servi à lui donner l'apparence d'un très gros chien à la gueule ouverte. Il avait une petite particularité : un bout de ficelle qui fumait... et qui sifflait vu qu'il brûlait.

Il ne faisait rien de dangereux. Il restait là, immobile, tandis que la ficelle se consumait et se réduisait lentement.

Les mages se rassemblèrent autour.

« Ça m'a l'air très lourd, fit l'assistant des runes modernes.

— Une statue de chien avec une grande gueule, fit le titulaire de la chaire des études indéfinies. Ça n'offre guère d'intérêt.

— Y a aussi un peu de chien d'appartement, là-dedans, fit Ridculle.

— Ç'a demandé beaucoup de travail, fit le doyen. Je vois mal pourquoi on a voulu y mettre le feu. »

Ridculle se fourra la tête dans le large tube.

« Y a une espèce de grosse boule ronde à l'intérieur, dit-il d'une voix qui résonnait un peu. Qu'on me passe un bourdon, n'importe quoi. J'vais voir si j'peux pas la faire sortir. »

Cogite fixait la ficelle crépitante.

« Euh... fit-il. Je... euh... je crois qu'on ferait mieux de s'en écarter, archichancelier. Euh... on ferait mieux de reculer, oui, de reculer un peu. Euh...

— Hah, oui, vraiment ? Bravo pour la recherche ! fit Ridculle. Ça vous dérange pas de faire l'imbécile avec des roues dentées et des fourmis, mais quand il s'agit de vraiment chercher comment les choses marchent et...

— De se salir les mains, dit l'assistant des runes récentes.

— Oui, de se salir les mains, vous êtes moins faraud.

— Ce n'est pas ça, archichancelier, fit Cogite. Mais je crois que ça peut être dangereux.

— J'ai l'impression que ça bouge, dit Ridculle en farfouillant dans les profondeurs du tube. Allez, les gars, penchez-moi un peu ce machin... »

Cogite recula encore de quelques pas. « Euh... vraiment, je ne pense pas... commença-t-il.

— Vous pensez pas, hein ? Vous vous prenez pour un mage et vous pensez pas ? La barbe ! J'ai mon bourdon coincé, maintenant ! Voilà où ça mène de vous écouter au lieu de faire attention, monsieur Stibon. »

Cogite entendit un frottement de pieds derrière lui. Le bibliothécaire, qui bénéficiait d'un instinct animal pour le danger et d'un instinct humain pour les ennuis, avait renversé

une table et louchait par-dessus le bord, un petit chaudron retourné sur la tête, l'anse sous un de ses mentons comme une jugulaire.

« Archichancelier, je pense vraiment...

— Ah, vous pensez, hein ? Quelqu'un vous a dit que c'était votre boulot de penser ? Ouille ! J'ai les doigts coincés, maintenant, à cause de vous ! »

Cogite eut besoin de tout son courage pour insister : « Je pense... que c'est peut-être une espèce de feu d'artifice, monsieur. »

Les mages portèrent leur attention sur la ficelle pétillante.

« Quoi ? Des lumières de couleur, des étoiles, ce genre de machins ? fit Ridculle.

— Possible, monsieur.

— Faut s'attendre à un sacré spectacle. Apparemment, ils aiment beaucoup les pétards, là-bas dans l'Empire. » Ridculle parlait du ton d'un homme qui en vient peu à peu à se dire qu'il a peut-être commis une grosse bêtise.

« Voulez-vous que j'éteigne la ficelle, monsieur ? demanda Cogite.

— Oui, cher petit, pourquoi pas ? Bonne idée. Bien vu, mon vieux. »

Cogite s'avança et pinça la ficelle.

« J'espère qu'on n'a rien abîmé », dit-il.



Rincevent ouvrit les yeux.

Il n'était pas dans des draps frais. C'était blanc, c'était froid, mais il ne reconnaissait pas la texture du drap. Que compensait une forte texture de neige.

Et un sillon. Un long sillon.

Voyons voir... Il se rappelait la sensation de déplacement. Et il se rappelait vaguement un engin petit mais d'aspect lourd qui l'avait croisé en trombe. Puis il s'était retrouvé ici, où il avait filé si vite que ses pieds avaient laissé ce...

... sillon. Oui, sillon, songea-t-il avec l'insouciance de l'accidenté qui s'en tire sans gros dégâts. Au milieu de soldats qui gémissent par terre.

Mais ces soldats, une fois qu'ils auraient fini de ramper en gémissant, allaient sûrement dégainer les épées qu'ils portaient pour s'intéresser de près à des morceaux importants.

Il se releva sur des jambes tremblotantes. Il ne voyait nulle part où s'enfuir. Seulement cette vaste étendue neigeuse bordée de montagnes.

Les soldats paraissaient beaucoup plus conscients, pas de doute. Rincevent soupira. Quelques heures plus tôt, il était assis sur une plage au chaud en compagnie de jeunes femmes prêtes à lui offrir des patates¹³, et il se retrouvait sur une plaine glaciale balayée par le vent en compagnie de costauds prêts à lui offrir des marrons.

Il nota que ses semelles fumaient.

Puis quelqu'un lança : « Hé ! Est-ce que t'es... ? Tu serais pas des fois... ? Est-ce que t'es... ? C'est quoi ton nom... ? Rincevent, c'est ça ? »

Rincevent se retourna.

Un vieillard se tenait derrière lui. Malgré le vent piquant, il ne portait rien d'autre qu'un pagne de cuir et une barbe sale si longue que le pagne n'était pas franchement nécessaire, du moins sur le plan de la décence. Il avait les jambes bleues à cause du froid et le nez rouge à cause du vent, ce qui lui donnait globalement une allure patriotique si on était du bon pays. Un cache lui couvrait un œil, mais ce qu'on remarquait surtout, c'étaient ses dents. Elles étincelaient.

« Reste pas là à gober les mouches comme un gros gobe-mouches ! Ôte-moi ces saloperies ! »

De lourds fers lui entravaient les chevilles et les poignets ; une chaîne le reliait à un groupe d'hommes plus ou moins vêtus de la même façon, blottis les uns contre les autres, qui regardaient Rincevent avec terreur.

« Hé ! Ils te prennent pour une espèce de démon, gloussa le vieux. Mais je sais reconnaître un mage quand j'en vois un ! Ce

¹³ Il régnait encore dans son esprit une certaine confusion sur ce point.

salaud, là-bas, il a les clés ! Va lui flanquer un bon coup de tatane ! »

Rincevent effectua quelques pas hésitants vers un garde étendu et lui saisit d'un geste vif quelque chose à la ceinture.

« Bien, fit le vieux, maintenant tu les balances par ici. Et après tu t'écartes.

— Pourquoi ?

— Parce que t'as sûrement pas envie de te faire asperger de sang.

— Mais vous n'avez pas d'arme, vous êtes tout seul, et eux ils ont de grandes épées et ils sont cinq !

— Je sais, dit le vieux en s'enroulant méthodiquement la chaîne autour du poing. C'est déloyal, mais j'peux pas attendre toute la journée. »

Il eut un grand sourire.

Des pierres précieuses scintillèrent dans la lumière du matin. Toutes les dents de la bouche du vieux étaient des diamants. Et Rincevent ne connaissait qu'un homme assez culotté pour porter des dents de troll.

« Ici ? Cohen le Barbare ?

— Chhhut ! Ingconitar ! Maintenant, écarte-toi, j'ai dit. » Les dents étincelèrent vers les gardes qui s'étaient relevés. « Approchez, les gars. Vous êtes cinq, après tout. Et j'suis vieux. Marmotti, marmotta, ouille ma jambe, ekcétra... »

À leur crédit, les gardes hésitèrent. Sûrement pas, à en juger par leurs figures, parce qu'ils trouvaient répréhensible que cinq costauds lourdement armés agressent un petit vieux fragile. Mais peut-être parce qu'ils trouvaient bizarre qu'un petit vieux fragile continue de sourire en présence d'un trépas assuré.

« Allez, venez », insista Cohen. Les hommes s'approchèrent à pas mesurés, chacun attendant qu'un autre se lance.

Cohen s'avança un peu en agitant les bras d'un air fatigué. « Oh, non, dit-il. Vous m'faites honte, vraiment. C'est pas comme ça qu'on attaque les gens, en tournant en rond comme une bande de tourneurs ; dans une attaque, ce qu'il faut retenir, c'est l'élément de... *surprise*... »

Dix secondes plus tard, il refit face à Rincevent.

« Voilà, monsieur le mage. Tu peux rouvrir les yeux, maintenant. »

Un garde pendait la tête en bas dans un arbre, on ne voyait plus que les pieds d'un autre qui dépassaient d'une congère, deux étaient affaissés contre un rocher et le dernier était... dispersé dans le coin. Ici et là. À traîner sûrement un peu partout.

Cohen se suça le poignet d'un air songeur.

« J'ai idée que l'dernier a été à deux doigts de m'avoir, dit-il. Je m'fais vieux, ça doit être ça.

— Qu'est-ce que vous faites ic... » Rincevent s'interrompit. Un autre clou de curiosité chassa le premier. « Quel âge vous avez, exactement ?

— On est toujours dans le siècle de la Roussette ?

— Oui.

— Oh, chaispas, moi. Quatre-vingt-dix ? P't-être bien quatre-vingt-dix, oui. Ou alors quatre-vingt-quinze ? »

Cohen repêcha les clés dans la neige et se dirigea tranquillement vers le groupe d'hommes dont les tremblements avaient redoublé. Il ouvrit les menottes d'un premier prisonnier encore secoué auquel il tendit les clés.

« Foutez-moi l'camp, vous tous, fit-il sans méchanceté. Et évitez de vous faire reprendre. »

Il revint nonchalamment vers Rincevent.

« Qu'est-ce qui t'amène dans ce trou, alors ?

— Ben...

— Intéressant, le coupa aussitôt Cohen. Mais j'vais pas rester à bavarder toute la journée, j'ai du boulot. Tu viens ou quoi ?

— Quoi ?

— Comme tu veux. » Cohen se noua la chaîne autour de la taille en guise de ceinture et y coinça deux épées.

« À propos, dit-il, qu'est-ce que t'as fait du chien aboyeur ?

— Quel chien ? »

Rincevent courut précipitamment à la suite de la silhouette qui battait en retraite. Il ne se sentait pas forcément en sécurité dans le voisinage de Cohen le Barbare. Nul ne se sentait en sécurité dans son voisinage. On aurait dit qu'un détail s'était détraqué dans le processus de vieillissement. Cohen avait

toujours été un héros barbare parce qu'il ne savait rien faire d'autre que le héros barbare. Et il donnait l'impression de s'endurcir avec l'âge, comme le chêne.

Mais c'était une figure connue, et donc réconfortante. Il ne cadrerait pas dans le paysage, voilà tout.

« Pas d'avenir pour les héros du côté du Bélier, dit Cohen alors qu'ils cheminaient dans la neige. Des clôtures et des fermes, des clôtures et des fermes, partout. De nos jours, tu zigouilles un dragon, et les gens portent plainte. Tu sais quoi ? Tu sais ce qui est arrivé ?

— Non. Qu'est-ce qui est arrivé ?

— Un type s'est amené vers moi et m'a sorti que mes dents étaient injurieuses pour les trolls. Qu'esse-tu dis d'ça, hein ?

— Ben, elles sont en...

— J'ai répondu qu'ils s'étaient jamais plaints devant moi.

— Euh... est-ce que vous leur en avez donné l'occ...

— J'y ai dit, si j'vois un troll dans les montagnes qui porte un collier de crânes humains, j'y souhaite bonne chance. Ligue antidiffamatoire siliceuse, mon cul. C'est partout pareil. Alors je m'suis dit que j'allais tenter ma chance de l'autre côté d'la calotte glaciaire.

— Ce n'est pas dangereux de passer par le Moyeu ? demanda Rincevent.

— Avant, oui, répondit Cohen en se fendant d'un sourire horrible.

— Jusqu'à ce que vous l'ayez traversé, vous voulez dire ?

— Tout jusse. T'as toujours ton coffre à pattes ?

— Par moments. L'est jamais loin. Vous savez bien. »

Cohen gloussa.

« Un d'ces quatre, j'y arracherai sa saleté de couvercle, à ce machin, c'est moi qui te l'dis. Ah. Des chevaux. »

Ils étaient au nombre de cinq, l'air déprimé, dans une petite dépression.

Rincevent se retourna vers les prisonniers libérés qui marchaient en rond, sans but, semblait-il.

« On ne va pas prendre les cinq chevaux, tout de même ? fit-il.

— Bien sûr que si. On peut en avoir besoin.

— Mais... un pour vous, un pour moi... Pour quoi faire, les autres ?

— Le déjeuner, le dîner et le p'tit-déjeuner ?

— C'est un peu... injuste, non ? Ces gens ont l'air... désorientés. »

Cohen ricana. Son ricanement était celui d'un homme qui n'a jamais vraiment connu l'emprisonnement, même sous les verrous.

« J'les ai libérés, dit-il. C'est la première fois de leur vie qu'ils sont libres. Ça leur a fichu un coup, j'imagine. Ils attendent que quelqu'un leur dise quoi faire.

— Euh...

— J'pourrais leur dire de crever de faim, si tu veux.

— Euh...

— Oh, d'accord. Vous autres, là ! Mettez-vous en rang illico presse-tôt fissa dard-dard ! »

Le petit groupe accourut vers Cohen et attendit derrière son cheval.

« Moi je te l'dis, je regrette pas. Ici, c'est le pays de toutes les occasions », fit Cohen en poussant son cheval au trot. Les libérés déconcertés le suivirent à petites foulées. « Tu sais quoi ? Les épées sont interdites. Personne, à part l'armée, les nobles et la garde impériale, a l'droit de porter des armes. Je pouvais pas y croire ! Et pourtant c'était la vérité vraie. Les épées sont hors la loi, alors y a que les hors-la-loi qu'ont des épées. Et ça, fit Cohen en adressant au décor un autre sourire chatoyant, ça me convient parfaitement.

— Mais... vous étiez enchaîné... risqua Rincevent.

— J'suis content que tu me le rappelles. Ouais. On va retrouver le reste des gars, et après j'vais chercher ceux qu'ont fait ça et leur dire deux mots, y a intérêt. »

Le ton de sa voix laissait clairement entendre qu'ils risquaient fort de hurler : « Très agréable ! Votre femme est un gros hippopotame ! »

« Le reste des gars ?

— Pas d'avenir dans la barbarie en solo, répondit Cohen. Je m'suis déniché... Bah, tu verras. »

Rincevent se retourna pour regarder le groupe à la queue leu leu, la neige, puis Cohen.

« Euh... vous savez où c'est, Hunghung ?

— Ouais. C'est la ville en chef. On y va. Si on veut. Pour l'instant, elle est en état de siège.

— De siège ? Vous voulez dire... des tas d'armées tout autour, et les habitants à l'intérieur qui mangent des rats, des trucs comme ça ?

— Ouais, mais ici on est sur le continent Contrepoids, t'vois, alors c'est un siège poli. Enfin, j'appelle ça un siège, moi... Le vieil empereur est mourant, alors les grandes familles attendent pour s'installer. C'est comme ça que ça marche dans le coin. Y a cinq aristos différents, ils se surveillent tous les uns les autres, et aucun bougera le premier. Faut avoir le cerveau tordu pour comprendre ce pays.

— Cohen ?

— Oui, mon gars ?

— Qu'est-ce qui se passe, merde ? »



Le seigneur Hong assistait à la cérémonie du thé. Elle durait trois heures, mais on ne prépare pas une bonne tasse de thé à la va-vite. Il jouait en même temps aux échecs. Contre lui-même. Seul moyen d'affronter un adversaire à sa hauteur mais, pour l'instant, la partie restait au point mort parce que les deux camps appliquaient une stratégie de défense, brillante au demeurant.

Le seigneur Hong regrettait parfois de ne pas avoir d'ennemi aussi intelligent que lui. Ou plutôt – parce que le seigneur Hong était vraiment très intelligent – un ennemi presque aussi intelligent que lui, un ennemi susceptible de réaliser des coups de génie stratégique mais de commettre aussi de temps en temps une erreur fatale. Il fallait bien le reconnaître, les gens souffraient d'une bêtise crasse. Ils prévoyaient rarement plus de douze coups à l'avance.

La cour de Hunghung se repaissait de l'assassinat, c'était pour elle comme le boire et le manger ; d'ailleurs le boire et le manger donnaient souvent l'occasion d'assassiner. Tout le monde y jouait. C'était un coup parmi d'autres, comme aux échecs. Assassiner l'empereur passait pour extrêmement inconvenant, évidemment. Le coup correct consistait à le mettre dans une position permettant de le manœuvrer. Mais les coups à ce niveau présentaient de grands risques ; les seigneurs de la guerre avaient beau prendre plaisir à se chamailler entre eux, nul doute qu'ils s'uniraient contre le premier qui menacerait de s'élever au-dessus du troupeau. Et le seigneur Hong avait monté comme du pain en faisant croire à ses concurrents que, si chacun était le candidat évident pour remplacer l'empereur, lui serait préférable à n'importe lequel des autres prétendants.

Ça l'amusait de savoir qu'il complotait, selon eux, pour s'adjuger le trône impérial...

Il leva les yeux de l'échiquier et croisa le regard de la jeune femme qui s'affairait à la table du thé. Elle rougit et tourna la tête.

La porte s'ouvrit en coulissant. Un de ses hommes entra à genoux.

« Oui ? fit le seigneur Hong.

— Euh... Ô seigneur... »

Le seigneur Hong soupira. On commençait rarement de cette façon quand les nouvelles étaient bonnes.

« Que s'est-il passé ? demanda-t-il.

— Celui qu'ils appellent le Grand Mage est arrivé, ô seigneur. Dans les montagnes. À cheval sur un dragon de vent. Du moins à ce qu'on dit, ajouta aussitôt le messenger qui connaissait l'avis du seigneur Hong sur la superstition.

— Bien. Mais ? Parce que je suppose qu'il y a un mais.

— Euh... on a perdu un des chiens aboyeurs. La nouvelle série ? Celle qu'on devait essayer, selon vos ordres ? On ne sait pas bien... C'est-à-dire... on pense que le capitaine Trois Grands Arbres est tombé dans une embuscade, peut-être... nos renseignements ne sont pas très clairs... D'après le... euh... l'informateur, le Grand Mage l'a fait disparaître par magie... »
Le messenger se tassa encore davantage.

Le seigneur Hong se contenta de soupirer une nouvelle fois. La magie. Elle était passée de mode dans l'Empire, on n'y recourait plus que dans des buts bassement matériels. Elle manquait de raffinement. Elle mettait de la puissance entre les mains de gens incapables d'écrire un poème convenable pour sauver leur vie et qui parfois ne l'avaient pas écrit.

Il croyait aux coïncidences beaucoup plus qu'à la magie.

« C'est très contrariant », fit-il.

Le seigneur Hong se leva et prit son épée au râtelier. Une épée longue et incurvée façonnée par le meilleur armurier de l'Empire, à savoir le seigneur Hong. Il avait entendu dire qu'il fallait vingt ans pour apprendre le métier, il avait donc donné un léger coup de collier. Il avait mis trois semaines. Les gens ne se concentraient jamais, voilà l'ennui...

Le messenger se mit à plat ventre.

« L'officier responsable a-t-il été exécuté ? » demanda le seigneur Hong.

Le messenger gratta le plancher dans l'espoir de passer au travers et décida que la vérité l'emporterait sur l'honnêteté.

« Oui ! » fit-il d'une voix flûtée.

Le seigneur Hong pivota. Suivit un sifflement soyeux, un choc sourd, un fracas de noix de coco tombant par terre et un tintement de vaisselle.

Le messenger ouvrit les yeux. Il se concentra avec inquiétude sur la région de son cou, craignant que le plus léger mouvement le rapetisse considérablement. Il courait des histoires affreuses sur les épées du seigneur Hong.

« Oh, relève-toi », dit celui-ci. Il essuya soigneusement la lame et remit l'épée à sa place. Puis il tendit la main et tira un petit flacon noir de la robe de la préparatrice du thé.

Du flacon une fois débouché tombèrent quelques gouttes qui sifflèrent en touchant le sol.

« Vraiment, dit le seigneur Hong. Je me demande pourquoi les gens se donnent tout ce mal. » Il releva la tête. « Le seigneur Tang ou le seigneur McSweeney a sans doute volé le chien pour me contrarier. Est-ce que le mage s'est échappé ?

— Il semble bien, ô seigneur.

— Parfait. Il faut se contenter de lui faire peur. Et envoie-moi une autre préparatrice de thé. Une qui ait sa tête. »



Cohen avait ses bons côtés. S'il ne voyait aucune raison de vous tuer, par exemple parce que vous posséderiez un immense trésor ou que vous l'empêcheriez de se rendre quelque part, c'était un bon compagnon. Rincevent l'avait déjà rencontré plusieurs fois par le passé, le plus souvent au cours d'une fuite.

Cohen ne s'embarrassait pas trop de questions. En ce qui le concernait, les gens apparaissaient et disparaissaient. Quand il revoyait quelqu'un au bout de cinq ans, il se contentait de dire : « Oh, c'est toi. » Jamais il n'ajoutait : « Et comment ça va ? » L'autre était vivant, il était sur pied, le reste il s'en fichait.

Il faisait beaucoup plus chaud de l'autre côté des montagnes. Au grand soulagement de Rincevent, ils n'eurent pas besoin de manger un cheval de réserve parce qu'une bête du genre léopard se laissa tomber d'une branche d'arbre et voulut étripier Cohen.

Le félin avait un goût prononcé.

Rincevent avait déjà mangé du cheval. Au fil des ans, il s'était enhardi à manger tout ce qui ne gigotait pas pour échapper à sa fourchette. Mais il se sentait trop secoué pour ingurgiter un bout de viande qui s'appelait peut-être Canasson.

« Ils vous ont attrapé comment ? demanda-t-il alors qu'ils avaient repris leur route.

— J'étais occupé.

— Cohen le Barbare ? Trop occupé pour se battre ?

— J'avais pas dérangé la jeune dame. Pas pu m'en empêcher. J'ai descendu dans un village pour avoir des nouvelles, une chose en amène une autre, et voilà qu'une nuée de soldats envahit le patelin comme des sauterelles, et j'ai pas bien pu me battre les bras enchaînés dans le dos. Une vraie petite saleté les commandait, j'ai pas près d'oublier sa figure. Ils ont ramassé une demi-douzaine de gars, dont moi, pour pousser leur machin, le chien aboyeur, jusqu'ici, puis ils nous ont enchaînés à un arbre, quelqu'un a allumé le bout de ficelle et

ils ont tous filé se planquer derrière une congère. Sauf que tu t'es amené et que t'as fait disparaître leur engin.

— Je ne l'ai pas fait disparaître. Pas exactement, en tout cas. »

Cohen se pencha vers Rincevent « J'crois savoir ce que c'était, dit-il avant de se renfoncer sur sa selle d'un air satisfait.

— Oui ?

— J'crois que c'était une espèce de feu d'artifice. Ils sont dingues des feux d'artifice dans l'coin.

— Vous voulez dire ces trucs où on allume le papier nitraté bleu et on se le colle sous le nez¹⁴ ?

— Ça leur sert à repousser les esprits mauvais. Y a des tas d'esprits mauvais, t'vois. À cause de tous les massacres.

— Les massacres ? »

Rincevent avait toujours cru que l'Empire agatéen vivait en paix. Que c'était un pays civilisé. Un pays d'inventions. D'ailleurs, se souvint-il, il avait contribué à en introduire quelques-unes à Ankh-Morpork. Des bricoles simples et innocentes, comme des pendules actionnées par des démons, des boîtes qui peignaient des images et des yeux de réserve en verre qu'on portait par-dessus les vrais afin de mieux voir ou de mieux profiter d'un spectacle, quitte à se donner du même coup soi-même en spectacle.

C'était un pays censément ennuyeux.

« Oh, ouais. Les massacres, fit Cohen. Tiens, suppose que le peuple tarde un peu à payer ses impôts. Tu choisis une ville où les habitants te donnent du fil à retordre, tu zigouilles tout l'monde, t'y mets le feu, t'abats les murs et tu laboures les cendres. Comme ça tu te débarrasses des embêtements, d'un seul coup les autres villes filent doux, se montrent polies, et tous les impôts en retard rentrent en vitesse, ce qui arrange bien les gouvernements, à ce que j'ai compris. Après ça, si elles te posent

¹⁴ À l'attention des jeunes : seuls les mages franchement crétins qui souffrent de sérieux problèmes de sinus agissent ainsi. Les gens sensés se rendent sur le pourtour d'un espace enclos de cordes d'où ils regardent un peu plus loin un homme extrêmement protégé allumer (à l'aide d'une très longue perche) un machin qui fait « pschitt ». Ensuite ils s'écrient « Oh, la belle bleue » ou « Oh, la belle rouge », selon le cas.

des problèmes, t'as juste à dire "Vous vous souvenez de Nangnang ?" ou un autre nom, et s'ils te demandent "Où c'est Nangnang ?" tu leur sors : "Vous avez la réponse."

— Bon sang ! Si on essayait un truc pareil chez nous...

— Ah, mais l'Empire existe depuis longtemps. Les gens s'imaginent que c'est de cette façon-là que doit marcher un pays. Ils font ce qu'on leur dit. Les gens d'ici, on les traite comme des esclaves. »

Cohen se renfroigna. « Remarque, j'ai rien contre les esclaves, tu vois, en tant qu'esclaves. J'en ai eu quelques-uns dans l'temps. J'ai même été esclave une ou deux fois. Mais là où y a des esclaves, qu'est-ce qu'on trouve ? »

Rincevent réfléchit « Des fouets ? fit-il enfin.

— Ouais. Du premier coup. Des fouets. Y a un côté honnête dans les esclaves et les fouets. Eh ben... ils ont pas de fouets par ici. Ils ont quelque chose de pire que les fouets.

— Quoi donc ? demanda Rincevent d'un air vaguement paniqué.

— Tu verras. »

Rincevent se surprit à se retourner vers la demi-douzaine de prisonniers qui se traînaient à leur suite et les observaient de loin avec crainte et respect mêlés. Il leur avait donné un morceau de léopard qu'ils avaient d'abord examiné comme s'il s'agissait de poison puis mangé comme s'il s'agissait d'un repas.

« Ils nous suivent toujours, dit-il.

— Ouais, ben... tu leur as filé à bouffer, gloussa Cohen qui entreprit de se rouler une cigarette digestive. Moi, j'aurais pas fait ça. J'leur aurais laissé les moustaches et les griffes et ils t'auraient mitonné un plat incroyable. Tu sais quel est leur plat préféré sur la côte ?

— Non.

— D'la soupe d'oreilles de cochon. Alors, qu'esse t'en déduis sur le pays, hein ? »

Rincevent haussa les épaules. « Ce sont des gens très prévoyants ?

— C'est un autre salopard qui se paye le cochon. »

Il se retourna sur sa selle. Le groupe d'ex-prisonniers eut un mouvement de recul.

« Hé là, écoutez, fit-il. Vous êtes libres, là. Vous pouvez aller où ça vous chante, sauf que si vous m'suivez, j'vous tue tous. Maintenant... tirez-vous !

— Où ça, maître ?

— N'importe où ! Ailleurs qu'ici ! »

Les hommes échangèrent des regards inquiets, puis tout le groupe, d'un bloc, fit demi-tour et s'éloigna au petit trot sur le chemin.

« S'en retournent sûrement tout droit à leur village, fit Cohen en roulant de son œil. Pire que les fouets, j'te dis. »

Il agita une main maigrelette en direction du paysage tandis qu'ils poursuivaient leur route.

« Curieux, ce putain de pays, reprit-il. Tu savais qu'y a un mur tout autour de l'Empire ?

— C'est pour empêcher les... envahisseurs barbares... d'entrer...

— Oh, oui, très bon système de défense, railla Cohen. Du genre : oh, dieux du ciel, y a un mur de six mètres, bon sang, j'pense qu'on a plus qu'à s'en repartir et se repayer deux mille kilomètres de steppe à cheval sans, par exemple, jeter un coup d'œil au bois de pins là-bas, des fois qu'on pourrait se fabriquer des échelles. Nan. C'est pour empêcher les gens de sortir. Et les lois ? Ils ont des lois pour tout. Personne va aux cabinets sans un bout de papier.

— Ben, pour être franc, moi-même...

— Un bout de papier qui l'autorise à y aller, c'est ce que j'veux dire. On peut pas partir de son village sans permis. On peut pas s'marier sans permis. On peut même pas ch... Ah, nous y voilà.

— Oui, c'est vrai », fit Rincevent.

Cohen lui lança un regard furieux. « Comment tu sais ça ? » demanda-t-il.

Rincevent s'efforça de réfléchir. La journée avait été longue. Elle avait en fait duré, à cause de l'équivalent thaumique du décalage horaire, des heures de plus que la plupart des autres journées qu'il avait jamais vécues, et elle lui avait fourni deux déjeuners qui eux-mêmes ne lui avaient pas fourni grand-chose de mangeable.

« Euh... je croyais que vous parliez d'une façon générale, risqua-t-il. Euh... comme : "Vaut mieux en prendre notre parti" ?

— J'voudrais dire "Nous y voilà, on est arrivés à ma cachette" », expliqua Cohen. Rincevent fouilla des yeux les environs. Il aperçut des buissons rabougris, quelques rochers et une paroi de falaise à pic.

« J'vois rien, dit-il.

— Ouai. C'est à ça qu'on la reconnaît, ma cachette. »



L'art de la guerre était le fondement même de la diplomatie dans l'Empire.

Manifestement, la guerre se devait d'exister. C'était la pierre angulaire du fonctionnement d'un gouvernement. Grâce à elle, l'Empire trouvait ses chefs. Le système des concours lui permettait de trouver ses bureaucrates et ses fonctionnaires, et la guerre n'était peut-être pour ses chefs qu'un concours d'un genre différent. Il faut reconnaître que les perdants devaient avoir du mal à se représenter l'année suivante.

Mais il lui fallait des règles. Sinon elle se réduisait à une empoignade barbare.

Aussi, des siècles plus tôt, avait-on élaboré l'art de la guerre. Dans un manuel de règles. Certaines étaient très explicites : on ne devait pas se battre à l'intérieur de la Cité interdite, la personne de l'empereur était sacro-sainte... Et d'autres n'étaient que des recommandations pour la conduite idéale et civilisée de la guerre. Il y avait les règles pour les positions, les tactiques, l'application de la discipline, l'organisation correcte du système de ravitaillement. Le manuel donnait la meilleure marche à suivre dans tous les cas de figure possibles. La guerre dans l'Empire en était donc devenue beaucoup plus raisonnable et consistait le plus souvent en de courtes périodes d'activité suivies de longues périodes de recherches dans l'index.

Nul ne se souvenait de l'auteur. Pour certains il s'agissait de Un Tzu Sung, pour d'autres de Trois Sun Sung. Il fallait même

peut-être l'attribuer à un quelconque génie méconnu qui avait écrit, ou plutôt peint, le tout premier principe : connais ton ennemi et connais-toi toi-même.

Le seigneur Hong pensait très bien se connaître et il avait rarement du mal à connaître ses ennemis. Et il se faisait une règle de garder ses ennemis en vie et en bonne santé.

Prenez les seigneurs Sung, Fang, Tang et McSweeney. Il les chérissait. Il chérissait leur compétence. Ils avaient un esprit militaire compétent, entendez qu'ils avaient mémorisé les cinq règles et les neuf principes de *L'Art de la guerre*. Ils écrivaient une poésie compétente et se montraient assez rusés pour parer les coups qui leur venaient depuis leurs propres rangs. Ils lui dépêchaient de temps en temps des assassins assez compétents pour continuer d'exciter son intérêt, sa vigilance et son plaisir.

Il admirait même leur trahison compétente. Tout le monde comprenait que le seigneur Hong serait le prochain empereur, mais le moment venu ils contesteraient pourtant son accession au trône. Du moins officiellement. En fait, chaque seigneur de la guerre avait en privé promis son soutien personnel au seigneur Hong, ayant assez d'intelligence compétente pour savoir ce qui risquait d'arriver s'il refusait. Il y aurait quand même une bataille, pour respecter la tradition. Mais le seigneur Hong gardait une place dans son cœur pour le chef qui vendrait ses propres hommes.

Connais ton ennemi. Le seigneur Hong avait décidé d'en trouver un qui en vaille la peine. Aussi avait-il veillé à recevoir des livres et des nouvelles d'Ankh-Morpork. Les moyens ne manquaient pas. Il avait ses espions. Pour l'instant, Ankh-Morpork ignorait qu'elle tenait le rôle de l'ennemi. Le type d'ennemi idéal.

Il avait été étonné, puis intrigué et finalement éperdu d'admiration devant ce qu'il découvrait...

J'aurais dû naître là-bas, songeait-il en observant les autres membres du conseil sérénissime. Oh, comme j'aimerais faire une partie d'échecs contre un adversaire de la classe du seigneur Vétérini. Nul doute qu'il devait soigneusement étudier l'échiquier pendant trois heures avant même de jouer le premier coup...

Le seigneur Hong se tourna vers le greffier eunuque du conseil sérénissime. « Peut-on poursuivre ? » demanda-t-il.

L'homme suça nerveusement son pinceau. « Presque fini, ô seigneur », dit-il.

Le seigneur Hong soupira.

Fichue calligraphie ! Il y aurait des réformes ! Une langue écrite de sept mille signes, et il fallait toute une journée pour rédiger un poème de treize syllabes sur un poney blanc trottant au milieu de jacinthes des prés. C'était franchement beau, il devait en convenir, et personne n'égalait le seigneur Hong en la matière. Mais Ankh-Morpork disposait d'un alphabet de vingt-six lettres rudimentaires, laides, inexpressives, qui ne convenaient qu'à des paysans et des artisans... et avait produit des poèmes et des pièces de théâtre qui marquaient l'esprit comme au fer rouge. Et on pouvait aussi s'en servir pour rédiger en moins d'un jour les fiches minutes d'une réunion qui en durait cinq.

« Où en es-tu ? » demanda-t-il.

L'eunuque toussa poliment.

« “Qu'elle est douce la fleur de l'abric...” commença-t-il.

— Oui, oui, oui, fit le seigneur Hong. Pourrions-nous pour une fois nous dispenser du décor poétique, je te prie ?

— Euh... “Les minutes de la dernière réunion ont été dûment signées.”

— C'est tout ?

— Euh... Vous voyez, il faut que je finisse de peindre les pétales de...

— Je voudrais que ce conseil lève la séance avant ce soir. Va-t'en. »

L'eunuque fit d'un œil anxieux le tour de la table, saisit ses rouleaux et ses pinceaux et se hâta de sortir.

« Bien », fit le seigneur Hong. Il adressa un signe de tête aux autres seigneurs de la guerre. Il en réserva un particulièrement amical au seigneur Tang. Le seigneur Hong avait retourné l'idée avec un intérêt intrigué, mais le seigneur Tang lui semblait bien un homme d'honneur. Un honneur plutôt craintif et hargneux, mais qui s'enracinait quelque part en lui et dont il faudrait s'occuper.

« Il serait préférable en tout cas, mes seigneurs, que nous discussions en petit comité, reprit-il. À propos des rebelles. Des informations inquiétantes m'ont été communiquées sur leurs activités. »

Le seigneur McSweeney opina. « J'ai veillé à ce qu'on exécute trente rebelles à Sum Dim, dit-il. À titre d'exemple. »

À titre d'exemple de l'imbécillité du seigneur McSweeney, songea le seigneur Hong. À sa connaissance, et personne ne s'y connaissait mieux que lui, il n'y avait même pas eu d'officier de l'Armée rouge à Sum Dim. Mais il y en avait presque sûrement un désormais. C'était vraiment trop facile.

Les autres seigneurs de la guerre rendirent également compte, brièvement mais fièrement, de leurs efforts pour transformer une agitation à peine perceptible en une révolution sanglante, même s'ils ne voyaient pas les choses sous cet angle.

Ils étaient nerveux sous leur côté bravache, comme des chiens de berger qui auraient entrevu un monde où les moutons ne courent pas.

Le seigneur Hong entretenait leur nervosité. Il comptait s'en servir un de ces jours. Il leur sourit longuement.

« Néanmoins, mes seigneurs, dit-il enfin, malgré vos nobles efforts, la situation reste grave. On m'a informé qu'un très grand mage d'Ankh-Morpork est arrivé pour soutenir les rebelles, ici à Hunghung, et qu'un complot se trame pour chambouler la belle organisation de l'Empire céleste et assassiner l'empereur, puisse-t-il vivre dix mille ans. Je soupçonne naturellement les diables étrangers de tirer les ficelles.

— Je ne suis au courant de rien ! se défendit aussitôt le seigneur Tang.

— Mon cher seigneur Tang, je ne suggérerais pas que vous deviez l'être, fit le seigneur Hong.

— Je voulais dire... commença le seigneur Tang.

— Votre dévouement pour l'empereur n'est pas mis en doute, poursuivit le seigneur Hong aussi suavement qu'un couteau dans du beurre ramolli. Il est vrai qu'une personne haut placée soutient probablement ces gens, mais il n'existe pas l'ombre d'une preuve contre vous.

— J'espère bien !

— Évidemment. »

Les seigneurs Fang et McSweeney s'écartèrent très légèrement du seigneur Tang.

« Comment avons-nous pu laisser une chose pareille se produire ? fit le seigneur Fang. Il est vrai que certains individus, des fous à l'esprit dérangé, se sont parfois aventurés de l'autre côté de la Muraille. Mais de là à les laisser revenir...

— Le grand vizir de l'époque était un homme versatile, j'en ai peur, dit le seigneur Hong. Il estimait intéressant de voir quels renseignements on en rapportait.

— Des renseignements ? lâcha le seigneur Fang. Cette ville de... Ankh... Mord... Porc est une abomination ! Une anarchie pure et simple ! On n'y trouve aucun aristocrate digne de ce nom, et la société tient de la termitière ! Il vaudrait mieux pour nous, mes seigneurs, qu'elle soit rayée de la carte du monde !

— Nous prenons bonne note de vos commentaires pertinents, seigneur Fang, dit le seigneur Hong tandis qu'une partie de lui-même se roulait par terre de rire. En tout cas, je vais veiller à ce qu'on double la garde dans les appartements de l'empereur. Quelle que soit la façon dont toute cette agitation a commencé, nous devons faire en sorte qu'elle se termine ici. »

Il les regarda qui le regardaient. Ils pensent que je veux diriger l'Empire, se dit-il. Alors ils se demandent tous – sauf le seigneur Tang, compagnon de route des rebelles, nous le découvrirons sûrement – comment ils peuvent en tirer parti...

Il les congédia et regagna ses appartements.

Il était de fait que les fantômes et les diables qui vivaient de l'autre côté de la Muraille ignoraient tout de la culture et ne connaissaient sûrement pas les livres. La possession d'un objet aussi manifestement improbable risquait d'entraîner la peine de mort. Et la confiscation.

Le seigneur Hong s'était constitué une assez belle bibliothèque. Il avait même acquis des cartes.

Et davantage que des cartes. Il y avait une boîte qu'il gardait fermée à clé dans la salle avec le miroir en pied...

Pas tout de suite. Plus tard...

Ankh-Morpork ! Même le nom faisait riche.

Tout ce qu'il lui fallait, c'était un an. L'épouvantable fléau de la rébellion lui permettrait d'exercer des pouvoirs dont même le plus dément des empereurs n'avait jamais rêvé. Puis il serait impensable de ne pas construire une flotte vengeresse afin de semer la terreur chez les diables étrangers. Merci, seigneur Fang. Nous prenons bonne note de votre remarque.

Comme si l'identité de l'empereur importait ! L'Empire pouvait être une prime à toucher plus tard, au passage. Qu'on lui laisse déjà Ankh-Morpork, avec ses nains diligents et surtout son sens de la mécanique. Tenez, les chiens aboyeurs. La moitié du temps, ils explosaient. Ils manquaient de précision. Le principe était bon, mais la réalisation déplorable, surtout quand ils explosaient.

Le seigneur Hong avait eu la révélation lorsqu'il avait envisagé le problème à la manière d'Ankh-Morpork et compris qu'il vaudrait peut-être mieux confier la fabrication de chiens amicaux à un paysan averti des métaux et des substances explosives plutôt qu'à un employé qui a obtenu les meilleures notes à un examen pour avoir composé le plus beau poème sur le fer. À Ankh-Morpork, on réalisait des choses.

Ce qu'il aimerait descendre la Grand-Rue d'un pas de propriétaire, manger les pâtés du fameux monsieur Planteur ! Ce qu'il aimerait jouer une partie d'échecs contre le seigneur Vétérini ! Évidemment, il faudrait lui laisser un bras.

Il tremblait d'excitation. Pas plus tard... tout de suite. Ses doigts se portèrent vers la clé secrète qui pendait à la chaîne autour de son cou.



C'était à peine une piste. Les lapins seraient carrément passés à côté sans la voir. Et on aurait juré qu'il y avait une paroi rocheuse à pic, infranchissable, jusqu'à ce que la brèche se révèle.

Une fois révélée, elle n'offrait guère d'intérêt. Elle donnait sur une longue ravine où l'on découvrait quelques grottes naturelles, un peu d'herbe et une source.

Et, en l'occurrence, la bande à Cohen. Sauf qu'il la qualifiait de horde. Les membres de la horde en question, assis au soleil, se plaignaient du temps, moins chaud que par le passé.

« Voilà, j'suis revenu, les gars, dit Cohen.

— T'étais parti, c'est ça ?

— Quedonc ? Quèquidi ?

— Il dit qu'IL EST REVENU.

— Retenu où ça ? »

Cohen tourna vers Rincevent une figure épanouie. « J'les ai amenés avec moi, expliqua-t-il. Comme je disais, y a pas d'avenir pour les solitaires, de nos jours.

— Euh... fit Rincevent après avoir embrassé la petite scène du regard, parmi ces hommes, est-ce qu'il y en a de moins de quatre-vingts ans ?

— Lève-toi, Gars Popaul », dit Cohen.

Un homme desséché à peine moins ridé que les autres se mit sur ses pieds. Des pieds qu'on remarquait d'ailleurs tout particulièrement. Des souliers aux semelles très épaisses les chaussaient « Comme ça j'ai les pieds qui touchent par terre, expliqua le vieux.

— Est-ce que... euh... ils ne touchent pas par terre dans des chaussures normales ?

— Nan. Problèmes orthopédiques, voyez ? Comme... y a des tas d'gens qu'ont une jambe plus courte que l'autre, vous savez ? Moi, ce que j'ai de marrant, c'est...

— Ne me dites pas, le coupa Rincevent. Des fois, j'ai des visions incroyables... Vous avez les deux jambes plus courtes que l'autre, c'est ça ?

— Incroyable, 'videmment, vous êtes mage, à ce que j'vois, fit Gars Popaul. Vous connaissez forcément ces trucs-là. »

Rincevent adressa au membre suivant de la horde un sourire dément rayonnant. Il s'agissait certainement d'un être humain parce que les petits singes ratatinés n'ont pas l'habitude de circuler en fauteuil roulant, coiffés d'un casque hérissé de cornes. L'être lui rendit une grimace.

« C'est...

— Quedonc ? Quedonc ?

— Hamish le Fou, le présenta Cohen.

— Quedonc ? Quicéti ?

— Je parie que ce fauteuil roulant terrifie l'ennemi, dit Rincevent. Surtout à cause des lames.

— On a eu un mal de chien à le passer par-dessus la Muraille, reconnut Cohen. Mais sa vitesse t'étonnerait.

— Quedonc ?

— Et ça, c'est Flagorne le Malpoli.

— Fous l'camp, le mage. »

Rincevent se tourna, la mine radieuse, vers la pièce à conviction numéro deux. « Ces cannes... fascinantes ! Très impressionnantes les inscriptions AMOUR et HAINE que je lis dessus. »

Cohen eut un sourire de propriétaire.

« Flagorne était considéré comme l'un des pires trous du cul du monde, dit-il.

— Non ? Lui ?

— Mais c'est pas croyable ce qu'on arrive à faire avec un suppositoire aux herbes.

— Fourre-le toi où j'pense, mon pote », fit Flagorne.

Rincevent cligna des yeux. « Euh... je peux vous parler, Cohen ? »

Il entraîna le barbare à l'écart. « Je ne voudrais pas avoir l'air de semer la zizanie, fit-il, mais vous ne trouvez pas, tout de même, que ces hommes ont un peu, disons, dépassé la date limite de fraîcheur ? Un peu vieux, disons-le clairement, quoi ?

— Quedonc ? Quèquidi ?

— Il dit qu'IL FAIT PAS CHAUD.

— Quedonc ?

— Qu'est-ce que tu m'chantes ? T'as là pas loin de cinq cents ans d'expérience concentrée de héros barbare, dit Cohen.

— Cinq cents ans d'expérience pour une unité de combat, c'est bien, fit Rincevent. C'est même très bien. Mais à condition qu'ils soient répartis sur plus de deux ou trois personnes. Enfin quoi, qu'est-ce que vous espérez d'eux ? Qu'ils s'écroulent sur leurs adversaires ?

— Sont tout à fait bien, dit Cohen en montrant un vieux à l'air fragile qui fixait intensément un gros bloc de teck. Regarde le vieux Caleb l'Éventreur, là-bas. Tu l'vois ? L'a tué plus de

quatre cents bonshommes à mains nues. Il a maintenant quatre-vingt-cinq ans et, à part la poussière, il est formidable.

— Qu'est-ce qu'il fabrique ?

— Ah, tu vois, on pratique beaucoup le combat à mains nues dans l'pays. Très important, le combat sans armes, vu qu'les gens ont pas l'droit d'en porter. Alors Caleb croit avoir trouvé l'filon. Tu vois ce gros tas de teck ? C'est pas croyable. Il te pousse un cri à te glacer les sangs et...

— Cohen, ils sont tous très vieux.

— C'est la crème ! »

Rincevent soupira.

« Cohen, elle sent le rance, la crème. Pourquoi vous les avez amenés jusqu'ici ?

— Vont m'aider à voler quelque chose.

— Quoi donc ? Un joyau, un truc dans le genre ?

— Quelque chose, répéta Cohen d'un air boudeur. À Hunghung.

— Ah oui ? Hou-là, fit Rincevent. Et il y a beaucoup de monde à Hunghung, j' imagine ?

— À peu près un demi-million.

— Des tas de gardes, sûrement ?

— À peu près quarante mille, à ce qu'on m'a dit. En gros trois quarts de million en comptant toutes les armées.

— D'accord, fit Rincevent. Donc, avec cette demi-douzaine de vieillards...

— La Horde d'Argent, dit Cohen avec un soupçon de fierté.

— Quoi ? Pardon ?

— C'est leur nom. Faut avoir un nom dans la branche horde. La Horde d'Argent. »

Rincevent se retourna. Plusieurs membres de la Horde s'étaient endormis.

« La Horde d'Argent répéta-t-il. Oui, ça colle avec leur couleur de cheveux. Pour ceux qui en ont. Donc... avec cette... Horde d'Argent, vous voulez investir la ville, tuer tous les gardes et voler tout leur trésor ? »

Cohen opina. « Ouais... quelque chose comme ça. Évidemment, on sera pas obligés de tuer tous les gardes...

— Ah non ?

— Ça prendrait trop de temps.
— Oui, et vous voulez bien sûr en garder un peu pour le lendemain.
— J’veux dire, ils seront occupés, avec la révolution et tout.
— Une révolution, en plus ? Dites donc.
— Ils disent que c’est un temps de mauvais auspices. Ils...
— M’étonne pas. Ça sent les auspices de vieux.
— Un conseil, reste avec nous, fit Gengis Cohen. Tu seras plus en sécurité.

— Oh, ça, je n’en suis pas sûr, répliqua Rincevent en souriant affreusement. Je n’en suis pas sûr du tout. »

Quand je suis tout seul, songea-t-il, il ne peut m’arriver que des choses horribles.

Cohen haussa les épaules puis fit du regard le tour de la clairière. Ses yeux se mirent à briller à la vue d’une silhouette frêle, assise un peu à l’écart des autres, qui lisait un livre.

« Regarde-le, lui, dit-il avec bienveillance comme s’il montrait un chien faisant un bon tour. Toujours le nez dans un bouquin. » Il haussa la voix. « Prof ? Viens faire voir au mage la route de Hungung. »

Il se retourna vers Rincevent. « Prof te dira tout ce que tu veux savoir, parce qu’il connaît tout. J’té laisse avec lui. Faut que j’aïlle causer au Vieux Vincent. » Il agita une main, comme pour prévenir une question. « Tout va bien chez lui, dit-il d’un air de défi. Il a seulement mauvaise mémoire. On a eu quelques problèmes en venant. J’arrête pourtant pas de le lui répéter : c’est les femmes qu’on viole et les maisons qu’on brûle.

— Qu’on viole ? fit Rincevent. Ça n’est pas très...

— Il a quatre-vingt-sept ans. Tu vas tout d’même pas briser les rêves d’un vieux. »

Prof se révéla un grand vieillard sec comme un coup de trique, à l’air affable autant que distrait, à la tête couronnée de cheveux blancs ; vu du dessus, il devait ressembler à une marguerite. Il n’avait assurément rien d’un brigand sanguinaire, malgré sa cotte de mailles un brin trop grande pour lui et un fourreau immense accroché dans son dos qui ne contenait pas d’épée mais tout un assortiment de rouleaux de papier et de pinceaux. Sa cotte de mailles avait une poche de poitrine d’où

dépassaient trois crayons de couleurs différentes dans un étui de cuir protecteur.

« Ronald Cervelas, se présenta-t-il en serrant la main de Rincevent. Ces messieurs m'attribuent de grandes connaissances. Voyons voir... Vous voulez vous rendre à Hunghung, c'est ça ? »

Rincevent avait réfléchi à la chose.

« Je veux savoir comment on va à Hunghung, dit-il prudemment.

— Oui. Bon. À cette époque de l'année, je me dirigerais vers le soleil couchant, je sortirais des montagnes et rejoindrais la plaine alluviale où vous verrez des traces de drumlins et quelques jolis exemples de boulders erratiques. C'est à une quinzaine de kilomètres. »

Rincevent le regarda fixement. Les directives d'un brigand ressemblaient d'habitude plutôt à : « Tout droit jusqu'à la ville en flammes et tuournes à droite une fois que t'as passé tous les habitants pendus par les oreilles. »

« Ces drumlins m'ont l'air dangereux, dit-il.

— C'est seulement un type de colline post-glaciaire, expliqua monsieur Cervelas.

— Et les boulders erratiques ? Je les sens capables de sauter sur...

— Rien que des rochers abandonnés par un glacier loin de chez eux. Pas de quoi s'inquiéter. Le paysage n'est pas hostile. »

Rincevent n'en croyait rien. Le sol l'avait souvent frappé très durement.

« De toute façon, reprit monsieur Cervelas, Hunghung est un peu dangereux en ce moment.

— Non ? Vraiment ? fit Rincevent d'un ton las.

— Ce n'est pas exactement un siège. Tout le monde attend que l'empereur meure. C'est ce qu'ils appellent par ici... (il se fendit d'un sourire) un moment passionnant.

— J'ai horreur des moments passionnants. »

Les autres membres de la Horde s'étaient éloignés, rendormis ou se plaignaient entre eux de leurs pieds. On entendait la voix de Cohen quelque part plus loin : « Écoute, ça, c'est une allumette, et ça...

— Vous savez, vous m’avez l’air très instruit pour un barbare, dit Rincevent.

— Oh, grands dieux, je n’ai pas commencé comme barbare. J’étais professeur. Voilà pourquoi ils m’appellent Prof.

— Quel beau métier, professeur ! Et professeur de quoi ?

— De géographie. Et je m’intéressais beaucoup aux études auriantales¹⁵. Mais j’ai décidé de laisser tomber le métier pour gagner ma pitance à la pointe de l’épée.

— Après avoir enseigné toute votre vie ?

— Ça été un grand changement de cap, oui.

— Mais... ben... tout de même... les privations, les dangers terribles, le risque de mourir tous les jours... »

Le visage de monsieur Cervelas s’éclaira. « Vous aussi, vous avez été enseignant, hein ? »

Rincevent se retourna en entendant des cris. Il vit deux membres de la Horde qui se disputaient nez à nez.

Monsieur Cervelas soupira. « J’essaye de leur apprendre les échecs, dit-il. C’est essentiel pour comprendre l’esprit auriantal. Mais déplacer leurs pièces à tour de rôle, c’est un concept qui leur passe au-dessus de la tête, j’en ai peur, et un gambit se résume pour eux au roi et à tous les pions qui se précipitent ensemble sur l’échiquier pour mettre le feu aux tours adverses. »

Rincevent se pencha vers l’ancien professeur. « Écoutez, tout de même... *Gengis Cohen* ? Il a perdu la tête ou quoi ? J’veux dire... zigouiller une demi-douzaine de prêtres séniles et faucher quelques bijoux en strass, d’accord. Mais attaquer quarante mille gardes tout seul, c’est courir à une mort certaine !

— Oh, il ne sera pas tout seul », fit monsieur Cervelas.

Rincevent battit des paupières. Cohen avait un talent. Son optimisme était aussi contagieux qu’un rhume.

« Oh, oui. Bien sûr. Excusez-moi. J’avais oublié. Sept contre quarante mille ? À mon avis, vous n’aurez pas de problème. Moi, je vais mettre les voiles. Très vite, j’ai l’impression.

¹⁵ C’est par le nom d’« Aurient » qu’Ankh-Morpork désigne le continent Contrepoids et ses îles voisines. Il signifie « pays d’où vient l’or ».

— On a un plan. C'est une espèce de... » Monsieur Cervelas hésita. Ses yeux se perdirent dans le vague. « Vous savez ? C'est comme un nom de vêtement à capuchon... quand il fait froid... J'avais le mot tout à l'heure... euh... Anorak, voilà. Ce sera l'anorak du siècle, je crois. »

Rincevent lui jeta un autre regard vide d'expression. « Je suis sûr d'avoir vu un cheval en trop, dit-il.

— Je vous donne ça, fit monsieur Cervelas. Après vous comprendrez peut-être. Tout y est, vraiment... »

Il tendit à Rincevent une petite liasse de papiers que maintenait ensemble une boucle de ficelle passant dans un angle.

Rincevent, en le fourrant rapidement dans sa poche, ne nota que le titre sur la première page.

Lequel disait :

CE QUE J'AI FAIT PENDANT MES VACANCES.



Le choix était très clair pour Rincevent. D'un côté la ville de Hunghung, en état de siège, où une révolution battait son plein avec son lot de dangers, et de l'autre partout ailleurs.

Il importait donc de savoir où se situait Hunghung, ainsi éviterait-il de tomber dessus par hasard. Il écouta attentivement les instructions de monsieur Cervelas et tourna son cheval dans la direction opposée.

Il trouverait certainement un bateau quelque part. Évidemment, les mages seraient surpris de son retour, mais il pourrait toujours dire qu'il n'avait vu personne.

Les collines cédèrent la place à une brousse qui à son tour déboucha sur une plaine humide interminable où serpentait, dans un lointain nébuleux, une rivière tellement sinueuse qu'elle coulait sûrement en arrière la moitié du temps.

Le pays dessinait une mosaïque de cultures. Rincevent aimait la campagne en théorie, pourvu qu'elle ne monte pas brutalement à la rencontre de sa figure et qu'elle se cantonne à l'extérieur des murs d'une ville, mais il ne s'agissait pas

vraiment cette fois de campagne. Plutôt d'une seule grande ferme dépourvue de haies. Ici et là, d'immenses rochers à l'air dangereusement erratique se dressaient dans les champs.

Il apercevait parfois au loin des gens qui travaillaient d'arrache-pied. Autant qu'il pouvait en juger, leur activité principale consistait à déplacer de la boue.

De temps en temps il voyait un homme jusqu'aux chevilles dans un champ inondé, qui tenait un buffle d'eau au bout d'une corde. Le buffle paissait et régulièrement soulageait ses entrailles. L'homme tenait la corde. Son unique but et sa seule occupation dans l'existence, aurait-on dit.

D'autres gens empruntaient la route. La plupart du temps ils poussaient des brouettes chargées de bouses de buffle ou, à l'occasion, de boue. Ils ne prêtèrent aucune attention à Rincevent. À vrai dire, ils prenaient bien soin de ne pas lui en prêter ; ils le croisaient en hâte, les yeux fixés sur les scènes de transvasement de boue ou de soulagement intestinal bovin qui se jouaient dans les champs.

Rincevent était le premier à reconnaître qu'il ne réfléchissait pas vite¹⁶. Mais il avait assez roulé sa bosse pour savoir de quoi il retournait.

Ces gens ne lui prêtaient aucune attention parce qu'ils ne voyaient pas ceux qui se déplaçaient à cheval.

C'étaient sans doute les descendants d'imprudents qui avaient appris qu'en regardant trop fixement une personne à cheval on ressentait une douleur cuisante comme peut en provoquer un coup de bâton sur l'oreille. Ne pas lever les yeux sur les cavaliers était devenu héréditaire. Les inconscients qui fixaient les cavaliers d'un œil jugé bizarre ne survivaient jamais assez longtemps pour se reproduire.

Il voulut tenter une expérience. La brouette suivante qui passa bruyamment ne transportait pas de la boue mais une demi-douzaine de passagers assis sur des sièges de part et d'autre de l'immense roue centrale. La propulsion était assurée accessoirement par une petite voile dressée afin de prendre le vent mais surtout par cette source remarquable de force motrice

¹⁶ À la vérité, il devait être en gros le soixante-treizième à le reconnaître.

des communautés paysannes, à savoir un arrière-grand-père, ou du moins qui en avait l'apparence.

Cohen l'avait dit : « Y a des hommes qui peuvent pousser une brouette pendant cinquante kilomètres en avalant qu'un bol de millet avec un peu de déchets dedans. Qu'esse t'en déduis ? Moi, j'en déduis qu'y a un cochon qui se garde tout l'bœuf. »

Rincevent décida d'explorer la dynamique sociale et d'essayer la langue. Il ne l'avait pas parlée depuis des années, mais il devait avouer que Ridculle avait raison. Il avait un don réel pour les langues. Celle de l'Empire agatéen disposait de peu de syllabes fondamentales. Tout se passait dans le ton, l'inflexion et le contexte. Sinon, le mot désignant le chef militaire désignait aussi la marmotte à longue queue, l'organe sexuel mâle et un vieux poulailler.

« Hé-là, vous ! s'écria-t-il. Euh... plier du bambou ? Une mine désapprobatrice ? Euh... je veux dire... Stop ! »

La brouette s'arrêta sur un tête-à-queue. Personne ne le regarda. Les passagers regardaient derrière lui, autour de lui ou vers ses pieds.

Le pousseur de brouette, à la manière de la victime qui sait qu'elle n'y coupera pas quoi qu'elle fasse, finit par marmonner : « Aux ordres de Votre Honneur. »

Rincevent, après coup, regretta beaucoup ce qu'il dit ensuite. « Donnez-moi, fit-il, toutes vos provisions et... des chiens récalcitrants, vous voulez bien ? »

Ils le regardèrent, le visage impassible.

« Merde. Je veux dire... des scarabées rangés ?... une variété de cascade ?... Ah, oui... de l'argent. »

Tous les passagers se mirent à remuer et farfouiller. Puis le pousseur de brouette se glissa vers Rincevent, la tête baissée, et tendit son chapeau. Le couvre-chef contenait du riz, un peu de poisson séché, un œuf à l'air très dangereux. Et environ une livre d'or en grosses pièces rondes.

Rincevent regarda fixement l'or.

L'or était aussi courant que le cuivre sur le continent Contrepoids. Une des rares choses que tout le monde savait sur le pays. Ça ne rimait à rien que Cohen se lance dans une rapine à grande échelle. Il y avait une limite à ce qu'on pouvait

transporter. Il pouvait aussi bien piller un village de paysans et vivre comme un roi le restant de ses jours. Ce n'était pas comme s'il avait besoin d'autant...

Le « après coup » le rattrapa soudain et la honte l'envahit. Ces gens n'avaient quasiment rien, à part de l'or à la pelle.

« Euh... merci. Merci beaucoup. Oui. Juste pour savoir. Voilà. Vous pouvez tout reprendre, maintenant. Je vais... euh... garder... la vieille grand-mère... pour courir en biais... ah, merde... le poisson. »

Rincevent avait toujours connu le bas de l'échelle sociale. La taille de l'échelle n'avait aucune importance. Si le sommet se trouvait plus ou moins haut, le bas, lui, restait toujours au même niveau. Mais au moins c'était une échelle morporkienne.

Personne ne se saluait à Ankh-Morpork. Et quiconque aurait tenté l'acte qu'il venait de commettre fouillerait dans la minute qui suivait le caniveau à la recherche de ses dents en gémissant à cause de son entrejambe douloureux ; quant à son cheval, on l'aurait déjà repeint deux fois et vendu à un passant prêt à jurer qu'il le possédait depuis des années.

Il en tirait curieusement fierté.

Un phénomène étrange enfla dans les profondeurs fangeuses de son esprit. À sa grande surprise, c'était un élan de générosité.

Il se laissa glisser à bas de sa monture et tendit les rênes. Un cheval, c'était utile, mais il avait l'habitude de s'en passer. Et puis, sur une courte distance, un homme pouvait courir plus vite qu'un cheval, un détail très cher au cœur de Rincevent.

« Tenez, dit-il. Vous pouvez le garder. Pour le poisson. »

Le pousseur de brouette lâcha un cri, empoigna les brancards de son véhicule et s'enfuit en trombe avec l'énergie du désespoir. Plusieurs passagers furent renversés, jetèrent un semblant de regard à Rincevent, lâchèrent à leur tour un cri et coururent derrière le pousseur de brouette.

Pire que des fouets, avait dit Cohen. Ils ont par ici quelque chose de pire que des fouets. Ils n'ont plus besoin de fouets. Rincevent espéra ne jamais découvrir la nature de ce qui avait mis la population dans un tel état.

Il remonta en selle et reprit sa traversée de champs à perte de vue. Nulle broussaille n'entachait même le bord du chemin.

Au loin, parmi les cultures, on distinguait des formes qui pouvaient être de petites villes ou des villages, mais aucun sentier n'avait l'air d'y mener, sans doute parce que les sentiers gâchaient de la précieuse boue cultivable.

Il finit par s'asseoir sur un rocher que même les efforts conjoints des paysans n'avaient pas dû réussir à bouger et fouilla dans sa poche à la recherche de son déjeuner infâme de poisson séché. Sa main toucha la liasse de papiers que lui avait donnée monsieur Cervelas. Il la sortit, pleine de miettes.

Ce bouquin parle de tout ça, lui avait dit le professeur barbare. Il n'avait pas expliqué à quoi se rapportait le « ça ».

Ce que j'ai fait pendant mes vacances, annonçait le titre. Un titre mal écrit, ou plutôt mal peint – les Agatéens écrivaient avec des pinceaux, assemblant de petites images de mots à partir de composants pratiques. Une seule image ne valait pas seulement un millier de mots, c'était effectivement un millier de mots.

Rincevent avait un peu de mal à lire la langue. Il existait très peu d'ouvrages agatéens, même à la bibliothèque de l'Université de l'Invisible. Et celui-ci donnait l'impression que l'auteur avait voulu expliquer quelque chose dont il n'avait pas l'habitude.

Il tourna deux pages. C'était une histoire à propos d'une grande cité aux merveilles innombrables – « de la bière forte comme un bœuf », disait-il et « des pâtés contenant des tas de morceaux de cochon ». Tous les habitants, semblait-il, étaient sages, aimables, forts ou les trois à la fois, en particulier un personnage appelé le Grand Mage qui avait l'air d'occuper une place prépondérante dans le texte.

Et certains petits commentaires laissaient perplexe, du genre : « J'ai vu un homme marcher sur les orteils d'un garde municipal qui lui a dit "Ta femme est un gros hippopotame !" à quoi l'homme a répliqué "Tu peux te le mettre là où le soleil ne donne pas sa lumière, gros tas", à la suite de quoi le garde [ce passage était écrit à l'encre rouge d'une main tremblante, comme tout excitée] *n'a pas fait sauter la tête de l'homme selon l'usage ancien.* » Suivait un pictogramme de chien levant la patte, ce qui était, pour une obscure raison, l'équivalent agatéen d'un point d'exclamation. Il y en avait cinq.

Rincevent feuilleta les pages. Des pages remplies des mêmes fadaises ennuyeuses, des mêmes phrases exprimant l'évidence flagrante, mais souvent suivies de plusieurs chiens incontinents. Comme : « L'aubergiste a dit que la ville avait exigé la taxe mais qu'il n'avait pas l'intention de payer, et quand j'ai demandé s'il n'avait pas peur, il a bien voulu répondre : "Qu'ils aillent tous se faire [pictogramme compliqué] sauf un qui peut se faire [pictogramme compliqué] tout seul" [chien levant la patte, chien levant la patte]. Puis il a poursuivi par : "Le [pictogramme indiquant le dirigeant suprême] est un [pictogramme qui, après réflexion et examen de l'image sous divers angles, devait signifier 'derrière de cheval'] et vous pouvez le lui dire de ma part." Après quoi un garde présent dans la taverne, *au lieu de l'étriper* [chien levant la patte, chien levant la patte], a renchéri : "Vous pouvez le lui dire de ma part à moi aussi" [chien levant la patte, chien levant la patte, chien levant la patte, chien levant la patte, chien levant la patte]. »

Qu'est-ce qu'il y avait de bizarre là-dedans ? Tout le monde parlait de cette façon-là à Ankh-Morpork, ou du moins exprimait ce genre de sentiments. Mis à part le chien.

Remarquez, un pays prêt à raser une ville entière rien que pour donner aux autres une leçon était un pays de fous. Il s'agissait peut-être d'un recueil de blagues et il n'avait pas compris. Peut-être que les comédiens locaux obtenaient de gros rires avec des répliques du genre : « Écoute, écoute, j'ai croisé un gars en allant au théâtre et *il ne m'a pas coupé les jambes*, chien levant la patte, chien levant la patte... »

Rincevent avait eu conscience d'un cliquetis de harnais sur la route, mais il n'y avait pas attaché d'importance jusqu'ici. Il n'avait même pas levé les yeux en entendant qu'on s'approchait. Quand il se décida, il était trop tard car on lui écrasait une chaussure sur le cou.

« Oh, chien levant la patte », dit-il avant de s'évanouir.



Un souffle d'air. Le Bagage apparut et chuta lourdement dans une congère.

Un couperet était enfoncé dans son couvercle.

Il resta un instant immobile, puis ses jambes exécutèrent une petite danse tarabiscotée et il pivota de trois cent soixante degrés.

Le Bagage ne pensait pas. Il n'était pas outillé pour. Ce qui se passait en lui devait davantage ressembler aux réactions d'un arbre face au soleil, à la pluie et aux tempêtes soudaines, mais en très accéléré.

Au bout d'un moment, il parut s'orienter et partit sans se presser dans la neige qui fondait.

Le Bagage ne ressentait rien non plus. Il n'était pas outillé pour. Mais il réagissait de la même façon qu'un arbre réagit aux changements de saison.

Il pressa l'allure.

Il était près de chez lui.



Rincevent dut admettre que l'homme qui criait avait raison. Enfin, pas au sujet de son père (selon lui le foie malade d'une espèce montagnarde de panda) ni de sa mère (un seau de bave de tortue) ; il n'avait connu aucun de ses parents mais ils avaient dû être au moins vaguement humanoïdes, ne serait-ce qu'un court instant. Mais, sur le cheval volé que détenait semblait-il le mage, l'homme lui avait fait reconnaître son erreur – et aussi éprouver la pression d'un pied sur son cou. Un pied sur le cou vaut neuf points de droit.

Il sentit des mains qui lui fouillaient les poches.

Une autre personne – Rincevent ne voyait pas au-delà de quelques centimètres de terre alluviale, mais d'après le contexte il devait s'agir d'une personne antipathique – se mit à son tour à crier.

On hissa Rincevent debout.

Les gardes ressemblaient beaucoup à ceux que Rincevent avait côtoyés sous tous les cieux. Ils disposaient de la dose

exacte d'intelligence requise pour tabasser les gens et les traîner jusqu'à la fosse aux scorpions. C'étaient des champions du hurlement sous le nez.

Ils donnaient une image surréaliste d'eux-mêmes car ils n'avaient pas de visages, du moins pas de visages à eux. Leurs casques décorés en émail noir s'ornaient de grosses figures peintes à moustaches qui ne laissaient à découvert que la bouche dont ils se servaient, par exemple, pour assimiler le grand-père de Rincevent à une boîte de fientes de poisson rouge de second choix.

On lui agita sous le nez *Ce que j'ai fait pendant mes vacances.*

« Sac de poisson pourri !

— Je ne comprends pas, fit Rincevent. On vient juste de me le...

— Pieds de lait très pourri !

— Pourriez-vous crier moins fort ? Je crois que mon tympan vient d'exploser. »

Le garde se calma, peut-être parce qu'il était essoufflé. Rincevent profita du répit pour regarder autour de lui.

Il y avait deux charrettes sur la route. La première ressemblait à une cage sur roues ; il distingua des visages qui le contemplaient avec terreur. La seconde était un palanquin décoré que portaient huit paysans ; de riches rideaux en masquaient les flancs, mais il vit qu'on les avait légèrement écartés afin de l'observer depuis l'intérieur.

Les gardes s'en aperçurent. Ils parurent mal à l'aise.

« Si vous me laissez expl...

— Silence, gueule de... » Le garde hésita.

« Vous avez déjà employé la tortue, le poisson rouge et ce qui devait être du fromage pour vous, fit Rincevent.

— Gueule de gésiers de poulet ! »

Une main longue et fine émergea des rideaux et fit un signe, un seul.

On poussa Rincevent en avant. La main avait les ongles les plus longs qu'il avait jamais vus chez un être qui ne ronronnait pas.

« Prosterne-toi !

— Pardon ? fit Rincevent.

— *Prosterne-toi !* »

Des épées jaillirent des fourreaux.

« Je ne comprends pas ! gémit Rincevent.

— Prosterne-toi, je te prie », lui chuchota une voix à l'oreille. Quoique pas particulièrement amicale, comparée à toutes les autres, c'était une voix indéniablement affectueuse. On aurait dit celle d'un très jeune homme. Et elle parlait un morporkien excellent.

« Comment je fais ?

— Tu ne sais pas ? Agenouille-toi, pose le front par terre. Si tu veux pouvoir porter à nouveau un chapeau. »

Rincevent hésita. Il était un Morporkien libre, et la liste de ce qu'un citoyen refusait de faire incluait se courber devant n'importe quel... disons, étranger.

D'un autre côté, en tête de la même liste de refus figurait se faire décapiter.

« Voilà qui est mieux. Bien. Comment savais-tu qu'il fallait trembler ?

— Oh, j'ai deviné tout seul. »

La main fit un signe d'un seul doigt.

Un garde gifla Rincevent avec le *Ce que j'ai fait...* maculé de boue. Rincevent s'en saisit d'un air coupable tandis que le garde se précipitait vers le doigt de son maître.

« Voix ? fit Rincevent.

— Oui ?

— Et si je demandais l'immunité en qualité d'étranger ?

— Nous avons un traitement spécial avec un gilet métallique et une râpe à fromage.

— Oh.

— Et nous avons des bourreaux à Hunghung qui savent garder un homme en vie pendant des années.

— J'imagine que vous ne parlez pas de courses à pied matinales pour garder la forme ni d'alimentation riche en fibres ?

— Non. Alors tiens-toi tranquille, et avec un peu de chance tu te retrouveras esclave au palais.

— “Chance”, c’est mon deuxième prénom, fit confusément Rincevent. Remarquez, le premier c’est “Mal”.

— Souviens-toi de bafouiller et de te mettre à plat ventre.

— Je ferai de mon mieux. »

La main blanche émergea ; elle tenait un bout de papier. Le garde se saisit du papier, se tourna vers Rincevent et se racla la gorge.

« Entends la sagesse et la justice du commissaire Kee, boule de relents marécageux ! Pas lui, toi, j’veux dire ! »

Il se racla encore la gorge et regarda plus près le papier à la façon de qui a appris à lire en nommant dans sa tête soigneusement chacune des lettres.

« “Le poney blanc court dans les... les... »

Le garde se tourna, tint une conversation à voix basse avec les rideaux et reprit sa position.

« “... fleurs de... che... ry... chrysanthèmes.

Le vent glacé agite les

Abricotiers. Envoyez-le au

Palais comme esclave

Jusqu’à ce que tous ses appendices

Tombent” »

Plusieurs autres gardes applaudirent « Relève la tête et applaudis, ordonna la voix.

— J’ai peur que mes appendices tombent.

— C’est une grosse râpe.

— Bis ! Ouais ! Génial ! Et le passage avec les cherychrysanthèmes ! De toute beauté !

— Bien. Écoute. Tu viens de Bès Pélargic. Tu en as l’accent, et je me demande pourquoi. C’est un port et les habitants sont un peu étranges. Des bandits t’ont dévalisé et tu t’es enfui sur un de leurs chevaux. Ce qui explique pourquoi tu n’as pas de papiers. Tu as besoin de papiers pour tout ici, y compris pour exister. Et fais semblant de ne pas me connaître.

— Je ne vous connais pas.

— Bien. Vive l’entreprise de changements pour un État plus équitable tout en respectant comme il se doit les traditions de nos aïeux et bien entendu sans nuire à l’auguste personne de l’empereur !

— Bien. Oui. Quoi ? »

Un garde décocha un coup de pied à Rincevent dans la région des reins. Ce qui laissait entendre, dans la langue universelle des chaussures, qu'il devait se mettre debout.

Il réussit à se redresser sur un genou et vit le Bagage.

Ce n'était pas le sien, et il y en avait trois.



Le Bagage trotta jusqu'au sommet d'une colline basse et s'arrêta si vite qu'il laissa une multitude de petits sillons dans la terre.

Outre qu'il n'était pas outillé pour penser ni pour éprouver des sensations, le Bagage n'avait aucun moyen de voir. Sa façon de percevoir les événements restait un mystère total.

Il perçut les autres bagages.

Tous trois attendaient patiemment en rang derrière le palanquin. Ils étaient gros. Et noirs.

Les jambes du Bagage s'escamotèrent sous lui.

Au bout d'un moment il ouvrit prudemment son couvercle, un tout petit peu.



Des trois choses que la plupart des gens connaissent sur le cheval, la troisième, c'est que sur une courte distance il court moins vite que l'homme. Rincevent l'avait appris à son profit : le cheval a davantage de pattes à mettre en ordre.

Il y a d'autres avantages si a) les cavaliers ne s'attendent pas à ce qu'on pique un sprint et b) on se trouve opportunément en position de départ idéale pour ce sprint.

Rincevent remonta comme un curry du genre boomerang d'un estomac délicat.

Suivit un concert de cris, mais, détail rassurant, détail important, il éclatait derrière lui. On essayerait vite de le rattraper mais ce problème relevait du futur. Il pouvait aussi se

demander vers où s'enfuir, mais un couard expérimenté ne s'inquiète jamais du « où on va » quand le « d'où on vient » exerce une telle fascination.

Un fuyard moins entraîné aurait risqué un coup d'œil en arrière, mais Rincevent connaissait d'instinct tout ce qui concernait la résistance de l'air et la tendance des cailloux indésirables à se glisser sous le pied sans méfiance. Et puis pourquoi regarder en arrière ? Il courait déjà à fond de train. Rien de ce qu'il verrait ne le ferait avancer plus vite.

Il aperçut un gros village informe plus loin, des constructions de bouse et de boue, lui semblait-il. Dans les champs devant le village, une dizaine de paysans levèrent les yeux de leur labeur pour regarder passer le mage à toutes jambes.

Son imagination lui jouait peut-être des tours, mais Rincevent aurait juré, en les croisant, les entendre crier :

« Durée nécessairement prolongée à l'Armée rouge ! Décès regrettable sans souffrances excessives aux forces de l'oppression ! »

Il plongea au milieu des huttes tandis que les soldats chargeaient les paysans.

Cohen avait raison. L'Empire connaissait visiblement une révolution. Mais il existait depuis des millénaires sans avoir subi de changements, la courtoisie et le respect du protocole faisaient partie des mœurs, et les révolutionnaires avaient manifestement encore à maîtriser l'art du slogan insolent.

Rincevent préférait courir plutôt que se cacher. Se cacher, c'était bien joli, mais une fois découvert, on était coincé. Le village offrait pourtant le seul abri à des kilomètres à la ronde, et certains soldats avaient des chevaux. L'homme pouvait courir plus vite que le cheval sur une courte distance, mais sur terrain plat, dans ces champs à découvert, le cheval démontrait sa supériorité sur l'homme.

Il plongea donc dans un bâtiment au hasard et fit coulisser la première porte qui se présenta.

Collés sur la porte, s'affichaient les mots : *Examen. Silence !*

Quarante visages interrogateurs et vaguement inquiets levèrent les yeux de leurs écritoirs. Il ne s'agissait pas d'enfants mais d'adultes dans la force de l'âge.

Un lutrin se dressait au fond de la salle, sur lequel reposait une pile de papiers que scellaient de la ficelle et de la cire.

Rincevent reconnut une atmosphère familière. Il l'avait déjà respirée, même si ça remontait à une éternité. Il régnait des odeurs de sueur froide, celles qui se dégagent quand on comprend soudain qu'il est sûrement trop tard pour attaquer les révisions qu'on a toujours remises au lendemain. Rincevent avait affronté maintes horreurs au cours de sa vie, mais aucune n'égalait vraiment dans l'index des terreurs ces quelques secondes qui suivent la phrase : « Retournez maintenant vos feuilles. »

Les candidats l'observaient.

On criait quelque part dehors.

Il se précipita vers le lutrin, déchira la ficelle et distribua les papiers aussi vite qu'il put. Puis il replongea à l'abri du lutrin et ôta son chapeau. Il était plié en deux lorsque la porte s'ouvrit lentement.

« Allez-vous-en ! brailla-t-il. On est en examen ! »

La silhouette invisible derrière la porte murmura quelques mots à une personne voisine. La porte se referma.

Les candidats fixaient toujours Rincevent.

« Euh... très bien. Retournez vos feuilles. »

Suivirent un bruissement de papier, un instant du silence terrifié précédemment mentionné, puis le chuintement de pinceaux en pleine action.

Les concours. Ah, oui. Un autre détail qu'on connaissait sur l'Empire. La seule façon d'obtenir un poste dans le service public et la sécurité qu'il apportait. On prétendait que c'était sûrement un excellent système parce qu'il ouvrait des portes aux gens de valeur.

Rincevent saisit une feuille en surplus et la lut.

Elle portait en en-tête : *Examen pour le poste d'ouvrier agricole assistant de nuit dans le district de W'ung.*

Il lut la question numéro un. Elle demandait aux candidats d'écrire un poème en seize vers sur la brume du soir au-dessus des massifs de roseaux.

La question deux portait sur l'emploi de la métaphore dans un livre dont Rincevent n'avait jamais entendu parler.

Puis il y avait une question musicale...

Rincevent retourna le papier deux ou trois fois. Nulle part n'apparaissaient, lui sembla-t-il, des mots comme « compost », « seau » ou « brouette ». Mais ce système devait produire une meilleure qualité d'ouvrier que celui d'Ankh-Morpork, lequel ne posait qu'une seule question : « Vous avez votre pelle personnelle, dites ? »

Les cris à l'extérieur s'étaient éloignés ; Rincevent se risqua à passer la tête par la porte. On s'agitait près de la route, mais on n'avait plus l'air de s'intéresser à lui.

Il prit ses jambes à son cou.

Les élèves poursuivirent leur examen. Un audacieux remonta cependant sa jambe de pantalon et recopia un poème sur la brume qu'il avait composé, non sans mal, quelque temps plus tôt. À la longue on finissait par savoir quel genre de questions allaient poser les examinateurs.

Rincevent courait au petit trot en profitant autant que possible des fossés où la boue ne l'aspirait pas jusqu'aux genoux. Ce n'était pas la région rêvée pour passer inaperçu. Les Agatéens cultivaient la moindre parcelle de terrain où les graines restaient en place. En dehors d'un affleurement rocheux de temps en temps, les cachettes faisaient cruellement défaut.

Nul ne lui prêtait grande attention depuis son départ du village loin derrière. Parfois un conducteur de buffle tournait la tête pour le suivre des yeux jusqu'à ce qu'il soit hors de vue, mais sans manifester de curiosité particulière ; le spectacle de Rincevent valait à peine mieux que celui d'un buffle en train de déféquer, voilà tout.

Il s'arrangea pour ne pas perdre la route de vue et, en soirée, tomba sur un croisement.

Il y avait une auberge.

Rincevent n'avait rien mangé depuis le léopard. Qui disait auberge disait repas, mais qui disait repas disait argent. Il avait faim, mais pas un sou en poche.

Il se réprimanda de rouler dans sa tête des pensées aussi négatives. Il fallait aborder la question autrement. Il n'avait qu'à entrer commander un repas plantureux, bien nourrissant. Au lieu d'un fauché affamé, il serait un fauché repu, ce qui représentait un net progrès sur sa condition présente. Évidemment, on allait sûrement trouver à redire, mais l'expérience avait appris à Rincevent qu'un cri et une bonne dizaine de mètres d'avance réglaient la plupart des problèmes. En outre, son repas lui aurait bien sûr donné des forces.

Sans compter qu'il aimait bien la cuisine hunghungaise. Quelques réfugiés avaient ouvert des restaurants à Ankh-Morpork et Rincevent se piquait d'être un expert en plats aurientaux¹⁷.

L'unique salle, immense, baignait dans une fumée épaisse ; à travers ses volutes et tourbillons on devinait une certaine activité. Deux vieux, assis devant un tas compliqué de tuiles d'ivoire, jouaient à *Shibo Yangcong-san*. Rincevent ne savait pas exactement ce qu'ils fumaient ; l'expression de leurs visages les disait cependant ravis de leur choix.

Il se rendit devant la cheminée où un homme tout maigre surveillait un chaudron.

Il lui fit un sourire joyeux. « Bonjour ! Est-ce que je peux partager votre fameuse spécialité "Formule A pour deux couverts avec supplément de beignets à la crevette" ?

— Jamais entendu parler.

— Hum. Alors... est-ce que je pourrais consulter l'oreille douloureuse... le coassement de grenouille... le menu ?

— C'est quoi, un menu, l'ami ? »

Rincevent hocha la tête. Il savait à quoi s'en tenir quand un étranger le traitait d'« ami » sur ce ton-là. Quiconque traitait un nouveau venu d'« ami » n'était jamais bien disposé à son égard.

« Ce que vous servez à manger, je voulais dire.

¹⁷ Par exemple le « plat de trucs marron brillants », le « plat de trucs orange brillants et croquants » et le « plat de morceaux blancs et mous ».

— Des nouilles, du chou bouilli et des moustaches de porc.
— C'est tout ?
— Les moustaches de porc poussent pas sur les arbres, san.
— J'ai vu des buffles d'eau toute la journée, fit Rincevent.
Vous ne mangez jamais de bœuf, chez vous ? »

La louche plongea dans le chaudron au milieu d'éclaboussures. Quelque part dans son dos, une tuile de *shibo* tomba par terre. Rincevent sentit sa nuque le picoter sous le poids des regards.

« On sert pas de rebelles chez nous », clama bien fort le patron.

Sans doute trop charnus, se dit Rincevent. Mais il lui semblait que la phrase s'adressait à la cantonade plutôt qu'à lui seul.

« Ravi de l'entendre, fit-il, parce que...

— Oui, parfaitement, reprit le patron un peu plus fort. Les rebelles sont pas les bienvenus chez nous.

— Ça me va tout à fait, parce que...

— Si je connaissais des rebelles, je manquerais pas d'alerter les autorités, beugla le patron.

— Je ne suis pas un rebelle, j'ai seulement faim. Vous pouvez... euh... me servir un bol, s'il vous plaît ? »

On lui remplit un bol. Des motifs arc-en-ciel miroitèrent à la surface grasse.

« Ça fera un demi-*rhinu*, dit le patron.

— Comment ? Vous voulez que je paye avant de l'avoir mangé ? s'étonna Rincevent.

— Vous auriez peut-être plus envie de payer après, l'ami. »

Un *rhinu* représentait davantage d'or que n'en avait jamais possédé Rincevent. Il se tapota les poches d'un geste théâtral.

« En fait, on dirait que... » commença-t-il. Il entendit un petit choc sourd derrière lui. *Ce que j'ai fait pendant mes vacances* venait de tomber par terre.

« Oui, merci, ça ira très bien », lança le patron à la ronde. Il poussa le bol dans les mains de Rincevent puis, d'un seul mouvement, rafla la brochure et la renfonça dans la poche du mage. « Allez vous asseoir dans le coin ! souffla-t-il. On vous dira quoi faire !

— Mais je sais quoi faire, j'en suis sûr. Je plonge la cuiller dans le bol, je la porte à ma bouche...

— Allez vous asseoir ! »

Rincevent trouva l'angle le plus sombre et s'assit. On continuait de le fixer des yeux. Afin d'éviter les regards du groupe, il sortit *Ce que j'ai fait* et l'ouvrit au hasard. Il voulait découvrir pourquoi le livre produisait un effet magique sur l'aubergiste.

... vendu un petit pain contenant ce qu'ils appelaient [pictogramme tarabiscoté] composé entièrement d'entrailles de cochon [chien levant la patte], lut-il. On pouvait même en obtenir pour une petite pièce à tout moment, et les gens étaient tellement rassasiés que très peu achetaient ces [pictogramme tarabiscoté] à l'étal de [pictogramme tarabiscoté dans lequel on reconnaissait un rasoir]-san.

Des saucisses d'entrailles de cochon, songea Rincevent. Ma foi, ça pouvait paraître extravagant aux yeux de qui tient pour un repas copieux un bol d'eau de vaisselle où surnage quelque chose en train de se figer.

Hah ! Monsieur Ce-que-j'ai-fait-pendant-mes-vacances devrait visiter Ankh-Morpork le prochain coup, il verrait s'il aime les... saucisses du vieux Planteur... pleines de vrais... ingrédients porcins...

La cuiller plongea dans le bol au milieu d'éclaboussures.

Rincevent tourna les pages à toute vitesse.

... rues paisibles que j'ai empruntées connaissaient peu de délits et de brigandage...

« Bien sûr que si, espèce de petit con binoclard ! s'écria Rincevent. C'est sur moi que ça tombait, voilà pourquoi ! »

...une cité où tous les hommes sont libres...

« Libres ? Libres ? Ben, oui, libres de crever de faim, de se faire dévaliser par la Guilde des Voleurs... » dit Rincevent à l'opuscule.

Il le feuilleta et s'arrêta à une nouvelle page.

... j'avais pour compagnon le Grand Mage [pictogramme tarabiscoté, mais, après examen, Rincevent s'aperçut, le cœur battant, que certaines lignes ressemblaient au mot « vent » en

agatéen], *le mage le plus important et le plus puissant de tout le pays...*

« Je n'ai jamais dit ça ! Je... » Rincevent s'interrompit. Sa mémoire déterra perfidement certaines remarques comme « Oh, l'archichancelier écoute tout ce que je dis » et « Sans moi, cette ville s'écroulerait ». Mais c'était le genre de propos qu'on tenait après quelques bières, personne ne serait assez crédule pour écrire...

Une image se précisa sous son crâne. Celle d'un petit homme souriant et joyeux, à grosses lunettes, dont la confiance et l'innocence qu'il manifestait dans la vie semaient la terreur et la destruction partout où il s'aventurait. Deuxfleurs avait du mal à croire le monde mauvais, surtout parce qu'il n'avait jamais eu à en souffrir. Le monde se réservait pour Rincevent.

Lui-même avait vécu une existence sans histoires avant sa rencontre avec Deuxfleurs. Depuis, autant qu'il s'en souvenait, elles avaient pullulé, les histoires.

Et le petit homme s'en était retourné chez lui, non ? À Bès Pélargic, le seul port à peu près potable de l'Empire.

Nul, sûrement, ne serait assez crédule pour écrire ce genre de bêtises, hein ?

Nul, sûrement, à part une personne, ne serait assez crédule.

Rincevent n'était pas politisé, mais il comprenait certaines choses, non parce qu'elles avaient un rapport avec la politique, mais parce qu'elles relevaient beaucoup de la nature humaine. Des images désagréables se mirent en place comme un mauvais décor.

L'Empire était entouré d'un mur. Quand on vivait dans l'Empire, on apprenait à faire de la soupe à partir de cris de cochons et de bave d'hirondelle parce que telle était la recette, et on se faisait maltraiter par des soldats à longueur de temps parce que le monde fonctionnait ainsi.

Mais si quelqu'un écrivait un petit bouquin enjoué sur...

... ce que j'ai fait pendant mes vacances...

... dans un pays où le monde fonctionnait différemment...

... alors, quel que soit le degré de fossilisation de la société, il se trouverait toujours des gens pour se poser des questions dangereuses comme : « Où est le cochon ? »

Rincevent fixait le mur d'un regard morne. Paysans de l'Empire, rebellez-vous ! Vous n'avez rien d'autre à perdre que vos têtes, vos mains et vos pieds, sans oublier cette spécialité avec un gilet de fil de fer et une râpe à fromage dont vous risquez de faire les frais...

Il retourna le livre. Pas de nom d'auteur. Rien qu'un message très court : *Chance accrue ! Faites des copies ! Durée prolongée et bonheur à notre entreprise !*

Ankh-Morpork avait aussi connu quelques rébellions au cours de son histoire. Mais personne ne s'amusait à les organiser. On empoignait une arme et on descendait dans la rue. Personne ne s'encombrait d'un cri de guerre officiel, on préférait : « Le v'là ! Attrapez-le ! Vous l'tenez ? Alors flanquez-lui un coup d'pied dans les burettes ! »

Pourtant... le déclencheur de telles réactions n'en était pas le plus souvent la raison profonde. Lorsqu'on avait pendu le seigneur Claquebec le Fou par son figuin¹⁸, ce n'était pas réellement parce qu'il avait forcé le pauvre Pelote Boggis à manger son propre nez, mais parce qu'après tant d'années de méchanceté inventive accumulées les griefs avaient atteint un point...

Un cri épouvantable éclata à l'autre bout de la salle. Rincevent, déjà levé de son siège, aperçut alors la petite scène et les acteurs.

Trois musiciens s'étaient accroupis par terre. Les clients de l'auberge se retournèrent pour regarder.

C'était, d'une certaine façon, un spectacle plutôt plaisant. Rincevent suivit difficilement l'intrigue, mais elle se résumait en gros à : un gars trouve une fille, le gars perd la fille qui s'acoquine avec un autre, le gars coupe le couple en deux, le gars tombe sur son épée, tous les trois s'avancent sur le devant de la scène pour saluer au son de ce qui pourrait être l'équivalent

¹⁸ Selon les livres d'histoire. Mais, comme tous les autres jeunes étudiants, Rincevent avait cherché avec confiance le mot « figuin » dans le dictionnaire et découvert qu'il s'agissait d'« un petit pain aux raisins ». Ce qui signifiait soit que la langue avait légèrement évolué au fil des ans, soit qu'on trouvait franchement horrible de se faire pendre à travers une brioche.

agatéen des *Beaux jours sont de retour*. Rincevent peinait à saisir les petits détails parce que les acteurs criaient beaucoup « Hourrrrrraa ! », passaient les trois quarts de leur temps à s'adresser au public et que leurs masques se ressemblaient tous. Les musiciens restaient dans leur monde à eux, ou plus exactement, vu ce qu'ils jouaient, dans trois mondes différents.

« Un beignet horoscope ?

— Hein ? »

Rincevent ressortit des fourrés du mélodrame et reconnut le patron à côté de lui.

Une assiette de biscuits vaguement bivalves lui surgit sous le nez.

« Un beignet horoscope ? »

Rincevent tendit la main. Au moment où ses doigts allaient se refermer sur l'un d'eux, l'assiette se déplaça brusquement, de très peu, pour lui en présenter un autre.

Ah, bah. Il le prit.

Il fallait reconnaître – se dit-il en reprenant le cours de ses pensées au milieu des cris qui continuaient de s'échanger sur scène – qu'à Ankh-Morpork on pouvait au moins mettre la main sur de vraies armes.

Pauvres diables. Il fallait davantage que des slogans bien tournés et de l'enthousiasme à revendre pour conduire une bonne rébellion. Il fallait des combattants bien entraînés, et surtout un bon chef. Il leur souhaita d'en trouver un, mais une fois qu'il aurait quitté le pays.

Il déroula l'horoscope et le lut d'un œil distrait en oubliant le patron qui passait derrière lui.

Au lieu de l'habituel « Vous venez de manger un bon repas de qualité inférieure », il vit un pictogramme tarabiscoté.

Ses doigts suivirent les coups de pinceau.

« “Beaucoup... beaucoup... excuses...” C'est quoi, ce... »

Le musicien responsable des cymbales les frappa soudain l'une contre l'autre.

Le gourdin de bois rebondit sur le crâne de Rincevent.

Les vieux joueurs de *shibo* échangèrent tranquillement un hochement de tête et reprirent leur partie.



C'était une belle matinée. Le repaire retentissait des échos des membres de la Horde qui se levaient, gémissaient, se harnachaient de divers articles orthopédiques maison, se plaignaient de ne pas retrouver leurs lunettes et s'enfouaient par inadvertance le dentier d'un collègue.

Assis, les pieds dans un bain d'eau chaude, Cohen profitait du soleil.

« Prof ? »

L'ancien professeur de géographie se concentrait sur la carte qu'il était en train de dresser. « Oui, Gengis ? »

— Qu'est-ce qui lui arrive, à Hamish le Fou ?

— Il dit que le pain est rassis et qu'il ne retrouve pas son dentier.

— Dis-lui que si tout se passe bien, il aura une douzaine de jeunes femmes pour lui mâcher son pain.

— Ce n'est pas très hygiénique, Gengis, fit observer monsieur Cervelas sans daigner lever la tête. Souvenez-vous, je vous ai expliqué l'hygiène. »

Cohen ne se donna pas la peine de répondre. Il songeait : Six vieillards. On ne peut pas vraiment compter Prof. C'est un penseur, pas un combattant...

Le doute de soi élevait rarement des objections sous le crâne de Cohen. Quand on s'efforce de transporter une jeune vestale qui se débat et un sac de butin d'une main tout en repoussant une douzaine de prêtres furieux de l'autre, il reste peu de temps pour la réflexion. La sélection naturelle s'arrange pour que les héros professionnels qui se posent à un moment crucial des questions du genre « C'est quoi, mon but dans la vie ? » soient vite privés des deux.

Tout de même : six vieillards... Et l'Empire disposait de près d'un million d'hommes en armes.

Quand on pesait ses chances dans la lumière froide de l'aube, ou même dans la lumière présentement assez agréable de l'aube, le résultat incitait plutôt à calculer les pertes. Si le plan ne marchait pas...

Cohen se mordit les lèvres d'un air songeur. Si le plan ne marchait pas, ils mettraient des semaines à tuer tout le monde. Il aurait peut-être dû laisser le vieux Thog le Boucher les accompagner, même s'il lui fallait interrompre le combat toutes les dix minutes pour aller aux toilettes.

Ah, bah. L'affaire était engagée désormais, autant en prendre son parti.

Alors que Cohen n'était encore qu'un gamin, son père l'avait conduit au sommet d'une montagne pour lui expliquer le credo du héros et lui enseigner qu'il n'existait pas de bonheur plus grand que mourir à la bataille.

Cohen avait tout de suite vu où péchaient les propos paternels, et une vie entière d'expérience l'avait confirmé dans sa conviction que le plus grand bonheur qu'on pouvait connaître, c'était en réalité de tuer l'autre salopard à la bataille et de se retrouver assis sur un tas d'or plus haut que son cheval. Une observation qui lui avait bien servi.

Il se mit debout et s'étira au soleil.

« Belle matinée, les gars, fit-il. Je m'sens dans une forme du tonnerre. Pas vous ? »

Un murmure d'approbation peu enthousiaste lui répondit.

« Bon, dit Cohen. On va en mettre un coup. »



La Grande Muraille entoure complètement l'Empire agatéen. Et quand nous disons complètement, c'est complètement.

Dans les six mètres de haut, elle se dresse à pic sur sa face interne. Elle court le long des plages, au milieu de déserts épouvantables et même au bord de falaises abruptes où les risques d'agression de l'extérieur sont minimales. Sur des îles d'obédience agatéenne comme Bhangbhangduc et Prurigo, on trouve des murs semblables, tous métaphoriquement la même muraille, ce qui paraît curieux aux esprits non militaires qui n'en comprennent pas la fonction.

Davantage qu'un mur, c'est un jalon. D'un côté s'étend l'Empire, terme qui signifie aussi l'« univers » dans la langue

agatéenne. De l'autre côté... rien. Après tout, il n'existe rien en dehors de l'univers.

Oh, on peut avoir l'impression qu'il existe autre chose, comme la mer, des îles, davantage de continents et ainsi de suite. Et même qu'ils sont solides, qu'on peut les conquérir, marcher dessus... Mais ils ne sont pas réels, en définitive. Le mot agatéen pour « étranger » est le même que pour « fantôme » et diffère d'un coup de pinceau du mot « victime ».

Les murs sont à pic afin de décourager les empêcheurs de régner en rond qui persistent à croire qu'on pourrait faire des découvertes intéressantes de l'autre côté. Le plus étonnant, c'est que certains ne comprennent pas le message, même au bout de milliers d'années. Ceux qui habitent sur la côte se construisent des radeaux et se lancent sur des mers désolées à la recherche de terres qui relèvent de la fable. Ceux qui vivent à l'intérieur du pays recourent à des cerfs-volants pouvant transporter un passager et à des fauteuils propulsés par des feux d'artifice. Un grand nombre meurent au cours de la tentative, évidemment. On rattrape vite la plupart des autres à qui on réserve des moments passionnants.

Quelques-uns ont pourtant réussi à gagner le grand creuset qu'est Ankh-Morpork. Ils sont arrivés sans un sou en poche – les marins faisaient payer ce que pouvaient débourser les clients, c'est-à-dire tout –, mais avec une lueur démente dans le regard, et ils ont ouvert des boutiques et des restaurants pour y travailler vingt-quatre heures sur vingt-quatre. C'est ce qu'on a appelé le rêve morporkien (celui d'amasser des montagnes d'argent dans une ville où on ne risquait guère de mourir pour une question d'intérêt public). Et c'étaient ceux qui ne dormaient pas qui en rêvaient le plus.



Rincevent se disait de temps en temps que sa vie était ponctuée de réveils. Des réveils pas toujours rudes. Parfois seulement impolis. Quelques-uns, rares – un ou deux, pas plus –, lui avaient paru plutôt agréables, surtout sur son île : le

soleil se levait, fidèle à son train-train, les vagues léchaient la plage avec ennui, et il lui arrivait parfois d'émerger de son inconscience sans pousser son petit cri habituel.

Il trouvait ce réveil-ci non seulement rude mais franchement insolent. Il encaissait des chocs et on lui avait attaché les mains. Il faisait noir en raison du sac qui lui recouvrait la tête.

Rincevent se livra à quelques calculs et parvint à une conclusion.

C'est jusqu'à présent le dix-septième pire jour de ma vie, songea-t-il.

Se faire assommer dans les bistrots était monnaie courante. Quand la mésaventure survenait à Ankh-Morpork, on avait de fortes chances de se réveiller à la surface de l'Ankh, dépouillé de tout son argent, ou, dans le cas où un navire devait entreprendre un long voyage impopulaire, enchaîné dans un quelconque dalot sans autre choix pour les deux ans à venir que sillonner les océans¹⁹. Mais le sonneur tenait le plus souvent à garder sa victime en vie. La Guilde des Voleurs était très stricte là-dessus. Comme elle le disait : « Frappe un homme trop fort et tu ne le détrousses qu'une fois ; frappe-le juste ce qu'il faut et tu le détrousses toutes les semaines. »

S'il se trouvait dans ce qui ressemblait à une charrette, c'est qu'on ne le gardait pas en vie pour rien.

Il regretta d'avoir eu pareille pensée.

On lui retira le sac. Une figure terrifiante se pencha sur lui.

« "J'aimerais vous manger le pied !" fit Rincevent.

— N'ayez pas peur. Je suis une amie. »

Le masque fut arraché. Apparut le visage rond, au nez retroussé, d'une jeune femme, un visage différent de ceux qu'il avait rencontrés jusqu'ici. Parce que l'inconnue, s'aperçut-il, le regardait droit dans les yeux. Il reconnut, sinon son visage, du moins ses vêtements pour les avoir vus sur la scène de l'auberge.

« Ne criez pas, dit-elle.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que vous allez me faire ?

¹⁹ Perspective peu réjouissante, surtout quand on sait ce que valent les charmes en matière de flottabilité.

— Nous aurions aimé vous recevoir mieux mais le temps manquait. » Elle s’assit parmi les ballots à l’arrière de la charrette bringuebalante et l’examina d’un œil critique.

« Quatre Grandes Sandales a dit que vous êtes arrivé sur un dragon et que vous avez anéanti un régiment de soldats, fit-elle.

— Moi ?

— Que vous avez transformé par magie un vénérable vieillard en un grand combattant.

— Moi ?

— Et vous lui avez donné de la viande, alors que Quatre Grandes Sandales n’appartient qu’à la classe *pung*.

— Moi ?

— Et vous avez votre chapeau.

— Oui, oui, j’ai mon chapeau.

— Et pourtant, poursuivit la jeune femme, vous n’avez pas l’air d’un grand mage.

— Ah. Ben, le fait est... »

Elle paraissait aussi fragile qu’une fleur. Mais elle venait de tirer d’un repli de son costume un couteau à l’air menaçant malgré ses dimensions réduites.

Rincevent s’était découvert un instinct pour ce genre de situation. Ce n’était sans doute pas le moment de nier cette histoire de grand mage.

« Le fait est... répéta-t-il. Comment je sais que je peux vous faire confiance ? »

La jeune femme parut s’indigner. « N’avez-vous donc pas d’étonnants pouvoirs magiques ?

— Oh, si. Si ! Bien sûr ! Mais...

— Dites-moi quelque chose en langue de mage !

— Euh... *Stercus, stercus, stercus, moriturus sum*, fit Rincevent sans quitter le couteau de l’œil.

— “Ô excrément, je vais mourir” ?

— C’est... euh... un mantra spécial qui me sert à faire monter les flux de magie. »

La jeune femme se calma un peu.

« Mais la magie, ça tire sur la paillasse, reprit Rincevent. Voler sur des dragons, transformer des vieillards en guerriers... Après des trucs pareils, j’ai besoin de me reposer. Je me sens en

ce moment très faible à cause des quantités incroyables de magie que j'ai dépensées, voyez-vous. »

Elle le regardait d'un œil où subsistait encore le doute.

« Les paysans croient à l'arrivée imminente du Grand Mage, fit-elle. Mais le grand philosophe Ly Tin Wheedle a dit : "Quand on espère un puissant étalon, on trouve des sabots à une fourmi." » Elle lui jeta un autre regard calculateur. « Quand vous étiez sur la route, reprit-elle, vous vous êtes aplati devant le commissaire Kee. Vous auriez pu le pulvériser d'un jet de feu ravageur.

— Attendre le bon moment, reconnaître le terrain, ne pas griller ma couverture, bredouilla Rincevent. Euh... dangereux de dévoiler tout de suite mon identité, non ?

— Vous portez un déguisement ?

— Oui.

— Il est excellent.

— Merci, parce...

— Seul un grand mage oserait se donner l'apparence d'un tel débris d'humanité.

— Merci. Euh... comment vous avez su que j'étais sur la route ?

— Ils vous auraient tué sur-le-champ si je ne vous avais pas dit ce qu'il fallait faire.

— C'était vous, le garde ?

— Il fallait vite vous rattraper. Nous avons eu de la chance que Quatre Grandes Sandales vous aperçoive.

— Nous ? »

Elle ignora la question. « Ce sont des soldats de province. Je ne m'en serais pas tirée à si bon compte à Hunghung. Mais je sais jouer de nombreux rôles. »

Elle rangea son couteau, pourtant Rincevent sentait qu'il ne l'avait pas convaincue de sa bonne foi, seulement de ne pas le tuer. Il chercha un fétu de paille auquel se raccrocher.

« J'ai un coffre magique sur pattes, dit-il avec un accent de fierté dans la voix. Il me suit partout. Pour l'instant, on dirait qu'il s'est perdu, mais c'est un machin étonnant. »

La jeune femme lui lança un regard impassible. Elle baissa alors une main délicate et le redressa.

« Est-ce qu'il ressemble à cela ? » demanda-t-elle.

Elle écarta d'une torsion les rideaux à l'arrière de la charrette.

Deux coffres suivaient bruyamment dans la poussière. Ils paraissaient plus cabossés et de plus mauvaise qualité que le Bagage mais appartenaient manifestement à la même espèce, si le terme d'espèce peut s'appliquer aux accessoires de voyage.

« Euh... oui. »

Elle le lâcha. La tête de Rincevent cogna sur le plancher.

« Écoutez-moi, dit-elle. Il se passe beaucoup d'événements graves. Je ne crois pas aux grands mages, mais certaines personnes si, car on a parfois besoin de croire à quelque chose. Et si ces personnes meurent parce que nous leur offrons un mage moins grand que prévu, ce mage risque de connaître des jours très difficiles. Vous êtes peut-être le Grand Mage. Si vous ne l'êtes pas, je vous conseille d'étudier d'arrache-pied pour grandir. Me fais-je bien comprendre ?

— Euh... oui. »

Rincevent avait affronté la mort en maintes occasions. Souvent des armures et des épées étaient de la partie. Cette occasion-ci ne mettait en scène qu'une jeune femme et un couteau, mais il avait pourtant rarement connu pire. Elle se rassit.

« Nous sommes une troupe de théâtre ambulant, dit-elle. Personne n'a le droit de se déplacer, mais les acteurs nôn, si.

— Pardon ? fit Rincevent.

— Vous ne comprenez pas. Nous ne sommes pas des gens ordinaires, mais des acteurs nôn.

— Oh, vous n'étiez pas si mauvais que ça.

— Grand Mage, le Nôn est une forme symbolique non réaliste de théâtre qui se sert d'un langage archaïque, de gestes stylisés et qu'accompagnent des flûtes et des tambours. Vous feignez magistralement l'imbécillité. Je croirais presque que vous ne jouez pas la comédie.

— Excusez-moi, vous vous appelez comment ? demanda Rincevent.

— Joli Papillon.

— Euh... oui ? »

Elle lui jeta un regard noir et se faufila vers l'avant de la charrette.

Qui poursuivait sa route avec fracas. Rincevent, allongé, la tête dans un sac sentant l'oignon, maudissait méthodiquement les causes de sa situation présente. Il maudissait les femmes armées d'un couteau, l'Histoire en général, toute la faculté de l'Université de l'Invisible, son Bagage absent et la population de l'Empire agatéen. Mais pour l'instant en tête de liste arrivait le concepteur de la charrette. Manifestement, le petit malin qui n'avait rien trouvé de mieux que du bois rugueux hérissé d'échardes pour poser un plancher ne faisait qu'un avec celui qui voyait dans le triangle la forme parfaite pour une roue.



Le Bagage se tapit dans un fossé sous le regard à peine intéressé d'un paysan qui tenait un buffle d'eau au bout d'une corde.

Il se sentait honteux, déconcerté, perdu. Perdu parce que tout ce qui l'entourait lui était... familier. La lumière, les odeurs, la terre sous ses pieds... Mais il ne se sentait pas de maître.

Il était en bois. Le bois est sensible à ces choses-là.

Un de ses nombreux pieds traça distraitement un contour dans la boue. Un dessin dérisoire fait au hasard, comme en tracent tous ceux qui ont essuyé un savon debout devant le reste de la classe.

Finalement, il prit ce qui ressemblait le plus à une décision pour du bois d'œuvre. On l'avait abandonné. Il s'était traîné des années durant dans des contrées étranges, avait croisé des créatures exotiques et les avait piétinées. Il se retrouvait aujourd'hui dans le pays qui l'avait autrefois connu arbre. Il était donc libre.

Le raisonnement manquait un peu de logique mais on ne peut guère espérer mieux quand on ne dispose que de trous de nœud pour réfléchir.

Et il y avait une chose qu'il tenait à faire.



« C'est quand tu voudras, Prof.

— Pardon, Gengis. Je finis... »

Cohen soupira. Les membres de la Horde profitaient de la pause pour se raconter des mensonges sur leurs exploits, assis à l'ombre d'un arbre, tandis que monsieur Cervelas, debout, lui, au sommet d'un gros rocher, louchait dans une espèce d'appareil de son cru et griffonnait sur ses cartes.

Les bouts de papier dominaient désormais le monde, se dit Cohen. En tout cas ils dominaient ce pays-ci. Et Prof... Eh ben, Prof dominait des bouts de papier. Il n'avait peut-être pas l'étoffe du héros barbare traditionnel, malgré sa conviction bien ancrée qu'il fallait clouer tous les directeurs de collège à une porte d'étable, mais l'homme accomplissait des merveilles avec des bouts de papier.

Et il parlait l'agatéen. Enfin, il le parlait mieux que Cohen qui avait appris quelques mots sur le tas. Il affirmait l'avoir étudié dans un vieux bouquin. D'après lui, c'était étonnant toutes les choses intéressantes qu'on trouvait dans les vieux bouquins.

Cohen monta péniblement le rejoindre.

« Qu'esse-tu mijotes exactement, Prof ? » demanda-t-il.

Monsieur Cervelas, les yeux plissés, observait Hunghung, tout juste visible sur l'horizon poussiéreux.

« Tu vois la colline derrière la ville ? fit-il. Le gros mont tout rond ?

— On dirait le tumulus funéraire de mon père, moi j'trouve, répliqua Cohen.

— Non, c'est sûrement une formation naturelle. C'est beaucoup trop gros. Il y a un genre de pagode au sommet, je vois. Intéressant. J'irai peut-être regarder de plus près un de ces jours. »

Cohen scruta la grosse colline ronde. C'était une grosse colline ronde. Elle ne le menaçait pas et n'avait visiblement aucune valeur. Fin de la saga, en ce qui concernait Cohen. Des affaires plus urgentes le réclamaient.

« On dirait que des gens entrent et sortent de la banlieue, poursuit monsieur Cervelas. Le siège est davantage une menace qu'une réalité. Entrer ne devrait donc pas poser de problème. Évidemment, ce sera beaucoup plus difficile de s'introduire dans la Cité interdite.

— Et si on tue tout le monde ? fit Cohen.

— Bonne idée, mais peu réaliste. Et qui risquerait de faire jaser. Non, mon analyse présente se fonde sur l'éloignement de Hunghung par rapport au fleuve malgré une population de près d'un million d'habitants.

— Se fonde, ouais.

— Et le terrain se prête mal aux puits artésiens.

— Ouais, ce que j'pensais...

— Et pourtant on ne voit pas d'aqueducs, vous noterez.

— Pas d'aqueducs, c'est ça, répéta Cohen. Z'ont dû migrer vers le Bord pour l'été. Certains oiseaux font ça.

— Ce qui me pousse à douter du dicton comme quoi même une souris ne peut pas entrer dans la Cité interdite, fit monsieur Cervelas d'un ton un brin suffisant. Je pressens qu'une souris pourrait entrer dans la Cité interdite pourvu qu'elle retienne son souffle assez longtemps.

— Ou qu'elle vole sur un de ces grands-ducs invisibles, ajouta Cohen.

— Effectivement. »



La charrette s'arrêta. On retira le sac. Au lieu de la râpe à fromage à laquelle il s'attendait, Rincevent découvrit deux jeunes visages soucieux. Dont un féminin, mais le mage se sentit soulagé de ne pas identifier Joli Papillon. Cette femme-ci lui parut plus jeune et lui fit penser à des pommes de terre²⁰.

« Vous allez comment ? demanda-t-elle dans un morporkien haché mais reconnaissable. Nous sommes très désolés. Mieux maintenant ? Nous parlons vous dans langue de ville céleste

²⁰ Quand on vit sur une île déserte, on a les appétits qui se mélangent.

Ankh-Mord-Porc. Langue de liberté et progrès. Langue de un homme, une voix !

— Oui », fit Rincevent. L'image du Patricien d'Ankh-Morpork lui voleta à travers l'esprit. Un homme, une voix. Oui. « Je l'ai rencontré. La voix, il l'a, pas de doute. Mais...

— Chance durable au mouvement populaire ! lança le gamin qui accompagnait la jeune femme. Avançons judicieusement ! » On l'aurait dit bâti en briques.

« Excusez-moi, fit Rincevent, mais pourquoi est-ce que vous m'avez... lampion de cérémonie... balle de coton... sauvé ? Euh... enfin, par sauvé je veux sûrement dire : pourquoi vous m'avez tapé sur la tête, attaché et amené ici, je ne sais où ? Parce que le pire qui aurait pu m'arriver dans l'auberge, c'est un gnon sur l'oreille pour n'avoir pas payé mon déjeuner...

— Le pire qui aurait pu vous arriver, c'est une mort atroce étalée sur plusieurs années », rectifia la voix de Papillon. Elle sortit de derrière la charrette, un sourire sardonique aux lèvres. Elle avait les mains sagement enfoncées dans son kimono, sans doute pour dissimuler les couteaux.

« Oh. Salut, fit-il.

— Grand Mage, dit Papillon en s'inclinant. Vous me connaissez déjà, mais je vous présente Fleur de Lotus et Trois Bœufs Attelés, également membres de notre cadre. Nous n'avions pas d'autre moyen de vous conduire ici. Il y a des espions partout.

— Décès opportun à tous les ennemis ! lança le gamin, le visage épanoui.

— Bien, oui, c'est ça, fit Rincevent. Tous les ennemis, oui. »

La charrette était dans une cour. Le niveau de bruit de fond de l'autre côté des très hauts murs laissait deviner une grande ville. Une certitude désagréable prit corps.

« Et vous m'avez amené à Hunghung, hein ? » constata-t-il.

Les yeux de Fleur de Lotus s'écarrillèrent.

« Donc cela est véritable, dit-elle dans la langue de Rincevent. Vous êtes le Grand Mage !

— Oh, vous seriez étonnée de tout ce que j'arrive à prédire, fit Rincevent d'un ton abattu.

— Vous deux, allez mettre les chevaux à l'écurie », ordonna Papillon sans quitter Rincevent des yeux. Le garçon et la jeune femme s'éloignèrent en hâte, en jetant des regards en arrière, et Papillon s'approcha du mage.

« Ils y croient, dit-elle. Personnellement, j'ai des doutes. Mais pour Ly Tin Wheedle, un âne peut faire le travail d'un bœuf quand il y a pénurie de chevaux. Un de ses aphorismes les moins convaincants, j'ai toujours pensé.

— Merci. Qu'est-ce que c'est, un cadre ?

— Avez-vous entendu parler de l'Armée rouge ?

— Non... Enfin... j'ai entendu quelqu'un crier un truc...

— Selon la légende, un inconnu portant le nom de Grand Mage a conduit la première Armée rouge à une victoire impossible. Évidemment, cette histoire remonte à des milliers d'années. Mais le peuple croit qu'il... enfin, que vous allez revenir pour répéter cet exploit. Alors... une Armée rouge vous attend, sur le pied de guerre.

— Ben, évidemment, on est un peu rouillé après des milliers d'années... »

Papillon fut soudain nez à nez avec lui.

« Personnellement, je soupçonne une méprise, siffla-t-elle. Mais maintenant que vous êtes là, vous serez le Grand Mage. Même si je dois vous pousser à chaque pas ! »

Les deux autres se retournèrent. Papillon passa en un instant de la tigresse grondante à la biche effarouchée.

« Vous devez maintenant faire connaissance avec l'Armée rouge, dit-elle.

— Elle ne va pas sentir un peu... commença Rincevent qui s'arrêta en voyant l'expression de la jeune femme.

— La première Armée rouge n'est manifestement qu'une légende, dit-elle dans un morporkien aussi fluide qu'impeccable. Mais les légendes ont leur utilité. Il vaudrait mieux que vous connaissiez celle qui vous concerne... Grand Mage. Quand Un Miroir Solaire bataillait contre toutes les armées du monde, le Grand Mage lui est venu en aide, et la terre elle-même s'est levée pour combattre en faveur du nouvel Empire. Les éclairs étaient de la partie. L'armée était faite de terre, mais les éclairs la dirigeaient d'une façon ou d'une autre.

Les éclairs peuvent tuer, mais je les soupçonne de manquer de discipline. Et la terre ne sait pas se battre. Il est certain que notre armée de terre et d'éclairs n'était ni plus ni moins qu'un soulèvement des paysans eux-mêmes. Bref, aujourd'hui nous avons une nouvelle armée et un nom qui enflamme les imaginations. Et un Grand Mage. Je ne crois pas aux légendes. Mais je crois que d'autres y croient. »

La femme plus jeune, qui s'était efforcée de suivre le discours, s'avança et saisit le bras de Rincevent.

« Vous venez tout de suite voir l'Armée rouge, dit-elle.

— Marche en avant des masses ! fit le gamin en prenant l'autre bras de Rincevent.

— Il parle toujours comme ça ? demanda le mage qu'on poussait gentiment vers une porte.

— Trois Bœufs Attelés n'étudie pas, répondit la jeune fille.

— Grand succès à nos dirigeants !

— “Deux sous le seau, bien tassé !” l'encouragea Rincevent.

— Droit de propriété des moyens de production !

— 'Ta grand-mère n'a plus de savon ?” »

Le visage de Trois Bœufs Attelés se fendit d'un large sourire.

Papillon ouvrit la porte. Ce qui laissa Rincevent dehors avec les deux autres.

« Des slogans très utiles, dit-il en s'écartant très légèrement. Mais je voudrais attirer votre attention sur la célèbre citation du Grand Mage Rincevent.

— Je suis tout ouïe, fit poliment Fleur de Lotus.

— Rincevent, il dit... au revoiiiiiiiiir... »

Ses sandales glissaient sur les pavés mais il filait déjà à toute allure lorsqu'il percuta le portail qui se révéla en bambou et vola facilement en éclats.

Un marché battait son plein dans la rue de l'autre côté. Rincevent se souvint par la suite d'un détail sur Hung Hung ; dès qu'il y avait un espace, n'importe lequel, même un espace dégagé par le passage d'une charrette ou d'une mule, des gens le remplissaient aussitôt, le plus souvent en marchandant à pleins poumons le prix d'un canard tenu la tête en bas qui n'arrêtait pas de pousser des coin-coin.

Son pied passa au travers d'une cage en osier contenant des poulets, mais il ne ralentit pas, dispersant clients et marchandises dans sa fuite. À Ankh-Morpork, une telle conduite aurait donné lieu à des protestations, mais, comme tous les gens qui l'entouraient avaient déjà l'air de brailler au nez de leur voisin, Rincevent ne fut qu'une gêne momentanée qu'on ne remarqua même pas tandis qu'il filait devant les étals, courant d'une jambe, boitant et caquetant de l'autre.

Derrière lui, la foule se referma. S'il y avait des cris de poursuivants, ils se perdaient dans le tumulte.

Il s'arrêta seulement lorsqu'il découvrit un petit espace vide qu'on avait négligé entre un étal d'oiseaux chanteurs et un autre de machins qui bouillonnaient dans des bols. Son pied lança un cocorico.

Il frappa les pavés du talon jusqu'à ce que la cage se brise ; le jeune coq, rendu fou par l'air capiteux de la liberté, lui larda le genou d'un coup de bec et disparut en battant des ailes.

Aucun bruit de poursuite. Notez, un bataillon de trolls en bottes de fer-blanc aurait eu du mal à se faire entendre dans n'importe quel marché de Hunghung.

Il en profita pour reprendre son souffle.

Bon, il était à nouveau son propre maître. Tant pis pour l'Armée rouge. On l'avait amené dans la capitale qu'il avait voulu éviter, et ce n'était qu'une question de temps avant qu'une nouvelle épreuve lui tombe dessus, mais pour l'instant rien ne le menaçait. Qu'on lui laisse le loisir de se repérer, cinq minutes d'avance, et on ne retrouverait de lui que de la poudre d'escampette. Ou de la boue. Le pays était aussi boueux que poudreux.

Alors... c'était ça, Hunghung...

Il n'y avait pas de rues dans le sens où l'entendait Rincevent. Des ruelles donnaient dans d'autres ruelles, toutes étroites et que rétrécissaient encore les étals qui les bordaient. Le marché faisait la part belle à la population animale. La plupart des étals exposaient leur lot de poulets en cage, de canards en sac et d'étranges bidules grouillants en bol. Depuis un éventaire, une tortue au sommet d'un tas gigotant d'autres tortues, sous une

pancarte annonçant *3^r pièce, bon pour le Ying*, lui lança un regard atone qui disait : « Tu te figures dans le pétrin ? »

Mais il était de toute façon difficile de dire où finissaient les étals et où commençaient les bâtiments. Ces choses séchées accrochées à une ficelle, était-ce de la marchandise, la lessive d'un voisin ou le dîner de la semaine à venir ?

Le Hunghungais aimait vivre dehors ; à première vue, il passait le plus clair de son temps dans la rue à s'époumoner.

On se déplaçait à coups de coude vicieux et bousculades méchantes jusqu'à ce que les obstacles s'écartent. S'arrêter pour risquer un « Euh... excusez-moi » équivalait à s'immobiliser définitivement.

La foule se rangea pourtant en entendant un gong et une série de détonations. Un groupe en robe blanche passa en dansant, jetant des feux d'artifice à la ronde et tapant sur des gongs, des casseroles et divers bouts de métal. Le tintamarre trouvait le moyen de dominer le brouhaha de la rue, mais non sans mal.

Rincevent sentait parfois les regards intrigués des Hunghungais qui cessaient de brailler assez longtemps pour le remarquer. Il était peut-être temps de se conduire en autochtone.

Il se tourna vers la personne la plus proche et brailla : « Vachement bien, hein ? »

La personne en question, une petite vieille, le fixa d'un air dégoûté.

« C'est l'enterrement de monsieur Whu », cracha-t-elle avant de s'en aller.

Deux soldats se tenaient de faction non loin de là. À Ankh-Morpork, ils se seraient partagé une cigarette en s'efforçant de ne rien voir susceptible de leur gâcher le plaisir. Mais ces deux-là paraissaient à l'affût.

Rincevent recula dans une autre ruelle. Un visiteur non averti risquait de gros ennuis dans cette ville.

Cette ruelle, plus calme, donnait à l'autre bout sur un espace beaucoup plus vaste et apparemment désert. Partant du principe que les gens aussi étaient facteurs d'ennuis, Rincevent se mit en route dans cette direction.

Ici, au moins, la place ne manquait pas. Pour ça, non. Il s'agissait d'une esplanade pavée assez spacieuse pour accueillir deux armées. Des cerisiers poussaient sur le pourtour. Vu la cohue qui régnait partout ailleurs, on pouvait s'étonner de n'y apercevoir âme qui vive...

« Toi, là ! »

... en dehors des soldats.

Ils surgirent soudain de derrière chaque arbre et chaque statue.

Rincevent voulut reculer, réflexe regrettable car un garde se tenait dans son dos.

Un masque cuirassé terrifiant lui fit face.

« Paysan ! Ne sais-tu pas que tu es sur la place Impériale ?

— Est-ce que vous mettez un *I* majuscule à “Impériale”, s'il vous plaît ? fit Rincevent.

— Tu ne poses pas de questions !

— Ah. Je prends votre réponse pour un oui. C'est une place importante, alors. Pardon. Je vais donc m'en aller, comme qui dirait.

— Tu restes ! »

Rincevent trouvait extrêmement curieux qu'aucun garde ne se saisisse de lui. Puis il comprit : ils avaient rarement besoin d'en arriver là. Les gens faisaient ce qu'on leur disait.

Il existe quelque chose de pire que le fouet dans l'Empire, avait dit Cohen.

Il comprit qu'il aurait déjà dû se mettre à genoux. Il s'accroupit, les mains posées légèrement devant lui.

« Je me demande, dit-il joyeusement en se relevant en position de départ de sprint, si le moment n'est pas venu d'attirer votre attention sur une célèbre citation. »



Cohen avait l'habitude des portes des villes. Il en avait démoli plus d'une au cours de son existence, au bélier, à la pièce d'artillerie de siège et, en une occasion, de la tête.

Mais les portes de Hunghung se révélèrent sacrément efficaces. Elles ne ressemblaient pas à celles d'Ankh-Morpork, la plupart du temps grandes ouvertes afin d'attirer le chaland prêt à dépenser son argent, et dont la seule défense consistait en un panneau qui disait : *Merci de ne pas attaquer notre ville. Bonum diem.* Ces portes-ci étaient immenses, en métal, flanquées d'un corps de garde et d'une escouade d'hommes peu serviables en armure noire.

« Prof ? »

— Oui, Cohen ?

— Pourquoi on fait ça ? J'crois qu'on allait utiliser un grand-duc invisible comme les souris. »

Monsieur Cervelas agita un doigt. « Ça, c'est pour la Cité interdite elle-même. J'espère qu'on en trouvera un à l'intérieur. Maintenant, rappelez-vous tous ce que je vous ai appris. Il est important que vous sachiez bien vous tenir dans les villes.

— Moi, je l'sais, bons dieux, me tenir dans les villes, fit Flagorne le Malpoli. On saccage, on viole, on pille, on fout l'feu à tout l'bordel en partant. C'est comme pour les villages, sauf qu'on met davantage de temps.

— C'est parfait si on ne fait que la traverser, dit monsieur Cervelas, mais... et si on veut revenir le lendemain ?

— Le lendemain, l'en reste plus, d'la putain de ville, mon vieux.

— Messieurs ! Un peu de patience. Apprenez ce qu'est la civilisation ! »

On n'entrait pas dans la ville comme dans un moulin. Il fallait passer une frontière. Et les gardes s'attroupaient désagréablement autour de chaque visiteur tremblant afin d'examiner ses papiers.

Ce fut au tour de Cohen.

« Papiers, vieillard ? »

Cohen opina joyeusement et tendit au capitaine un bout de papier sur lequel était écrit, de la plus belle écriture de monsieur Cervelas :

NOUS SOMMES DES FOUS ERRANTS SANS PAPIERS.
EXCUSEZ-NOUS.

Les yeux du garde remontèrent et tombèrent sur le sourire radieux de Cohen.

« Ah oui, fit-il méchamment. Tu parles pas, grand-père ? »

Cohen, sans cesser de sourire, lança un regard interrogateur à monsieur Cervelas. Ils n'avaient pas répété cette partie-là.

« Crétin de muet », fit le garde.

Monsieur Cervelas parut indigné.

« Vous êtes censés témoigner des égards envers les aliénés ! protesta-t-il.

— Vous pouvez pas être aliénés sans papiers pour le confirmer, répliqua le garde.

— Oh, j'en ai marre, fit Cohen. Je l'avais bien dit que ça marcherait pas si on tombait sur un garde abruti.

— Paysan insolent !

— Pas autant que mes copains, là. »

La Horde hocha la tête.

« Ça, c'est nous, pied plat.

— J'te dis crotte.

— Quedonc ?

— Espèce de soldat très bête.

— Quedonc ? »

Le capitaine en resta tout interdit. L'habitude de l'obéissance était profondément enracinée dans l'esprit agatéen, mais elle le cédait en force à la vénération des ancêtres et au respect des anciens. Le capitaine n'avait jamais vu de vieux aussi anciens toujours debout. C'étaient quasiment des ancêtres. Celui en fauteuil roulant en avait indubitablement l'odeur.

« Conduisez-les au corps de garde ! » brailla-t-il.

On poussa sans ménagement les membres de la Horde qui se laissèrent faire sans trop rechigner. Monsieur Cervelas avait passé des heures à les entraîner dans ce but : on avait affaire à des hommes qui réagissaient à une tape sur l'épaule en se retournant pour trancher le bras de l'imprudent.

Le corps de garde fut vite rempli avec la Horde, les gardes et le fauteuil roulant d'Hamish le Fou. Un des gardes baissa les yeux sur Hamish qui avait le regard fulminant sous sa couverture.

« Qu'est-ce que t'as là, grand-père ? »

Une épée transperça le tissu et se planta dans la cuisse du garde.

« Quedonc ? Quedonc ? Quèquidi ?

— Il a dit “aargh !” Hamish », le renseigna Cohen tandis qu’un couteau lui apparaissait dans la main. D’un seul mouvement, ses bras maigres immobilisèrent le capitaine qui se retrouva avec une lame sous la gorge.

« Quedonc ?

— Il a dit “aargh” !

— Quedonc ? J’suis même pas marié ! »

Cohen accentua la pression sur le cou du capitaine.

« Alors voilà, l’ami, dit-il. Soit ça s’passe bien, tu vois, soit ça s’passe mal. Ça dépend de toi.

— Cochon buveur de sang ! Tu appelles ça bien se passer ?

— Ben, moi, je transpire pas.

— Puisses-tu vivre des moments passionnants ! Je préfère mourir que trahir mon empereur !

— C’est régulier. »

Il ne fallut au capitaine qu’une fraction de seconde pour comprendre que Cohen, homme de parole, supposait tout le monde comme lui. S’il en avait eu le temps, il aurait pu se faire quelques réflexions sur la violence à laquelle la civilisation vise à ne recourir qu’en toute dernière extrémité alors que pour un barbare elle est la première et seule solution qu’il envisage, sa préférée et par-dessus tout la plus amusante. Mais il était trop tard. Il s’affaissa en avant.

« Je vis toujours des moments passionnants », fit Cohen du ton réjouï de qui a toujours fait le nécessaire pour ça.

Il pointa son couteau vers les autres gardes. La bouche de monsieur Cervelas béait toute grande d’horreur.

« Normalement, je devrais nettoyer ma lame, reprit Cohen. Mais j’veis pas m’embêter si c’est pour la resalir aussi sec. Moi, personnellement, je vous zigouillerais bien tout d’suite, mais Prof, là, il insiste pour que j’arrête de me conduire comme ça et que je devienne respectable. »

Un des gardes jeta un regard en coin à ses collègues avant de tomber à genoux.

« Quel est votre désir, ô maître ? fit-il.

— Ah, de l'étoffe d'officier, dit Cohen. Comment tu t'appelles, mon gars ?

— Neuf Orangers, maître. »

Cohen regarda monsieur Cervelas.

« Je fais quoi, maintenant ?

— Faites-les prisonniers, s'il vous plaît.

— Comment je m'y prends ?

— Ben... j'imagine que vous les attachez, quelque chose dans le genre.

— Ah. Et après j leur tranche la gorge ?

— Non ! Non. Vous voyez, une fois que vous les avez à votre merci, vous n'avez pas le droit de les tuer. »

La Horde d'Argent, comme un seul homme, regarda l'ancien professeur d'un air incrédule.

« C'est ça, la civilisation, j'en ai peur, ajouta-t-il.

— Mais t'as dit que ces connards avaient pas de putain d'armes ! fit Flagorne.

— Oui, reconnut monsieur Cervelas en frémissant légèrement. C'est pour ça que vous ne devez pas les tuer.

— T'es fou ? T'as des papiers de fou, non ? »

Cohen gratta son menton mal rasé. Les rescapés de la garde l'observaient avec une vive inquiétude. Ils avaient l'habitude des punitions cruelles et bizarres, mais pas des discussions préalables.

« T'as pas beaucoup d'expérience militaire, hein, Prof ? fit-il.

— En dehors de la classe de troisième ? Pas beaucoup, non. Mais, j'en ai peur, c'est ainsi qu'il faut faire. Je regrette. Vous l'avez bien dit, vous vouliez que je...

— Eh ben, moi, je vote pour qu'on leur tranche la gorge tout d'suite, lança Gars Popaul. Cette histoire de prisonniers, ça m'plaît pas non plus. Qui va leur donner à manger, hein ?

— Il faut les nourrir, j'en ai peur.

— Qui ça ? Moi ? Pas question ! Je vote pour qu'on leur fasse bouffer leurs yeux. Tous ceux qui sont d'accord lèvent la main. »

La Horde approuva d'un même chœur et, parmi les mains levées, Cohen en remarqua une qui appartenait à Neuf Orangers.

« Tu votes pour quoi, mon gars ? demanda-t-il.

— S'il vous plaît, monsieur, je voudrais aller aux toilettes.

— Écoutez-moi, vous tous, fit Cohen. Les massacres et la boucherie, c'est passé de mode, vu ? C'est monsieur Cervelas qui l'a dit et il sait épeler des mots comme "marmelade", ce qu'est pas votre cas. Bon, on sait pourquoi on est là et on ferait bien de continuer comme prévu.

— Ouais, mais tu viens de tuer l'autre connard, fit remarquer Flagorne.

— Je me rôde, dit Cohen. La civilisation, faut y aller en douceur, petit à petit.

— J'dis quand même qu'on devrait leur couper la tête. C'est ce que j'ai fait aux prêtres démoniaques d'Ee ! »

Le garde à genoux avait à nouveau levé la main.

« S'il vous plaît, maître ?

— Oui, mon gars ?

— Vous pourriez nous enfermer dans la cellule, là-bas. Comme ça on ne gênerait personne.

— Bien vu, dit Cohen. Bravo, mon gars. Ce p'tit conserve toute sa tête dans les situations graves. Bouclez-les. »

Trente secondes plus tard, la Horde était ressortie en clopinant du corps de garde et s'éloignait dans la ville.

Les gardes se tenaient assis dans la chaleur de la cellule exiguë.

« Qui c'était ? finit par demander l'un d'eux.

— Peut-être bien des ancêtres, à mon avis.

— Je croyais qu'il fallait être mort pour ça.

— Celui dans le fauteuil roulant avait vraiment l'air mort. Jusqu'au moment où il a donné un coup d'épée à Quatre Renards Blancs.

— On va crier pour demander de l'aide ?

— Ils pourraient nous entendre.

— Oui, mais si personne ne nous libère, on va rester coincés ici. Les murs sont très épais et la porte très solide.

— Tant mieux. »



Rincevent s'arrêta de courir quelque part dans une ruelle. Il n'avait pas pris la peine de vérifier si on le suivait. C'était vrai : ici, d'un grand bond en avant, on pouvait être libre. À condition de comprendre qu'on avait le choix.

La liberté, bien entendu, incluait le droit séculaire à mourir de faim. Le dernier vrai repas de Rincevent remontait loin.

La voix éclata un peu plus loin dans la ruelle, comme si elle n'attendait que le signal.

« Gâteaux d'riz ! Gâteaux d'riz ! Demandez les bons gâteaux d'riz ! Thé ! Mes œufs de cent ans d'âge ! Mes œufs ! Achetez mes bons œufs millésimés ! Demandez... Ouais, qu'esse qu'y a ? »

Un vieillard s'était approché du marchand.

« Planthara-san ! L'œuf que vous m'avez vendu...

— Qu'est-ce qu'il a, mon œuf, vénérable patron ?

— Voudriez-vous le sentir ? »

Le vendeur ambulant s'exécuta.

« Ah, oui, excellent, fit-il.

— Excellent ? *Excellent* ? *Cet* œuf, s'indigna le client, cet œuf est quasiment frais !

— S'il a pas cent ans, il a pas un jour, shogun, fit joyeusement le vendeur. Regardez-moi cette coquille bien noire...

— Le noir s'efface ! »

Rincevent écoutait. Il trouvait un fond de vérité dans l'idée qu'il n'existait que quelques types humains au monde. Un grand nombre d'enveloppes corporelles, mais peu de types humains. Voilà pourquoi on passait son temps à tomber sur les mêmes. Il devait sûrement y avoir un moule quelque part.

« Mes produits sont frais, d'après vous ? Que je m'éventre honorablement ! Écoutez, j'vais vous dire ce que je vais faire... »

Oui, le marchand avait quelque chose de familier et de miraculeux. Un client était venu se plaindre d'un œuf frais, et pourtant en deux minutes l'autre l'avait convaincu d'oublier l'incident puis d'acheter deux gâteaux de riz et une chose bizarre enveloppée dans des feuilles.

Les gâteaux de riz avaient l'air bons. Enfin... meilleurs que le reste.

Rincevent s'approcha doucement. Le marchand dansait distraitement d'un pied sur l'autre et sifflotait tout bas, mais il s'arrêta et accueillit Rincevent d'un grand sourire honnête et amical.

« Un bon vieil œuf, shogun ? »

Le bol au milieu du plateau était rempli de pièces d'or. Le cœur de Rincevent se serra. Avec le prix d'un seul œuf pourri de monsieur Planthara, on aurait pu acheter une rue d'Ankh-Morpork.

« J'imagine que vous ne faites pas... crédit ? » suggéra-t-il.

Planthara lui jeta un coup d'œil ahuri.

« J'vais faire semblant de pas avoir entendu, shogun, répliqua-t-il.

— Dites-moi, fit Rincevent, savez-vous si vous avez de la parenté à l'étranger ? »

Sa question lui valut un autre regard, en coin celui-là, et soudain calculateur.

« Quoi ? Y a que des fantômes buveurs de sang au-delà des mers. Tout le monde sait ça, shogun. Ça m'étonne que vous soyez pas au courant.

— Des fantômes ? répéta Rincevent.

— Qui cherchent à venir chez nous pour nous faire du mal, reprit Je-m'éventre-honorablement. P't-être même nous faucher notre marchandise. Qu'on leur file une bonne dose de pétards, voilà ce que j'dis, moi. Ils aiment pas les grosses détonations, les fantômes. »

Il lança un troisième regard à Rincevent, encore plus long et plus calculateur.

« Vous êtes d'où, shogun ? demanda-t-il d'une voix où perçait tout d'un coup une pointe acérée de méfiance.

— Bès Pélargic, répondit aussitôt Rincevent. D'où mon drôle d'accent et mes manières bizarres qui pourraient faire croire que je suis une espèce d'étranger, ajouta-t-il.

— Oh, Bès Pélargic, fit Je-m'éventre-honorablement. Ben, dans ce cas, j'imagine que vous connaissez mon vieux copain Cinq Pincés qui vit rue des Cieus, oui ? »

Rincevent n'allait pas tomber dans un panneau aussi éculé.

« Non, répondit-il. Jamais entendu parler de lui ni de la rue. »

Planthara Je-m'éventre-honorablement eut un grand sourire joyeux. « Si j'braille "diable étranger" assez fort, vous ferez pas trois pas, dit-il sur le ton de la conversation. Les gardes vous traîneront dans la Cité interdite où ils pratiquent leur machin spécial avec...

— Ça, j'en ai entendu parler, fit Rincevent.

— Cinq Pinces est le commissaire depuis trois ans et la rue des Cieux est la principale artère. J'ai toujours voulu rencontrer un fantôme étranger buveur de sang. Prenez un gâteau d'riz. »

Rincevent décocha des coups d'œil à droite et à gauche. Mais, curieusement, la situation ne paraissait pas dangereuse, ou du moins inévitablement dangereuse. On aurait dit le danger négociable.

« Et si j'admettais que je viens de l'autre côté de la Muraille ? » fit-il en gardant la voix aussi basse que possible.

Planthara hocha la tête. Sa main fouilla dans sa robe et, d'un mouvement vif, montra puis fit à nouveau disparaître le coin d'un opuscule sur lequel Rincevent ne fut pas surpris de lire *Ce que j'ai fait...*

« D'après certains, de l'autre côté y a que des déserts, des solitudes ardentes, des fantômes malfaisants et des démons horribles, fit Planthara, mais moi j'dis : et les occasions de faire du commerce ? Un gars qu'aurait les bons contacts... Vous voyez ce que j'veux dire, shogun ? Il pourrait faire un sacré bout de chemin au pays des fantômes buveurs de sang. »

Rincevent opina. Il répugnait à le préciser, mais, quand on entrait à Ankh-Morpork avec de l'or en poche, trois cents types surgissaient avec de l'acier en main.

« Telles que j'vois les choses, vu l'incertitude au sujet de l'empereur, les histoires de rebelles et tout – longue vie à Son Excellence le fils du Ciel, évidemment –, il pourrait y avoir un gréneau pour le négociant entreprenant, j'ai pas raison ?

— Un gréneau ?

— Un gréneau. Comme... On a un truc... (il se pencha plus près) ça vient du [pictogramme non identifié] d'une chenille. Ça s'appelle... de la soie. C'est...

— Oui, je connais. On en fait venir de Klatch, le coupa Rincevent.

— Ou alors... Ben, on a un arbrisseau, voyez, on fait sécher les feuilles, mais après on les met dans de l'eau chaude et on b...

— Le thé, oui, le coupa encore Rincevent. Ça, on le fait venir des Terres d'Howonda. »

Planthara J-M-E-H avait l'air déconfit.

« Ben... On a une poudre, on la met dans des tubes...

— Les feux d'artifice ? On a ça, les feux d'artifice.

— Et de la très belle porcelaine, c'est si...

— À Ankh-Morpork, on a des nains qui en font, et on arrive à lire un livre à travers. Même les toutes petites notes en bas de page. »

Planthara fronça les sourcils.

« Vous m'avez l'air de fantômes buveurs de sang très malins, fit-il en reculant. C'est peut-être vrai et vous êtes dangereux.

— Nous ? Il ne faut pas avoir peur de nous, dit Rincevent. On tue rarement les étrangers à Ankh-Morpork. Après, on a du mal à leur vendre notre marchandise.

— Qu'est-ce qu'on a qui vous intéresse, alors ? Allez, prenez un gâteau de riz. C'est la pagode qui régale. Vous voulez essayer des boulettes de porc ? Sur une baguette ? »

Rincevent choisit un gâteau. Il ne tenait pas à se renseigner sur l'autre spécialité.

« Vous avez de l'or, dit-il.

— Oh, de l'or. C'est trop mou pour qu'on le travaille, fit Planthara. Mais c'est parfait pour les tuyauteries et les couvertures de toit.

— Oh... on lui trouverait bien une utilisation à Ankh-Morpork », dit Rincevent. Son regard revint aux pièces dans le plateau de Planthara.

Un pays où l'or ne valait pas plus que le plomb...

« C'est quoi, ça ? » demanda-t-il en désignant un rectangle froissé à moitié recouvert de pièces.

Planthara J-M-E-H baissa les yeux. « C'est ce qu'on a chez nous, répondit-il en parlant lentement. Évidemment, c'est sans doute nouveau pour vous. On appelle ça de l'argent. C'est une manière de transporter sur soi...

— Je parle du bout de papier, fit Rincevent.
— Moi aussi. C'est un billet de dix rhinus.
— Qu'est-ce que ça veut dire ?
— C'est pourtant clair. Ça veut dire que ça en vaut dix comme celle-là. » Il tendit une pièce d'or à peu près de la taille d'un gâteau de riz.

« Pourquoi voudrait-on acheter un bout de papier ? fit Rincevent.

— On l'achète pas, ça sert à acheter », répondit Planthara.
Rincevent avait l'air interdit.

« Vous al-lez à un é-tal de mar-ché, fit Planthara en détachant les syllabes comme on fait pour les lents d'esprit, et vous dites : “Bon-jour, bou-cher, com-bien vos mu-seaux de chien ?” Et lui, il répond : “Trois rhinus, shogun.” Alors vous dites : “J'ai qu'un poney, ça va ?” (Regardez, y a une gra-vure de poney dessus, voyez, c'est comme ça sur les billets de dix rhinus.) Ensuite il vous donne les museaux de chien et sept pièces de ce qu'on appelle la “monnaie”. Maintenant, si vous aviez un singe, ce qui vaut cinquante rhinus, il dirait : “Vous avez pas plus pe-tit ?” Et...

— Mais ce n'est qu'un bout de papier ! gémit Rincevent.

— Pour vous, c'est peut-être qu'un bout de papier, mais pour moi ça représente dix gâteaux de riz. De quoi vous vous servez, vous, les buveurs de sang étrangers ? De gros cailloux avec des trous dedans ? »

Rincevent ne quittait pas des yeux le papier-monnaie.

Ankh-Morpork comptait des dizaines de papeteries, et certains artisans de la Guilde des Graveurs étaient capables d'inscrire leurs nom et adresse sur une tête d'épingle.

Il se sentit soudain extrêmement fier de ses compatriotes. Ils souffraient peut-être de vénalité autant que de cupidité, mais c'étaient des experts en la matière et jamais ils ne prétendaient n'avoir plus rien à apprendre.

« Vous savez, il y a des tas de bâtiments à Ankh-Morpork qui ont besoin d'un nouveau toit.

— Vraiment ? fit Planthara.

— Oh, oui. Il pleut carrément dans les maisons.

— Et les gens peuvent payer ? Seulement j'ai entendu dire... »

Rincevent regarda encore le papier-monnaie. Il secoua la tête. Ça valait davantage que l'or...

« Ils payeront avec des billets au moins aussi bons que ceux-là, dit-il. Peut-être même meilleurs. J'en toucherai un mot pour vous. Et maintenant, ajouta-t-il précipitamment, par où on sort ? »

Planthara se gratta la tête.

« Ça risque de pas être très facile, répondit-il. Y a des armées dehors. Vous faites un peu étranger avec votre chapeau. Non, pas facile... »

On s'agita plus loin dans la ruelle, ou, plus exactement, on s'agita davantage. La populace s'écarta avec cette précipitation habituelle chez les foules désarmées devant du matériel de guerre, et une escouade de gardes fonça vers J-M-E-H.

Le marchand recula et afficha le sourire amical du commerçant ravi de vendre à prix réduit à quiconque brandit un couteau.

Deux gardes traînaient entre eux une silhouette flasque. Laquelle releva au passage une tête un peu tachée de sang et bredouilla « Durée prolongée à... » avant qu'un poing ganté s'écrase sur sa bouche.

Puis les gardes s'éloignèrent dans la rue. La foule reflua.

« Tss, tss, fit J-M-E-H. On dirait... Hého ? Où vous êtes passé ? »

Rincevent réapparut au détour d'un angle. J-M-E-H parut impressionné. Il avait bel et bien entendu un petit coup de tonnerre lorsque l'étranger s'était déplacé.

« À ce que j'vois, ils en ont piqué un autre, dit-il. Encore à coller des affiches, j' imagine.

— Un autre quoi ? demanda Rincevent.

— Un autre de l'Armée rouge. Huh !

— Oh.

— Je suis pas cette affaire de près, fit J-M-E-H. On raconte qu'une vieille légende va se réaliser, une histoire d'empereurs et de machins. Moi, j'y crois pas.

— Il n'avait pas l'air très légendaire, dit Rincevent.

— Bah, y en a qui croient n'importe quoi.
— Qu'est-ce qui va lui arriver ?
— Difficile à dire, avec l'empereur qu'est près de mourir. On va lui couper les mains et les pieds sans doute.
— Quoi ? Pourquoi ?
— Parce qu'il est jeune. C'est de la clémence. Il serait un peu plus vieux, sa tête finirait sur une pointe de fer au-dessus d'une des portes.
— C'est la punition pour avoir collé une affiche ?
— Ça les empêche de recommencer, voyez », répondit J-M-E-H.

Rincevent recula.

« Merci, fit-il en s'empressant de filer. Oh, non, ajouta-t-il tandis qu'il se frayait un chemin dans la foule. Pas question que je me trouve embringué dans des histoires de types qui se font couper la tête... »

À cet instant, on le frappa une nouvelle fois. Mais poliment.

Alors qu'il tombait à genoux, puis sur le menton, il se demanda ce qui était arrivé au bon vieux « Hé, toi ! » d'antan.



La Horde d'Argent flânait dans les ruelles de Hunghung.
« J'appelle pas ça ravager une ville et massacrer tous les connards qui y habitent, putain de merde, marmonna Flagorne. Quand j'accompagnais Bruce le Rossard, jamais on passait la porte d'une ville comme une bande de dégonflés de fils de p...

— Monsieur le Malpoli, s'empressa de l'interrompre Ronald Cervelas, je me demande si ce ne serait pas le moment de vous reporter à la liste que j'ai dressée à votre intention.

— Quelle putain de liste ? lança Flagorne en avançant la mâchoire d'un air agressif.

— La liste des mots civilisés convenables, vous voyez ? » Il se tourna vers les autres. « Rappelez-vous ce que je vous ai dit sur la con-duite ci-vi-li-sée. La conduite civilisée est vitale pour notre stratégie à long terme.

— C'est quoi, une stratégie à long terme ? demanda Caleb l'Éventreur.

— Ce qu'on va faire plus tard, expliqua Cohen.

— Et c'est ?

— Le plan prévu, répondit Cohen.

— Ben, moi, j'en ai rien à fou...

— La liste, monsieur le Malpoli, seulement les mots de la liste, le coupa sèchement monsieur Cervelas. Écoutez, je m'incline devant votre compétence quand il s'agit de traverser des déserts, mais nous avons ici affaire à la civilisation, et vous devez employer les mots corrects. S'il vous plaît.

— Vaut mieux faire ce qu'il dit, Flagorne », fit Cohen.

De mauvaise grâce, Flagorne pécha un bout de papier crasseux dans sa poche et le déplia.

« “Fichtre” ? lut-il. Qu'esse ça veut dire ? Et c'est quoi, ces “crénom” et “zut” ?

— Ce sont... des jurons civilisés, répondit monsieur Cervelas.

— Eh ben, tu t'les prends et...

— Ah ? fit monsieur Cervelas en levant un doigt en guise d'avertissement.

— Tu t'les fourres...

— Ah ?

— Tu t'les...

— Ah ? »

Flagorne ferma les yeux et serra les poings.

« Fichtre dans l'zut ! brailla-t-il.

— Bien, approuva monsieur Cervelas. C'est beaucoup mieux. » Il se tourna vers Cohen qui souriait joyeusement du malaise de Flagorne. « Cohen, fit-il, il y a un étal de pommes, là-bas. Ça vous dirait, une pomme ?

— Ouais, j'veux bien, répondit Cohen du ton du volontaire qui confie sa montre à un illusionniste tout en étant conscient que l'autre sourit et tient un marteau à la main.

— Parfait. Bon, alors, les enf... messieurs, je veux dire, Gengis a envie d'une pomme. Il y a un étal là-bas qui vend des fruits et des noix. Comment s'y prend-il ? » Monsieur Cervelas promena sur sa classe un regard encourageant. « Quelqu'un ? Oui ?

— Facile. On tue ce petit... (suivit un froissement de papier qu'on déplie) gars derrière l'étal, et après...

— Non, monsieur le Malpoli. Quelqu'un d'autre ?

— Quedonc ?

— On met l'feu à...

— Non, monsieur Vincent. Quelqu'un d'autre... ?

— On viole...

— Non, non, monsieur l'Éventreur, fit monsieur Cervelas. On sort un peu d'ar... un peu d'ar... » Il regarda la Horde, l'air d'attendre.

« ... d'argent... répondit en chœur la Horde.

— ... et on... Qu'est-ce qu'on fait ? Écoutez, nous avons vu ça des centaines de fois. On le... »

C'était la partie difficile. Les figures ridées de la Horde se creusèrent et se plissèrent encore davantage sous les efforts déployés pour sortir leur esprit des abîmes de l'habitude.

« Do... ? » commença Cohen d'une voix hésitante. Monsieur Cervelas lui adressa un grand sourire et un hochement de tête d'encouragement.

« On le do... donne... au... (les lèvres de Cohen se tendirent autour du mot) gars ?

— Oui ! Bravo. En échange de la pomme. Nous apprendrons à faire l'appoint et à dire merci plus tard, quand vous serez prêts. Tenez, Cohen, voici la pièce. Allez-y. »

Cohen s'épongea le front. Il commençait à transpirer.

« Et si j'lui coupais juste un peu...

— Non ! C'est la civilisation, ici. »

Cohen opina, mal à l'aise. Il rejeta les épaules en arrière et marcha jusqu'à l'étal où le marchand de pommes, qui avait observé le groupe avec méfiance, lui adressa un hochement de tête.

Les yeux de Cohen devinrent vitreux et ses lèvres remuèrent en silence, comme s'il répétait un texte. Puis il se lança :

« Holà, gros marchand, donne-moi toutes tes... donnez-moi une pomme... et je vous donne... cette pièce... »

Il se retourna. Monsieur Cervelas avait le pouce levé.

« Vous voulez une pomme, c'est ça ? fit le marchand de pommes.

— Oui ! »

Le marchand en sélectionna une. L'épée de Cohen était à nouveau cachée dans le fauteuil roulant, mais le marchand, comme s'il voulait inconsciemment le remercier, s'assura d'en choisir une bonne. Puis il prit la pièce. Non sans mal car le client n'avait pas l'air disposé à la lâcher.

« Allons, remettez-la-moi, vénérable client », dit-il.

Sept secondes bien remplies s'écoulèrent.

Puis, une fois qu'ils furent à l'abri au coin de la rue, monsieur Cervelas demanda : « Bon, vous tous : qui peut me dire quelle erreur a commise Cohen ?

— Il a pas dit s'il vous plaît ?

— Quedonc ?

— Non.

— Il a pas dit merci ?

— Quedonc ?

— Non.

— Il a cogné le gars sur la tête avec un melon, ensuite il l'a envoyé d'un coup de poing dans les fraises et d'un coup de pied dans les noix, puis il a flanqué le feu à son étal et fauché son argent ?

— Quedonc ?

— Exact ! soupira monsieur Cervelas. Gengis, vous vous en sortiez si bien jusque-là.

— L'avait qu'a pas m'appeler comme il l'a fait !

— Mais "vénérable" signifie vieux sage, Gengis.

— Oh. Ah bon ?

— Oui.

— Be-en... j'y ai laissé l'argent pour la pomme.

— Oui, mais, vous voyez, je crois bien que vous lui avez pris tout l'argent qu'il avait par ailleurs.

— Mais j'ai tout d'même payé la pomme », insista Cohen avec une certaine irritation.

Monsieur Cervelas soupira. « Gengis, j'ai la nette impression que plusieurs millénaires d'évolution constante en matière de propriété fiscale vous sont passés au-dessus de la tête.

— Pardon ?

— Il est parfois possible que l'argent appartienne légitimement à autrui », fit monsieur Cervelas d'un ton patient.

Les membres de la Horde marquèrent un temps pour s'imprégner aussi de cette idée. Une idée qu'ils savaient évidemment exacte en théorie. Les marchands ont toujours de l'argent. Mais ils trouvaient anormal que cet argent leur appartienne ; il appartient à qui le leur prend. Les marchands ne le possèdent pas vraiment, ils s'en occupent jusqu'à ce qu'on en ait besoin.

« Bon, il y a là-bas une dame âgée qui vend des canards, reprit monsieur Cervelas. L'étape suivante, à mon avis... — monsieur Popaul, je ne me trouve pas de l'autre côté, ce que vous regardez est sûrement très intéressant, mais accordez-moi votre attention, s'il vous plaît — va consister à mettre en pratique nos connaissances des rapports entre individus, avec cette femme en l'occurrence.

— Ha, ha, ha, fit Caleb l'Éventreur.

— Je veux dire, monsieur l'Éventreur, que vous allez lui demander quel prix vaut un canard, poursuivit monsieur Cervelas.

— Ha, ha, ha... Quoi ?

— Et vous n'êtes pas obligé de lui arracher ses vêtements. Ce n'est pas civilisé. »

Caleb se gratta la tête. Des pellicules en tombèrent.

« Ben... qu'est-ce que j'dois faire d'autre ?

— Euh... engager la conversation avec elle.

— Hein ? De quoi on peut parler avec une femme ? »

Monsieur Cervelas hésita une nouvelle fois. Là encore, il s'avancait plus ou moins en terrain inconnu. Son expérience avec les femmes dans sa dernière école s'était limitée à quelques propos échangés de temps en temps avec l'intendante, et l'infirmière l'avait laissé un jour lui poser la main sur le genou. C'est seulement à quarante ans qu'il avait découvert que les relations sexuelles orales ne signifiaient pas en parler. Les femmes lui avaient toujours paru des êtres étranges, distants, merveilleux, et non, comme le croyait toute la Horde sans exception, des proies sur lesquelles sauter. Il avait un peu de mal dans ce domaine.

« Le temps ? » hasarda-t-il. Dans sa mémoire remontèrent de vagues souvenirs de la conversation de base de la tante vieille fille qui l'avait élevé. « Sa santé ? Les soucis que donnent les jeunes aujourd'hui ?

— Et après j'y déchire ses vêtements ?

— Peut-être. À la fin. Si elle veut. Je voudrais attirer votre attention sur la discussion que nous avons eue l'autre jour sur la nécessité de prendre des bains réguliers (ou même *un* bain, ajouta-t-il en son for intérieur), de soigner ses ongles, ses cheveux et de changer de vêtements plus souvent.

— C'est du cuir, fit observer Caleb. Pas besoin de le changer, faut des années avant que ça pourrisse. »

Une fois de plus, monsieur Cervelas révisa son jugement. Il avait cru que la civilisation pourrait enduire la Horde comme un vernis. Il s'était trompé.

Mais le plus drôle – songea-t-il tandis que la Horde observait les tentatives laborieuses de Caleb pour engager la conversation avec une représentante de la moitié de l'humanité – c'était que ces gens, bien que très éloignés de ceux qu'il côtoyait normalement dans la salle des professeurs, ou peut-être parce qu'ils en étaient très éloignés, justement, lui plaisaient bien. Chacun d'eux voyait dans un livre un accessoire de toilettes ou un jeu d'allume-feu portable et tenait l'hygiène pour un patronyme agatéen. Pourtant ils étaient honnêtes (de leur point de vue spécifique), corrects (toujours de leur même point de vue) et trouvaient le monde extrêmement simple. Ils détroussaient les riches marchands, les temples et les rois. Ils ne détroussaient pas les pauvres ; non parce que les pauvres témoignaient à leurs yeux d'une quelconque vertu, mais tout bonnement parce qu'ils n'avaient pas d'argent à voler.

Ils ne cherchaient pas à distribuer leurs rapines aux pauvres, mais c'était pourtant ce qu'ils faisaient (si on admet que les pauvres englobent les aubergistes, les dames à la vertu négociable, les pickpockets, les joueurs professionnels et les parasites en général), car même s'ils se donnaient beaucoup de mal pour voler de l'argent, ils le maîtrisaient ensuite aussi facilement qu'on dresse un chat. L'argent était là pour qu'on le

dépense et qu'on le perde. Ils le maintenaient donc en circulation, démarche tout à fait louable dans toutes les sociétés.

Ils ne se souciaient jamais de l'opinion d'autrui. Monsieur Cervelas, qui avait passé sa vie à s'inquiéter de ce que pensaient les gens, dont les collègues avaient bénéficié de promotions avant lui et qu'on avait finalement traité à l'égal d'un meuble, trouvait curieusement un certain charme à leur façon de vivre. Ils ne se tourmentaient jamais pour rien, ne se demandaient jamais s'ils prenaient la bonne décision. Et ils s'amusaient comme des petits fous. Ils avaient une espèce d'honneur. Il aimait bien les membres de la Horde. Ils n'étaient pas comme lui.

Caleb revint, l'air étrangement songeur.

« Félicitations, monsieur l'Éventreur ! fit monsieur Cervelas en partisan convaincu de l'encouragement. Elle m'a l'air d'avoir encore tous ses vêtements.

— Ouais, qu'est-ce qu'elle a dit ? demanda Gars Popaul.

— Elle m'a souri », répondit Caleb. Il gratta sa barbe rude, l'air mal à l'aise. « Un peu, en tout cas, ajouta-t-il.

— Bien, fit monsieur Cervelas.

— Elle... euh... Elle m'a dit qu'elle... qu'elle aimerait bien me... revoir plus tard...

— Bravo !

— Euh... Prof, c'est quoi, se raser ? »

Cervelas expliqua.

Caleb écouta attentivement, en faisant de temps en temps la grimace. Il se retourna plusieurs fois vers la marchande de canards qui lui adressa de petits signes de la main.

« Ben mince, fit-il. Euh... J'sais pas... » Il se retourna encore. « J'ai encore jamais vu de femme qui s'enfuyait pas.

— Oh, les femmes, c'est comme les biches, dit Cohen avec condescendance. On saute pas dessus tout d'suite, faut s'mettre à l'affût, l'arbalète à la main, avant de les tirer...

— Ha, ha, h... Pardon, fit Caleb en surprenant le regard sévère de monsieur Cervelas.

— Je crois que nous devrions peut-être terminer la leçon là-dessus, dit l'ancien professeur. Il ne faudrait pas que vous

deveniez trop civilisés, tout de même... Je propose une promenade autour de la Cité interdite, d'accord ? »

Ils l'avaient tous vue, la Cité interdite. Elle dominait le centre de Hunghung. Ses murs se dressaient à douze mètres de haut.

« Y a un tas de soldats qui gardent les portes, fit observer Cohen.

— Rien d'étonnant. Elle renferme un grand trésor », dit monsieur Cervelas. Mais il ne leva pas les yeux. Il avait l'air de fouiller le sol du regard, comme s'il cherchait quelque chose qu'il avait perdu.

« Pourquoi on fonce pas sur les gardes et on les tue pas ? » demanda Caleb. Il se sentait encore un brin secoué.

« Quedonc ?

— Sois pas idiot, fit Cohen. Ça nous prendrait la journée. De toute façon, ajouta-t-il en montrant malgré lui un peu de fierté, Prof, là, va nous faire monter sur un grand-duc invisible, pas vrai, Prof ? »

Monsieur Cervelas s'arrêta. « Ah. Eurêka, fit-il.

— Ça, c'est de l'éphébien, expliqua Cohen à la Horde. Ça veut dire "passez-moi une serviette".

— Ah ouais, fit Caleb qui s'efforçait discrètement de démêler les nœuds dans sa barbe. Et t'y as été quand, à Ephèbe ?

— Un jour que j'y faisais le chasseur de primes.

— Tu chassais qui ?

— Toi, j'crois bien.

— Hah ! Tu m'as trouvé ?

— Chaispas. Hoche la tête, tu verras si elle tombe.

— Ah. Messieurs... tenez... »

La sandale de monsieur Cervelas tapotait une plaque métallique ornementale par terre.

« Tenez quoi ? demanda Flagorne.

— Quedonc ?

— Nous devons en chercher d'autres comme celle-ci, dit monsieur Cervelas. Mais je crois que nous y sommes. Il ne nous reste plus qu'à attendre la nuit. »



On se disputait. Tout ce que distinguait Rincevent, c'était les voix ; on lui avait noué un autre sac sur la tête et on l'avait attaché à un pilier.

« Vous trouvez qu'il a l'air d'un Grand Mage, vous ?

— C'est ce qu'affirme son chapeau dans la langue des fantômes...

— C'est vous qui le dites !

— Et le témoignage de Quatre Grosses Sandales, alors ?

— Il était surmené. Il a pu tout imaginer !

— Je n'ai rien imaginé ! Il a surgi du néant, volant comme un dragon ! Il a renversé cinq soldats. Et Trois Chances Maximum l'a vu aussi. Et les autres. Puis il a libéré un vieillard et la transformé en guerrier redoutable !

— Et il parle notre langue, comme il est dit dans le livre.

— D'accord. Admettons qu'il soit le Grand Mage. Alors il faut le tuer tout de suite ! »

Dans les ténèbres de son sac, Rincevent fit énergiquement non de la tête.

« Pourquoi ?

— Il se rangera du côté de l'empereur.

— Mais la légende prétend que le Grand Mage a conduit l'Armée rouge !

— Oui, pour l'empereur Un Miroir Solaire. Elle a écrasé le peuple !

— Non, elle a écrasé tous les chefs de bandits ! Ensuite elle a bâti l'Empire !

— Et après ? L'Empire est-il si grand ? Décès prématuré aux forces de l'oppression !

— Mais aujourd'hui, l'Armée rouge est du côté du peuple ! Développement maximum avec le Grand Mage !

— Le Grand Mage est l'ennemi du peuple !

— Je l'ai vu, je vous dis ! Une légion de soldats s'est écroulée aux vents de son passage ! »

Les vents de son passage commençaient aussi à travailler Rincevent. Comme souvent quand il avait peur.

« Si c'est un si grand mage, pourquoi est-il toujours attaché ? Pourquoi n'a-t-il pas fait disparaître ses liens dans des bouffées de fumée verte ? »

— Il économise peut-être sa magie pour une action plus retentissante. Il ne va pas faire éclater des pétards pour des vers de terre.

— Hah !

— Et il avait le Livre ! Il nous cherchait ! C'est son destin de conduire l'Armée rouge ! »

Non, non, non de la tête.

« Nous pouvons la conduire nous-mêmes ! »

Oui, oui, oui de la tête.

« Nous n'avons pas besoin de grands mages douteux venus de pays chimériques ! »

Oui, oui, oui.

« Alors, il faut le tuer tout de suite ! »

Oui, euh... *nonnonnon*.

« Hah ! Il te rit au nez de mépris ! Il attend le moment de te faire exploser la tête avec des serpents de feu ! »

Non, non, non.

« Tu sais que, pendant que nous discutons, on torture Trois Bœufs Attelés ? »

— L'Armée du Peuple dépasse les individus, Fleur de Lotus ! »

Dans son sac fétide, Rincevent grimaça. Il commençait déjà à prendre en grippe le premier interlocuteur, comme tout homme déteste naturellement ceux qui insistent pour qu'on l'exécute sans délai. Mais quand ces mêmes personnes se mettent à parler de choses plus importantes que les gens, on sait qu'on est dans de sales draps.

« Je suis sûre que le Grand Mage pourrait sauver Trois Bœufs Attelés », fit une voix près de son oreille. Celle de Papillon.

« Oui, il pourrait facilement sauver Trois Bœufs Attelés ! » confirma Fleur de Lotus.

— Hah ! Sans blague ? Il pourrait pénétrer dans la Cité interdite ? Impossible ! C'est la mort certaine ! »

Oui, oui, oui.

« Pas pour le Grand Mage, fit la voix de Papillon.

— *La ferme !* souffla Rincevent.

— *Aimerais-tu connaître la taille du couperet que Deux Herbes à Feu tient à la main ?* chuchota Papillon.

— *Non !*

— *Il est très grand.*

— *Il a dit que pénétrer dans la Cité interdite, c'est la mort certaine !*

— *Non, Seulement une mort probable. Je t'assure que si tu t'échappes encore, ce sera la mort certaine. »*

On retira le sac.

Le visage que Rincevent découvrit juste devant lui était celui de Fleur de Lotus, et il existait pire spectacle à se mettre sous les yeux, ce qui lui fit penser à de la crème, à des monceaux de beurre et la dose exacte de sel²¹.

Entre autres spectacles pires, par exemple, il y avait la figure de Deux Herbes à Feu. Une figure pas franchement jolie. Rondouillarde, les yeux piqués de toutes petites pupilles, elle aurait pu illustrer l'assertion comme quoi le voisin d'à côté est tout autant capable d'opprimer le peuple que les rois, les empereurs et les mandarins.

« Grand Mage ? Hah ! fit Deux Herbes à Feu.

— Il peut y arriver ! dit Fleur de Lotus. (Avec du fromage frais, songea Rincevent, et peut-être de la salade de chou en plus.) C'est le Grand Mage qui nous revient ! N'a-t-il pas guidé le Maître dans les pays des fantômes et des vampires buveurs de sang ?

— Oh, moi, je ne dirais pas... commença Rincevent.

— Un si grand mage qu'il a permis qu'on l'amène ici dans un sac ? railla Deux Herbes à Feu. Voyons-le faire une invocation...

— Un véritable grand mage ne s'abaisserait pas à commettre des tours de fin de repas ! s'indigna Fleur de Lotus.

— Parfaitement, confirma Rincevent. Je ne m'abaisserais pas.

²¹ Beaucoup plus tard, Rincevent dut suivre une thérapie à ce sujet. Comprenant une jolie femme, une énorme assiettée de pommes de terre et un gros bâton planté d'un clou.

— Herbes devrait avoir honte de proposer une chose pareille !

— Il devrait avoir honte, approuva Rincevent.

— Et puis il va avoir besoin de tout son pouvoir pour entrer dans la Cité interdite », dit Papillon. Rincevent se surprit à détester le son de sa voix.

« La Cité interdite, murmura-t-il.

— Tout le monde sait qu'elle recèle des pièges et des traquenards horribles, sans parler des gardes innombrables.

— Des pièges, des traquenards...

— Alors, si la magie devait lui faire défaut parce qu'il s'est livré à des tours à l'intention d'Herbes, il se retrouverait dans le cachot le plus profond, à deux doigts de mourir.

— À deux doigts... Euh... quels deux doigts, exactement... ?

— Alors, honte à toi, Deux Herbes à Feu ! »

Rincevent adressa un faible sourire à la jeune femme.

« Pour tout dire, fit-il, je ne suis pas si grand que ça. Je suis un peu grand, s'empressa-t-il d'ajouter en voyant Papillon froncer les sourcils, mais pas très grand...

— Les écrits du Maître racontent que tu as vaincu d'innombrables enchanteurs puissants et que tu t'es hardiment sorti de situations dangereuses. »

Rincevent hocha tristement la tête. C'était plus ou moins vrai. Mais la plupart du temps il ne l'avait pas fait exprès. Alors que la Cité interdite lui avait l'air... disons... interdite. Pas franchement engageante. Pas du genre à vendre des cartes postales. Le seul souvenir qu'un visiteur devait en ramener, c'était sans doute ses dents. En sachet.

« Euh... j'imagine que ce gars, là, Bœufs, se trouve dans un cachot bien profond, c'est ça ?

— Le plus profond, fit Deux Herbes à Feu.

— Et... vous n'avez jamais revu personne ? Un ancien prisonnier, je veux dire.

— Nous en avons vu des bouts, répondit Fleur de Lotus.

— Le plus souvent la tête, précisa Deux Herbes à Feu. Sur une pointe de fer au-dessus des portes.

— Mais pas Trois Bœufs Attelés, assura Fleur de Lotus. Le Grand Mage a parlé !

— À la vérité, je ne suis pas sûr d’avoir vraiment dit...

— Tu as parlé », fit Papillon d’un ton ferme.

Rincevent s’accoutumait peu à peu à la pénombre, et il s’aperçut qu’il se trouvait dans une réserve ou une cave ; les bruits de la ville lui parvenaient, étouffés, par des grilles près du plafond. Le local était à moitié rempli de tonneaux et de paquets, et sur chacun d’eux se tenait assis quelqu’un. Il y avait foule.

Toute l’assistance l’observait d’un air attentif et captivé, mais ce n’était pas le seul dénominateur commun.

Rincevent se retourna d’un coup.

« Qui sont tous ces enfants ? demanda-t-il.

— Le cadre hunghungais de l’Armée rouge », répondit Fleur de Lotus.

Deux Herbes à Feu grogna.

« Pourquoi tu le lui as dit ? fit-il. Maintenant il va sans doute falloir le tuer.

— Mais ils sont si jeunes !

— Ils sont jeunes, il est vrai, répliqua Deux Herbes à Feu, mais la valeur n’attend pas le nombre des années.

— Et ce sont des combattants expérimentés ? s’emporta Rincevent. Les gardes que j’ai vus n’ont pas l’air tendres. Dites, est-ce que vous avez des armes, au moins ?

— Nous prendrons les armes dont nous avons besoin à nos ennemis ! » répliqua Deux Herbes à Feu. Des acclamations l’approuvèrent.

« Vraiment ? Comment vous allez les forcer à les lâcher ? » demanda le mage. Il désigna une toute petite fille qui se pencha hors de la trajectoire de son doigt comme s’il était chargé. Elle devait avoir sept ans et tenait un jouet à la main, un petit lapin.

« Comment tu t’appelles ?

— Une Perle Favorite, Grand Mage !

— Et qu’est-ce que tu fais dans l’Armée rouge ?

— J’ai gagné une médaille parce que j’ai collé des affiches, Grand Mage !

— Quoi ? Qui disaient “Faites que de légers désagréments arrivent à nos ennemis, s’il vous plaît” ? Ce genre de truc ?

— Euh... répondit la fillette en implorant Papillon du regard.

— La rébellion ne nous est pas facile, avoua la jeune femme. Nous manquons... d'expérience.

— Eh bien, je suis là pour vous dire qu'on n'arrive à rien en chantant des chansons, en collant des affiches et en se battant à mains nues, fit Rincevent. Surtout contre de vrais soldats avec de vraies armes. Vous... » Sa voix mourut lorsqu'il s'aperçut qu'une centaine de paires d'yeux l'observaient attentivement et qu'autant d'oreilles écoutaient chacune de ses paroles.

Des paroles qu'il repassa dans la chambre d'écho de son crâne. Il avait déclaré « Je suis là pour vous dire... » Il tendit les mains devant lui et les agita frénétiquement. « ... Enfin, ce n'est pas à moi de vous dire ce qu'il faut faire, termina-t-il.

— Très juste, approuva Deux Herbes à Feu. Nous triompherons parce que l'Histoire est de notre côté.

— Nous triompherons parce que le Grand Mage est de notre côté, rectifia sèchement Papillon.

— Je vais vous dire une chose ! s'écria Rincevent. Moi, je me ferais davantage confiance qu'à l'Histoire ! Oh, merde, qu'est-ce que je raconte ?

— Tu aideras donc Trois Bœufs Attelés, fit Papillon.

— S'il te plaît ! » implora Fleur de Lotus.

Rincevent la regarda et aperçut les larmes au coin de ses yeux, puis il se tourna vers la bande de jeunes gens intimidés qui croyaient réellement possible de battre une armée en chantant des chansons entraînantes.

Il ne voyait qu'une chose à faire, à bien y réfléchir.

Il pouvait jouer le jeu pour l'instant et mettre les bouts à la première occasion. La colère de Papillon ne prêtait pas à rire, mais une pointe de fer, c'était une pointe de fer. Évidemment, il se sentirait un moins que rien, se ferait l'effet de ne pas valoir un clou. Mais justement, s'il ne valait pas un clou, il ne vaudrait peut-être pas non plus qu'on gâche une pointe pour sa tête.

Le monde comptait trop de héros et n'avait aucun besoin d'un autre. Alors qu'il n'existait qu'un seul Rincevent qui se devait donc, par égard pour le monde, de rester en vie aussi longtemps que possible.



Une auberge. Une cour. Et un corral pour les bagages.

S'y côtoyaient de gros coffres de voyage, assez volumineux pour transporter les besoins de toute une maisonnée pendant quinze jours. Des valises d'échantillons de commerçants, simples boîtes carrées sur des jambes rudimentaires. Des nécessaires de voyage aux lignes pures.

Ils traînaient des pieds, sans but, dans leur enclos. De temps en temps on entendait le cliquetis d'une poignée ou le grincement d'une charnière, à l'occasion un claquement de couvercle et les chocs sourds de boîtes s'efforçant de s'écarter.

Trois de ces bagages étaient gros et recouverts de cuir clouté. Ils rappelaient les accessoires de voyage qui rôdent devant les hôtels miteux et font des réflexions suggestives aux sacs à main.

L'objet de leur attention, une malle plus petite au couvercle marqueté et aux pieds délicats, avait déjà reculé autant qu'elle le pouvait dans un angle.

Un grand couvercle hérissé de pointes s'ouvrit deux fois en grinçant lorsque le coffre le plus imposant s'approcha.

La malle plus petite avait battu si loin en retraite que ses jambes postérieures essayaient d'escalader la barrière de l'enclos.

Un bruit de pieds nombreux en pleine course parvint de l'autre côté du mur de la cour. Il se rapprocha puis s'arrêta soudain.

Suivit un claquement sec comme en produirait un objet rebondissant sur le toit tendu d'une charrette.

L'espace d'un instant, sur fond de lune montante, apparut la forme de quelque chose qui effectuait lentement un saut périlleux dans l'air du soir.

La forme atterrit lourdement devant les trois gros coffres, se redressa d'un bond et chargea.

Divers voyageurs finirent par sortir en masse dans la nuit, mais la cour était déjà jonchée de vêtements piétinés. On découvrit trois coffres noirs cabossés et mutilés, qui grattaient les tuiles et se bousculaient dans leur empressement à se hisser

le plus haut possible. D'autres, pris de panique, avaient défoncé le mur et pris la fuite en rase campagne.

On finit par tous les retrouver sauf un.



Les membres de la Horde se sentaient assez fiers d'eux lorsqu'ils s'attablèrent pour dîner. Ils se conduisaient, songea monsieur Cervelas, comme des gamins qui viennent de recevoir leur premier pantalon long.

Ce qui était le cas. Chacun avait le sien en plus d'une longue robe grise.

« On a couru les magasins, fit Caleb d'un air important. On a tout payé avec de l'argent. On est habillés comme des civilisés.

— Oui, c'est vrai », convint monsieur Cervelas avec indulgence. Il espérait qu'ils ne découvriraient pas de quel genre de civilisés il s'agissait avant d'avoir tous quitté le pays. Pour l'instant, les barbes posaient un problème. Ceux qui portaient ce type de tenue dans la Cité interdite en étaient en principe dépourvus. Ils étaient connus pour ça. À la vérité, ils étaient davantage connus pour être dépourvus d'autres attributs, mais, par voie de conséquence, également de barbe.

Cohen s'agita. « Ça gratte, fit-il. C'est un pantalon, hein ? J'en ai encore jamais porté. Et des chemises non plus. À quoi ça avance, une chemise qui fait pas cote de mailles ?

— On s'est tout de même bien débrouillés », dit Caleb. Il avait poussé le sacrifice jusqu'à se faire raser, ce qui avait obligé le barbier, pour la première fois de sa carrière, à se servir d'un burin. Il n'arrêtait pas de frotter son menton imberbe à la peau rose comme celle d'un bébé.

« Ouais, on est vraiment civilisés, constata Vincent.

— Sauf au moment où t'as flanqué le feu au commerçant, fit Gars Popaul.

— Nan, rien qu'un peu.

— Quedonc ?

— Prof ?

— Oui, Cohen ?

— Pourquoi t’as dit au marchand de feux d’artifice que tous ceux que tu avais connus étaient morts brusquement ? »

Le pied de monsieur Cervelas tapotait doucement le gros paquet sous la table, à côté d’un chaudron tout neuf.

« Pour qu’il ne se pose pas de questions sur ce que j’achetais, répondit-il.

— Cinq mille pétards ?

— Quedonc ?

— Eh bien... fit monsieur Cervelas, est-ce que je vous ai déjà dit qu’après avoir enseigné la géographie à la Guilde des Assassins et à la Guilde des Plombiers j’ai exercé quelques trimestres à la Guilde des Alchimistes ?

— Les alchimistes ? Tous des cinglés, commenta Flagorne.

— Mais ils sont passionnés de géographie, poursuivit monsieur Cervelas. J’imagine qu’il leur faut savoir où ils ont atterri. Mangez, messieurs. La nuit risque d’être longue.

— C’est quoi, cette bouffe ? demanda Flagorne en transperçant quelque chose de sa baguette.

— Euh... du chow-chow, répondit monsieur Cervelas.

— J’vois bien que c’est pas du chaud-froid. J’veus demande quelle viande c’est ?

— Je vous l’ai dit, du chow-chow. Une espèce de... euh... de chien. » La Horde le regarda. « C’est tout à fait normal, s’empressa-t-il de dire avec la sincérité de celui qui a commandé pour sa part des pousses de bambou et du fromage de soja.

— J’ai mangé de tout, dit Flagorne, mais pas question que j’mange du chien. J’avais un chien, dans l’temps. Vagabond.

— Ouais, fit Cohen. Celui qu’avait un collier à pointes ? Et qui bouffait les gens ?

— Cause toujours, c’était un ami pour moi, dit Flagorne en repoussant sa viande.

— Et il flanquait la rage à tout le monde. J’veis manger ta part. Commande-lui du poulet, Prof.

— J’ai mangé un type, une fois, marmonna Hamish le Fou. Durant un siècle, que c’était.

— Vous avez mangé quelqu’un ? dit monsieur Cervelas en faisant signe au serveur.

— Rien qu’une jambe.

- C'est épouvantable !
- Pas avec de la moutarde. »

Juste au moment où je croyais les connaître, songea monsieur Cervelas...

Il tendit la main vers son verre de vin. Les membres de la Horde l'imitèrent en l'observant attentivement.

« Un toast, messieurs, fit-il. Et souvenez-vous, on ne lampe pas. On risque de se mouiller les oreilles. On sirote, c'est tout. À la civilisation ! »

Chaque membre y alla de son toast.

« “Pcharn'kov²² !”

- “Couchez-vous par terre, y aura pas de blessés !”
- “Puisses-tu vivre dans un pantalon passionnant !”
- “C'est quoi le mot magique ? Donne-le-moi !”
- “Mort à la plupart des tyrans !”
- Quedonc ? »



« Les murs de la Cité interdite font douze mètres de haut, dit Papillon. Et les portes sont en cuivre. Il y a des centaines de gardes. Mais nous, bien sûr, nous avons le Grand Mage.

— Qui ça ?

— Toi.

— Pardon, j'avais oublié.

— Oui », fit Papillon en jugeant longuement Rincevent du regard. Elle lui rappela certains professeurs qui le jugeaient de la même façon quand il avait obtenu de bonnes notes à un examen rien qu'en devinant les réponses.

Il baissa vite les yeux sur les gribouillages au charbon de bois de Fleur de Lotus.

Cohen aurait su quoi faire, lui, songea-t-il. Il se serait ouvert la route en massacrant tout le monde. Jamais il ne lui viendrait à l'idée d'avoir peur ni de s'inquiéter. L'homme dont on a besoin en pareille situation.

²² Qu'on te tranche les pieds et qu'on les enterre à plusieurs mètres de ton cadavre, comme ça ton fantôme ne marchera pas.

« Tu disposes sûrement de sortilèges magiques capables de renverser les murs », dit Fleur de Lotus.

Rincevent se demanda ce qu'on lui ferait quand on s'apercevrait de la supercherie. Pas grand-chose, conclut-il, si j'ai déjà mes jambes à mon cou. Évidemment, on maudirait sa mémoire et on le traiterait de tous les noms, mais il en avait l'habitude. Bâtons et cailloux peuvent me briser les os, songea-t-il. Il sentait confusément qu'il manquait une deuxième partie à ce dicton étranger, mais il n'y avait jamais attaché d'importance parce que la première retenait toujours toute son attention.

Même le Bagage l'avait abandonné. Une bonne nouvelle d'une importance mineure, mais il regrettait le piétinement des petites jambes...

« Avant qu'on commence, dit-il, je crois que vous devriez chanter une chanson révolutionnaire. »

L'idée plut. Profitant du chant, Rincevent se glissa jusqu'à Papillon qui lui adressa un sourire entendu.

« Vous savez que je ne peux pas faire ça !

— Le Maître a dit que tu ne manquais pas de ressource.

— Je ne peux pas percer un trou dans un mur par magie !

— Je suis sûre que tu trouveras une solution. Et... Grand Mage ?

— Oui, quoi ?

— Perle Favorite, l'enfant avec le petit lapin...

— Oui ?

— Le cadre, c'est tout ce qu'elle a. C'est la même chose pour un grand nombre d'entre eux. Quand les seigneurs de la guerre combattent, des tas de gens meurent. Des parents. Tu comprends ? J'étais une des premières à lire *Ce que j'ai fait pendant mes vacances*, Grand Mage, et ce que j'y ai vu, c'est un imbécile qui, pour une raison inconnue, a toujours de la chance. Grand Mage... j'espère pour le bien de tous que tu as beaucoup de chance. Surtout pour ton bien à toi. »



Les fontaines gazouillaient dans les cours de l'empereur du Soleil. Les paons poussaient leur cri, un ramage loin de se rapporter à leur plumage. Les arbres d'agrément jetaient leur ombre comme eux seuls savent le faire, avec beaucoup d'agrément.

Les jardins occupaient le cœur de la Cité et on y entendait les bruits de l'extérieur, mais assourdis grâce à la paille répandue tous les jours dans les rues les plus proches et aussi parce que le moindre écho jugé trop fort aurait valu à son responsable un bref séjour en prison.

De tous les jardins, le plus esthétiquement réussi restait celui qu'avait dessiné le premier empereur, Un Miroir Solaire. Il se composait exclusivement de graviers et de pierres, mais ratissés adroitement et disposés comme par un torrent de montagne doté d'un sens artistique raffiné. C'est là qu'Un Miroir Solaire, sous le règne de qui avait été unifié l'Empire et bâtie la Grande Muraille, venait se rafraîchir l'esprit et s'attarder sur l'unité essentielle de toutes choses, tout en buvant du vin dans le crâne d'un ennemi voire d'un jardinier trop maladroit au râteau.

Pour l'heure, le jardin était occupé par Deux Petits Pêhnis, le maître du protocole, qui venait là parce qu'il trouvait le décor bénéfique pour ses nerfs.

C'était peut-être le chiffre deux, avait-il toujours songé. Un chiffre de naissance néfaste. Qu'on l'ait appelé Petit Pêhnis n'était qu'un détail indélicat, comme une fiente de mouette sans importance après le gros tas d'excrément de buffle que le Ciel avait déversé dans son horoscope. Même s'il devait reconnaître qu'il n'avait rien arrangé en acceptant le poste de maître du protocole.

L'idée lui avait paru excellente à l'époque. Il s'était élevé doucement dans le service public agatéen en maîtrisant les arts indispensables à la pratique du gouvernement et de l'administration (comme la calligraphie, l'origami, la composition florale et les cinq formes merveilleuses de la poésie). Il avait consciencieusement exécuté les tâches qu'on lui avait confiées et à peine remarqué que le service public ne comptait plus autant de membres de haut niveau qu'avant, puis un jour un tas de grands mandarins – la plupart beaucoup plus

grands que lui, s'était-il aperçu plus tard – s'étaient précipités sur lui alors qu'il s'efforçait de trouver une rime à « fleur d'oranger » et l'avaient félicité pour sa promotion : c'était lui le nouveau maître.

L'événement remontait à trois mois.

Et parmi toutes les pensées qu'il avait eues au cours de ces trois derniers mois, il en était une scandaleuse : il avait fini par croire que l'empereur du Soleil n'était pas en fait le seigneur du Ciel, le pilier du Firmament ni le grand fleuve des Bienfaits, mais un fou malfaisant dont on n'avait que trop différé la mort.

Une pensée épouvantable. C'était comme détester la maternité et le poisson cru, ou trouver à redire à la lumière du jour. La plupart des gens acquièrent leur conscience sociale durant leur jeunesse, au cours de cette brève période entre le moment où ils quittent l'école et celui où ils décident que l'injustice n'est pas forcément répréhensible, et s'en découvrir soudain une à soixante ans lui avait fait comme un choc.

Il n'avait rien contre les Règles d'Or, non. Il trouvait logique qu'on tranche les mains d'un homme enclin à voler. On l'empêchait de recommencer et donc de se souiller l'âme. Il fallait exécuter le paysan qui ne pouvait pas payer ses impôts afin de lui éviter les tentations de l'indolence et du désordre public. Et comme le Ciel avait créé l'Empire en tant que seul vrai monde d'êtres humains, les pays extérieurs n'étant peuplés que de fantômes, c'était certainement pour qu'on exécute ceux qui mettaient en doute cette vérité.

Mais il sentait que ces châtiments ne prêtaient pas à rire. Ils ne participaient pas du plaisir, seulement de la nécessité.

De quelque part au loin lui parvinrent les cris. L'empereur jouait encore aux échecs. Il préférait jouer avec des pièces vivantes.

Ce que savait Deux Petits Pêhnis lui pesait. L'Empire avait connu de meilleurs temps. Il le savait désormais. Tout n'avait pas été comme aujourd'hui. Les empereurs n'étaient pas des clowns cruels dont le voisinage était aussi sûr que des bancs de vase à la saison des crocodiles. Une guerre civile ne se déclarait pas forcément dès qu'un empereur mourait. Les seigneurs de la

guerre ne dirigeaient pas le pays. Le peuple avait des droits autant que des devoirs.

Puis un jour on avait remis la succession en question, une guerre avait éclaté, et depuis tout allait de travers.

Bientôt, dans le meilleur des cas, l'empereur allait mourir. Un enfer spécial l'attendait, pas de doute. Suivrait la bataille habituelle, puis un nouvel empereur monterait sur le trône et, s'il avait beaucoup de chance, Deux Petits Pêhnis serait décapité, comme finissaient souvent ceux qui avaient accédé à de hautes fonctions sous un précédent dirigeant. Un sort plutôt convenable selon les normes actuelles, puisqu'on risquait désormais de se faire décapiter pour avoir interrompu les pensées de l'empereur ou s'être trouvé à la mauvaise place.

À cet instant, deux Petits Pêhnis entendit des fantômes. Juste sous ses pieds. Ils parlaient une langue étrange et les oreilles du maître du protocole n'y entendirent qu'une succession de sons.

« Où on est, merde ? »

— *Quelque part sous le palais, j'en suis sûr. Cherchez une autre bouche d'égout au plafond...*

— *Quedonc ?*

— *J'en ai plein l'dos de pousser cette saleté de fauteuil roulant !*

— *Après ça, je me prends un bain chaud, c'est moi qui vous l'dis.*

— *C'est ça que vous appelez entrer dans une ville ? C'est ça que vous appelez entrer dans une ville ? Dans la flotte jusqu'à la ceinture ? Jamais on est entrés dans une... fichue ville comme ça quand j'accompagnais Bruce le Rossard ! On entre dans une... courtisane de ville en l'envahissant avec mille cavaliers, c'est comme ça qu'on prend une ville... !*

— *Ouais, mais y a pas assez de place pour eux dans ce conduit. »*

Les voix étaient caverneuses, elles donnaient une impression d'écho. Intrigué autant que fasciné, Deux Petits Pêhnis les suivit, foula le gravier entretenu avec une étourderie pour laquelle le concepteur des lieux, amoureux de paix et de tranquillité, lui aurait aussitôt fait arracher la langue.

« Pourrions-nous nous dépêcher, s'il vous plaît ? J'aimerais que nous soyons sortis d'ici quand le chaudron sautera, et je n'ai pas eu vraiment le temps de faire des essais avec les détonateurs.

— J'comprends toujours pas cette histoire de chaudron, Prof.

— J'espère que tous ces pétards vont ouvrir un trou dans le mur.

— D'accord ! Alors pourquoi on est pas là-bas ? Qu'est-ce qu'on fait tous dans ce conduit ?

— Parce que tous les gardes vont courir voir ce qui a explosé.

— D'accord ! Alors on devrait tous être là-bas !

— Non ! Ici, Cohen. C'est ce qu'on appelle un leurre. C'est... plus civilisé de cette façon. »

Deux Petits Pêhnis pressa son oreille par terre.

« C'est quoi, déjà, la peine pour être entré dans la Cité interdite, Prof ?

— Je crois que c'est une punition qui tient de la pendaison, de l'éviscération et de l'écartèlement. Alors, vous voyez, c'est une bonne idée de... »

Suivit un léger bruit de pieds qui pataugent.

« Comment ils éviscèrent, au fait ?

— Je crois qu'ils vous sectionnent les entrailles et qu'ils vous les montrent.

— Pour quoi faire ?

— Je ne sais pas vraiment. Pour voir si vous les reconnaissez, j'imagine.

— Quoi ? Comme : “Ouaip, ça, c'est mes reins. Ouaip, ça, c'est mon p'tit-déjeuner” ?

— Comment ils écartèlent ? Ils te mettent en quartiers, c'est ça, ils te donnent un logement ?

— Je ne crois pas, vu le contexte. »

Pendant un instant il n'y eut d'autre bruit que les éclaboussures de six paires de pieds et le couinement de ce qui devait être une roue.

« Dis, et comment ils pendent ? Comme un cerf ? Non, ils pendent à mort, sûrement.

— *Pardon ?*

— *Ha, ha, ha... excuse-moi, excuse-moi. »*

Deux Petits Pêhnis trébucha sur un bonsaï de deux cents ans et se cogna la tête contre un caillou choisi pour sa sérénité fondamentale. Quand il reprit conscience, quelques secondes plus tard, les voix avaient disparu. Mais ne les avait-il pas rêvées ?

Des fantômes. Ils se faisaient nombreux ces temps-ci. Deux Petits Pêhnis regretta de ne pas avoir de pétards à répandre ici et là.

Tenir le poste de maître du protocole était plus difficile que trouver une rime à « fleur d'oranger ».



Des torches éclairaient les ruelles de Hunghung. Suivi d'une armée rouge jacassante, Rincevent monta sans hâte excessive vers le mur de la Cité interdite.

Nul ne connaissait mieux que lui son incompetence en magie. Il avait toujours bénéficié de hasards.

Il ne doutait donc pas que, s'il agitait une main et prononçait des formules magiques, le mur ne serait, selon toutes probabilités, qu'un peu moins criblé de trous qu'à présent.

Il trouvait dommage de décevoir Fleur de Lotus dont le corps lui rappelait une assiette de frites dentelées, mais il était temps pour elle d'apprendre qu'on ne pouvait pas compter sur les mages.

Ensuite, il s'en irait de ce pays. Qu'est-ce que Papillon pourrait lui faire s'il échouait après avoir essayé ? Et, à sa grande surprise, il se surprit à espérer qu'en partant il aurait l'occasion d'envoyer son poing dans l'œil d'Herbes. Il n'en revenait pas que les autres ne décèlent pas ce qu'il était en réalité.

Cette section de mur se situait entre des portes. La vie de Hunghung clapotait contre ses moellons comme une mer bourbeuse ; on voyait des étals et des baraques partout. Rincevent avait cru que les habitants d'Ankh-Morpork passaient

leur temps dans la rue, mais c'étaient des agoraphobes à côté des Hunghungais. Obsèques (avec pétards de circonstance), mariages et cérémonies religieuses se déroulaient en même temps, au milieu des activités habituelles du marché telles que l'abattage sauvage du bétail et la prise de bec de haut niveau.

Herbes désigna du doigt un pan de mur libre où s'empilait du bois de construction.

« Là-bas, Grand Mage, ricana-t-il. Ne te fatigue pas trop. Un petit trou devrait suffire.

— Mais il y a des centaines de gens autour !

— Ça pose un problème pour un grand mage comme toi ? Tu ne peux pas y arriver quand on te regarde, peut-être ?

— Je ne doute pas que le Grand Mage va nous étonner, fit Papillon.

— Quand le peuple aura vu la puissance du Grand Mage, il en reparlera éternellement ! ajouta Fleur de Lotus.

— Sûrement », marmonna Rincevent.

Les membres du cadre se turent, ce qu'on ne remarquait qu'en observant leurs bouches fermées. La rumeur du marché eut tôt fait de combler le vide que laissait leur silence.

Rincevent se retroussa les manches.

Il n'était même pas sûr de connaître un sortilège pour faire exploser...

Il agita vaguement une main.

« Moi, je me reculerais, vous tous, fit Herbes en se fendant d'un sourire déplaisant.

— *Quanti canícula illa in fenestra ?* dit Rincevent. Euh... »

Il fixa désespérément le mur et, grâce à la perception affûtée dont bénéficient les individus prêts à basculer dans la terreur, remarqua un chaudron à moitié dissimulé au milieu du bois de construction. Une petite ficelle rougeoyante y avait l'air attachée.

« Euh... fit-il, on dirait que...

— Des problèmes ? » lança méchamment Herbes.

Rincevent redressa les épaules.

« ... », dit-il.

Suivit un bruit rappelant de la guimauve tombant dans une assiette, et tout ce qui se trouvait devant lui vira au blanc.

Puis le blanc devint un rouge veiné de noir et la déflagration épouvantable lui claqua des mains sur les oreilles.

Un morceau de quelque chose de rougeoyant en forme de croissant faucha le sommet de son chapeau et s'enfonça dans la maison la plus proche qui prit feu.

Une forte odeur de sourcils roussis se répandit.

Une fois les débris retombés, Rincevent vit un grand trou dans le mur. Les briques sur son pourtour, désormais de la céramique portée au rouge, se mirent à refroidir avec des crépitements.

Il baissa les yeux sur ses mains noires de suie.

« Bon sang, fit-il avant d'ajouter : D'ac-cord ! »

Puis il se retourna et voulut déclarer : « Qu'est-ce que vous dites de ça, hein ? » Mais sa voix mourut lorsqu'il lui apparut que tout le monde gisait par terre.

Un canard l'observait d'un œil méfiant depuis sa cage. Vu la faible protection qu'offraient les barreaux, il s'ornait d'un motif de plumes alternativement naturelles et artificielles.

Il avait toujours voulu faire de la magie de cette façon-là. Il l'avait toujours parfaitement imaginé. Il n'avait jamais pu y arriver, voilà tout...

Un groupe de gardes apparut dans la brèche. L'un d'eux, dont la férocité du casque laissait entendre qu'il s'agissait d'un officier, contempla d'un œil noir le trou calciné puis Rincevent.

« C'est vous qui avez fait ça ? demanda-t-il.

— Reculez ! brailla un Rincevent ivre de pouvoir. Je suis le Grand Mage, moi ! Vous voyez ce doigt ? Ne m'obligez pas à m'en servir ! »

L'officier adressa un signe de tête à deux de ses hommes.

« Saisissez-le. »

Rincevent fit un pas en arrière. « Je vous préviens ! Le premier qui pose la main sur moi mangera des mouches et sautera jusqu'à la fin de ses jours ! »

Les gardes avancèrent avec la détermination de ceux qui sont prêts à risquer l'incertitude de la magie contre l'assurance d'un châtiment pour refus d'obéissance.

« Reculez ! Ça pourrait partir ! Bon, d'accord, puisque vous m'y forcez... » Il agita la main. Il claqua plusieurs fois des doigts. « Euh... »

Les gardes, après avoir vérifié qu'ils se trouvaient toujours sous la même forme, lui empoignèrent chacun un bras.

« L'effet est sans doute à retardement, hasarda-t-il tandis que les hommes le serraient plus fort. Sinon, est-ce que ça vous intéresse d'entendre une citation célèbre ? » ajouta-t-il. Ses pieds furent soulevés de terre. « Non, hein ? »

On amena le mage, dont les pieds pédalaient distraitemment dans le vide, devant l'officier.

« À genoux, rebelle ! ordonna l'officier.

— J'aimerais bien, mais...

— J'ai vu ce que tu as fait au capitaine Quatre Renards Blancs !

— Quoi ? Qui c'est ?

— Conduisez... le... à... l'empereur. »

Alors qu'on l'entraînait, Rincevent vit, le temps d'un éclair, les gardes encercler l'Armée rouge et des épées étinceler...



Une plaque de métal vibra un instant puis tomba par terre.
« Fais gaffe !

— J'ai pas l'habitude de faire gaffe ! Bruce le Rossard, il faisait pas g...

— Lâche-nous avec ton Bruce le Rossard !

— Eh ben, va t'faire voir aussi !

— Quedonc ?

— Il y a quelqu'un dehors ? »

Cohen passa la tête hors du conduit. La salle était sombre et humide ; des tuyaux et des rigoles couraient partout. L'eau s'écoulait de tous côtés afin d'alimenter des fontaines et des réservoirs.

« Non, fit-il d'un air déçu.

— Très bien. Tout le monde sort de là-dedans. »

Dans un concert de jurons sonores et de raclements de métal, on manœuvra le fauteuil roulant d'Hamish afin de l'amener dans la longue cave au plafond bas.

Monsieur Cervelas gratta une allumette tandis que la Horde s'éparpillait pour étudier les lieux.

« Félicitations, messieurs, dit-il. Je crois que nous sommes dans le palais.

— Ouais, fit Flagorne. On a conquis un tuyau à la c... à l'appareil génital féminin. À quoi ça nous avance ?

— On pourrait le violer, proposa Caleb avec de l'espoir dans la voix.

— Hé, cette espèce de roue, ça tourne...

— C'est quoi, un tuyau à l'appareil génital féminin ?

— À quoi ça sert, ce levier ?

— Quedonc ?

— On trouve une porte, on surgit à toute vitesse et on tue tout l'monde, qu'est-ce que vous en dites ? »

Monsieur Cervelas ferma les yeux. La situation avait un air de déjà vu, et maintenant il se rappelait. Il avait un jour emmené toute une classe en sortie éducative à l'armurerie municipale. Sa jambe droite le faisait encore souffrir quand le temps était à la pluie.

« Non, non, *non* ! fit-il. À quoi ça nous avancerait ? Gars Popaul, s'il vous plaît, n'actionnez pas ce levier.

— Ben moi, je m'sentirais mieux, déjà, dit Cohen. J'ai tué personne de la journée, à part un garde, mais ça compte à peine.

— Souvenez-vous que nous sommes ici pour voler, pas pour assassiner, poursuivit monsieur Cervelas. Maintenant, s'il vous plaît, ôtez-moi vos tenues de cuir mouillées et passez vos beaux habits neufs.

— Ça me plaît pas, fit Cohen en enfilant une chemise. J'aime qu'on sache qui j'étais.

— Ouais, renchérit Gars Popaul. Sans notre cuir et nos cottes de mailles, tout l'monde va nous prendre pour une bande de vieux.

— Exactement, dit monsieur Cervelas. Ça fait partie du subterfuge.

— Un genre de tactique ? demanda Cohen.

— Oui.

— D'accord, mais moi, ça me plaît pas, fit Vieux Vincent. Supposez qu'on gagne ? Quel genre de chansons vont chanter les troubadours sur des gars qu'ont investi une ville en passant par un tuyau ?

— Un tuyau drôlement sonore, précisa Gars Popaul.

— Ils chanteront rien de tout ça, assura Cohen. Quand on paye un troubadour ce qu'il faut, il chante ce qu'on veut. »

Une volée de marches humides menait à une porte. Monsieur Cervelas était déjà en haut, l'oreille aux aguets.

« C'est vrai, fit Caleb. À ce qu'on dit, celui qui paye le musicien impose la musique.

— Seulement, messieurs, souligna un monsieur Cervelas aux yeux brillants, celui qui tient un couteau sous la gorge du musicien écrit la symphonie. »



L'assassin progressait lentement dans les appartements du seigneur Hong.

Il s'agissait d'un des meilleurs éléments de la guilde réduite mais très sélective de Hunghung, et il n'avait rien d'un rebelle. Il détestait les rebelles. C'étaient invariablement des pauvres qui avaient donc peu de chances de devenir des clients.

Son mode de déplacement était aussi original que prudent. Il évitait de toucher le plancher ; le seigneur Hong avait la réputation d'accorder ses lames de parquet comme un musicien accorde son instrument. L'homme se servait essentiellement des meubles et des paravents décoratifs, et parfois même du plafond.

Il était un expert en la matière. Lorsqu'un messenger entra dans la salle par une porte au loin, il se figea un instant, puis reprit sa progression parfaitement rythmée vers sa proie, en s'arrangeant pour que les pas lourds du nouvel arrivant couvrent les siens.

Le seigneur Hong se forgeait une nouvelle épée. Le pliage du métal et tous les stades fastidieux mais essentiels de la chauffe

et du martelage contribuaient, s'apercevait-il, à lui clarifier les idées. Trop de cogitation pure ne valait rien pour l'esprit. Le seigneur Hong aimait de temps en temps se servir de ses mains.

Il replongea l'épée dans le fourneau et actionna plusieurs fois le soufflet.

« Oui ? » fit-il. Le messenger, prostré au ras du plancher, redressa la tête.

« Bonne nouvelle, ô seigneur. Nous avons capturé l'Armée rouge !

— Eh bien, pour une nouvelle, c'est une bonne nouvelle, reconnut le seigneur Hong sans cesser de surveiller le changement de couleur de la lame. Y compris celui qu'ils appellent le Grand Mage ?

— Parfaitement ! Mais il n'est pas si grand que ça, ô seigneur », rectifia le messenger.

Son enthousiasme s'évanouit lorsque le seigneur Hong haussa un sourcil.

« Vraiment ? Au contraire, je le soupçonne de détenir des pouvoirs immenses et dangereux...

— Oui, ô seigneur ! Je ne voulais pas dire...

— Veillez à ce qu'on les enferme tous. Et envoyez un message au capitaine Cinq Hommes Hong pour qu'il exécute les ordres que je lui ai donnés aujourd'hui.

— Oui, ô seigneur !

— Et maintenant, debout ! »

Le messenger se releva en tremblant. Le seigneur Hong enfila un gant épais et tendit la main vers la poignée de l'épée. Le fourneau rugit.

« Du cran, mon vieux !

— Seigneur !

— Maintenant ouvrez grand vos yeux ! »

Un ordre inutile. Le seigneur Hong scruta le masque de terreur, surprit l'ombre d'un déplacement, hocha la tête puis, d'un seul mouvement digne d'un danseur de ballet, retira la lame crachotante du fourneau, virevolta, se fendit...

Suivirent un cri bref et un long sifflement.

Le seigneur Hong laissa l'assassin s'écrouler. Puis il libéra l'épée d'une traction avant d'en examiner la lame fumante...

« Hmm, fit-il. Intéressant... »

Son regard tomba sur le messager. « Vous êtes toujours là ?

— Non, seigneur !

— Alors, qu'est-ce que vous attendez ? »

Le seigneur Hong tourna l'épée vers la lumière et en inspecta le tranchant.

« Et, euh... est-ce que j'envoie des serviteurs pour enlever le... euh... le corps ?

— Comment ? fit le seigneur Hong, tout à ses pensées.

— Le corps, seigneur Hong ?

— Quel corps ? Oh. Oui. Occupez-vous-en. »



Les murs étaient joliment décorés. Même Rincevent le remarqua, et pourtant ils défilèrent sous ses yeux comme l'éclair. Certains s'ornaient d'oiseaux peints merveilleux, ou de panoramas de montagnes, ou de frondaisons dont l'artiste avait su rendre, en deux coups de pinceau seulement, les détails délicats de chaque feuille et chaque bouton.

Des lions de céramique se cabraient sur des piédestaux de marbre. Des vases plus grands que Rincevent bordaient les couloirs.

Des portes laquées s'ouvrirent devant les gardes. Rincevent eut fugitivement conscience de salles immenses, décorées et vides qui s'étendaient de chaque côté. Ils franchirent enfin une nouvelle série de portes et on le jeta sur un parquet.

En de telles circonstances, pour ce qu'il en savait, il valait mieux ne pas lever les yeux.

Une voix zélée finit par lancer : « Qu'as-tu à dire pour ta défense, misérable vermine ?

— Ben, je...

— Silence ! »

Ah. C'était donc le genre d'entretien qu'il allait subir.

Une voix différente, vieille, cassée, au souffle court, demanda : « Où est le grand... vizir ?

— Il s'est retiré dans ses appartements, ô Votre Grandeur. Il a dit qu'il avait un mal de tête.

— Convoquez-le tout... de suite.

— Certainement, ô Votre Grandeur. »

Rincevent, le nez plaqué par terre, émit de nouvelles hypothèses. Un grand vizir, c'était toujours mauvais signe ; en général qu'on allait proposer des chevaux sauvages et des chaînes chauffées au rouge. Et quand on appelait quelqu'un Votre Grandeur, il ne fallait pas compter faire appel de la décision.

« C'est un... rebelle, non ? » La phrase était davantage soufflée qu'articulée.

« En effet, ô Votre Grandeur.

— Je crois que j'aimerais le... voir de plus près. »

Une onde de murmures laissa entendre que la demande surprenait un certain nombre de personnes présentes. Suivit un raclement de meuble qu'on déplace.

Rincevent crut apercevoir une couverture à la limite de sa vision. On faisait rouler un lit sur le plancher...

« Mettez-moi ça... debout. » Le gargouillis durant la suspension de la phrase rappelait les dernières gouttes d'eau dévalant le trou de vidange d'une baignoire. Ou l'aspiration mouillée d'une vague qui se retire.

Une fois de plus, un coup de pied atterrit dans les reins de Rincevent, formulant clairement la demande habituelle dans l'espéranto de la brutalité. Le mage se leva.

Il s'agissait bien d'un lit, et sans doute du plus grand qu'il avait jamais vu. Un vieil homme emmailloté dans des brocards y disparaissait au milieu des oreillers. Rincevent n'avait jamais vu personne à l'air aussi malade. Le visage était pâle, d'une pâleur verdâtre ; les veines lui ressortaient sous la peau des mains comme des vers de terre dans un bocal.

L'empereur avait toutes les qualifications pour faire un cadavre sauf, disons, la plus vitale.

« Alors... voilà le nouveau Grand Mage sur... qui nous avons tant lu, n'est-ce... pas ? » fit-il.

Quand il parlait, tout le monde attendait le dernier gargouillement en milieu de phrase.

« Ben, je... commença Rincevent.

— Silence ! » brailla un chambellan.

Rincevent haussa les épaules.

Il s'était demandé à quoi devait ressembler un empereur, mais il s'attendait davantage à un gros type aux doigts chargés de bagues. Parler à celui-ci frisait la nécromancie.

« Pouvez-vous nous montrer un autre tour de... magie, Grand Mage ? »

Rincevent lança un coup d'œil au chambellan. « Qu...

— Silence ! »

L'empereur agita vaguement la main, gargouilla sous l'effort et jeta à Rincevent un autre regard interrogateur. Rincevent décida de risquer le coup.

« J'en ai un bon, dit-il. Un tour de disparition.

— Vous pouvez le faire... maintenant ?

— Seulement si tout le monde ouvre toutes les portes et tourne le dos. »

L'expression de l'empereur ne changea pas. La cour se tut. Puis on eut l'impression d'entendre un grand nombre de petits lapins qu'on étouffait.

L'empereur riait. Une fois la chose évidente, tout le monde l'imita. Personne ne peut rire comme un homme qui met ses semblables à mort plus facilement qu'il ne va aux toilettes.

« Qu'allons-nous faire de... vous ? dit-il. Où est le... grand... vizir ? »

La foule s'écarta.

Rincevent risqua un regard en coin. Une fois entre les mains du grand vizir, on était mort. Les grands vizirs étaient toujours des intrigants mégalomanes. Ce qui devait faire partie des exigences pour l'obtention du poste : « Êtes-vous un dément sournois, conspirateur et félon ? Ah, bien, alors vous pouvez devenir mon ministre de confiance. »

« Ah, seigneur... Hong, fit l'empereur.

— Grâce ? suggéra Rincevent.

— Silence ! hurla le chambellan.

— Dites-moi, seigneur... Hong, dit l'antique empereur, quel serait le châtement pour un... étranger... qui s'introduit dans la Cité interdite ?

— Amputation de tous les membres, des oreilles et des yeux, et ensuite remise en liberté », répondit le seigneur Hong.

Rincevent leva la main. « Premier délit ? fit-il.

— Silence !

— Nous avons constaté qu'il n'y a que très rarement de deuxième délit, dit le seigneur Hong. Quelle est cette personne ?

— Je l'aime bien, fit l'empereur. Je crois que je vais... le garder. Il me fait... rire. »

Rincevent ouvrit la bouche.

« Silence ! brailla peut-être imprudemment le chambellan vu ce que venait de déclarer l'empereur.

— Euh... vous ne pourriez pas l'empêcher de crier “Silence !” chaque fois que je veux parler ? hasarda Rincevent.

— Certainement... Grand Mage », convint l'empereur. Il fit un signe de tête à des gardes. « Emmenez le... chambellan et tranchez-lui les... lèvres.

— Votre Grandeur, je...

— Et aussi les... oreilles. »

On entraîna le malheureux. Deux portes laquées se refermèrent en claquant. Les courtisans saluèrent son départ d'une salve d'applaudissements.

« Voulez-vous... le regarder les... manger ? proposa l'empereur en souriant joyeusement. C'est très a... amusant.

— Ahahaha, fit Rincevent.

— Une bonne décision, seigneur », approuva le seigneur Hong. Il tourna la tête vers Rincevent.

À la grande surprise du mage, et à sa grande horreur aussi, il cligna de l'œil.

« Ô Votre Grandeur... » Un courtisan grassouillet tomba à genoux, rebondit légèrement puis s'approcha nerveusement de l'empereur. « Je me demande, peut-être, s'il est très sage de se montrer aussi clément envers ce diable étr... »

L'empereur baissa les yeux. Rincevent aurait juré voir tomber de la poussière.

Un mouvement subtil parcourut la foule des courtisans. Sans qu'aucun d'eux ne paraisse se livrer à un acte aussi grossier que bouger les pieds, un espace de plus en plus large se formait néanmoins autour de l'homme à genoux.

Puis l'empereur sourit « Votre inquiétude a reçu un accueil... favorable », dit-il. Le courtisan risqua un sourire de soulagement « Mais, ajouta l'empereur, pas votre impertinence. Tuez-le lentement... sur plusieurs... jours.

— Aaargh !

— Oui, voi...là ! Beaucoup d'huile... bouillante !

— Excellente idée, ô seigneur », approuva le seigneur Hong. L'empereur revint à Rincevent.

« Je suis sûr que le... Grand Mage est mon ami, gargouilla-t-il.

— Ahahaha », fit Rincevent.

Il s'était déjà trouvé dans ce genre de situation, les dieux en étaient témoins. Mais toujours face à quelqu'un... enfin, quelqu'un qui ressemblait plutôt au seigneur Hong, et non à une espèce de cadavre qui avait manifestement une telle araignée dans le plafond qu'aucune mouche de raison n'avait la moindre chance d'y survivre.

« Nous allons tellement... nous amuser, dit l'empereur. J'ai lu... tout ce qui vous concerne.

— Ahahaha », fit Rincevent.

L'empereur agita une fois encore la main à l'adresse de la cour.

« Je vais maintenant me retirer », dit-il. Les courtisans s'agitèrent et bâillèrent ostensiblement. Visiblement, personne ne restait debout plus tard que lui.

« Empereur, fit le seigneur Hong d'une voix lasse, que voulez-vous qu'on fasse de votre Grand Mage ? »

Le vieillard posa sur Rincevent ce regard qu'on accorde à un cadeau une fois que les piles sont mortes.

« Rangez-le dans le... cachot spécial, répondit-il. Pour... l'instant.

— Oui, empereur », fit le seigneur Hong. Il hocha la tête à l'intention de deux gardes.

Rincevent réussit à jeter un bref regard en arrière tandis qu'on le traînait hors de la salle. L'empereur se rallongeait dans son lit mobile, comme s'il avait déjà oublié son mage.

« Il est fou, ou quoi ? dit-il.

— Silence ! »

Rincevent leva les yeux sur le garde qui venait de parler.

« Avec une grande gueule pareille, on risque de gros ennuis par ici », marmonna-t-il.



L'état général de l'humanité déprimait toujours le seigneur Hong. Elle lui paraissait souvent imparfaite. Elle manquait de concentration. Prenez l'Armée rouge. Si lui était un rebelle, l'empereur aurait déjà été assassiné depuis des mois et le pays serait désormais la proie des flammes, sauf les régions trop humides pour brûler. Mais ces rebelles-là ? Malgré tous ses efforts, l'activité révolutionnaire consistait pour eux à placarder furtivement une affiche proclamant une idiotie telle que : « Désagréments aux oppresseurs au moment qui leur conviendra ! »

Ils avaient voulu mettre le feu à des corps de garde. Bonne initiative. Une activité révolutionnaire digne de ce nom, sauf qu'ils avaient voulu prendre d'abord rendez-vous. Il en avait coûté de gros efforts au seigneur Hong pour que l'Armée rouge donne l'impression de remporter des victoires.

Eh bien, il leur avait fourni le Grand Mage auquel ils croyaient si dur. Ils n'avaient plus d'excuse maintenant. Et, vu son allure, le misérable était aussi lâche et dénué de talent qu'il l'avait espéré. Toute armée qu'il conduirait prendrait la fuite ou se ferait massacrer, laissant la voie libre à la contre-révolution.

La contre-révolution ne serait pas inefficace, elle. Le seigneur Hong y veillerait.

Mais il devait avancer d'un pas à la fois. Les ennemis rôdaient partout. Des ennemis méfiants. La route de l'ambitieux était un parquet « rossignol ». Un seul faux pas et les lames se mettraient à chanter. Ce serait dommage si le Grand Mage s'avérait un expert en serrures. Les hommes du seigneur Tang gardaient le quartier cellulaire ce soir. Évidemment, si l'Armée rouge devait s'échapper, on ne pourrait aucunement en blâmer le seigneur Tang...

Le seigneur Hong se permit de glousser tout bas tandis qu'il regagnait sans hâte ses appartements. Les preuves, voilà. Il ne fallait pas laisser traîner de preuves. Mais bientôt ça n'aurait plus d'importance. Rien ne valait une bonne grosse guerre pour unifier le peuple, et que le Grand Mage – entendez le chef de la terrible armée rebelle – soit un affreux fauteur de troubles étranger, c'était exactement l'étincelle qu'il fallait pour mettre le feu au pétard.

Ensuite... Ankh-Morpork [chien levant la patte].

Hunghung était une cité ancienne. La culture se fondait sur la coutume, l'appareil digestif du buffle d'eau commun et la trahison abjecte. Le seigneur Hong préconisait les trois, mais ils n'apportaient pas la domination du monde dont il était aussi un fervent partisan, à condition qu'elle lui revienne.

Si j'étais un grand vizir typique, songea-t-il en s'asseyant à sa table à thé, c'est là que je devrais ricaner.

Il préféra sourire tout seul.

Allait-il retourner voir sa boîte ? Non. Dans certains cas, l'attente augmente le plaisir, et le désir s'accroît quand l'effet se recule.



Le fauteuil d'Hamish le Fou fit tourner quelques têtes mais ne suscita aucun commentaire. La curiosité mal placée n'était pas un facteur de survie à Hunghung. Chacun poursuivit son travail, qui consistait apparemment à transporter indéfiniment des tas de papier dans les couloirs.

Cohen baissa les yeux sur ce qu'il tenait à la main. Au fil des décennies, il avait combattu avec toutes sortes d'armes : avec des épées, bien sûr, des arcs, des lances, des gourdins et... ma foi, à bien y réfléchir, avec à peu près n'importe quoi.

Sauf avec ça...

« Moi, ça m'plaît toujours pas, fit Flagorne. Pourquoi on porte des bouts de papelard ?

— Parce que personne ne fait attention aux gens qui ont des papiers à la main dans un endroit comme celui-ci, répondit monsieur Cervelas.

— Pourquoi ?

— Quedonc ?

— C'est... comme de la magie.

— Je m'sentirais mieux si j'avais une arme.

— À vrai dire, c'est peut-être la meilleure arme possible.

— Je sais, j viens de m'couper sur ma feuille, dit Gars Popaul en se suçant le doigt.

— Quedonc ?

— Réfléchissez, messieurs, fit monsieur Cervelas. Nous sommes là, à l'intérieur de la Cité interdite, et personne n'est mort !

— Oui. C'est bien ce qui nous fait... déféquer », dit Flagorne.

Monsieur Cervelas soupira. Flagorne avait une façon bien à lui de manier la langue. Ce qu'il disait importait peu ; curieusement, on entendait le mot auquel il pensait. Dans sa bouche, « chaussettes » prenait un tour grivois.



La porte se referma en claquant dans le dos de Rincevent. Suivit le bruit d'un verrou qu'on pousse.

Les prisons de l'Empire ressemblaient beaucoup à celles de chez lui. Quand on veut incarcérer un être aussi ingénieux que l'homme commun, on table sur le bon vieux barreau de fer à l'ancienne et de bons gros moellons. Une formule éprouvée que le pays avait, semble-t-il, adoptée depuis très longtemps.

Bon, il s'était manifestement taillé un beau succès auprès de l'empereur. Pour une raison quelconque, ça ne le rassurait pas. L'homme lui donnait la nette impression d'être au moins aussi dangereux pour ses amis que pour ses ennemis.

Il se souvint de Nouille Jackson, à l'époque où il était tout jeune étudiant. Tout le monde voulait devenir le copain de Nouille, mais quand on était de sa bande, allez savoir pourquoi, on se faisait marcher dessus, courser par le Guet ou amocher

dans des bagarres qu'on n'avait pas déclenchées, tandis que lui se marrait quelque part ailleurs.

Et puis l'empereur ne se trouvait pas seulement au seuil de la Mort mais déjà dans le hall d'entrée en train d'admirer les tapis et de faire des commentaires sur le portemanteau. Et nul besoin d'être un génie politique pour comprendre qu'au décès d'un tel personnage on n'attendrait pas que le cadavre soit froid pour régler les comptes. Tous ceux qu'il aurait publiquement qualifiés d'amis auraient l'espérance de vie normalement associée aux bestioles qui virevoltent au-dessus des rivières à truites au coucher du soleil.

Rincevent repoussa un crâne et s'assit. Il était possible qu'on vienne le sauver, mais l'Armée rouge aurait déjà du mal à sauver un canard de la noyade. De toute façon, il retomberait dans les pattes de Papillon qui le terrifiait presque autant que l'empereur.

Il lui fallait croire que les dieux, après toutes les aventures qu'il avait vécues, n'envisageaient pas de le laisser pourrir dans un cachot.

Non, ajouta-t-il avec amertume, ils avaient sûrement une autre idée beaucoup plus originale derrière la tête.

Le peu de lumière qui entraît dans le cachot provenait d'une toute petite grille et donnait l'impression d'avoir déjà pas mal servi. Le reste du mobilier se résumait à un tas de ce qui avait dû jadis passer pour de la paille. Il y avait...

... un tapotement léger dans le mur.

Une fois, deux fois, trois fois.

Rincevent ramassa le crâne et renvoya le signal.

Un coup lui répondit.

Il le répéta.

Puis il en revint deux.

Il tapa deux fois.

Bon, c'était classique. De la communication dépourvue de sens... Il avait l'impression de se retrouver à l'Université de l'Invisible.

« Parfait », dit-il. Sa voix résonnait dans la cellule. « Parfait. Très prisonistique. Mais on se raconte quoi, là ? »

Il entendit un léger raclement. Un moellon sortit doucement du mur et lui tomba sur le pied.

« Aargh !

— Quel gros hippopotame ? fit une voix assourdie.

— Quoi ?

— Pardon ?

— Quoi ?

— Vous vouliez connaître le code ? C'est comme ça qu'on communique entre les cellules, vous voyez. Un coup, ça veut dire...

— Excusez-moi, mais on ne communique pas, là ?

— Oui, mais pas dans les règles. Les prisonniers n'ont pas... le droit... de parler... »

La voix se ralentit, comme si l'interlocuteur se rappelait brusquement un détail important.

« Ah, oui, fit Rincevent. J'oubliais. On est à... Hunghung. Tout le monde... obéit... aux règlements... »

La voix de Rincevent mourut à son tour.

De part et d'autre du mur s'installa un long silence réfléchi.

« *Rincevent ?*

— *Deuxfleurs ?* Qu'est-ce que tu fiches ici ? demanda Rincevent.

— Je pourrais dans un cachot !

— Moi aussi !

— Bon sang ! Ça fait combien de temps ? fit la voix étouffée de Deuxfleurs.

— Quoi ? Ça fait combien de temps quoi ?

— Mais toi... Pourquoi tu...

— C'est toi qui as écrit ce foutu bouquin !

— J'ai pensé que ça intéresserait les gens !

— Les intéresserait ? *Les intéresserait ?*

— J'ai pensé que les gens s'intéresseraient au compte rendu d'une culture étrangère. Je ne voulais pas causer d'ennuis. »

Rincevent s'adossa à son côté du mur. Non, évidemment. Deuxfleurs ne voulait jamais causer d'ennuis. Certains individus ne voulaient jamais en causer. La dernière chose qu'on entendrait avant que l'univers se replie comme un chapeau en

papier, ce serait sans doute une voix disant : « Qu'est-ce qui se passe si je fais ça ? »

« C'est le Destin qui a dû t'envoyer ici, fit Deuxfleurs.

— Oui, c'est bien dans ses goûts, reconnut Rincevent.

— Tu te souviens du bon temps qu'on a eu ?

— Ah bon ? Je devais avoir les yeux fermés.

— Nos aventures !

— Ah, ça. Accrochés en l'air, ce genre de truc, tu veux dire... ?

— Rincevent ?

— Oui ? Quoi ?

— Je me sens beaucoup plus heureux maintenant que tu es là.

— Incroyable. »

Rincevent appréciait le confort du mur. Ce n'était que de la roche. Il sentait qu'il pouvait compter dessus.

« Tout le monde a une copie de ton livre, j'ai l'impression, fit-il. C'est un document révolutionnaire. Et quand je dis copie, c'est le mot juste. On dirait que chacun l'a recopié avant de le passer à son voisin.

— Oui, on appelle ça un *samizdat*.

— Et ça veut dire ?

— Que chaque copie doit être identique à la précédente. Oh là là. Je croyais que ce livre amuserait les lecteurs. Je ne m'attendais pas à ce qu'ils le prennent au sérieux. J'espère vraiment qu'il ne cause pas trop de problèmes.

— Eh ben, tes révolutionnaires en sont encore au stade des slogans et des affiches, mais je ne crois pas que ça pèsera beaucoup en leur faveur s'ils se font prendre.

— Oh là là.

— Comment ça se fait que tu sois encore en vie ?

— Je ne sais pas. J'ai l'impression qu'ils m'ont oublié. Ça arrive souvent, tu sais. À cause de la paperasse. Quelqu'un donne le mauvais coup de pinceau ou bien oublie de recopier une ligne. Je crois que ça se produit régulièrement.

— Tu veux dire qu'il y a des gens en prison et que personne ne se souvient pourquoi ?

— Oh, oui.

— Pourquoi ils ne les libèrent pas, alors ?

— On se dit qu'ils ont forcément commis quelque chose, j'imagine. L'un dans l'autre, j'en ai peur, notre gouvernement laisse beaucoup à désirer.

— Comme à désirer un nouveau gouvernement.

— Oh là là. Tu risques de te faire boucler pour dire des choses pareilles. »



Le peuple dormait, mais la Cité interdite jamais. Des torches dansaient toute la nuit dans les grands bureaux tandis que se poursuivaient les activités incessantes de l'Empire.

Comme l'avait signalé monsieur Cervelas, ces activités nécessitaient une grosse circulation de papiers.

Six Vents Favorables, administrateur adjoint du district de Langtang, excellait dans un travail qui lui plaisait. Ce n'était pas un homme méchant.

C'est vrai, il avait le sens de l'humour d'une poule au pot. C'est vrai, il jouait de l'accordéon pour se distraire, il détestait cordialement les chats et avait la manie de se tapoter la lèvre supérieure avec sa serviette après la cérémonie du thé, manie qui donnait couramment depuis des années des pensées de meurtre à madame Vents Favorables. Il gardait aussi son argent dans une petite bourse de cuir et le comptait pièce par pièce chaque fois qu'il effectuait un achat, surtout s'il y avait la queue derrière lui.

Mais d'un autre côté il était gentil envers les animaux et apportait sa contribution, minime mais régulière, aux œuvres de charité. Il versait souvent des sommes modérées aux mendiants des rues, mais en prenait note dans le petit carnet qu'il portait toujours sur lui pour se rappeler d'aller leur rendre visite plus tard à titre officiel.

Et il ne soutirait jamais aux gens plus qu'ils ne possédaient.

Chose inhabituelle pour un homme qui travaillait dans la Cité interdite après la tombée de la nuit, il n'était pas eunuque. Les gardes non plus, bien entendu, mais on avait tourné la difficulté en les assimilant officiellement au mobilier. Et on

s'était aperçu que les fonctionnaires du fisc avaient aussi besoin de toutes les facultés dont ils disposaient pour déjouer les ruses du paysan moyen qui avait fâcheusement tendance à ne pas payer ses impôts.

Le bâtiment abritait des gens autrement plus mauvais que Six Vents Favorables, et c'est donc par un hasard malencontreux que sa porte de papier et de bambou coulissa pour laisser apparaître sept vieux eunuques bizarres, dont un dans une machine pourvue de roues.

Ils ne s'inclinèrent même pas et s'agenouillèrent encore moins. Pourtant il portait un chapeau rouge officiel, et qui plus est orné d'un bouton blanc !

Son pinceau lui tomba des mains lorsque les inconnus entrèrent tranquillement dans son bureau comme s'ils étaient chez eux. L'un d'eux se mit à percer des trous dans le mur en baragouinant :

« Hé, les murs, c'est que du papier ! Hé, regardez, si j'mouille mon doigt, il passe carrément à travers ! Vous voyez ?

— Je vais appeler la garde et je vais vous faire fouetter !
s'écria Six Vents Favorables, sa colère un peu atténuée par le grand âge des visiteurs.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il a dit qu'il allait appeler les gardes.

— Oooh oui. S'il te plaît, laisse-le appeler les gardes !

— Non, pas encore. Conduisez-vous normalement.

— Tu veux dire lui couper la gorge ?

— Je parle d'un "normalement" normal.

— C'est ce que moi, j'appelle normal. »

Un des vieillards fit face au fonctionnaire interloqué et le gratifia d'un grand sourire.

« Excusez-moi, Votre Suprême... – oh là là, c'est quoi, le mot ?... – voile de charrette à bras ?... rocher immense ?... – ah, oui... – Vénérabilité, mais nous sommes perdus, semble-t-il. »

Deux autres vieux passèrent derrière Six Vents Favorables en traînant des pieds et se mirent à lire, ou du moins essayèrent de lire les papiers sur lesquels il avait travaillé. On lui arracha une feuille des mains.

« Qu'est-ce que ça raconte, Prof ?

— Voyons voir... “Le premier vent de l’automne agite la fleur de lotus. Sept Rondins Chanceux doit payer un cochon et trois *[on dirait un homme à quatre bras qui agite un drapeau]* de riz sous peine de recevoir sur le *[un dessin plutôt stylisé, là, je ne distingue pas bien]* une volée de coups. Par ordre de Six Vents Favorables, percepteur d’impôts, Langtang.” »

Un changement subtil s’opéra parmi les vieillards. Ils souriaient tous à présent, mais d’un sourire qui ne le rassurait en rien. L’un d’eux, aux dents comme des diamants, se pencha vers lui et lança en mauvais agatéen :

« T’es percepteur, monsieur Nœud au Chapeau ? »

Six Vents Favorables se demanda s’il pourrait appeler la garde. Ces vieillards dégageaient une impression terrible. Ils n’avaient rien de vénérable. Ils étaient affreusement menaçants et, quand bien même on ne voyait aucune arme en évidence, il savait avec une certitude glacée qu’il serait tué dès la première syllabe. Et puis il avait la gorge sèche et le pantalon mouillé.

« Il n’y a rien de mal à être percepteur... croassa-t-il.

— On a jamais dit ça, fit Dents de Diamant. Nous, on aime bien tomber sur des percepteurs.

— C’est parmi les gens qu’on préfère, les percepteurs, dit un autre vieux.

— Ça évite des tas d’ennuis, ajouta Dents de Diamant.

— Ouais, fit un troisième vieux. Par exemple, on est pas obligés de passer dans chaque maison tuer tout l’monde pour prendre leurs biens, suffit d’attendre et de zigouiller le...

— Messieurs, est-ce que je pourrais vous dire un mot ? »

Le vieux qui venait de parler ressemblait vaguement à une chèvre et avait l’air moins désagréable que les autres. Les affreux s’attroupèrent autour de lui et Six Vents Favorables entendit les étranges syllabes d’une langue étrangère rocailleuse :

« *Quoi ? Mais c’est un percepteur ! C’est à ça qu’ils servent, justement !*

— *Quedonc ?*

— *Une solide assiette de l’impôt, c’est le fondement d’un gouvernement sain, messieurs. S’il vous plaît, faites-moi confiance.*

— *J'ai pas compris l'histoire de l'assiette.*

— *De toute façon, je ne vois aucune utilité de tuer ce percepteur consciencieux.*

— *Il serait mort. J'appelle ça utile, moi. »*

La discussion se poursuivit encore un peu sur le même ton. Six Vents Favorables sursauta lorsque le groupe se sépara et que le vieux à tête de chèvre lui fit un sourire.

« Mes humbles amis sont très intimidés par votre... variété de prune... petit couteau pour couper les algues... présence, noble monsieur », dit-il tandis que Flagorne dépréciait dans son dos chacune de ses paroles par des gesticulations vigoureuses.

« *Et si on lui coupait juste un bout de quelque chose ?*

— *Quedonc ?*

— Comment êtes-vous entrés ? demanda Six Vents Favorables. Les gardes sont nombreux et robustes.

— Je savais bien qu'on ratait quelque chose, fit Dents de Diamant.

— Nous aimerions que vous nous fassiez visiter la Cité interdite, dit Tête de Chèvre. Je m'appelle... monsieur Tube Farci, je crois que vous diriez comme ça. Oui. Tube Farci, je suis sûr... »

Six Vents Favorables lança un regard d'espoir vers la porte.

« ... et nous sommes ici pour en apprendre davantage sur votre merveilleuse... montagne... variété de bambou... chanson de l'eau courante le soir... *sapristi...* civilisation. »

Derrière lui, Flagorne décrivait énergiquement au reste de la Horde le sort que les Cavaliers Squelettiques de Bruce le Rossard et lui avaient infligé à un percepteur. Les mouvements larges des bras en particulier captaient toute l'attention de Six Vents Favorables. Il ne comprenait pas les mots mais, d'une certaine façon, ce n'était pas nécessaire.

« *Pourquoi tu lui causes comme ça ?*

— *Gengis, je suis perdu. Il n'y a pas de carte de la Cité interdite. Nous avons besoin d'un guide. »*

Tête de Chèvre revint au percepteur. « Vous aimeriez peut-être nous accompagner ? » demanda-t-il.

Dehors, songea Six Vents Favorables. Oui ! Il y a peut-être des gardes dehors !

« Une seconde ! lança Dents de Diamant alors qu'il acceptait d'un hochement de tête. Prends ton pinceau, tu vas écrire ce que je dis. »

Une minute plus tard, ils étaient partis. Tout ce qui restait dans le bureau du percepteur, c'était un bout de papier corrigé sur lequel on lisait :

Les roses sont rouges, les violettes sont bleues. Sept Rondins Chanceux doit recevoir un cochon et tout le riz qu'il pourra transporter, parce qu'il est désormais Un Paysan Chanceux. Par ordre de Six Vents Favorables, percepteur d'impôts, Langtang. Au secours. Au secours. Si quelqu'un lit ce message, un eunuque malfaisant me retient prisonnier. Au secours.



Rincevent et Deuxfleurs, étendus dans leurs cellules séparées, parlaient du bon vieux temps. Du moins, Deuxfleurs parlait du bon vieux temps. Rincevent, lui, travaillait sur une fissure dans le mur à l'aide d'un brin de paille, tout ce qu'il avait sous la main. Il lui faudrait plusieurs millénaires avant d'obtenir le moindre résultat, mais ce n'était pas une raison pour baisser les bras.

« On nous donne à manger, ici ? demanda-t-il en interrompant le flot de souvenirs.

— Oh, quelquefois. Mais ça ne vaut pas la cuisine merveilleuse d'Ankh-Morpork.

— Vraiment », murmura Rincevent sans cesser de gratter. Un tout petit bout de mortier paraissait sur le point de bouger.

« Je me rappellerai toujours le goût des saucisses de monsieur Planteur.

— Comme tout le monde.

— On ne connaît ça qu'une fois dans sa vie.

— Souvent. »

Le brin de paille se brisa.

« Putain de merde ! » Rincevent se rassit. « Qu'est-ce qu'elle a d'important, l'Armée rouge ? fit-il. Enfin, quoi, ce n'est qu'une bande de gamins. Des casse-pieds, sans plus !

— Oui, tout s'est embrouillé, je le crains, répondit Deuxfleurs. Euh... as-tu déjà entendu parler de la théorie qui dit que l'Histoire obéit à des cycles ?

— J'ai vu un dessin dans un des carnets de Léonard de Quirm... commença Rincevent en se remettant à la tâche avec un nouveau brin de paille.

— Non, je veux dire... comme... une roue qui tourne. Si on reste à la même place, tout revient ?

— Ah, ça ? Merde !

— Eh bien, beaucoup de gens y croient, chez nous. Ils croient que l'Histoire recommence tous les trois mille ans.

— Possible », fit Rincevent qui cherchait une autre paille et n'écoutait pas vraiment. Puis les mots s'imprimèrent dans son cerveau. « Trois mille ans ? C'est un peu court, non ? Tout recommence ? Les étoiles, les océans, la vie intelligente qui se développe à partir des étudiants des Beaux-Arts, ce genre de chose ?

— Oh, non. Ça, c'est... n'importe quoi. L'Histoire, la vraie, a commencé avec la fondation de l'Empire par Un Miroir Solaire. Le premier empereur. Et son serviteur, le Grand Mage. Ce n'est qu'une légende, en réalité. De celles auxquelles croient les paysans. Ils admirent par exemple la Grande Muraille et ils se disent qu'un ouvrage aussi extraordinaire n'a pu être édifié que par la magie... Et l'Armée rouge... Il ne devait sans doute s'agir que d'un groupe bien organisé de combattants entraînés. La première armée véritable, tu vois. Avant n'existaient que des bandes indisciplinées. Sûrement. Rien de magique là-dedans. Le Grand Mage n'a pas vraiment pu... Ce que croient les paysans est ridicule...

— Pourquoi ? Qu'est-ce qu'ils croient ?

— Selon eux, le Grand Mage a donné vie à la terre. Quand toutes les armées du continent ont affronté Un Miroir Solaire, le Grand Mage... a fait voler un cerf-volant.

— Moi, ça me paraît sensé, dit Rincevent. Quand il y a la guerre, faut prendre son jour de congé, c'est ma devise.

— Non, tu ne comprends pas. C'était un cerf-volant spécial. Le cerf-volant a capturé les éclairs du ciel, le Grand Mage les a

enfermés dans des bouteilles, puis il a pris le limon, il... l'a fait cuire avec les éclairs et en a créé une armée.

— Jamais entendu parler de sortilèges qui font ça.

— Et ils ont aussi de drôles d'idées sur la réincarnation... »

Rincevent n'en doutait pas. Elles devaient aider à supporter les longues heures passées derrière les buffles d'eau : Hé, après ma mort, j'espère revenir en... conducteur de buffle d'eau, mais placé ailleurs.

« Euh... non, le corrigea Deuxfleurs. Ils ne croient pas revenir du tout. Euh... je n'emploie pas les mots qu'il faut, hein ?... Je suis un peu rouillé dans ta langue... Je veux dire *pré*incarnation. C'est comme la réincarnation à l'envers. Ils croient qu'on naît avant de mourir.

— Oh, vraiment ? fit Rincevent en grattant la pierre. Étonnant ! On naît avant de mourir ? La vie avant la mort ? Les gens ne vont plus se tenir quand ils apprendront la nouvelle.

— Ce n'est pas exactement... euh... C'est lié aux ancêtres. Il faut toujours vénérer les ancêtres parce qu'on peut devenir l'un d'eux un jour, et... Tu m'écoutes ? »

Le petit bout de mortier tomba. Pas mal pour dix minutes de labeur, songea Rincevent. À la prochaine ère glaciaire, on sera dehors...

Il lui vint à l'esprit qu'il s'échinait dans le mur qui donnait sur la cellule de Deuxfleurs. Mettre plusieurs millénaires pour s'introduire dans une cellule voisine pourrait passer pour une perte de temps.

Il attaqua un autre mur. *Scratch... scratch...*

Un cri horrible éclata.

Scratchscratchscratch...

« On dirait que l'empereur est réveillé, fit la voix de Deuxfleurs depuis le trou dans le mur.

— Ça ressemble à une torture matinale, non ? » dit Rincevent. Il se mit à marteler les gros moellons avec un fragment de pierre.

« Ce n'est pas vraiment sa faute. Il ne comprend pas les gens.

— Ah bon ?

— Les gamins passent par un stade où ils arrachent les ailes aux mouches, tu sais ça ?

— Moi, je ne l'ai jamais fait, dit Rincevent. On ne peut pas leur faire confiance, aux mouches. Elles ont l'air petites mais elles peuvent se révéler mauvaises.

— Les gamins en général, je veux dire.

— Oui ? Et alors ?

— Lui, c'est un empereur. Personne n'a jamais osé lui dire qu'il avait tort. C'est une question de... tu vois, de progression proportionnelle. Toutes les cinq familles se battent entre elles pour la couronne. Il a tué ses neveux pour devenir empereur. Personne ne lui a jamais dit que ce n'est pas bien de toujours tuer les gens pour s'amuser. Du moins, personne n'a jamais réussi à dépasser la première phrase. Les Hong, les Fang, les Tang, les Sung et les McSweeney se tuent les uns les autres depuis des milliers d'années. Ça fait partie de la succession royale.

— Les McSweeney ?

— Une très ancienne famille. »

Rincevent hocha la tête d'un air sombre. C'était sans doute comme pour l'élevage des chevaux. Dans un système qui permet aux meurtriers félons de gagner, on finit par engendrer de vrais meurtriers félons. On se retrouve dans une situation où il est dangereux de se pencher au-dessus d'un berceau...

Un autre cri éclata.

Rincevent se mit à donner des coups de pied dans les moellons.

Une clé tourna dans la serrure.

« Oh », fit Deuxfleurs.

Mais la porte ne s'ouvrit pas.

Rincevent finit par s'en approcher et actionna le gros anneau de fer.

Le battant pivota vers l'extérieur, mais pas complètement parce qu'un cadavre de garde fait un butoir peu courant mais efficace.

Tout un trousseau pendait à la clé dans la serrure...

Un prisonnier inexpérimenté aurait tout bonnement pris ses jambes à son cou. Mais Rincevent, étudiant de troisième cycle dans l'art de rester en vie, savait que la meilleure tactique dans un cas pareil consistait à libérer tous les prisonniers, à leur

donner une tape rapide dans le dos en leur disant « Vite ! Ils viennent te chercher ! » puis à s'installer dans un coin bien tranquille en attendant que la poursuite ait disparu au loin.

Il ouvrit d'abord la cellule de Deuxfleurs.

Le petit homme était plus maigre et plus crasseux que dans son souvenir et il portait une fine barbe, mais il avait toujours le trait distinctif que Rincevent se rappelait si bien : le grand sourire radieux et confiant donnant à penser que tous les malheurs dont il faisait pour l'instant l'objet relevaient de l'erreur ridicule que des gens raisonnables allaient forcément corriger.

« Rincevent ! C'est bien toi ! Si je m'attendais à te revoir ! fit-il.

— Oui, je pense en gros la même chose », répliqua Rincevent.

Deuxfleurs regarda derrière le mage le garde étendu.

« Il est mort ? s'enquit-il en parlant d'un homme dont la moitié d'une épée émergeait du dos.

— Y a de fortes chances.

— C'est toi qui as fait ça ?

— J'étais à l'intérieur de la cellule !

— Prodigeux ! Un tour excellent ! »

Malgré plusieurs années d'exposition à la réalité, se rappela Rincevent, Deuxfleurs n'avait jamais vraiment voulu comprendre que son compagnon avait le potentiel magique de la mouche domestique. Rien n'aurait pu l'en dissuader. Il avait simplement ajouté la modestie à la liste des vertus fictives du mage.

Rincevent essaya des clés dans d'autres serrures de portes. Divers prisonniers déguenillés émergèrent des cellules en clignant des yeux à la lumière à peine plus forte. L'un d'eux, qui se tourna légèrement de côté afin de passer la porte, était Trois Bœufs Attelés. Vu son allure, il avait reçu des coups, mais il les devait peut-être à quelqu'un qui avait tenté d'attirer son attention.

« C'est Rincevent, le présenta fièrement Deuxfleurs. Le Grand Mage. Il a tué le garde depuis l'intérieur de sa cellule, tu te rends compte ? »

Ils examinèrent poliment le cadavre.

« Je n'ai pas vraiment fait ça, dit Rincevent.

— Et il est modeste, en plus !

— Longue vie à l'entreprise du peuple ! fit Trois Bœufs Attelés à travers des lèvres enflées.

— “Pour moi, un demi !” dit Rincevent. Clés gros type là aller sur portes, faire sortir tout le monde fissa. »

Un des prisonniers libérés gagna en boitant le bout du couloir.

« Il y a un garde mort, ici, annonça-t-il.

— Ce n'est pas moi, fit Rincevent d'une voix plaintive. Je veux dire, j'ai peut-être souhaité leur mort, mais... »

On s'écarta discrètement de lui. On ne tient pas à rester trop près d'un type aux souhaits aussi redoutables.

À Ankh-Morpork, quelqu'un aurait lancé : « Ah ouais, c'est ça, il leur a donné un coup d'épée dans le dos par magie ? » Mais uniquement parce qu'on connaissait Rincevent, à Ankh-Morpork ; et puis tout le monde le savait, si un mage voulait vraiment la mort d'une personne, la personne en question n'aurait plus de dos dans lequel plonger une épée.

Trois Bœufs Attelés avait assimilé la technique des déverrouillages de serrures. D'autres portes s'ouvrirent...

« Fleur de Lotus ? » fit Rincevent.

Cramponnée au bras de Bœufs, elle sourit au mage. D'autres membres du cadre se regroupèrent derrière elle.

Puis, au grand étonnement de Rincevent, elle vit Deuxfleurs, poussa un cri et lui jeta les bras autour du cou.

« Durée prolongée à l'affection filiale ! psalmodia Trois Bœufs Attelés.

— “Bien à l'abri avant de frapper !” fit Rincevent. Euh... qu'est-ce qui se passe, exactement ? »

Un tout petit soldat rouge, une gamine, lui tirailla la robe.

« C'est son papa, dit-elle.

— Tu n'as jamais dit que tu avais des enfants !

— Je suis sûr que si. Souvent, fit Deuxfleurs en se dégageant. De toute façon... c'est autorisé.

— Tu es marié ?

— Je l'étais, oui. J'ai dû le dire, j'en suis sûr.

— On fuyait sûrement quelque chose à ce moment-là. Alors il y a une madame Deuxfleurs, hein ?

— Il y a eu », répondit Deuxfleurs. L'espace d'un instant, une expression proche de la colère tordit ses traits surnaturellement affables. « Il n'y en a hélas plus. »

Rincevent détourna la tête parce que ça valait mieux que regarder le visage de Deuxfleurs.

Papillon aussi était sortie. Debout à la porte de la cellule, les mains serrées devant elle, elle se contemplait modestement les pieds.

Deuxfleurs se précipita vers elle. « Papillon ! »

Rincevent baissa les yeux sur la gamine qui serrait son lapin. « Une autre fille, Perle ?

— Oui. »

Le petit homme revint vers Rincevent en traînant ses filles. « Tu connais mes filles ? dit-il. Voici Rincevent qui...

— Nous nous sommes déjà rencontrés, fit Papillon d'un ton grave.

— Comment vous êtes tous arrivés ici ? demanda Rincevent.

— Nous nous sommes battus autant que nous pouvions, répondit Papillon. Mais ils étaient trop nombreux.

— J'espère que vous n'avez pas essayé de leur prendre leurs armes », fit Rincevent aussi ironiquement qu'il l'osa.

Papillon lui renvoya un regard noir.

« Pardon, fit-il.

— Pour Herbes, c'est le système qui est en faute, dit Fleur de Lotus.

— Je parie qu'il en a déjà un autre de prêt. » Rincevent regarda la foule des prisonniers. « C'est comme ça d'habitude. Où il est, d'ailleurs ? »

Les filles se retournèrent. « Je ne le vois pas ici, constata Fleur de Lotus. Mais je crois qu'au moment où les gardes ont attaqué il a sacrifié sa vie pour la cause.

— Pourquoi ?

— Il a dit que c'était ce que nous devrions faire. J'ai honte de ne pas avoir osé. Mais ils avaient l'air de vouloir nous capturer, pas nous tuer.

— Je ne l'ai pas vu », se souvint Papillon. Elle échangea un regard avec Rincevent. « J'ai comme l'impression... qu'il n'était pas dans notre groupe.

— Tu veux dire qu'il s'était déjà fait prendre ? » demanda Fleur de Lotus.

Papillon jeta un autre regard à Rincevent. Il lui vint à l'idée que si Fleur de Lotus avait hérité de la vision de l'univers de Deuxfleurs, Papillon, elle, devait tenir de sa mère. Elle pensait davantage comme Rincevent, à savoir le pire de tout le monde.

« Peut-être, répondit-elle.

— Consentir un grand sacrifice pour le bien de la communauté, fit Trois Bœufs Attelés.

— “Une naissance toutes les minutes” », lança distraitement Rincevent.

Papillon parut se ressaisir. « En tout cas, dit-elle, il faut profiter de l'occasion. »

Rincevent, qui se dirigeait vers l'escalier, se figea. « Qu'est-ce que vous entendez par là, exactement ? fit-il.

— C'est évident, non ? Nous sommes libres comme l'air dans la Cité interdite !

— Pas moi ! se récria Rincevent. Je n'ai jamais été libre comme l'air. Ou alors un air confiné.

— L'ennemi nous a amenés ici et maintenant nous sommes libres...

— Grâce au Grand Mage, dit Fleur de Lotus.

— ... et il faut saisir notre chance ! »

Elle prit une épée à un garde abattu et la brandit d'un geste théâtral. « Nous allons prendre le palais d'assaut, comme l'a suggéré Herbes !

— Vous n'êtes que trente ! Vous parlez d'une vague d'assaut ! Une vaguelette, oui !

— Il n'y a presque pas de gardes dans la Cité interdite, fit remarquer Papillon. Si nous venons à bout de ceux qui entourent les appartements de l'empereur...

— Vous vous ferez tuer », la coupa Rincevent.

Elle se tourna vers lui. « Au moins, nous serons morts pour quelque chose !

— Purifier l'État par le sang des martyrs », gronda Trois Bœufs Attelés.

Rincevent pivota d'un bloc et agita un doigt sous le nez de Trois Bœufs Attelés, un nez presque hors de sa portée.

« Si tu m'sors encore une fois un truc pareil, j'te fous une trempe ! brailla-t-il avant de grimacer en se rendant compte qu'il venait de menacer un homme trois fois plus lourd que lui.

« Écoutez-moi, reprit-il en se calmant un peu. Je les connais, ceux qui parlent de souffrir pour le bien de la communauté. Ce n'est jamais eux qui trinquent ! Quand vous entendrez un type crier "En avant, braves camarades !" vous verrez que c'est lui qui se planque derrière le gros rocher et porte le seul casque vraiment à l'épreuve des flèches ! Compris ? »

Il s'arrêta. L'ensemble du cadre le fixait comme s'il était fou. Il regarda les jeunes visages enthousiastes et se sentit très, très vieux.

« Mais il y a des causes qui valent qu'on meure pour elles, dit Papillon.

— Non, il n'y en a pas ! On n'a qu'une seule vie et on trouve des causes à la pelle à tous les coins de rue !

— Bon sang, comment peut-on vivre avec une philosophie pareille ? »

Rincevent prit une inspiration profonde.

« Sans interruption ! »



Six Vents Favorables avait cru le plan excellent. Les horribles vieux étaient perdus dans la Cité interdite. Malgré leur allure noueuse, un peu comme des bonsaïs naturels qui auraient réussi à fleurir sur une falaise battue par les vents, ils étaient tout de même très vieux et peu armés.

Il les conduisit donc vers le gymnase.

Une fois à l'intérieur, il cria à l'aide à pleins poumons. À son grand étonnement, ils ne firent pas demi-tour pour prendre la fuite.

« On peut l'tuer, maintenant ? » fit Flagorne.

Une vingtaine d'hommes musclés s'étaient arrêtés de pilonner des rondins de bois et des piles de briques pour les regarder avec méfiance.

« T'as une idée ? demanda Cohen à monsieur Cervelas.

— Oh là là. Ils ont l'air drôlement coriaces, n'est-ce pas ?

— T'as rien de civilisé à proposer ?

— Non. Je vous passe la main, j'en ai peur.

— Hah ! Hah ! L'instant que j'attendais, fit Caleb en s'ouvrant un chemin. M'suis entraîné tous les jours, s'pas ? Sur mon gros bloc de teck.

— Ce sont des ninjas, annonça fièrement Six Vents Favorables tandis que deux hommes gagnaient mine de rien la porte et la fermaient. Les meilleurs combattants au monde ! Rendez-vous tout de suite !

— Intéressant, ça, fit Cohen. Hé, toi, là, en pyjama noir... Tu sors du lit, hein ? C'est qui, le meilleur d'entre vous ? »

Un des hommes regarda fixement Cohen et lança brusquement la main vers le mur le plus proche. Elle y laissa une marque en creux.

Puis il hocha la tête à l'adresse du perceuteur. « Qui sont ces vieux imbéciles que vous nous avez amenés ?

— Je crois que ce sont des envahisseurs barbares, répondit le perceuteur.

— Comment vous... Comment il sait ça ? s'étonna le Gars Popaul. On porte des pantalons qui grattent, on mange avec des fourchettes et tout... »

Le chef des ninjas ricana. « Des héros eunuques ? dit-il. Des vieux ?

— Qui c'est que tu traites d'eunuque ? demanda Cohen.

— Est-ce que j peux lui montrer l'coup que j'ai travaillé sur mon bloc de teck ? » fit Caleb en sautillant d'un pied sur l'autre avec une souplesse d'arthritique.

Le ninja mesura du regard le bloc de bois.

« Tu ne pourrais pas lui faire le moindre mal, vieillard, dit-il.

— Regarde bien », fit Caleb. Il tendit le bloc à bout de bras. Puis il leva l'autre main en grognant un peu lorsqu'elle franchit le niveau de l'épaule. « Tu regardes bien cette main ? Tu regardes bien cette main ? demanda-t-il.

— Je regarde, répondit le ninja en se retenant de rire.

— Tant mieux », répliqua Caleb. Il envoya son pied carrément dans l'entrejambe de l'homme qui se plia en deux, puis lui abattit son bloc de teck sur le crâne. « Parce que c'est mon pied que t'aurais dû surveiller. »

Et tout en serait resté là s'il n'y avait eu qu'un seul ninja. Mais le gymnase retentit des claquements de fléaux à riz et des chuintements de longues épées recourbées qu'on tirait de leurs fourreaux.

La Horde resserra les rangs. Hamish repoussa sa couverture pour mettre à jour leur arsenal, même si l'amas de lames ébréchées paraissait bien anodin à côté des joujoux luisants qui s'alignaient en face.

« Prof, pourquoi t'emmènes pas monsieur le percepteur dans l'coin là-bas où il risquera moins ? conseilla Gengis.

— C'est de la folie ! fit Six Vents Favorables. Ce sont les meilleurs combattants au monde et vous n'êtes que des vieillards ! Abandonnez tout de suite et je verrai si je peux vous obtenir un dégrèvement !

— Du calme, du calme, dit monsieur Cervelas. Il n'arrivera rien à personne. Métaphoriquement, en tout cas. »

Gengis Cohen agita plusieurs fois son épée.

« D'accord, les gars, fit-il. Envoyez-nous votre meilleur ninja-jaune. »

Six Vents Favorables vit avec horreur la Horde se mettre en garde.

« Mais ça va être un massacre épouvantable ! dit-il.

— J'en ai peur », reconnut monsieur Cervelas. Il pécha dans sa poche un sachet de pastilles à la menthe.

« Qui sont ces vieux fous ? Qu'est-ce qu'ils font ?

— Le plus souvent, ils font les héros barbares, répondit monsieur Cervelas. Sauver des princesses, piller des temples, combattre des monstres, explorer des ruines anciennes et terrifiantes... ce genre de prestation.

— Mais ils ont l'air assez vieux pour être morts ! Pourquoi font-ils ça ? »

Cervelas haussa les épaules. « Ils n'ont jamais rien fait d'autre. »

Du fond de la salle, un ninja hurlant leur fonça dessus en une succession de sauts périlleux, une épée dans chaque main ; Cohen l'attendit dans une attitude qui rappelait un batteur de base-ball.

« Je me demande... fit monsieur Cervelas. Est-ce que vous avez déjà entendu parler de ce qu'on appelle l'“évolution” ? »

Les deux adversaires s'affrontèrent. La rencontre se brouilla.

« Ou la “survie du mieux adapté” », ajouta monsieur Cervelas.

Le cri continuait mais dans un registre plus pressant.

« Je n'ai même pas vu bouger son épée ! souffla Six Vents Favorables.

— Oui. C'est souvent le cas, dit monsieur Cervelas.

— Mais... ils sont si vieux !

— En effet, admit le professeur en haussant la voix par-dessus les cris, et c'est vrai, bien sûr. Ce sont de très vieux héros barbares. »

Le percepteur regardait, les yeux écarquillés.

« Vous voulez une menthe ? demanda monsieur Cervelas tandis que le fauteuil roulant de Hamish passait en grondant sur les talons d'un homme à l'épée cassée et à l'envie pressante de rester en vie. Vous venez, ça aide quand on reste un certain temps en compagnie de la Horde. »

L'odeur qui s'échappait du sachet offert frappa Six Vents Favorables comme un lance-flammes.

« Comment peut-on sentir quoi que ce soit après avoir mangé ces choses-là ?

— Justement, on ne sent plus rien », répondit joyeusement monsieur Cervelas.

Le percepteur ne quittait pas le combat des yeux. Un combat rageur, livré à toute allure, mais par un seul camp, aurait-on dit. La Horde combattait, comme il fallait s'y attendre, à la manière des vieux : lentement et avec grand soin. Toute l'activité se tenait du côté des ninjas, mais aussi précis que fussent les lancers d'étoiles de jet et vifs les coups de pied, la cible, sans effort apparent, avait toujours changé de place.

« Puisque nous disposons d'un petit moment pour bavarder, fit monsieur Cervelas tandis qu'un projectile hérissé d'une

multitude de lames percutait le mur juste au-dessus de la tête du perceuteur, je me pose une question : pourriez-vous me renseigner sur la grosse colline tout près de la ville ? C'est un paysage remarquable.

— Quoi ? fit distraitement Six Vents Favorables.

— La grosse colline.

— Vous voulez des renseignements là-dessus ? Maintenant ?

— La géographie, c'est une de mes marottes. »

L'oreille de quelqu'un heurta celle de Six Vents Favorables.

« Euh... Quoi ? Nous l'appelons la Grosse Colline... Hé, regardez ce qu'il fait avec son...

— Elle m'a l'air parfaitement régulière. Est-ce un site naturel ?

— Quoi ? Hein ? Oh... je ne sais pas ; à ce qu'on dit, elle est apparue il y a des milliers d'années. Au cours d'une tempête terrible. À la mort du premier empereur. Il... il va se faire tuer ! Il va se faire tuer ! Il va se faire... Comment il a fait ça ? »

Six Vents Favorables se rappela soudain son enfance, quand il jouait à *Shibo Yangcong-san* avec son grand-père. Le vieil homme gagnait toujours. Il avait beau figurer sa stratégie, il s'apercevait que son adversaire posait innocemment une tuile pile à la place cruciale juste avant qu'il puisse porter le coup fatal. L'ancêtre avait passé sa vie à jouer à *Shibo*. Le combat, c'était exactement la même chose.

« Ça, par exemple, fit-il.

— Eh oui, dit monsieur Cervelas. Ils ont de l'expérience : toute une existence consacrée à ne pas mourir. Ils sont devenus experts en la matière.

— Mais... pourquoi ici ? Pourquoi venir ici ?

— Nous allons commettre un vol », répondit monsieur Cervelas.

Six Vents Favorables hocha la tête d'un air solennel. La richesse de la Cité interdite était légendaire. Même les fantômes buveurs de sang avaient dû en entendre parler.

« Le vase parlant de l'empereur P'gi Su ? fit-il.

— Non.

— La tête de jade de Sung Ts'uit Li ?

— Non. Vous faites fausse route, je le crains.

— Pas le secret de la fabrication de la soie ?

— Bon sang. Des derrières de vers à soie. Tout le monde sait ça. Non. Quelque chose de plus précieux. »

Malgré lui, Six Vents Favorables était impressionné. Indépendamment du reste, il ne subsistait plus que sept ninjas debout, et Cohen ferraillait avec l'un d'eux tout en se roulant une cigarette de l'autre main.

Et monsieur Cervelas vit le phénomène s'opérer dans les yeux du gros homme. Il y avait lui-même eu droit.

Cohen entraît dans la vie des gens comme une planète excentrique dans un système solaire paisible, et on se sentait entraîné pour la simple raison que rien de tel ne se reproduirait jamais plus.

Lui-même recherchait tranquillement des fossiles pendant les vacances scolaires lorsqu'il était, plus ou moins, tombé sur le camp de ces fossiles à part qui composaient la Horde. Ils s'étaient montrés plutôt amicaux parce qu'il ne détenait ni armes ni argent. Et ils lui avaient accordé leur amitié parce qu'il connaissait des choses qu'eux ignoraient. Et voilà.

C'est à ce moment-là qu'il avait pris sa décision. Un il ne savait quoi dans l'air, sans doute. Sa vie passée s'était soudain déroulée derrière lui et il n'avait pas réussi à se rappeler un seul jour où il s'était amusé. Et il avait compris qu'il pouvait se joindre à la Horde ou retourner à l'école pour, dans un proche avenir, recevoir une poignée de main molle, des applaudissements et une pension vieillesse.

Ça venait de Cohen. Peut-être s'agissait-il de ce qu'on appelait le charisme. Ça dominait son odeur habituelle de chèvre qui vient de manger des asperges au curry. Il faisait tout de travers. Il injuriait les gens et employait ce que monsieur Cervelas tenait pour un langage extrêmement injurieux envers les étrangers. Il hurlait des mots pour lesquels tout autre que lui se serait fait égorger gratis par diverses armes ethniques d'un grand intérêt – et il s'en tirait indemne, en partie parce qu'il n'y voyait manifestement pas malice, mais surtout parce qu'il était... disons, Cohen, une espèce de force naturelle sur pattes.

Rien n'y résistait. Quand il ne se battait pas contre eux, il s'entendait beaucoup mieux avec les trolls que les partisans de

l'égalité des droits pour leur espèce. Même les membres de la Horde, pourtant des individualistes au caractère de cochon, y avaient succombé.

Mais monsieur Cervelas avait aussi vu la futilité de leur vie et, un soir, il avait amené la conversation sur les opportunités qu'offrait l'Aurient...

Le visage de Six Vents Favorables s'éclaira.

« Vous avez un comptable ? demanda-t-il.

— Ma foi, non, pour être franc.

— Est-ce que vous allez considérer ce vol comme revenu ou comme capital ?

— Je n'ai pas vraiment vu les choses sous cet angle. La Horde ne paye pas d'impôts.

— Comment ? À personne ?

— Non. C'est drôle, mais ils n'ont jamais l'air de garder leur argent longtemps. Ils le dépensent, semble-t-il, en alcool, femmes et grande vie. J'imagine, du point de vue d'un héros, que ces dépenses peuvent passer pour des impôts. »

Plop. Six Vents Favorables venait de déboucher une petite bouteille d'encre et léchait son pinceau à écrire.

« Mais on peut sans doute estimer ces dépenses déductibles pour un héros barbare, dit-il. Elles font partie du métier. Et puis, bien entendu, il y a l'usure de l'armement, des vêtements de protection... Ils pourraient sûrement réclamer un pagne neuf au moins par an...

— À mon avis, ils n'en ont pas réclamé un par siècle.

— Et il y a les pensions, évidemment.

— Ah. Ne prononcez pas ce mot. Pour eux, c'est un mot grossier. Mais, d'une certaine façon, ils sont ici pour cette raison. C'est leur dernière aventure.

— Quand ils auront volé cette chose de grande valeur dont vous ne voulez pas me parler.

— Voilà. Si vous voulez vous joindre à nous, n'hésitez pas. Vous pourriez peut-être devenir un... pousser les haricots... un bout de corde à nœuds... ah... comptable barbare. Avez-vous déjà tué quelqu'un ?

— Pas franchement. Mais j'ai toujours pensé qu'on pouvait causer des dégâts considérables avec un dernier rappel bien placé. »

La figure de monsieur Cervelas s'épanouit en un grand sourire. « Ah, oui, fit-il. La civilisation. »

Un dernier ninja restait debout, mais tout juste ; Hamish lui avait fait rouler son fauteuil sur le pied. Monsieur Cervelas tapota le bras du perceuteur. « Excusez-moi, dit-il. J'ai constaté que je dois souvent intervenir à ce stade du combat. »

Il s'approcha à pas feutrés du ninja survivant qui jetait à la ronde des regards affolés. Six épées s'entrelaçaient autour du cou du malheureux ; on aurait dit qu'il participait à une danse traditionnelle musclée.

« Bonjour, fit monsieur Cervelas. Je voudrais vous faire remarquer que Gengis, ici présent, est malgré les apparences un homme remarquablement honnête. Il a du mal à comprendre la bravoure superflue. Je me permets donc de vous suggérer d'éviter les phrases toutes faites du genre "Plutôt mourir que trahir mon empereur" ou "Allez-y, essayez toujours", sauf si vous pensez vraiment, mais vraiment, ce que vous dites. Si vous souhaitez demander grâce, un simple signe de la main suffira. Je vous conseille instamment de ne pas essayer de hocher la tête. »

Le jeune homme jeta un regard en coin à Cohen qui lui répondit par un sourire encourageant.

Puis il agita vite une main.

Les épées se démêlèrent. Flagorne asséna un coup de gourdin sur la tête du ninja.

« Ça va. Pas la peine d'en faire une histoire, je l'ai pas tué, dit-il d'un ton boudeur.

— Ouille ! » Gars Popaul venait de s'essayer au fléau et de se l'envoyer dans l'oreille. « Comment ils arrivent à se battre avec de la camelote pareille ?

— Quedonc ?

— Ces petites décorations du Porcher m'ont l'air efficaces, en tout cas, fit Vincent en ramassant une étoile de jet. Aaargh ! » Il se suçà les doigts. « D'la cochonnerie étrangère sans intérêt.

— Le moment où l'gars a sauté en arrière à travers toute la salle avec des haches dans les mains, c'était tout d'même impressionnant.

— Ouais.

— T'aurais pas dû pointer ton épée comme ça, j'ai trouvé.

— Une bonne leçon pour lui.

— Ça l'avancera pas à grand-chose, là où il est maintenant.

— Quedonc ? »

Six Vents Favorables hésitait entre le rire et l'horreur.

« Mais... Mais... j'ai déjà vu ces gardes se battre ! dit-il. Ils sont invincibles !

— Personne nous l'a dit, à nous.

— Mais vous les avez tous battus !

— Ouaip !

— Et vous n'êtes que des eunuques ! »

Un raclement d'acier suivit sa remarque. Six Vents Favorables ferma les yeux. Il sentait le contact du métal sur son cou en cinq points différents au moins.

« Encore ce mot, fit la voix de Cohen le Barbare.

— Mais... vous êtes habillés... comme... des eunuques... » murmura Six Vents Favorables qui s'efforçait de ne pas déglutir.

Monsieur Cervelas recula en gloussant nerveusement.

« Vous voyez, dit-il à toute vitesse, vous êtes trop vieux pour qu'on vous prenne pour des gardes et vous n'avez pas l'air de bureaucrates, alors j'ai pensé que ce serait... euh... un très bon déguisement...

— Un eunuque ? rugit Flagorne. Tu veux dire que les gens m'ont regardé en pensant que je m'balade comme une chochette et que j'dis *saluu bômataf* ? »

Comme beaucoup d'hommes dont la testostérone leur a toujours débordé des oreilles, les membres de la Horde n'avaient jamais affiné leur approche des secteurs les plus complexes de la sexualité. Enseignant dans l'âme, monsieur Cervelas ne pouvait s'empêcher de les corriger, même à la pointe de l'épée.

« Ça signifie "lotion capillaire pour cheveux sales" et non, comme vous semblez le croire, "bonjour, matelot", qui se dit *heus nauta*, expliqua-t-il. Et les eunuques ne le disent pas. La

plupart du temps. Écoutez, c'est un honneur d'être eunuque dans la Cité interdite. Beaucoup d'eunuques occupent des postes élevés...

— Alors prépare-toi à monter en grade, prof ! » s'écria Flagorne.

D'un coup bien appliqué, Cohen lui fit sauter l'épée de la main. « Bon, pas d'ça. Ça me plaît pas non plus, fit-il, mais c'est qu'un déguisement. Ça devrait pas gêner un gars qu'a jadis arraché la tête d'un ours avec les dents, hein ?

— Ouais, mais... tu sais... c'est pas... J'veux dire, quand on est passés devant les jeunes dames tout à l'heure, elles ont toutes gloussé...

— Tu vas p't-être les retrouver plus tard et tu vas les faire rire, dit Cohen. N'empêche que t'aurais pu nous mettre au courant, Prof.

— Pardon.

— Quedonc ? Quèquidi ?

— Il dit que t'es un EUNUQUE ! beugla Gars Popaul dans l'oreille d'Hamish.

— Ouai ! fit joyeusement Hamish.

— Quoi ?

— C'est moi, ça ! Unique !

— Non, il voulait pas dire...

— Quedonc ?

— Oh, laisse tomber. Pour toi, ça change pas grand-chose, Hamish. »

Monsieur Cervelas embrassa du regard le gymnase dévasté. « Je me demande quelle heure il se fait, dit-il.

— Ah, gargouilla un Six Vents Favorables heureux de détendre un peu l'atmosphère. Ici, vous savez, nous avons des appareils actionnés par des démons qui donnent l'heure même quand le soleil ne...

— Des horloges, le coupa monsieur Cervelas. Nous en avons à Ankh-Morpork, seulement les démons finissent par s'évaporer, alors maintenant elles fonctionnent avec... » Il marqua un temps. « Vous n'avez pas de mot pour ça. Euh... du métal façonné qui effectue le travail ? Des roues dentées ? »

Le perceur parut effrayé. « Des roues avec des dents ?

— Comment appelez-vous ce qui moud le blé ?
 — Des paysans.
 — Oui, mais pour le moudre, de quoi se servent-ils ?
 — Je ne sais pas. Comment je saurais, moi ? Seuls les paysans ont besoin de savoir ça.
 — Oui, j’imagine que ça clôt le débat, fit tristement monsieur Cervelas.
 — Le jour est pas près de s’lever, dit Flagorne. Pourquoi on irait pas zigouiller tout l’monde dans son lit ?
 — Non, non, non ! se récria monsieur Cervelas. Je me tue à vous le dire, il faut faire les choses dans les règles.
 — Je pourrais vous montrer la salle du trésor, proposa obligeamment Six Vents Favorables.
 — Jamais une bonne idée de donner à un singe la clé de la plantation de bananes, objecta monsieur Cervelas. Vous n’auriez pas une autre idée pour les occuper le temps d’une heure ? »



Au sous-sol, un homme parlait du gouvernement. À plein gosier.

« On ne se bat pas pour une cause ! Une cause, c’est juste une idée !

— Alors nous nous battons pour les paysans », répliqua Papillon. Elle avait reculé. La colère de Rincevent lui fusait des pores comme de la vapeur.

« Oh ? Vous en connaissez ?

— Je... J’en ai vu.

— Oh, parfait ! Et vous voulez obtenir quoi ?

— Une vie meilleure pour le peuple, répondit Papillon avec froideur.

— Vous croyez qu’un soulèvement et quelques pendaisons vont suffire ? Eh bien, moi je viens d’Ankh-Morpork, et on a eu davantage de rébellions et de guerres civiles que vous... des pieds de canard tièdes, et vous savez quoi ? Les dirigeants sont encore en poste ! Comme toujours ! »

Son auditoire le gratifiait d'un sourire empreint d'une incompréhension aussi polie que nerveuse.

« Écoutez, dit-il en se frottant le front. Tous ces gens dans les champs, ceux qui conduisent les buffles d'eau... Si vous avez une révolution, ils s'en trouveront mieux, n'est-ce pas ?

— Évidemment, fit Papillon. Ils ne subiront plus les caprices cruels de la Cité interdite.

— Oh, très bien. Ils seront donc maîtres d'eux-mêmes, c'est ça ?

— En effet, répondit Fleur de Lotus.

— Par le biais du Comité du Peuple », précisa Papillon.

Rincevent se pressa les deux mains sur la tête.

« Ma parole, fit-il. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai eu une vision prophétique ! »

Tout le monde parut impressionné.

« Tout d'un coup, poursuivit-il, j'ai eu le sentiment qu'on ne verrait pas beaucoup de conducteurs de buffles au sein du Comité du Peuple. En fait... j'entends comme... une voix qui me dit qu'une grande partie du Comité du Peuple, corrigez-moi si je me trompe, se trouve en ce moment même devant moi, c'est ça ?

— Au début, bien entendu, dit Papillon. Les paysans ne savent même pas lire ni écrire.

— J'imagine qu'ils ne savent même pas cultiver correctement la terre, fit le mage d'un ton morne. Pas au bout de deux ou trois millénaires de pratique.

— Nous croyons effectivement qu'on pourrait apporter de nombreuses améliorations, oui, dit Papillon. Si nous agissons collectivement.

— Je suis sûr qu'ils seront très contents quand vous leur montrerez comment ils doivent s'y prendre. »

Rincevent fixa tristement le sol. Il aimait bien la profession de conducteur de buffle. Il la trouvait presque aussi enviable que celle de naufragé. Il rêvait d'une telle vie qui permet de vraiment se concentrer sur la viscosité de la vase sous les pieds et d'imaginer des formes dans les nuages ; une vie qui permet à l'esprit de fonctionner en phase avec le corps et de spéculer des heures durant sur la prochaine fois où le buffle d'eau va

fertiliser le terreau. Mais elle était déjà bien assez difficile comme ça sans que des étrangers prétendent l'améliorer...

Il avait envie de demander : comment pouvez-vous être à la fois si gentils et si bêtes ? La meilleure chose à faire avec les paysans, c'est de les laisser tranquilles. Qu'on les laisse travailler. Quand ceux qui savent lire et écrire se mettent à lutter pour le compte de ceux qui ne savent pas, on tombe dans un autre genre d'aberration. Si vous voulez les aider, bâtissez par exemple une grande bibliothèque quelque part et laissez la porte ouverte.

Mais on est à Hunghung. Impossible de penser ainsi, à Hunghung. Ici, tout le monde apprend à faire ce qu'on lui dit. La Horde l'avait bien compris.

L'Empire disposait bel et bien d'une arme pire que le fouet. Et c'était l'obéissance. L'équivalent d'un fouet dans la tête. Ils obéissent au premier qui leur donne des ordres. La liberté, pour eux, c'est quand une personne différente les leur donne.

Vous allez tous vous faire tuer.

Je suis un lâche. Et même moi, j'en sais plus long que vous sur les combats. J'en ai fui de sérieux.

« Allez, on s'en va », fit-il. Il prit avec précaution l'épée d'un garde mort et la tint dans le bon sens au deuxième essai. Il la soupesa un instant, puis secoua la tête et rejeta l'arme.

Les membres du cadre parurent beaucoup plus heureux.

« Je ne prends pas le commandement, les prévint le mage. Je vous montre seulement le chemin. Et c'est celui de la sortie, vous comprenez ? »

Debout, ils avaient l'air abattu des auditeurs qui viennent de subir plusieurs minutes de discours emphatique. Personne n'ouvrit la bouche jusqu'à ce que Deuxfleurs chuchote :

« Il réagit souvent comme ça, vous savez. Mais après, il se lance dans une action de grande bravoure. »

Rincevent grogna.

Un autre garde gisait en haut des marches. La mort subite était contagieuse, semblait-il.

Et contre le mur s'appuyait un fagot d'épées. Auquel était attaché un rouleau de papier.

« Le Grand Mage nous montre la voie depuis seulement deux minutes, et déjà la chance nous sourit, dit Fleur de Lotus.

— Ne touchez pas aux épées, conseilla Rincevent.

— Et si on tombe sur d'autres gardes ? Ne devrions-nous pas leur résister jusqu'à notre dernière goutte de sang ? » fit Papillon.

Rincevent blêmit. « Non. Prendre la fuite.

— Ah, oui, renchérit Deuxfleurs. Et vivre pour se battre un autre jour. C'est un dicton d'Ankh-Morpork. »

Rincevent avait toujours cru que prendre la fuite permettait de la prendre aussi un autre jour.

« En tout cas, dit-il, ce n'est pas normal qu'on nous fasse mystérieusement sortir de prison, qu'on nous laisse des tas d'armes à portée de main et que les gardes soient hors de combat. Vous ne trouvez pas, vous ?

— Et avec une carte ! » fit Papillon.

Ses yeux brillaient. Elle tendit le rouleau de papier.

« Une carte pour sortir ? demanda Rincevent.

— Non, une carte des appartements de l'empereur ! Regardez, ils sont indiqués ! Herbes nous en parlait quelquefois ! Il doit être dans le palais ! Il faut assassiner l'empereur !

— Encore un coup de chance ! fit Deuxfleurs. Mais écoute... Tu sais, je suis sûr que si on discute avec lui...

— Tu n'as donc pas écouté ce que j'ai dit ? On ne va pas aller trouver l'empereur ! souffla Rincevent. Il ne t'est pas venu à l'idée que les gardes ne se trucident pas tout seuls ? Que les cellules ne s'ouvrent pas comme ça, d'un coup ? Qu'on ne trouve pas à traîner les épées qui nous manquent et qu'on ne tombe jamais, mais alors jamais, sur des cartes qui disent : "Par ici, les gars !" Et, de toute façon, on ne discute pas avec un type qui mouline des pattes dans le bol de riz !

— Non, dit Papillon. Il faut profiter de l'occasion.

— Il y aura des tas de gardes !

— Eh bien, Grand Mage, tu vas avoir beaucoup de souhaits à faire.

— Vous croyez qu'il me suffit de claquer des doigts pour que les gardes tombent raides morts ? Hah ! j'aimerais bien !

— C'est ce qui est arrivé aux deux qu'on a vus », rappela Fleur de Lotus depuis l'entrée qui menait aux cachots. Rincevent l'impressionnait déjà. Maintenant, il la terrifiait absolument.

« Une coïncidence !

— Soyons sérieux, fit Papillon. Nous avons un sympathisant dans le palais. Peut-être quelqu'un qui risque sa vie à tout instant ! Nous savons que certains eunuques sont de notre côté.

— Il ne leur reste plus rien à perdre, j'imagine.

— Tu as une meilleure idée, Grand Mage ?

— Oui. On retourne dans les cellules.

— Quoi ?

— Ça sent mauvais. Vous tueriez vraiment l'empereur ? Je veux dire, vraiment ? »

Papillon hésita.

« Nous en avons souvent parlé. D'après Deux Herbes à Feu, si nous réussissions à assassiner l'empereur, nous allumerions la torche de la liberté...

— Oui. C'est vous qui brûleriez. Écoutez, retournez en cellule. C'est l'endroit le plus sûr. Je vous enferme et... je pars en reconnaissance.

— Une suggestion très courageuse, fit Deuxfleurs. C'est tout lui », ajouta-t-il avec fierté.

Papillon lança à Rincevent un regard qu'il avait appris à redouter.

« Excellente idée, fit-elle. Et je t'accompagne.

— Oh, mais ça risque d'être... très dangereux, répliqua aussitôt Rincevent.

— Aucun mal ne peut m'arriver quand je suis avec le Grand Mage, dit Papillon.

— Très juste. Très juste, renchérit Deuxfleurs. Aucun mal ne m'est jamais arrivé, je peux en témoigner.

— Et puis, poursuivit sa fille, j'ai la carte. Et ce serait terrible si tu te perdais et sortais par inadvertance de la Cité interdite, non ? »

Rincevent céda. Il se dit que feu l'épouse de Deuxfleurs devait être une femme d'une intelligence remarquable.

« Oh, d'accord, fit-il. Mais évitez de rester dans mes jambes. Et vous ferez ce que je vous dirai. »

Papillon s'inclina.

« Je te suis, ô Grand Mage », dit-elle.



« Je l'savais ! fit Flagorne. Du poison !

— Non, non. Ça ne se mange pas. On se le frotte sur le corps, dit monsieur Cervelas. Regardez. Et alors on est propre, comme on dit en pays civilisé. »

La plupart des membres de la Horde se tenaient jusqu'à la ceinture dans l'eau chaude, les mains chastement plaquées contre le torse. Hamish avait refusé d'abandonner son fauteuil, si bien que seule sa tête émergeait de la surface.

« Ça picote, fit Cohen. En plus, ma peau s'en va et s'dissout dans l'eau.

— Ce n'est pas de la peau, expliqua monsieur Cervelas. Aucun de vous n'a donc jamais vu de bain ?

— Oh, moi, j'en ai vu un, fit Gars Popaul. J'ai tué l'Évêque Fou de Pseudopolis dans un bain. Y avait... (il plissa le front) des bulles et des machins. Et quinze filles à poil.

— Quedonc.

— Parfaitement. Quinze. M'en souviens bien.

— Alors, là, d'accord, fit Caleb.

— Nous, on peut s'frotter que sur ce savon à la noix.

— Rituellement, ce sont vingt-deux femmes qui donnent son bain à l'empereur, dit Six Vents Favorables. Je peux aller me renseigner auprès des eunuques du harem et les réveiller, si vous voulez. C'est sans doute déductible au titre des frais de réception. »

Le percepteur prenait peu à peu goût à son nouveau travail. Il avait calculé que, même si les membres de la Horde avaient individuellement engrangé des montagnes d'argent liquide durant leur carrière de héros barbares, ils avaient presque tout perdu en se lançant dans d'autres activités (il les catalogua mentalement dans la rubrique des relations publiques)

nécessaires à la profession, et pouvaient donc prétendre à un dégrèvement conséquent.

Leurs noms ne figuraient dans aucune perception nulle part²³, mais c'était un point de détail. Seul le principe comptait. C'était ça, le principal. Et aussi l'intérêt, bien sûr.

« Non, pas de jeunes femmes, j'insiste, dit monsieur Cervelas. Vous prenez un bain pour être propres. Vous aurez tout le temps qu'il faut pour les jeunes femmes plus tard.

— J'vais sortir avec une fille quand tout ça sera fini, fit timidement Caleb en songeant avec mélancolie à une des rares femmes avec qui il avait tenu une conversation. Elle a sa propre ferme, elle a dit. Je m'verrais bien lui arroser son cresson.

— À mon avis, Prof aimerait pas t'entendre parler comme ça, objecta Gars Popaul. À mon avis, il voudrait que tu dises "plante herbacée".

— Ha, ha, ha !

— Quedonc ? »

Six Vents Favorables se glissa jusqu'à l'ancien professeur tandis que les héros de la Horde s'essayaient à l'huile de bain en commençant par la boire.

« Je sais ce que vous allez voler, dit-il.

— Ah, oui ? » fit poliment monsieur Cervelas. Il observait Caleb qui, depuis qu'on lui avait fait comprendre qu'il avait peut-être fait fausse route toute sa vie, s'efforçait de se couper les ongles avec son épée.

« C'est le légendaire cercueil de diamant de Toî Mehm ! fit Six Vents Favorables.

— Non. Encore à côté.

— Oh.

— On sort du bain, messieurs, fit le professeur. Je crois... oui... vous avez compris le commerce, les rapports s...

— ... ha, ha, ha... pardon...

— ... sociaux et les principes des impôts, poursuivit monsieur Cervelas.

²³ Sauf sur des affiches aux légendes du type : « On recherche Untel. Mort. »

— On a fait ça, nous ? Alors, c'est quoi, les impôts ? demanda Cohen.

— On prend presque tout l'argent qu'ont gagné les marchands, répondit Six Vents Favorables en lui tendant une serviette.

— Oh, c'est ça ? Je l'ai fait depuis des années.

— Non, vous, vous prenez *tout* l'argent, rectifia monsieur Cervelas. C'est là que vous commettez une erreur. Vous en tuez un trop grand nombre, et ceux que vous ne tuez pas se retrouvent trop pauvres.

— Moi, ça m'apparaît vachement bien, fit Flagorne en s'extrayant le contenu crétacé d'une oreille. Les marchands sont pauvres, et nous on est riches.

— Non, non, non !

— Non, non, non ?

— Oui ! Ce n'est pas civilisé !

— C'est comme avec les moutons, expliqua Six Vents Favorables. On ne leur enlève pas toute la peau d'un coup, on les tond tous les ans. »

Les membres de la Horde avaient l'air interdits.

« Chasseurs-cueilleurs, fit monsieur Cervelas avec un accent de désespoir dans la voix. Mauvaise métaphore.

— C'est la merveilleuse épée chantante de Wong, hein ? souffla Six Vents Favorables. C'est elle que vous allez voler !

— Non. En fait, le verbe "voler" ne convient pas exactement. Bon, bref, messieurs... vous n'êtes peut-être pas civilisés, mais au moins vous êtes tout propres, et pour des tas de gens ça revient au même. Le temps est venu, je crois, de passer à... l'action. »

La Horde se redressa. Elle reprenait pied sur un terrain plus sûr.

« À la salle du trône ! » dit Gengis Cohen.

Six Vents Favorables n'était pas rapide à la détente, mais il finit par additionner deux et deux.

« C'est l'empereur ! dit-il avant de porter ses mains à sa bouche en un geste d'horreur teinté de joie mauvaise. Vous allez l'enlever ! »

Les diamants étincelèrent lorsque Cohen lui répondit par un sourire.



Deux cadavres de gardes gisaient dans le couloir qui menait aux appartements impériaux.

« Écoutez, comment ça se fait qu'on vous ait tous capturés vivants ? chuchota Rincevent. Les gardes que j'ai vus avaient de grandes épées. Comment ça se fait que vous ne soyez pas morts ?

— J'imagine qu'ils prévoyaient de nous torturer, répondit Papillon. Nous en avons blessé dix.

— Oh ? Vous leur avez collé des affiches dessus, hein ? Vous avez chanté des chants révolutionnaires jusqu'à ce qu'ils abandonnent. Écoutez, quelqu'un tenait à ce qu'on reste en vie. »

Les planchers chantaient dans le noir. Chaque pas déclenchait un chœur de grincements et de gémissements, comme le plancher de l'Université. Mais on ne s'attendait pas à cela dans un palais aussi reluisant que celui de la Cité interdite.

« On les appelle des planchers rossignols, expliqua Papillon. Les charpentiers entourent les clous de petits colliers de métal, ainsi personne ne peut s'approcher sans se faire remarquer. »

Rincevent baissa les yeux sur les cadavres. Aucun n'avait dégainé son épée. Il prit appui sur son pied gauche. Le plancher grinça. Puis sur le droit. Le plancher gémit.

« Alors, ce n'est pas normal, murmura-t-il. On ne peut pas s'approcher discrètement sur un plancher pareil. Ces gardes connaissaient donc leur assassin. Filons d'ici...

— Nous continuons, fit Papillon d'un ton sans réplique.

— C'est un piège. Quelqu'un se sert de vous pour faire son sale boulot. »

Elle haussa les épaules. « Tournez à gauche à la grande statue de jade. »



Quatre heures du matin, une heure avant le lever du jour. Des soldats montaient la garde dans les salles de réception officielles, mais pas en grand nombre. Après tout, ces salles se trouvaient au cœur de la Cité interdite, à l'abri de ses hauts murs et de ses petites portes. Ce n'était pas comme si le danger menaçait.

Il fallait un certain type d'esprit pour rester de faction toute la nuit devant des salles vides. Ce type d'esprit, Un Grand Fleuve l'avait qui tournait tranquillement en orbite dans le vide par ailleurs satisfait de son crâne.

On l'avait appelé Un Grand Fleuve parce qu'il avait les mêmes proportions et se déplaçait à la même vitesse que le Hung. Tout le monde s'était attendu à ce qu'il devienne lutteur de *tsimo*, mais il avait échoué à l'épreuve d'intelligence parce qu'il n'avait pas mangé la table.

Il lui était impossible de s'ennuyer. Il manquait d'imagination pour ça. Mais comme la visière de son casque gigantesque offrait en permanence l'image d'une rage métallique, il avait à toutes fins utiles cultivé l'art de dormir debout.

Pour l'heure, il sommeillait joyeusement et n'avait conscience que d'un grincement de temps en temps, comme en ferait une souris extrêmement prudente.

La visière de son casque remonta d'un coup. Une voix lui demanda : « Qu'est-ce que t'aimes mieux : mourir ou trahir ton empereur ? »

Une deuxième voix fit : « C'est pas une question-piège. »

Un Grand Fleuve battit des paupières, puis baissa les yeux. Une apparition dans un fauteuil roulant couinant pointait une très grosse épée exactement sur l'interstice mal placé où l'armure du haut ne rejoint pas parfaitement celle du bas.

Une troisième voix précisa : « Je dois ajouter que les vingt-neuf derniers qui ont mal répondu sont... poisson séché en lanières... pardon, morts. »

Une quatrième voix souligna : « Et on est pas des eunuques. »

Un Grand Fleuve grommela sous l'effort de concentration. « Je crois que j'aime mieux vivre », finit-il par déclarer.

Un homme qui avait des diamants à la place des dents le gratifia d'une tape amicale sur l'épaule. « Bravo, fit-il. Joins-toi à la Horde. On a besoin d'un gars comme toi. Peut-être comme arme de siège.

— Qui ça, on ? demanda le garde.

— Voici Gengis Cohen, présenta monsieur Cervelas. Auteur de grands exploits. Tueur de dragons. Saccageur de cités. Un jour, il a acheté une pomme. »

Personne ne rit. Monsieur Cervelas avait découvert que la Horde ignorait absolument tout du sarcasme. Personne n'avait jamais dû tenter de les tourner en dérision.

Un Grand Fleuve-avait appris à s'exécuter. Sa vie durant, tout le monde lui avait dit ce qu'il devait faire. Il emboîta le pas à l'homme aux dents de diamant parce qu'il était de ceux auxquels on obéit quand ils ordonnent « Suis-moi ».

« Mais, vous savez, il y a des dizaines de milliers de soldats qui préféreraient mourir plutôt que trahir leur empereur, souffla Six Vents Favorables tandis qu'ils suivaient en file les couloirs.

— J'espère bien.

— Certains seront de garde autour de la Cité interdite. Nous les avons évités, mais ils sont toujours là. Il faudra nous occuper d'eux tôt ou tard.

— Bon, ça ! fit Cohen.

— Non, pas bon, rectifia monsieur Cervelas. L'intermède avec les ninjas, c'était plutôt une partie de plaisir...

— ... partie de plaisir... murmura Six Vents Favorables.

— ... mais il vaut mieux éviter une grosse bataille en plein air. Ce serait la vraie pagaïe. »

Cohen s'approcha du mur voisin orné de splendides motifs de paons et sortit son couteau.

« Du papier, fit-il. Du putain de papier. Des murs en papier. » Il passa la tête à travers. Suivit un petit cri aigu.

« Oups, pardon, m'dame. Service d'inspection des murs. » Il ramena la tête en souriant jusqu'aux deux oreilles.

« Mais vous ne pouvez pas passer à travers les murs ! s'indigna Six Vents Favorables.

— Pourquoi donc ?

— C'est... Ben, ce sont les murs. Qu'est-ce qui arriverait si tout le monde passait à travers les murs ? À quoi servent les portes, à votre avis ?

— À mon avis, elles servent aux autres, répondit Cohen. C'est par où, cette salle du trône ?

— Quedonc ?

— C'est de la pensée latérale, expliqua monsieur Cervelas tandis qu'ils repartaient à sa suite. Gengis se défend dans un certain genre de pensée latérale.

— Qu'est-ce que veut dire "latérale" ?

— Euh... ç'a rapport avec une espèce de muscle, je crois.

— Penser avec les muscles... Oui. Je vois », dit Six Vents Favorables.



Rincevent se glissa dans un espace entre le mur et la statue d'un chien jovial à la langue pendante.

« Et maintenant ? demanda Papillon.

— L'Armée rouge est importante ?

— Des milliers de membres, répondit la jeune femme d'un air de défi.

— À Hunghung ?

— Oh, non. Il existe un cadre dans chaque ville.

— Vous savez ça, hein ? Vous les avez vus ?

— Ce serait dangereux. Il n'y a que Deux Herbes à Feu qui sait comment les contacter...

— Voyez-vous ça. Eh bien, vous savez ce que je pense, moi ? Je pense que quelqu'un veut une révolution. Et vous êtes tellement respectueux et polis qu'il a un mal de chien à en organiser une ! Mais une fois qu'on a les rebelles, on peut faire n'importe quoi.

— Ce n'est pas vrai, impossible...

— Les rebelles des autres villes, ils font de grandes actions révolutionnaires, n'est-ce pas ?

— Nous sommes tenus au courant en permanence !

— Par notre ami Herbes ? »

Papillon se renfroga.

« Oui...

— Ça cogite, hein ? fit Rincevent. Ces bonnes vieilles cellules grises s'entrechoquent enfin, je me trompe ? Bravo. Je vous ai convaincue ?

— Je... Je ne sais pas.

— Maintenant, on s'en retourne.

— Non. Maintenant, il faut que je vérifie si ce que tu dis est vrai.

— Vous crevez d'envie de savoir, hein ? Bon sang, vous me portez sacrément sur les nerfs, vous autres. Écoutez, regardez... »

Rincevent se rendit à grands pas au bout du couloir qui s'achevait sur de larges doubles portes flanquées de deux dragons de jade.

Il les ouvrit brusquement.

Elles donnaient sur une salle basse de plafond mais vaste. Au centre, sous un dais, trônait un lit. On avait du mal à distinguer la silhouette qui s'y trouvait couchée, mais elle observait cette immobilité qui évoque un sommeil dont on a peu de chance de se réveiller.

« Vous voyez ? fit Rincevent. On l'a... déjà... tué... »

Une dizaine de soldats le fixaient avec étonnement.

Il entendit dans son dos grincer le plancher, puis des bruits de glissades suivies d'un claquement, comme du cuir mouillé sur un rocher.

Rincevent regarda le soldat le plus proche. L'homme tenait une épée.

Une goutte de sang roula le long de la lame jusqu'à la pointe, marqua une courte pause pour appuyer l'effet dramatique, et tomba par terre.

Rincevent releva la tête et souleva son chapeau.

« Je vous demande pardon, dit-il d'un air radieux. Ce n'est pas la chambre 3B ? »

Et il prit ses jambes à son cou.

Les lames de parquet hurlèrent sous ses pieds et, derrière lui, quelqu'un cria son surnom : « Ne le laissez pas s'échapper ! »

Laissez-moi m'échapper, pria Rincevent, oh, je vous en prie, laissez-moi m'échapper.

Il vira à un angle, dérapa, glissa à travers un mur de papier et atterrit dans un bassin à poissons ornemental. Mais un Rincevent en fuite bénéficie des mêmes talents qu'un chat, voire qu'un messie. L'eau se rida à peine sous ses pieds alors qu'il rebondissait à la surface et repartait de plus belle.

Un autre mur explosa et le mage se retrouva dans ce qui était peut-être le même couloir.

Derrière lui, quelqu'un atterrit lourdement sur une carpe Koï de grande valeur.

Rincevent redoubla de vitesse.

S'enfuir *de* quelque part, voilà le facteur le plus important dans tout sauve-qui-peut affolé. On s'enfuit toujours *de* quelque part. La question du *vers* quoi se résout toute seule.

Il sauta une longue volée de marches de pierre étroites, se releva d'une roulade au bas et enfila au hasard un autre couloir.

Ses jambes avaient désormais repris un rythme plus normal. D'abord la ruée folle en avant pour se mettre hors du danger immédiat, puis les bonnes enjambées régulières pour s'en éloigner le plus possible. Voilà le système.

L'Histoire faisait état d'un athlète qui avait couru une quarantaine de kilomètres après une bataille pour informer ses compatriotes de l'issue victorieuse. On le tenait traditionnellement pour le plus grand coureur de tous les temps, mais s'il avait apporté des nouvelles d'une bataille imminente, il se serait fait doubler par Rincevent.

Et pourtant... quelqu'un le rattrapait.



Un couteau transperça le mur de la salle du trône et tailla un trou assez large pour laisser passer un homme debout ou un fauteuil roulant.

Des marmonnements parcoururent la Horde.

« Bruce le Rossard, il entrait jamais par-derrière, lui.

— La ferme.

— Pas le genre à prendre la porte de service, Bruce le Rossard.

— La ferme.

— Quand Bruce le Rossard attaquait Al Khali, il a carrément donné l'assaut à la principale tour de garde avec un millier d'hommes hurlants sur de tout petits chevaux.

— Ouais, mais... la dernière fois que je l'ai vu, Bruce le Rossard, il avait la tête au bout d'une pique.

— D'accord, j'te l'accorde. Mais, au moins, c'était au-dessus de la porte principale. J'veux dire, au moins il est entré.

— Sa tête, oui.

— Oh là là... »

Monsieur Cervelas était très content. La salle dans laquelle ils venaient de pénétrer avait de quoi réduire la Horde au silence, même un court instant. Une salle vaste, bien entendu, mais elle n'avait pas pour seule fonction d'accueillir une foule de gens. Un Miroir Solaire, au moment de cimenter l'union des tribus, pays et petites nations insulaires, avait tenu à bâtir un lieu qui disait aux chefs et ambassadeurs : voici la plus grande salle où vous avez jamais mis les pieds, sa splendeur dépasse tout ce que vous pourriez imaginer et nous en avons beaucoup d'autres de ce modèle.

Il l'avait souhaitée impressionnante. Il avait manifestement voulu qu'elle intimide à ce point les barbares qu'ils se soumettraient tout de suite. Il faut des statues gigantesques, avait-il dit. Et d'immenses tentures décoratives. Des piliers et des sculptures. Que le visiteur, devant tant de magnificence pure, en perde la voix. Que toute cette splendeur lui dise : « Voici ce qu'est la civilisation ; soit vous la rejoignez, soit vous mourez. Maintenant, tombez à genoux ou nous vous ferons tomber autre chose. »

La Horde lui laissa le bénéfice d'un examen.

« C'est très bien, j'suppose, dit enfin Flagorne, mais ça vaut pas la case de notre chef à Skund. Y a même pas de feu au milieu, regardez.

— M'as-tu-vu, moi j'trouve.

— Quedonc ?

— Typiquement étranger.

— Moi, j'en démolirais la plus grande partie, j'mettrais d'la bonne paille par terre et quelques boucliers aux murs.

— Quedonc ?

— Remarquez, suffirait d'y installer quelques centaines de tables, et on s'ferait une sacrée ribote là-dedans. »

Cohen traversa l'étendue immense afin de gagner le trône que surmontait un grand dais ornemental. « Y a un parapluie au-dessus, regardez.

— Le toit doit fuir. On peut pas faire confiance aux tuiles. Un bon chaume de roseaux, et tu restes quarante ans au sec. »

Le trône était en bois laqué, mais incrusté de nombreuses pierres précieuses. Cohen s'assit. « Alors, ça y est ? fit-il. On l'a fait, Prof ?

— Oui. Évidemment, il faut maintenant tenir, dit monsieur Cervelas.

— Je vous demande pardon, fit Six Vents Favorables. Mais vous avez fait quoi ?

— Vous savez ? Ce que nous sommes venus voler ? demanda le professeur.

— Oui ?

— C'est l'Empire. »

L'expression du perceuteur mit quelques secondes à se muer en un sourire horrifié.

« Je crois que nous avons besoin de prendre un petit-déjeuner avant de poursuivre, reprit monsieur Cervelas. Monsieur Vents, auriez-vous l'amabilité d'appeler quelqu'un ? »

Le perceuteur avait toujours son sourire figé.

« Mais... Mais... vous ne pouvez pas conquérir un empire comme ça ! parvint-il à objecter. Il vous faut une armée, comme les seigneurs de la guerre ! Entrer de cette façon-là... c'est contre les règles ! Et... Et... il y a des milliers de gardes !

— Oui, mais ils sont tous dehors, fit observer monsieur Cervelas.

— Ils nous gardent, ajouta Cohen.

— Mais ils gardent le véritable empereur !

— C'est moi, dit Cohen.

— Ah ouais ? fit Flagorne. Qui est mort et qui t'a fait empereur, toi ?

— On n'est pas obligé de mourir, expliqua monsieur Cervelas. C'est ce qui s'appelle de l'usurpation.

— Exactement, fit Cohen. Y a qu'à dire : Écoute, Gunga Din, t'es viré, d'accord ? Fous l'camp dans une île n'importe où, sinon...

— Gengis, l'interrompit doucement monsieur Cervelas, vous ne croyez pas que vous pourriez parler des étrangers autrement qu'en termes offensants ? Ce n'est pas civilisé. »

Cohen haussa les épaules.

« Vous risquez tout de même d'avoir de gros ennuis avec les gardes et tout, insista Six Vents Favorables.

— P't-être pas, fit Cohen. Dis-leur, Prof.

— Est-ce que vous avez déjà vu de vos yeux l'ancien empereur ? demanda monsieur Cervelas. Monsieur Vents ?

— Bien sûr que non. Presque personne ne l'a... »

Il s'arrêta.

« Alors voilà, fit monsieur Cervelas. Vous saisissez vite, monsieur Vents. Comme il sied au grand percepteur en chef.

— Mais ça ne marchera pas, parce que... » Six Vents Favorables s'arrêta une nouvelle fois. Son cerveau venait d'enregistrer les paroles de monsieur Cervelas.

« Grand percepteur en chef ? Moi ? Le chapeau noir avec un bouton de rubis ?

— Oui.

— Avec une plume dedans, si tu veux », ajouta généreusement Cohen.

Le percepteur avait l'air plongé dans des réflexions extasiées.

« Alors... s'il y avait, disons, un simple administrateur de district d'une cruauté inadmissible envers ses employés, en particulier envers un adjoint travailleur, et qui mériterait en toute justice une bonne correction...

— En tant que grand percepteur en chef, bien sûr, vous auriez toute autorité sur cette affaire. »

Le sourire de Six Vents Favorables menaçait désormais de le priver d'une partie de sa tête. « Pour la question des nouvelles taxes, dit-il, j'ai souvent pensé qu'on trouve trop facilement l'air pur bien en dessous de son coût de production...

— Nous écouterons vos idées avec grand intérêt, fit monsieur Cervelas. En attendant, occupez-vous du petit-déjeuner, s'il vous plaît.

— Et faites venir, ajouta Cohen, tous les connards qui croient savoir à quoi ressemble l'empereur. »



Le poursuivant se rapprochait.

Rincevent bifurqua en dérapant dans un couloir et vit trois gardes qui bloquaient le passage. Ceux-là n'étaient pas morts. Ils étaient bien vivants et avaient des épées.

Quelqu'un lui rentra dans le dos, le culbuta par terre et le dépassa d'un bond.

Il ferma les yeux.

Il entendit deux coups sourds, un gémissement, puis un très curieux bruit métallique.

Un casque, qui tournait longuement par terre.

On le remit debout.

« Tu vas rester couché toute la journée ? fit Papillon. Allez, viens. Ils ne sont pas loin derrière ! »

Rincevent jeta un coup d'œil aux gardes étendus puis suivit la jeune femme à petits sauts. « Ils sont combien ? demanda-t-il.

— Sept, maintenant. Dont deux qui boitent et un qui a du mal à respirer. Allez, viens.

— Vous leur avez tapé dessus ?

— Tu gaspilles toujours ton souffle comme ça ?

— Encore jamais trouvé quelqu'un capable d'aller aussi vite que moi ! »

Ils tournèrent à un angle et faillirent percuter un autre garde.

Papillon ne s'arrêta même pas. Elle effectua un pas distingué, virevolta sur un pied et envoya l'autre si violemment dans l'oreille du garde que l'homme pivota sur place avant d'atterrir sur la tête.

Elle marqua un temps, hors d'haleine, et remit en ordre une mèche de cheveux.

« Nous devrions nous séparer, dit-elle.

— Oh, non ! se récria Rincevent. Je veux dire, il faut que je vous protège !

— Je vais retourner chercher les autres. Toi, attire les gardes plus loin...

— Vous savez tous faire ça ?

— Évidemment, répondit Papillon d'un air irrité. Je t'ai dit que nous nous étions battus contre les gardes. Bon, si nous nous séparons, l'un de nous aura des chances de s'échapper. Les assassins ! On a voulu nous faire endosser le crime !

— Est-ce que je n'ai pas essayé de vous prévenir ? Je croyais que vous vouliez sa mort !

— Oui, mais nous sommes des rebelles. Eux, c'étaient des gardes du palais !

— Euh...

— Pas de temps à perdre. Nous nous reverrons au paradis. »

Elle repartit comme une flèche.

« Oh. »

Rincevent regarda autour de lui. Tout était silencieux.

Des gardes apparurent au bout du couloir, mais prudemment, comme il convenait à des hommes qui venaient de croiser Papillon.

« Là-bas !

— C'est elle ?

— Non, c'est lui !

— Attrapez-le ! »

Il accéléra encore, vira dans un autre couloir et découvrit qu'il se trouvait dans un cul-de-sac qui deviendrait sûrement, étant donné ce qu'il entendait dans son dos, un cul de cercueil.

Mais il y avait des doubles portes. Il les ouvrit d'un coup de pied, les franchit à toute allure puis ralentit...

Il faisait noir, mais son oreille et son nez l'informèrent qu'il se trouvait dans un local spacieux, et un soupçon de flatulence révélait une espèce d'écurie.

Un feu donnait pourtant un peu de lumière. Rincevent trotta vers lui et vit qu'il brûlait sous un chaudron immense rempli de riz bouillant.

À présent que ses yeux s'étaient accoutumés à la pénombre, il distingua des formes étendues sur des dalles, façon couchettes, le long des murs d'une salle gigantesque.

Les formes ronflaient doucement.

Il s'agissait d'êtres humains. Enfin, ils étaient peut-être humains, ou avaient compté des humains parmi leurs ancêtres, avant que quelqu'un, des siècles plus tôt, annonce : « On va voir jusqu'où on peut engraisser des gars. On va produire de vraiment gros pleins de soupe. »

Chaque géant était vêtu de ce qui ressemblait à une couche aux yeux de Rincevent et sommeillait béatement à côté d'un bol qui contenait assez de riz pour faire exploser une vingtaine de personnes, juste au cas où il se réveillerait durant la nuit et se sentirait un petit creux.

Deux de ses poursuivants apparurent à l'entrée et s'arrêtèrent. Puis ils avancèrent, mais avec une extrême prudence, en surveillant attentivement les masses qui bougeaient doucement.

« Hop, hop, hop ! » cria Rincevent.

Les hommes se figèrent et le fixèrent du regard.

« Debout les gars, réveillez-vous ! Il va falloir en mettre un coup ! » Il empoigna une louche monumentale et la cogna sur le chaudron de riz.

« Debout là-d'dans ! On arrête de s'tâter les... euh... c'que vous voudrez, et on se hâte pour la patrouille ! »

Les dormeurs s'étirèrent.

« Ouuurmr ?

— Ouuuuaaouuuuur ! »

La salle vibra lorsque quarante jambes comme des troncs d'arbre se balancèrent hors des couchettes. Les volumes de

chair s'agencèrent différemment, si bien que, dans la pénombre, Rincevent se sentit le point de mire de vingt petites pyramides.

« Haaarouuuuhhhh ? »

— Ces types, là, fit Rincevent en pointant un doigt désespéré sur ses poursuivants qui reculaient lentement, ils ont un casse-croûte au jambon !

— Oumyonraaah ?

— Ouuumr ?

— Et à la moutarde !

— Ouuumr ! »

Vingt petites têtes pivotèrent. Un total de quatre-vingts neurones spécialisés se mirent en branle.

Et le sol trembla. Les lutteurs alléchés entreprirent de se diriger vers les gardes d'un pas de course lent mais décidé que seule pouvait stopper une collision avec un autre lutteur ou un continent.

« Ouuurrr ! »

Rincevent fonça vers la porte du fond et la franchit en trombe. Deux hommes, assis dans une petite salle, buvaient du thé et jouaient une partie de *Shibo* sous le regard d'un troisième.

« Les gros ont les crocs ! brailla-t-il. C'est le fauve-qui-peut ! »

Un des joueurs jeta ses tuiles de *Shibo*. « La barbe ! Ça fait au moins une heure qu'on leur a pas donné à manger ! »

Les hommes empoignèrent divers filets, aiguillons et accessoires de protection et laissèrent Rincevent tout seul.

Il vit une autre porte. Il la franchit d'un pas chassé. Il avait rarement pratiqué le pas chassé jusqu'à ce jour. Il avait souvent tenu le rôle du gibier.

Un autre couloir s'ouvrait devant lui. Il l'enfila à toute allure, partant du principe que l'absence de poursuite n'était pas une raison pour ne pas cavalier.



Le seigneur Hong pliait du papier.

Il était expert en la matière car, quand il s'adonnait à cette activité, il y consacrait toute son attention. Le seigneur Hong avait l'esprit acéré comme un couteau. Un couteau à lame courbe, sûrement.

La porte coulisssa. Un garde, la figure rouge d'avoir couru, se jeta à terre.

« Ô seigneur Hong porté aux nues...

— Oui, en effet, le coupa le seigneur Hong d'un air distant en s'attaquant à un pliage ardu. Quel est le problème, cette fois ?

— Seigneur ?

— Je t'ai demandé quel est le problème.

— Euh... nous avons tué l'empereur conformément aux ordres...

— Les ordres de qui ?

— Seigneur ! Les vôtres !

— Ah bon ? » fit le seigneur Hong en pliant le papier dans le sens de la longueur.

Le garde ferma les yeux. Il entrevit fugitivement l'avenir. Il y reconnut un fer de lance. Il poursuivit :

« Mais... on ne trouve les prisonniers nulle part, seigneur. Nous avons entendu des pas, et alors... eh bien, nous n'avons vu que deux personnes, seigneur. Nous sommes à leur poursuite. Mais les autres ont disparu.

— Pas de slogans ? Pas d'affiches révolutionnaires ? Pas de coupables ?

— Non, seigneur.

— Je vois. Reste ici. »

Les mains du seigneur Hong continuèrent de plier tandis qu'il levait les yeux sur l'autre personne présente dans la salle.

« Tu as quelque chose à dire, Deux Herbes à Feu ? » demanda-t-il d'un ton aimable.

Le chef révolutionnaire avait l'air penaud.

« L'Armée rouge a coûté cher, fit le seigneur Hong. Rien que les frais d'imprimerie... Et ne dis pas que je ne vous ai pas aidés. Nous avons ouvert les portes, tué les gardes et fourni à vos vanu-pieds des armes et une carte, non ? Et maintenant il m'est difficile de prétendre qu'ils ont tué l'empereur, puisse-t-il rester mort dix mille ans, puisque nous avons perdu leurs traces. On

va poser trop de questions. Je ne peux tout de même pas tuer tout le monde. Et il paraît que nous avons en outre des barbares dans nos murs.

— Quelque chose a dû mal tourner, seigneur. » Les mouvements des mains qui caressaient le papier hypnotisaient Herbes.

« Quel dommage. Je n'aime pas que les choses tournent mal. Garde ? Rachète ta misérable personne. Emmène-le. Je vais suivre un autre plan.

— Seigneur ?

— Oui, Deux Herbes à Feu ?

— Quand vous... Quand nous sommes convenus... Quand il a été convenu que l'Armée rouge vous serait livrée, vous m'avez donné une garantie. »

Le seigneur Hong sourit. « Oh, oui. Je me souviens. J'ai dit, n'est-ce pas ? que je n'ordonnerais pas ta mort, ni oralement ni par écrit. Et je dois tenir parole, sinon qui suis-je ? »

Il effectua un dernier pliage et ouvrit les mains pour poser le petit objet de papier sur la table laquée près de lui.

Herbes et le garde le fixèrent des yeux.

« Garde... emmène-le », répéta le seigneur Hong.

Il s'agissait d'une figurine humaine merveilleusement réalisée.

Mais le papier avait dû manquer pour façonner la tête.



L'entourage immédiat de l'empereur se composait d'à peu près quatre-vingts hommes, femmes et eunuques plus ou moins réveillés.

Ils étaient étonnés par ce qu'ils voyaient assis sur le trône.

Les membres de la Horde étaient étonnés par la cour impériale.

« Qui sont ces vieilles peaux à l'air grincheux au premier rang ? chuchota Cohen qui jetait négligemment un couteau en l'air et le rattrapait. J'voudrais même pas y mettre le feu.

— Ce sont les épouses des anciens empereurs, souffla Six Vents Favorables.

— On est pas obligés de les épouser, dis ?

— Je ne crois pas.

— Pourquoi elles ont les pieds aussi petits ? demanda Cohen. J'aime les femmes aux grands pieds, moi. »

Six Vents Favorables lui expliqua. Les traits de Cohen se durcirent. « J'en apprends de belles sur la civilisation, ça oui, fit-il. Des ongles longs, des pieds estropiés et des domestiques qui se baladent sans leurs bijoux de famille. Huh.

— Qu'est-ce qui se passe ici, je vous prie ? fit un homme entre deux âges. Qui êtes-vous ? Qui sont ces vieux eunuques ?

— Et toi, t'es qui ? » répliqua Cohen. Il dégaina son épée. « Faut que je l'sache pour qu'on puisse graver sur ta tombe...

— Je me demande si le moment n'est pas venu de procéder à des présentations », fit monsieur Cervelas. Il s'avança. « Voici, dit-il, Gengis Cohen – enlevez-moi ça, Gengis –, qui est techniquement un barbare, et voici sa Horde. Ils ont investi votre ville. Et vous êtes... ?

— Des envahisseurs barbares ? s'étonna l'homme avec hauteur en l'ignorant. Les envahisseurs barbares se déplacent par milliers ! Des hommes de grande taille qui hurlent sur de petits chevaux !

— Je l'avais bien dit, fit Flagorne. Mais on m'écoute jamais !

— ... Et les rues sont à feu et à sang, il y règne la terreur, les rapines, le pillage !

— On a pas encore pris notre petit-déjeuner, dit Cohen en jetant encore son couteau en l'air.

— Hah ! Plutôt mourir que me soumettre à quelqu'un comme vous ! »

Cohen haussa les épaules. « Fallait l'dire plus tôt !

— Oups », fit Six Vents Favorables.

Le lancer était très précis.

« C'était qui, au fait ? demanda Cohen alors que le cadavre s'affaissait. Quelqu'un sait qui c'était ?

— Gengis, fit monsieur Cervelas, ça fait longtemps que je veux vous le dire ; quand les gens affirment qu'ils aimeraient mieux mourir, ils ne le pensent pas vraiment. Pas toujours.

- Pourquoi ils le disent, alors ?
- C'est ce qui se fait.
- Encore la civilisation ?
- Je le crains.
- On va régler la question une bonne fois pour toutes, d'accord ? » dit Cohen. Il se mit debout « Que tous ceux qui aiment mieux mourir que m'avoir pour empereur lèvent la main.
- Personne ? » fit monsieur Cervelas.



Rincevent enfila un autre couloir au petit trot. Il n'existait donc aucune sortie ? Plusieurs fois il crut en trouver une, mais elle ne donnait que sur une cour enclose entre les immenses bâtiments, plantée de saules et de fontaines gazouillantes.

Et le palais se réveillait. Il entendait...

... quelqu'un courir derrière lui.

Une voix cria : « Hé... »

Il plongea vers la porte la plus proche.

La salle où il entra baignait dans la vapeur. De gros nuages houleux roulaient en tous sens. Il eut du mal à distinguer une silhouette qui s'échinait sur une roue immense et les mots « chambre de torture » lui traversèrent l'esprit jusqu'à ce que l'odeur de savon les remplace par celui de « blanchisserie ». Des silhouettes blafardes mais d'une propreté irréprochable levèrent les yeux de leurs bacs et l'observèrent d'un œil à peine intéressé.

Ils n'avaient pas l'air informés des derniers événements.

Moitié courant, moitié flânant, il passa entre les chaudrons bouillonnants.

« Continuez comme ça. Bravo. Voilà, c'est ça, frottez, frottez. Je veux voir ces essoreuses essorer. Bien. Il y a une autre sortie ? Belles bulles, ça, très belles bulles. Ah... »

Un des employés de la blanchisserie, visiblement le responsable, lui lança un regard méfiant et parut vouloir dire quelque chose.

Rincevent traversa une cour en se faufilant entre les fils à linge qui la sillonnaient et s'adossa contre un mur, hors d'haleine.

C'était contre ses principes, mais il était peut-être temps de s'arrêter et de réfléchir.

On le pourchassait. Plus exactement, on pourchassait une silhouette qui courait, vêtue d'une robe rouge délavée et d'un chapeau pointu dans un état de carbonisation avancé.

Il fallut un gros effort à Rincevent pour en accepter l'idée, mais il était fort possible qu'on cesse de le poursuivre s'il portait une autre tenue.

Sur le fil juste devant lui, des chemises et des pantalons claquaient au vent. Leur coupe était à la confection ce que l'abattage des arbres est à la menuiserie. On avait compris le système du tube et on s'en était tenu là. Ils ressemblaient en tous points aux vêtements que portaient la quasi-totalité des habitants de Hunghung.

Le palais équivaut à une ville à lui seul, lui disait la voix de la raison. Des tas de gens doivent y effectuer toutes sortes de courses.

Ce qui veut dire... qu'il faut enlever ton chapeau, conclut-elle.

Rincevent hésita. Un non-mage aurait du mal à comprendre l'énormité de la suggestion. Un mage préférait se promener sans robe ni pantalon que renoncer à son chapeau. Sans son chapeau, les gens le prenaient pour un vulgaire pékin.

Un cri s'éleva au loin.

La voix de la raison s'aperçut que, si elle ne se méfiait pas, elle allait finir aussi morte que le reste de Rincevent, aussi ajouta-t-elle : D'accord, garde notre chapeau minable. C'est notre foutu couvre-chef qui nous a mis dans ce pétrin. Tu te figures peut-être qu'il va te rester une tête pour le porter ?

Les mains de Rincevent, elles aussi conscientes qu'elles allaient vivre des moments extrêmement passionnants et très brefs à moins de prendre les affaires en elles-mêmes, se tendirent lentement, décrochèrent un pantalon et une chemise et les fourrèrent dans sa robe.

La porte s'ouvrit à la volée. Il avait toujours des soldats au train, et deux gardiens *tsimo* s'étaient joints à la chasse. L'un d'eux agita un aiguillon en direction du mage.

Il plongea vers un porche et déboucha dans un jardin.

Il y vit une petite pagode. Ainsi que des saules pleureurs, une jolie dame sur un pont qui donnait à manger aux oiseaux...

... et un homme qui peignait une assiette.



Cohen se frotta les mains.

« Personne ? Bien. Affaire réglée, alors.

— Hum. »

Un petit homme au premier rang s'efforça de ne pas faire de gestes brusques et demanda :

« Excusez-moi, mais... qu'est-ce qui se passerait dans le cas hypothétique où nous appellerions les gardes pour vous dénoncer ?

— On vous tuerait tous avant qu'ils aient fini de passer la porte, répondit Cohen d'un ton neutre. D'autres questions ? ajouta-t-il sur fond de souffles coupés.

— Euh... L'empereur... enfin, le dernier empereur... avait des gardes très spéciaux... »

Un tintement l'interrompit. Un petit objet à pointes multiples roula au bas des marches et tournoya par terre. Une étoile de jet.

« On les a vus, fit Gars Popaul.

— Bien, bien, dit le petit homme. Tout paraît en ordre. Dix mille ans à l'empereur ! »

Le cri fut repris en un chœur un peu décousu.

« Quel est votre nom, jeune homme ? demanda monsieur Cervelas.

— Quatre Grandes Cornes, seigneur.

— Excellent. Excellent. Je vois que vous ferez du chemin. Quel est votre travail ?

— Je suis assistant principal du grand chambellan, seigneur.

— Lequel d'entre vous est le grand chambellan ? »

Quatre Grandes Cornes montra du doigt l'imprudent qui avait préféré mourir.

« Et voilà, vous voyez ? fit monsieur Cervelas. La promotion est rapide pour ceux qui savent s'adapter, grand chambellan. Et maintenant, l'empereur va prendre son petit-déjeuner.

— Et qu'est-ce qui lui ferait plaisir ? demanda le nouveau grand chambellan dans un effort pour paraître intelligent et montrer qu'il savait s'adapter.

— Toutes sortes de choses. Mais pour l'instant de gros morceaux de viande et beaucoup de bière. Vous verrez, l'empereur est très facile à servir. » Monsieur Cervelas se fendit du petit sourire entendu qu'il affichait parfois quand il se savait le seul à comprendre une blague. « L'empereur n'apprécie pas ce qu'il appelle "de la cochonnerie étrangère bizarre pleine d'yeux et autres bidules du même tonneau" et préfère de loin des plats simples et consistants comme des saucisses, composées d'organes animaux hachés dans un tronçon d'intestin. Ahaha. Mais si vous voulez lui faire plaisir, tenez-vous-en aux gros morceaux de viande. N'est-ce pas, seigneur ? »

Cohen contemplait le groupe de courtisans. Quand on a survécu quatre-vingt-dix ans à toutes les agressions possibles de la part d'hommes, de femmes, de trolls, de nains, de géants, de machins verts aux pattes innombrables et, en une occasion, d'un homard enragé, on apprend beaucoup par la simple observation des visages. « Hein ? fit le barbare. Oh. Ouai. Tout juste. De gros morceaux. Dites, monsieur le percepteur... qu'est-ce que tous ces gens font de leurs journées ?

— Que voudriez-vous qu'ils fassent ?

— J'voudrais qu'ils aillent se faire foutre.

— Pardon, seigneur ?

— [Pictogramme compliqué] », traduisit monsieur Cervelas. Le nouveau grand chambellan parut un brin surpris.

« Quoi ? Ici ?

— C'est une façon de parler, mon garçon. Ce qu'il veut dire, c'est que tout le monde doit partir très vite. »

La cour détala sans demander son reste. Un pictogramme suffisamment compliqué vaut un millier de mots.



Une fois la ruée passée, le peintre Trois Grenouilles Solides se remit debout, se retira le pinceau d'une narine, récupéra son chevalet dans un arbre et tenta de réfléchir sereinement.

Le jardin n'était plus comme avant.

Le saule était plié en deux. La pagode avait été détruite par un lutteur déchaîné qui avait mangé le toit. Les colombes avaient pris la fuite. Le petit pont était cassé. Son modèle, la concubine Éventail de Jade, s'était enfui en pleurant après avoir réussi à s'extraire tant bien que mal du bassin ornemental.

Et on lui avait volé son chapeau de paille.

Trois Grenouilles Solides rajusta ce qui lui restait de tenue et tâcha de se calmer.

L'assiette ornée de son dessin avait volé en éclats, bien entendu.

Il en sortit une autre de son sac et tendit la main vers sa palette.

Laquelle arborait une grande empreinte de pied au beau milieu...

Il avait envie de pleurer. Il pressentait un bel avenir à cette peinture. Il savait qu'on se la rappellerait longtemps. Et les couleurs ? Est-ce qu'on se rendait compte combien coûtait le vermillon ces temps-ci ?

Il se ressaisit. Il ne lui restait donc que du bleu. Eh bien, il allait leur montrer...

Il s'efforça d'ignorer les dégâts devant lui et se concentra sur l'image qu'il avait en tête.

« Maintenant, voyons voir, songea-t-il. Éventail de Jade fuit sur un pont devant un homme qui agite les bras en criant “Écartez-vous” et que suivent un homme avec un aiguillon, trois gardes, cinq blanchisseurs et un lutteur incapable de s'arrêter. » Il allait devoir simplifier un peu, évidemment.



Les poursuivants tournèrent à un angle, sauf le lutteur qui n'était pas bâti pour une manœuvre aussi difficile.

« Où il est passé ? »

Ils se trouvaient dans une cour. D'un côté se succédaient des porcheries et de l'autre des tas d'ordures.

Et, au milieu de la cour, gisait un chapeau pointu.

Un des gardes tendit la main et saisit le bras d'un collègue qui allait s'avancer. « Doucement, fit-il.

— C'est qu'un chapeau.

— Et où est le reste du bonhomme ? Il a pas pu... disparaître comme ça... dans... »

Ils reculèrent.

« T'en as entendu parler, toi aussi ?

— Il paraît qu'il a ouvert un trou dans le mur uniquement en bougeant les mains !

— C'est rien, ça ! J'ai entendu dire qu'il est apparu sur un dragon invisible dans les montagnes !

— Qu'est-ce qu'on va dire au seigneur Hong ?

— Je tiens pas à voler en morceaux !

— Moi, je tiens pas à annoncer au seigneur Hong qu'on l'a perdu. On a déjà assez d'ennuis comme ça. Et je viens juste de payer mon casque.

— Ben... on pourrait prendre le chapeau. Ce serait une preuve.

— T'as raison. Ramasse-le.

— Moi ? Toi, ramasse-le !

— Des sortilèges terribles rôdent peut-être tout autour.

— Ah oui ? Alors, moi, c'est pas grave si je le touche ? Merci bien ! Demande à un de ces gars, là, de le ramasser ! »

Les blanchisseurs reculèrent ; l'habitude hunghungaise d'obéissance s'évaporaient comme la rosée du matin. Les soldats n'étaient pas les seuls à avoir entendu les rumeurs.

« Pas nous !

— On a une commande urgente de chaussettes ! »

Les gardes se tournèrent. Un paysan sortait d'une des porcheries en titubant ; il portait un sac et un grand chapeau de paille lui couvrait la figure.

« Hé, toi ! »

L'homme tomba à genoux et se cogna la tête par terre.

« Ne me tuez pas ! »

Les gardes échangèrent un regard. « On va pas te tuer, fit l'un. On veut juste que t'essayes de ramasser le chapeau, là-bas.

— Quel chapeau, ô puissant guerrier ?

— Ce chapeau, là-bas ! Tout de suite ! »

L'homme se traîna en crabe sur les pavés.

« Ce chapeau-là, ô grand seigneur ?

— Oui ! »

L'homme avança prudemment les doigts sur la pierre et poussa le bord déchiqueté du chapeau.

Il se mit alors à hurler.

« Ta femme est un gros hippopotame ! J'ai la figure qui fond ! J'ai la figure qui foooonnnnd ! »

Rincevent attendit de ne plus percevoir les claquements des sandales en fuite, puis il se releva, épousseta son chapeau et le rangea dans le sac.

Sa ruse avait beaucoup mieux opéré qu'il ne l'escomptait. Il venait de découvrir un autre détail utile à savoir sur l'Empire : personne ne regardait les paysans. Sans doute à cause des vêtements et du chapeau. Personne en dehors du peuple ne s'habillait de cette façon-là, donc quiconque s'habillait de cette façon-là appartenait au peuple. Ce qui relevait du même principe publicitaire que le chapeau de mage, mais à l'envers. On faisait montre de prudence et de politesse devant les porteurs de chapeau pointu, au cas où ils se vexeraient et se vengeraient physiquement, alors qu'un individu en grand chapeau de paille faisait la cible idéale pour un « Hé, toi, là ! » et un...

À cet instant précis, justement, quelqu'un cria derrière Rincevent « Hé, toi, là ! » et lui flanqua un coup de trique en travers des épaules.

La figure irritée d'un serviteur apparut devant lui. L'homme lui agita un doigt sous le nez.

« T'es en retard ! T'es un sale type ! Entre tout de suite !

— Je... »

La trique frappa Rincevent une fois encore. Le serviteur montra du doigt une porte plus loin.

« Insolent ! C'est honteux ! Au travail ! »

Le cerveau de Rincevent prépara la réplique : Oh, alors on se prend pour Malin-san parce qu'on a une grosse trique, hein ? Eh bien, il se trouve que je suis un grand mage, et tu sais ce que tu peux en faire, de ta grosse trique ?

En cours de route entre le cerveau et les lèvres, la réplique se mua en : « Ouim'sieur ! Tout d'suite ! »



La Horde se retrouva seule.

« Eh bien, messieurs, nous avons réussi, dit enfin monsieur Cervelas. Vous avez le monde sur un plateau.

— Tout l'trésor qu'on veut, dit Flagorne.

— Exact.

— Faut pas traîner, alors, reprit Flagorne. Allons chercher des sacs.

— Inutile, fit monsieur Cervelas. C'est vous-mêmes que vous voleriez. Il s'agit d'un empire. On ne le fourre pas dans un sac avant de se le partager le soir même autour du feu de camp !

— Et les viols ? »

Monsieur Cervelas soupira. « Si j'ai bien compris, le harem impérial compte trois cents concubines. Je suis sûr qu'elles seront ravies de vous connaître, mais ça ne fera pas de mal que vous ôtiez d'abord vos chaussures. »

Les vieillards affichaient la mine déconcertée d'un poisson qui essayerait d'assimiler le concept de la bicyclette.

« Il faut emporter que les petits trucs, finit par dire Gars Popaul. Les rubis et les émeraudes, de préférence.

— Et balancer une allumette en sortant, ajouta Vincent. Ces murs en papier et tout ce bois laqué, ça doit prendre feu tout seul, un vrai bonheur.

— Non, non, non ! protesta monsieur Cervelas. Rien que les vases de cette salle sont inestimables !

— Nan, trop gros à transporter. On peut pas les mettre sur un cheval.

— Mais je vous ai montré ce qu'était la civilisation ! fit l'ancien professeur.

— Ouais. C'est très bien pour visiter. Pas vrai, Cohen ? »

Cohen, tassé sur le trône, fixait d'un regard mauvais le mur du fond. « Quoi donc ? »

— J'dis qu'on prend tout ce qu'on peut transporter et on s'en retourne chez nous, pas vrai ?

— Chez nous... Ouais...

— C'était ça l'plan, non ? »

Cohen évita de regarder la figure de monsieur Cervelas.

« Ouais... Le plan... répéta-t-il.

— C'est un bon plan, fit Flagorne. Une idée géniale. Tu prends la place du patron ? Parfait. Une arnaque de première. Ça évite les pépins. Plus besoin de tripatouiller les serrures, tout ça. Alors on va tous rentrer chez nous, d'accord ? Avec tout l'butin qu'on peut transporter.

— Pour quoi faire ? demanda Cohen.

— Pour quoi faire ? C'est l'butin. »

Cohen parut prendre une décision.

« Comment t'as dépensé ta dernière prise, Flagorne ? T'avais trois sacs d'or et de pierres précieuses fauchées dans un château hanté, t'as dit. »

Flagorne eut l'air embarrassé, comme si Cohen lui demandait quelle odeur avait le violet.

« Comment je l'ai dépensé ? J'sais pas, moi. Tu sais ce que c'est. Quelle importance, comment je l'ai dépensé ? C'est un butin. D'ailleurs... comment t'as dépensé l'tien, toi ? »

Cohen soupira.

Flagorne le regarda, bouche bée. « Tu penses tout d'même pas rester ici ? » Il jeta un regard noir à monsieur Cervelas. « Vous auriez pas mijoté un coup, tous les deux ? »

Cohen tambourina des doigts sur le bras du fauteuil. « Tu parlais de rentrer chez nous, fit-il. Où, exactement ? »

— Ben... où on veut...

— Et Hamish, là...

— Quedonc ? Quedonc ?

— J'veux dire... il a cent cinq ans, non ? C'est le moment de se ranger, peut-être ?

- Quedonc ?
- Se ranger ? s'exclama Flagorne. T'as toi-même essayé, un coup. T'as volé une ferme et t'as dit que t'allais élever des cochons ! T'en es revenu au bout de... Combien, déjà ?... Trois heures ?
- Quèquidi ? Quèquidi ?
- Il dit qu'IL EST TEMPS DE TE RANGER, Hamish.
- Dlamerde ! »



Le tumulte régnait aux cuisines. La moitié de la cour s'y était retrouvée, en majorité pour la première fois. Les locaux étaient aussi bondés qu'un marché en plein air où les serviteurs essayaient de vaquer à leurs tâches du mieux qu'ils pouvaient.

Dans la confusion, on remarqua à peine que l'un d'eux n'avait pas trop l'air de savoir en quoi consistait la sienne.

« Vous l'avez senti ? fit dame Deux Rivières. Quelle puanteur !

— Comme une journée de chaleur dans un parc à cochons ! précisa dame Fleur de Pêche.

— Je me flatte de n'avoir jamais eu l'occasion de subir pareille épreuve », répliqua dame Deux Rivières avec hauteur.

Dame Nuit de Jade, un peu plus jeune que les deux autres et qui avait éprouvé une certaine attirance pour l'odeur de fauve de Cohen, n'ouvrit pas la bouche.

« Rien que ça ? demanda le chef cuisinier. Des gros morceaux ? Pourquoi il ne mange pas une vache tant qu'il y est ?

— Attendez d'entendre parler de cette spécialité diabolique qu'ils appellent *saucisse*, fit le grand chambellan.

— Des gros morceaux. » Le cuisinier était au bord des larmes. « À quoi bon le talent si c'est pour servir des gros morceaux de viande ? Même pas de sauce ? J'aimerais mieux mourir que réchauffer des gros morceaux de viande !

— Ah, fit le grand chambellan de fraîche date, j'y réfléchirais à deux fois avant de dire une chose pareille. Le nouvel empereur, puisse-t-il prendre un bain de dix mille ans, a

tendance à interpréter ce genre de propos comme une requête... »

Les bavardages cessèrent. La cause du silence soudain était un petit bruit sec. Celui d'un bouchon qui saute.

Le seigneur Hong avait le talent des grands vizirs de surgir de nulle part. Son regard balaya les cuisines. C'était sûrement la seule tâche ménagère qu'il avait jamais accomplie.

Il s'avança. Il avait sorti une petite bouteille noire de la manche de sa robe.

« Apportez-moi la viande, dit-il. Ne vous faites pas de souci pour la sauce. »

L'assistance suivait ses gestes avec un intérêt horrifié. Le poison participait de l'étiquette de la cour hunghungaise, mais on y recourait généralement en cachette, question de bonnes manières.

« Des commentaires ? » demanda le seigneur Hong.

Son regard était comme une faux. À mesure qu'il parcourait la salle, les courtisans vacillaient, hésitaient et tombaient.

« Très bien, fit-il. J'aimerais mieux mourir que voir un... *barbare* sur le trône impérial. Qu'on lui serve ses... gros morceaux. Apportez-moi la viande. »

Un mouvement se produisit dans le fond, on entendit des cris et le choc assourdi d'une trique. Un paysan s'avança précipitamment en poussant à contrecœur un immense plat couvert sur un chariot.

À la vue du seigneur Hong, il écarta le chariot, se jeta en avant et se prosterna à plat ventre.

« Je détourne les yeux de votre... verger en position favorable... *merde*... visage, ô seigneur. »

Le seigneur Hong poussa du pied la forme étendue.

« Il est agréable de constater qu'on cultive encore l'art du respect, remarqua-t-il. Soulève le couvercle. »

L'homme se remit debout et, avec force courbettes et plongeons, souleva le couvercle.

Le seigneur Hong retourna la bouteille et la maintint renversée jusqu'à ce que la dernière goutte en tombe en chuintant. Son auditoire restait cloué sur place.

« Et maintenant, qu'on porte ce plat aux barbares, dit-il.

— Certainement, votre céleste... pinceau à encre... feuille de saule... rectitude.

— D'où es-tu, paysan ?

— Bès Pélargic, ô seigneur.

— Ah, c'est ce que je me disais. »



Les imposantes portes de bambou s'ouvrirent en coulissant. Le nouveau grand chambellan fit son entrée, suivi d'une caravane de chariots.

« Le petit-déjeuner, ô seigneur de mille ans, annonça-t-il. De gros morceaux de cochon, de gros morceaux de chèvre, de gros morceau de bœuf et sept riz hunghungais. »

Un des serviteurs souleva le couvercle d'un plat. « Mais suivez mon conseil, évitez ce porc, dit-il. On l'a empoisonné. »

Le chambellan se retourna d'un bloc.

« Misérable insolent ! Tu mourras pour ton audace.

— C'est Rincevent, non ? fit Cohen. On dirait bien Rincevent...

— J'ai mon chapeau quelque part sur moi, dit Rincevent. J'ai dû me le fourrer dans le pantalon...

— Du poison ? s'étonna Cohen. T'es sûr ?

— Bon, d'accord, c'était une bouteille noire décorée d'un crâne et de deux tibias croisés, et quand il l'a retournée ça s'est mis à fumer, dit Rincevent tandis que monsieur Cervelas l'aidait à se relever. C'était peut-être de l'extrait d'anchois, mais ça m'étonnerait.

— Du poison ? fit Cohen. Je déteste les empoisonneurs. La pire espèce, les empoisonneurs. Ils se glissent en douce pour verser leur cochonnerie dans la boustifaille des autres... »

Il fusilla le chambellan des yeux.

« C'est toi ? » Il regarda Rincevent et désigna du pouce le chambellan recroquevillé. « C'est lui ? Parce que si c'est lui, il va connaître ce que j'ai fait aux autres cinglés, là, les prêtres du serpent de Sursaut, et cette fois je m'servirai des deux pouces !

— Non, répondit Rincevent. C'est un type qu'ils appellent le seigneur Hong. Mais ils l'ont tous regardé faire. »

Un petit cri échappa au grand chambellan. Il se jeta à terre et allait embrasser le pied de Cohen lorsqu'il s'aperçut que ça reviendrait au même que manger le plat de porc.

« Pitié, ô céleste empereur ! Nous sommes tous des pions dans les mains du seigneur Hong !

— Qu'est-ce qu'il a donc de spécial, ce seigneur Hong ?

— C'est... un homme admirable, bafouilla le chambellan. Je ne dirai rien contre le seigneur Hong ! Ce n'est sûrement pas vrai qu'il a des espions partout ! Longue vie au seigneur Hong, voilà ce que je dis ! »

Il se risqua à lever la tête et découvrit la pointe de l'épée de Cohen juste devant ses yeux.

« Ouais, mais pour l'instant de qui t'as le plus la trouille ? De moi ou de ce seigneur Hong ?

— Euh... du seigneur Hong ! »

Cohen haussa un sourcil. « J'suis impressionné. Des espions partout, hein ? »

Son regard fit le tour de la salle immense et s'arrêta sur un très gros vase. Il s'en approcha nonchalamment et souleva le couvercle.

« Ça va, là-dedans ?

— Euh... oui ? fit une voix depuis les profondeurs du vase.

— Besoin de rien ? Un calepin en rabe ? Un pot d'chambre ?

— Euh... oui ?

— Ça te dirait... oh, mettons, trois cents litres d'eau bouillante ?

— Euh... non ?

— Est-ce que t'aimes mieux mourir que trahir le seigneur Hong ?

— Euh... vous me laissez un petit moment pour réfléchir, s'il vous plaît ?

— Pas de problème. De toute façon, faut un bon bout de temps pour chauffer l'eau. Alors, repos ! »

Il referma le couvercle. « Un Grand Meuble ? fit-il.

— C'est Un Grand *Fleuve*, Gengis », rectifia monsieur Cervelas.

Le garde s'anima bruyamment.

« Tu me surveilles ce vase, et s'il bouge encore t'y fais comme moi au Nécromancien Vert de la Nuit, d'accord ?

— Je ne sais pas ce que vous lui avez fait, seigneur », dit le soldat.

Cohen le lui expliqua. La figure d'Un Grand Fleuve s'épanouit. Des gargouillis à l'intérieur laissèrent entendre que l'occupant se retenait de ne pas vomir.

Cohen regagna tranquillement son trône.

« Raconte-m'en un peu plus sur le seigneur Hong, alors, demanda-t-il.

— C'est le grand vizir », répondit le chambellan.

Cohen et Rincevent échangèrent un regard.

« C'est ça. Et tout le monde sait, dit Rincevent, que les grands vizirs sont toujours...

— ... de parfaits salopards, termina Cohen. J'sais pas pourquoi. Qu'on leur donne un turban avec une pointe au milieu, et leur... machin moral, là, s'évanouit aussi sec. J'les tue toujours dès que j'tombe dessus. On gagne du temps pour après.

— Moi, je l'ai trouvé louche dès que je l'ai vu, dit Rincevent. Écoutez, Cohen...

— Pour toi, ce sera empereur Cohen, dit Flagorne. J'ai jamais fait confiance aux mages, mon pote. Jamais fait confiance à un type en robe.

— Rincevent est régulier... intervint Cohen.

— Merci ! fit Rincevent.

— ... mais un putain d'mage inutile.

— Figurez-vous que j'ai risqué ma tête pour vous sauver, merci bien. Écoutez, j'ai des amis à la prison. Est-ce que vous pourriez... *Empereur ?*

— Plus ou moins, fit Cohen.

— Provisoirement, fit Flagorne.

— Techniquement, fit monsieur Cervelas.

— Est-ce que ça veut dire que vous pouvez mettre mes amis en lieu sûr ? Je crois que le seigneur Hong a assassiné le vieil empereur et veut leur coller ça sur le dos. J'espère seulement qu'il ne croira pas qu'ils se cachent dans les cellules.

— Pourquoi dans les cellules ? demanda Cohen.

— Parce que si j'avais l'occasion de me sauver des cellules du seigneur Hong, je ne la raterais pas, répondit Rincevent avec chaleur. Personne de sensé n'y retournerait s'il y avait une chance de s'échapper.

— D'accord, dit Cohen. Gars Popaul, Un Grand Fleuve, vous allez prendre quelques-uns de vos copains et me ramener tout ce monde ici.

— Ici ? fit Rincevent. Je voulais qu'ils soient mis à l'abri !

— Ben quoi, on est là. On peut les protéger.

— Et qui va vous protéger, vous ? »

Cohen ignora la question. « Grand chambellan, fit-il, j pense pas que le seigneur Hong se cache dans l'coin, mais... parmi les courtisans, y avait un type avec un nez comme un museau de blaireau. Un gros, c'était, coiffé d'un grand galurin rose. Et y avait une maigrichonne avec une figure comme un plein chapeau d'épingles.

— Il doit s'agir du seigneur Neuf Montagnes et de dame Deux Rivières, dit le grand Chambellan. Euh... vous n'êtes pas en colère après moi, ô seigneur ?

— Par tous les dieux, non. En fait, mon cher, je suis tellement impressionné que je vais te confier d'autres responsabilités.

— Seigneur ?

— Goûteur, pour commencer. Et maintenant tu vas me chercher les deux autres. J'aimais pas leur allure, mais alors pas du tout. »

On introduisit Neuf Montagnes et Deux Rivières quelques instants plus tard. Seuls ceux qui l'attendaient surprirent leur bref coup d'œil passant de Cohen au plat intact.

Cohen leur adressa un signe de tête joyeux. « Mangez-le, dit-il.

— Seigneur ! J'ai pris un petit-déjeuner copieux ! J'ai le ventre archiplein ! se récria Neuf Montagnes.

— C'est dommage. Un Grand Meuble, avant que tu sortes, tu vas t'occuper de monsieur Neuf Montagnes et lui faire un peu de place dans le ventre pour qu'il puisse prendre un autre petit-déjeuner. Et même chose pour la dame si j'entends pas mâcher

leurs mandibules dans les cinq secondes. Une bonne bouchée de tout, compris ? Avec beaucoup de sauce. »

Un Grand Fleuve dégaina son épée.

Les deux nobles fixaient des yeux les monceaux luisants de victuailles.

« Moi, ça me paraît bon, fit Cohen sur le ton de la conversation. Vu la façon que vous regardez ce repas, on croirait qu'y a quelque chose qui cloche. »

Neuf Montagnes se mit avec précaution un morceau de porc dans la bouche.

« Succulent, dit-il confusément.

— Maintenant, avale », ordonna Cohen.

Le mandarin obéit.

« Merveilleux, dit-il. À présent, si Votre Excellence veut bien m'excuser, je...

— Pas si vite, fit Cohen. On tient pas à ce que tu te fourres accidentellement les doigts au fond du gosier ou un autre truc dans ce goût-là, hein ? »

Neuf Montagnes hoqueta.

Puis hoqueta encore.

De la fumée monta du bas de sa robe.

Les membres de la Horde plongèrent vers un abri au moment où l'explosion faisait disparaître un pan du plancher, une section circulaire du plafond et la totalité du seigneur Neuf Montagnes.

Un chapeau noir orné d'un bouton en rubis tournoya un instant par terre.

« C'est comme moi avec les oignons au vinaigre », commenta Vincent.

Dame Deux Rivières, immobile, gardait les yeux fermés.

« Pas faim ? » demanda Cohen.

Elle secoua la tête.

Cohen se renversa sur son trône.

« Un Grand Meuble ?

— C'est "Fleuve", Cohen, rectifia monsieur Cervelas tandis que le garde s'avavançait pesamment.

— Emmène-la et mets-la dans un des cachots. Veille à ce qu'elle ait beaucoup à manger, si tu vois ce que j'veux dire.

— Oui, Excellence.

— Et monsieur le chambellan, là, peut pousser encore jusqu'aux cuisines et dire au chef que cette fois il va partager ce qu'on va manger, et c'est lui qui goûtera le premier, d'accord ?

— Oh, oui, Excellence.

— T'appelles ça vivre, toi ? s'exclama Caleb tandis que déguerpissait le grand chambellan. C'est ça, le boulot d'empereur, dis ? On peut même pas se fier à ce qu'on mange ? On va sûrement se faire assassiner dans nos lits !

— Toi, j'te vois mal te faire assassiner dans l'tien, fit Flagorne.

— Ouais, vu que t'es jamais dedans », dit Cohen.

Il s'approcha de la grande urne et y flanqua un coup de pied.

« Tu prends tout ça ?

— Ouim'sieur », répondit l'urne.

On entendit un rire. Mais un rire teinté de nervosité. Monsieur Cervelas s'apercevait que la Horde n'avait pas l'habitude de telles méthodes. Quand un vrai barbare veut tuer quelqu'un au cours d'un repas, il l'invite avec tous ses partisans, fait passer tout le monde à table, les soûle jusqu'à ce qu'ils s'endorment, puis il fait sortir ses propres hommes de leurs cachettes afin qu'ils les massacrent sans délai, franchement, raisonnablement et honorablement. C'est un procédé parfaitement correct. Le stratagème « on les soûle et on les zigouille tous » est le plus ancien du répertoire, ou serait le plus ancien si les barbares se souciaient de répertoire. Ceux qui tombent dans le panneau rendraient un grand service au monde en se faisant massacrer au moment du poudingue. Mais, au moins, on peut se fier à ce qu'on mange. Les barbares n'empoisonnent pas les plats. On ne sait jamais, on peut avoir un petit creux soi-même.

« Excusez-moi, Votre Excellence, fit Six Vents Favorables qui rôdait à proximité. Je crois que le seigneur Flagorne a raison. Euh... je connais un peu d'histoire. La méthode correcte de succession, c'est de monter sur le trône dans une mer de sang. C'est ce que compte faire le seigneur Hong.

— Tu dis ? Une mer de sang, c'est ça ?

— Ou une montagne de crânes. C'est aussi une option.

— Mais... Mais... je croyais que la couronne impériale se transmettait de père en fils, s'étonna monsieur Cervelas.

— Eh bien, oui, fit Six Vents Favorables. C'est possible en théorie.

— Une fois qu'on serait au sommet de la pyramide, tout le monde ferait ce qu'on ordonnerait, c'est ce que t'as dit », rappela Cohen à monsieur Cervelas.

Le regard de Flagorne passa de l'un à l'autre. « C'est vous deux qu'avez manigancé ça ? fit-il d'un ton accusateur. C'était pour en arriver là, hein ? Tout ce cirque pour apprendre à se civiliser ? Et au tout début vous avez dit que ce serait un gros coup ! Hein ? Moi, j'croyais qu'on allait seulement faucher un paquet de trucs et foutre le camp ! Pillage et butin, c'est notre credo...

— Oh, pillage et butin, pillage et butin, j'en ai jusque-là du pillage et du butin ! le coupa monsieur Cervelas. Vous ne pensez donc qu'à ça, au pillage et au butin ?

— Ben, avant on violait aussi, se rappela Vincent avec nostalgie.

— Ça m'ennuie de te l'dire, mais ils ont raison, Prof, fit Cohen. Se battre et piller... c'est ça notre boulot. Ça m'plaît pas, toutes ces courbettes. J'suis pas sûr d'être taillé pour la civilisation. »

Monsieur Cervelas roula des yeux. « Même vous, Cohen ? Vous êtes tellement... crétins, oui ! cracha-t-il. Je ne sais pas pourquoi je me donne du mal ! Enfin, quoi, regardez-vous ! Vous savez ce que vous êtes ? Des légendes ! »

La Horde recula. Personne n'avait encore vu Prof se mettre en colère.

« Ça vient de *legendum*, qui veut dire "couché par écrit", poursuivit monsieur Cervelas. Les livres, vous savez ? Lire et écrire. Ce qui, entre parenthèses, vous est aussi étranger que la Cité perdue d'Ee... »

La main de Flagorne se leva, légèrement nerveuse. « En fait, j'ai un jour découvert la Cité perdue d'...

— Taisez-vous ! Je dis... Qu'est-ce que je disais ?... Oui... vous ne lisez pas, hein ? Vous n'avez jamais appris à lire ? Alors vous avez gâché la moitié de votre vie. Vous auriez pu amasser des

perles de sagesse au lieu de pierres pas si précieuses que ça. Il vaut peut-être mieux que les gens lisent vos exploits sans vous voir en chair et en os parce que, messieurs, vous les décevriez beaucoup. »

Rincevent observait la scène, fasciné, dans l'attente que monsieur Cervelas se fasse décapiter. Mais il ne fallait pas trop y compter, semblait-il. Il devait déjà trop perdre la tête pour avoir droit à la décapitation.

« Qu'avez-vous réellement fait dans votre vie, messieurs ? Et ne me parlez pas de bijoux volés ni de seigneurs démons. Qu'avez-vous fait de concret ? »

Flagorne leva encore la main. « Ben, j'ai un jour tué les quatre...

— Oui, oui, oui, le coupa monsieur Cervelas. Vous avez tué ci, vous avez volé ça et vous avez vaincu les avocats géants mangeurs d'hommes de je ne sais où, mais... tout ça, c'est... de la gnognote. C'est du papier peint, messieurs ! Ça ne change jamais rien ! Ça n'intéresse personne ! À Ankh-Morpork, j'ai enseigné à de jeunes garçons qui vous prennent pour des mythes. Voilà jusqu'où vous êtes arrivés. Ils ne croient pas que vous ayez vraiment existé. Ils pensent qu'on vous a inventés. Vous êtes des affabulations, messieurs. Quand vous mourrez, personne ne le saura parce qu'on vous croit déjà morts. » Il marqua un temps pour reprendre haleine avant de poursuivre plus lentement « Mais ici... ici, vous pourriez être réels. Vous pourriez cesser de jouer vos personnages. Vous pourriez redonner à cet antique empire corrompu une place dans le monde. Du moins... (sa voix mourut) c'est ce que j'avais espéré. Je pensais vraiment que nous arriverions peut-être à réaliser quelque chose... »

Il s'assit.

Les membres de la Horde, immobiles, se fixaient les pieds ou les roues.

« Hum. Puis-je dire quelque chose ? Les seigneurs de la guerre se dresseront tous contre vous, dit Six Vents Favorables. Ils sont pour l'instant dehors avec leurs armées. Normalement, ils devraient se combattre les uns les autres, mais ils vont tous se liguer contre vous.

— Ils aimeraient mieux avoir un empoisonneur comme ce Hong plutôt qu'moi ? fit Cohen. C'est pourtant un salaud !

— Oui, mais... c'est leur salaud à eux, vous voyez.

— On pourrait tenir, ici. Les murs sont épais, dit Vincent. Ceux qui sont pas en papier, en tout cas.

— Oublie ça, fit Flagorne. Pas d'siège. Les sièges, c'est l'bordel. J'ai horreur de bouffer des godasses et des rats.

— Quedonc ?

— Il dit qu'ON VEUT PAS DE SIÈGE QUI NOUS FORCERAIT À MANGER DES GODASSES ET DES RATS, Hamish.

— On peut plus jouer des flûtes, c'est ça ?

— Ils ont combien de soldats ? demanda Cohen.

— Je crois... six ou sept cent mille, répondit le percepteur.

— Excusez-nous, fit Cohen en se levant du trône. Faut que je parle à ma Horde. »

La Horde se réunit. De temps en temps un « quedonc ? » se détachait du conciliabule de murmures enroués. Puis Cohen se retourna.

« Des mers de sang, c'est ça ? fit-il.

— Euh... oui », répondit le percepteur.

La réunion reprit.

Après d'autres échanges, la tête de Flagorne émergea.

« T'as bien dit des montagnes de crânes ?

— Oui. Oui, c'est ce que j'ai dit, je crois », répondit le percepteur. Il jeta un regard nerveux à Rincevent et à monsieur Cervelas qui haussa les épaules.

Chuchotis, chuchotas, quedonc...

« Dis ?

— Oui ?

— Des montagnes grandes comment ? C'est pas facile d'entasser des crânes.

— Je ne sais pas, moi ! Des tas de crânes !

— Juste pour savoir. »

La Horde parut prendre une décision. Elle se retourna.

« On va s'battre, annonça Cohen.

— Oui, t'aurais dû nous parler de cette histoire de crânes et de sang plus tôt, fit Flagorne.

— On va t’faire voir si on est morts ou pas ! » caqueta Hamish.

Monsieur Cervelas secoua la tête.

« Je crois que vous n’avez pas bien entendu. Les chances sont de cent mille contre un ! dit-il.

— M’est avis qu’ça montrera aux gens qu’on est toujours vivants, fit Caleb.

— Oui, mais l’objet de mon plan, c’était de vous prouver qu’on pouvait monter au sommet de la pyramide sans être obligé de se battre, dit monsieur Cervelas. C’est réellement possible dans une société comme celle-ci. Mais si vous voulez livrer bataille à des centaines de milliers d’hommes, vous mourrez. »

Puis, à sa grande surprise, il s’entendit ajouter : « Probablement. »

La Horde lui souriait.

« Les grosses cotes nous font pas peur, dit Flagorne.

— On aime ça, les grosses cotes, renchérit Caleb.

— T’vois, Prof, une cote de mille contre un, c’est pas pire que dix contre un, dit Cohen. Pour plusieurs raisons... » Il compta sur ses doigts. « Primo, le soldat de base qui se bat pour la solde plutôt que pour sa vie va pas prendre des risques alors qu’y a plein d’autres types autour de lui qui peuvent aussi bien faire le boulot ; deuxio, y en a pas beaucoup qui pourront s’approcher d’nous en même temps et ça fera d’la bousculade ; et... » Il se regarda les doigts comme s’il produisait un ultime effort de calcul.

« ... Tertio... l’aida un monsieur Cervelas hypnotisé par la logique du héros barbare.

— ... tertio, c’est ça... la moitié du temps, quand ils balancent des coups d’épée, ils blessent un de leurs copains, c’est toujours ça de gagné. Tu comprends ?

— Mais même si c’est vrai, ça ne peut marcher qu’un petit moment, protesta monsieur Cervelas. Même si vous en tuez deux cents, vous serez fatigués, et des troupes fraîches vous tomberont sur le dos.

— Oh, elles seront fatiguées elles aussi, répliqua joyeusement Cohen.

— Pourquoi ?

— Parce qu'avant d'arriver jusqu'à nous, faudra qu'elles grimpent en courant les montagnes de cadavres.

— C'est logique, ça », approuva Flagorne.

Cohen envoya une claque dans le dos du professeur stupéfié.

« T'as pas à t'inquiéter, dit-il. On s'est approprié l'Empire en suivant ton plan, mais on va l'garder en suivant le nôtre. Tu nous as montré la civilisation, alors on va te montrer la barbarie. »

Il fit quelques pas puis se retourna, une lueur mauvaise dans le regard. « Barbarie ? Hah ! Quand on tue des gens, nous, on le fait tout d'suite, on les regarde dans les yeux, et on demande pas mieux que leur payer un verre dans l'autre monde, y a pas d'mal à ça. J'ai jamais connu de barbare qui découpait lentement les gens dans des p'tites chambres, ni qui torturait des femmes pour qu'elles paraissent plus belles, ni qui versait du poison dans la bouffe d'autrui. La civilisation ? Si c'est ça, la civilisation, tu peux t'la fourrer là où l'soleil brille jamais !

— Quedonc ?

— Il a dit TU PEUX TE LA FOURRER LA OÙ LE SOLEIL BRILLE JAMAIS, Hamish.

— Ah ? J'y suis allé.

— Mais la civilisation, ce n'est pas que ça ! fit monsieur Cervelas. Il y a... la musique, la littérature, la notion de justice, les idéaux de... »

Les portes de bambou coulissèrent. Comme un seul homme, dans des craquements d'articulations, la Horde se retourna, les armes brandies.

Les nouveaux venus qui se découpaient dans l'entrée étaient plus grands et beaucoup plus richement vêtus que les paysans, et ils se déplaçaient à la façon de ceux qui n'ont pas l'habitude qu'on leur barre le chemin. Les précédait pourtant un paysan tremblant qui arborait un drapeau rouge au bout d'un bâton. On le poussa dans la salle à la pointe de l'épée.

« Un drapeau rouge ? souffla Cohen.

— Ça veut dire qu'ils veulent parlementer, expliqua Six Vents Favorables.

— Vous savez bien... c'est comme notre drapeau blanc de reddition, ajouta monsieur Cervelas.

— Jamais entendu causer, fit Cohen.

— Ça veut dire qu'on ne peut tuer personne tant qu'ils ne sont pas prêts. »

Monsieur Cervelas tenta de faire taire les chuchotements dans son dos.

— *Pourquoi on les invite pas à dîner pour les massacrer quand ils seront soûls ?*

— *Tas entendu ce qu'il a dit. Y en a sept cent mille.*

— *Ah ? Alors faut prévoir un menu pas compliqué avec des nouilles. »*

Deux des seigneurs s'avancèrent à grands pas jusqu'au milieu de la salle. Cohen et monsieur Cervelas allèrent à leur rencontre.

« Toi aussi, fit Cohen en attrapant Rincevent qui tentait de se défiler. T'as du bagout quand faut se sortir du pétrin, alors tu viens. »

Le seigneur Hong les regardait avec l'expression de l'homme à qui ses ancêtres ont légué l'aptitude de tout considérer de haut. « Je suis le seigneur Hong, le grand vizir de l'empereur. Je vous ordonne de vider les lieux sur-le-champ et de passer en jugement. »

Monsieur Cervelas se tourna vers Cohen.

« Que dalle », fit Cohen.

Monsieur Cervelas s'efforça de réfléchir.

« Hum, comment vous dire ? Gengis Cohen, chef de la Horde d'Argent, présente ses compliments au seigneur Hong mais...

— Dis-lui qu'il peut s'fourrer son ordre quelque part, fit Cohen.

— Je crois, seigneur Hong, que vous avez peut-être deviné le courant d'opinion qui prévaut au sein du groupe, dit monsieur Cervelas.

— Où est le reste de tes barbares, paysan ? » demanda le seigneur Hong.

Rincevent observait monsieur Cervelas. Cette fois, l'ancien professeur ne trouvait plus ses mots.

Le mage avait envie de prendre la fuite. Mais Cohen avait raison. L'idée paraissait folle, mais il était sans doute plus sûr de rester près de lui. Prendre la fuite le rapprocherait tôt ou tard du seigneur Hong.

Qui croyait qu'il y avait d'autres barbares quelque part...

« Je vais vous dire une chose et une seule, reprit le seigneur Hong. Si vous quittez la Cité interdite immédiatement, votre mort, au moins, sera rapide. Ensuite nous exhiberons vos têtes et certains organes significatifs dans les cités de l'Empire afin que le peuple connaisse votre terrible châtement.

— Châtement ? fit monsieur Cervelas.

— Pour avoir tué l'empereur.

— On a pas tué d'empereur, protesta Cohen. J'ai rien contre tuer des empereurs, mais nous, on en a pas tué.

— Il a été tué dans son lit il y a une heure, dit le seigneur Hong.

— Ce n'est pas nous, fit monsieur Cervelas.

— C'est vous, intervint Rincevent. Seulement, c'est contre le règlement de tuer l'empereur, alors vous avez voulu faire croire que c'était l'Armée rouge la responsable. »

Le seigneur Hong le regarda comme s'il le voyait pour la première fois et que ça ne l'enchantait guère. « Vu les circonstances, dit-il, je serais étonné qu'on vous croie.

— Que va-t-il se passer si nous nous rendons maintenant ? demanda monsieur Cervelas. J'aimerais bien savoir.

— Vous mourrez très lentement de manières... intéressantes.

— Toute l'histoire de ma vie, ça, fit Cohen. Faut toujours que j'meure très lentement de manières intéressantes. Comment on va procéder ? Combats de rues ? Maison par maison ? Mêlée générale ou quoi ?

— Dans le monde réel, dit un des autres seigneurs, nous livrons bataille. Nous ne nous bagarrons pas comme des barbares. Nos armées se rencontreront sur la plaine avant la ville.

— On doit aussi rencontrer la ville ?

— Il veut dire devant la ville, Cohen.

— Ah. Encore du langage civilisé, sans doute. Quand ?

— À l'aube demain matin !

— D'accord, fit Cohen. Ça nous ouvrira l'appétit pour le petit-déjeuner. On peut faire autre chose pour vous ?

— Ton armée est de quelle importance, barbare ?

— Tu l'croirais pas, répliqua Cohen en ne se trompant sans doute pas de beaucoup. On a envahi des pays. On a rayé des cités entières de la carte. Là où mon armée passe, il pousse plus rien.

— Ça, au moins, c'est la vérité, reconnut monsieur Cervelas.

— Nous n'avons jamais entendu parler de vous ! dit le seigneur de la guerre.

— Ouais, fit Cohen. Ça prouve qu'on est très forts.

— Il y a un autre détail qu'il faut signaler à propos de cette armée », lança quelqu'un.

Tous se tournèrent vers un Rincevent aussi surpris qu'eux d'entendre sa propre voix. Mais le fil de ses pensées venait de trouver le chas d'une aiguille...

« Oui ?

— Vous vous demandez peut-être pourquoi vous n'avez vu que les... généraux, poursuivit lentement Rincevent comme s'il mettait ses idées en ordre au fur et à mesure. C'est parce que... vous voyez... leurs hommes sont... invisibles. Euh... Oui. Des fantômes, en réalité. Tout le monde connaît ça, non ? »

Cohen, étonné, le regardait bouche bée.

« Des fantômes buveurs de sang, pour être précis, reprit Rincevent. D'ailleurs, tout le monde sait ce qu'on trouve de l'autre côté de la Muraille, pas vrai ? »

Le seigneur Hong ricana. Mais les seigneurs de la guerre fixaient le mage ; leurs mines disaient qu'ils soupçonnaient fortement les habitants de l'autre côté de la Muraille d'être faits de chair et de sang mais qu'ils se fiaient aussi à des millions de gens qui n'en croyaient rien.

« Ridicule ! Vous n'êtes pas des fantômes invisibles buveurs de sang, vous », fit l'un d'eux.

Cohen ouvrit la bouche. Ses dents de diamant étincelèrent.

« 'xact, fit-il. Faut dire... nous, on est de l'espèce visible.

— Hah ! L'effort est pathétique ! dit le seigneur Hong. Fantômes ou pas, nous vous vaincrons !

— Ma foi, ça s'est mieux passé que je ne m'y attendais, remarqua monsieur Cervelas tandis que les seigneurs de la guerre sortaient d'un pas digne. Était-ce une tentative de guerre psychologique à laquelle nous avons assisté, monsieur Rincevent ?

— C'en était ? Je connais ce truc-là, dit Cohen. C'est quand on cogne toute la nuit avant la bataille sur nos boucliers pour empêcher l'ennemi de dormir et qu'on chante "On va vous couper l'poireau", des machins comme ça.

— À peu près, reconnut diplomatiquement monsieur Cervelas. Mais la ruse a échoué, j'en ai peur. Le seigneur Hong et ses généraux sont trop raffinés. Dommage que vous n'ayez pas pu l'essayer sur les soldats du rang. »

Un petit couinement de lapin s'éleva derrière eux. Ils se retournèrent pour voir le cadre juvénile de l'Aimée rouge qu'on introduisait dans la salle. Papillon était du nombre. Elle adressa même un tout petit sourire à Rincevent.

Le mage avait toujours misé sur la fuite. Mais il fallait peut-être parfois choisir de se battre, ne serait-ce que dans les cas où il ne restait nulle part où fuir.

Seulement il ne valait rien dans le maniement des armes.

Du moins dans celui des armes classiques.

« Hum, fit-il, si on quitte le palais maintenant, on va se faire tuer, c'est ça ?

— J'en doute, répondit monsieur Cervelas. Nous sommes désormais dans le chapitre de *L'Art de la guerre*. Un homme comme Hong nous trancherait sûrement la gorge, mais maintenant que la guerre est déclarée, il faut respecter la coutume. »

Rincevent prit une inspiration profonde.

« On a une chance sur un million, dit-il, mais ça peut marcher... »



Les quatre cavaliers dont la chevauchée présage la fin du monde sont, tout le monde le sait, la Mort, la Guerre, la Famine

et la Pestilence. Mais les événements moins importants ont eux aussi leurs cavaliers. Par exemple les quatre cavaliers du Rhume de Cerveau sont le Reniflement, la Toux de Poitrine, la Narine et la Pénurie de Mouchoirs ; les quatre cavaliers dont l'apparition annonce les jours fériés sont la Tempête, la Bourrasque, la Neige Fondue et la Voie à Contresens.

Au milieu des armées qui campaient dans la vaste plaine alluviale autour de Hunghung, les cavaliers invisibles dénommés la Désinformation, la Rumeur et le Ragot sellèrent leurs montures...

Un grand campement militaire connaît tous les désagréments d'une ville sans aucun des avantages. Au bout d'un moment, les feux de bivouac et les lignes de faction s'ouvrent aux civils du coin, en particulier s'ils ont quelque chose à vendre, plus spécialement s'il s'agit de femmes dont la vertu s'accommode d'un certain commerce, et même parfois s'ils proposent des repas qui changent du régime monotone de l'armée. Ce que proposait pour l'heure un marchand changeait assurément de l'ordinaire.

« Boulettes de porcs ! Boulettes de porc ! Profitez-en tant qu'elles sont... » Le marchand marqua une pause tandis qu'il cherchait mentalement comment terminer sa phrase et renonça. « Boulettes de porc ! En bâtonnet ! Tenez, vous, shogun, vous m'avez l'air... Dites, vous seriez pas le... ?

— Taistoitaistoitaistoi ! »

Rincevent tira Planthara J-M-E-H dans l'ombre près d'une tente. Le commerçant regarda la figure angoissée coincée entre une tenue d'eunuque et un grand chapeau de paille.

« C'est le Mage, non ? Comment vous... ?

— Vous vous rappelez, vous aviez très envie d'amasser une grosse fortune dans le commerce international ? fit Rincevent.

— Oui ? On peut commencer ?

— Bientôt. Bientôt. Mais vous devez faire quelque chose. Vous connaissez la rumeur sur l'armée de fantômes vampires invisibles qui marche vers nous ? »

Les yeux de Planthara J-M-E-H roulèrent nerveusement dans leurs orbites. Mais sa profession lui imposait de ne jamais

donner l'impression d'ignorer quoi que ce soit, sauf peut-être comment rendre correctement la monnaie.

« Oui ? fit-il.

— La rumeur qui prétend qu'ils sont des millions ? Et qu'ils ont très faim parce qu'ils n'ont rien mangé en cours de route ? Et que le Grand Mage les a rendus particulièrement féroces ?

— Euh... oui ?

— Eh ben, ce n'est pas vrai.

— Ah bon ?

— Vous ne me croyez pas ? Je suis tout de même bien placé pour le savoir.

— Très juste.

— Et on ne tient pas à ce que tout le monde panique, hein ?

— Très mauvais pour les affaires, la panique, reconnut J-M-E-H en hochant une tête inquiète.

— Alors n'oubliez pas de dire autour de vous qu'il n'y a rien de vrai dans cette rumeur, hein ? Rassurez tout le monde.

— Bonne idée. Euh... ces fantômes vampires invisibles... est-ce qu'ils ont de l'argent sur eux ? N'importe quel argent ?

— Non. Parce qu'ils n'existent pas.

— Ah, oui. J'avais oublié.

— Et ils ne sont pas deux millions trois cent mille neuf », ajouta Rincevent. Il était fier de ce petit détail.

« Sont pas deux millions trois cent mille neuf... répéta un J-M-E-H au regard un tantinet vitreux.

— Absolument. Ils ne sont pas deux millions trois cent mille neuf, quoi qu'on en dise. Et le Grand Mage n'a pas doublé leur taille non plus. Croyez-moi. Maintenant, faut que j'y aille... »

Rincevent se sauva. Le commerçant resta un moment à réfléchir. Il lui vint à l'esprit qu'il avait sans doute réalisé suffisamment de ventes pour la journée, qu'il pourrait parfaitement regagner ses pénates et passer une nuit tranquille dans un tonneau du caveau à légumes, un sac sur la tête.

Son trajet lui fit traverser une grande partie du camp. Il s'arrangea pour que tous les soldats qu'il croisa sachent qu'il n'y avait aucune vérité dans la rumeur, même s'il dut au préalable leur expliquer à chaque fois en quoi consistait cette rumeur.



Un lapin-jouet couina nerveusement.

« Et z'ai peur des grands fantômes vampires invisibles ! » pleurnicha Perle Favorite.

Les soldats autour de ce feu de camp parmi d'autres s'efforcèrent de la rassurer mais, hélas, il n'y avait personne pour les rassurer, eux.

« Et on m'a dit qu'ils avaient dézà manzé des zens ! »

Un ou deux soldats jetèrent des regards par-dessus leurs épaules. On ne voyait rien dans l'obscurité. Ce qui n'était d'ailleurs pas fait pour les tranquilliser.

L'Armée rouge se déplaçait en biais d'un feu de camp à l'autre.

Rincevent avait donné des instructions précises. Il avait passé toute sa vie adulte – du moins quand des choses mieux pourvues en pattes qu'en dents ne le pourchassaient pas – à l'Université de l'Invisible, et il croyait savoir de quoi il parlait en la circonstance. Ne dites rien à personne, recommandait-il. Surtout ne dites rien. Un mage ne survivait pas dans l'Université de l'Invisible en croyant ce qu'on lui racontait. Il croyait ce qu'on lui taisait.

Ne dites rien. Interrogez. Demandez si c'est vrai. Vous pouvez supplier qu'on vous dise que c'est faux. Ou même avouer qu'on vous a demandé de dire que c'est faux, c'est encore mieux.

Car Rincevent savait pertinemment que lorsque les quatre petits et méchants cavaliers de la Panique chevauchent, la Désinformation, la Rumeur et le Ragot font du bon travail, mais loin derrière le quatrième cavalier, le Démenti.

Au bout d'une heure, Rincevent jugea inutile d'en rajouter.

Des conversations s'engageaient partout, surtout dans les secteurs en bordure des camps où la nuit s'étendait, immense, noire et si manifestement déserte.

« D'accord, mais alors comment ça s'fait qu'ils disent qu'ils sont pas deux millions trois cent mille neuf, hein ? S'il y en a pas du tout, pourquoi ils donnent un chiffre ?

— Écoute, des fantômes vampires invisibles, ça n'existe pas, tu comprends ?

— Ah ouais ? Qu'est-ce que t'en sais ? T'en as déjà vu ?

— Écoute, je suis allé demander au capitaine, et il est sûr qu'y a pas de fantômes invisibles là-bas, il me l'a dit.

— Comment il peut être sûr s'il les voit pas ?

— D'après lui, les fantômes vampires invisibles, ça n'existe pas du tout.

— Oh ? Comment ça s'est fait qu'il raconte ça, tout d'un coup ? Moi, mon grand-père m'a dit qu'il y en a des millions de l'autre côté de la...

— Attends... C'est quoi, là-bas... ?

— Hein ?

— J'aurais juré entendre quelque chose...

— Moi, j'vois rien.

— Oh, non ! »

La rumeur avait dû filtrer jusqu'au haut commandement car, vers les minuit, les trompettes retentirent dans les camps et on lut une proclamation spéciale. Elle confirmait la réalité des fantômes vampires en général mais niait leur existence dans le cas présent. C'était un chef-d'œuvre du genre, surtout parce qu'elle portait l'affaire aux oreilles des soldats, que l'Armée rouge n'avait pas encore pu contacter.

Une heure plus tard, la situation avait atteint son seuil critique et Rincevent entendait courir des bruits qu'il n'avait pas lancés et qu'il aurait dans l'ensemble préféré ignorer.

Alors qu'il bavardait avec deux soldats et leur disait « Je suis sûr qu'il n'existe pas de grande armée de fantômes vampires affamés », ils lui répondirent : « Non, y a sept vieux.

— Seulement sept vieux ?

— Paraît qu'ils sont très vieux, fit un des soldats. Trop vieux pour mourir. Quelqu'un du palais m'a dit qu'ils peuvent traverser les murs et se rendre invisibles.

— Oh, allons. Sept vieux contre toute une armée ?

— Ça donne à réfléchir, hein ? D'après le caporal Toshi, le Grand Mage les soutient. C'est logique. Moi, je me battrais pas contre toute une armée si j'avais pas de la magie de mon côté.

— Euh... quelqu'un sait à quoi ressemble le Grand Mage ? demanda Rincevent.

— À ce qu'on dit, il est plus grand qu'une maison et il a trois têtes. »

Rincevent opina d'un air encourageant.

« J'ai entendu dire, fit un autre soldat, que l'Armée rouge va aussi se battre de leur côté.

— Et alors ? D'après le caporal Toshi, c'est qu'une bande de gamins.

— Non, paraît que... la véritable Armée rouge... tu sais...

— L'Armée rouge va pas soutenir des envahisseurs barbares ! N'importe comment, y a pas d'Armée rouge. C'est qu'un mythe.

— Comme les fantômes vampires invisibles, fit Rincevent en remontant encore d'un tour le ressort de l'angoisse.

— Euh... oui. »

Il les laissa à leur discussion.

Personne ne désertait. S'enfuir dans une nuit peuplée de terreurs imprécises aurait été pire que rester au camp. Mais cela n'en valait que mieux, conclut Rincevent. Il fallait en déduire que les soldats vraiment effrayés ne bougeaient pas et cherchaient à se rassurer auprès de leurs camarades. Et il n'y a rien de tel que des gars qui répètent « Je suis sûr qu'il n'existe pas de mages vampires » et qui visitent les latrines tous les quarts d'heure pour donner du courage à une section.

Rincevent reprit discrètement le chemin de la ville, fit le tour d'une tente dans l'ombre et entra en collision avec un cheval qui lui marcha lourdement sur le pied.

« Ta femme est un gros hippopotame !

— PARDON. »

Rincevent se figea, les deux mains serrées sur son pied douloureux. Il ne connaissait qu'une seule personne dont la voix évoquait un cimetière au cœur de l'hiver.

Il voulut sauter en arrière et buta contre un autre cheval.

« RINCEVENT, N'EST-CE PAS ? fit la Mort. OUI. BONSOIR. JE NE CROIS PAS QUE TU CONNAISSES LA GUERRE. RINCEVENT, LA GUERRE. LA GUERRE, RINCEVENT. »

La Guerre se toucha le casque en guise de salut.

« Tout le plaisir est pour moi », dit-il. Il indiqua les trois autres cavaliers. « J'aimerais vous présenter mes fils, Terreur et Panique. Et ma fille Clancy. »

Les enfants lancèrent un « salut » en chœur. Clancy avait l'air renfrognée et pas plus de sept ans ; elle portait une bombe et un insigne de club de poney.

« JE NE M'ATTENDAIS PAS À TE TROUVER ICI, RINCEVENT.

— Oh. Tant mieux. »

La Mort sortit un sablier de sa robe, le tint à la lumière de la lune et soupira. Rincevent tendit le cou afin de voir combien de sable il restait.

« MAIS JE POURRAIS...

— Ne changez rien à votre programme pour moi, se dépêchait-il de dire. Je... euh... Je pense que vous êtes là pour la bataille ?

— OUI. ELLE PROMET D'ÊTRE EXTRÊMEMENT... COURTE.

— Qui va gagner ?

— ALLONS, TU TE DOUTES BIEN QUE JE NE TE LE DIRAIS PAS, MÊME SI JE LE SAVAIS.

— Même si vous le saviez ? fit Rincevent. Je croyais que vous étiez censé tout savoir ? »

La Mort leva un doigt. Quelque chose descendit dans la nuit en voltigeant. Rincevent crut reconnaître un papillon de nuit, quoique en moins duveteux et affublé d'un curieux motif tacheté sur les ailes.

Il resta perché un instant sur le doigt tendu avant de reprendre son envol et de disparaître.

« PAR UNE NUIT PAREILLE, dit la Mort, LA SEULE CERTITUDE, C'EST L'INCERTITUDE. C'EST UN LIEU COMMUN, JE SAIS, MAIS C'EST LA VÉRITÉ. »

Quelque part à l'horizon, le tonnerre gronda.

« Je... euh... je vais comme qui dirait y aller, alors, fit Rincevent.

— IL FAUDRA QU'ON SE REVOIE, dit la Mort alors que le mage se hâtait de filer.

— Drôle de gars, fit la Guerre.

— AVEC LUI DANS LE SECTEUR, MÊME L'INCERTITUDE EST INCERTAINE. ET JE N'EN SUIS MÊME PAS SÛR. »

La Guerre sortit de sa sacoche de selle un gros paquet enveloppé de papier. « On a... voyons voir... œuf et cresson, poulet tikka et fromage bien fait avec cornichon croquant, je crois.

— ON FAIT DES MERVEILLES AVEC DES SANDWICHES CES TEMPS-CI.

— Oh... et un jambon surprise.

— VRAIMENT ? QU'EST-CE QUE LE JAMBON A DE SURPRENANT ?

— Je ne sais pas. J'imagine que ça doit faire un choc au cochon. »



Ridculle s'était longuement débattu avec lui-même et avait gagné.

« On va le ramener, dit-il. Ça fait quatre jours. Et on pourra leur renvoyer leur saleté de machin de tube. Ça m'fout les chocottes. »

Les mages de haut niveau échangèrent un regard. Aucun ne s'enthousiasmait beaucoup pour une université comptant Rincevent parmi ses membres, mais le chien de métal leur flanquait vraiment les chocottes. Personne ne voulait s'en approcher. Ils avaient entassé des tables tout autour et s'efforçaient de faire comme s'il n'était pas là.

« D'accord, dit le doyen. Mais Stibon insiste sur l'échange d'objets de même poids, non ? Si nous renvoyons ce bidule, est-ce que Rincevent ne va pas nous revenir à très grande vitesse ?

— Monsieur Stibon assure qu'il travaille sur le sortilège, fit Ridculle. Sinon, on peut empiler des matelas à un bout de la salle, un truc comme ça. »

L'économe leva la main.

« Oui, économe ? l'encouragea Ridculle.

— Holà, tavernier, une pinte de ta meilleure bière ! lança l'économe.

— Bien, fit Ridculle. L'affaire est réglée, alors. J'ai déjà demandé à monsieur Stibon de commencer à examiner...

- Cet engin démoniaque ?
- Oui.
- Alors, on n'a rien à craindre, fit le doyen avec aigreur.
- Une trompette de homards, vous seriez bien aimable.
- Et l'économe est d'accord. »



Les seigneurs de la guerre s'étaient réunis dans les appartements du seigneur Hong. Ils se tenaient prudemment à distance les uns des autres, comme il sied à des ennemis réunis dans une alliance des plus branlantes. Une fois l'affaire des barbares réglée, la bataille se poursuivrait. Mais ils voulaient une assurance sur un point précis.

« Non ! fit le seigneur Hong. Que ce soit bien clair ! Il n'existe pas d'armée invisible de fantômes buveurs de sang, vous comprenez ? Les habitants de l'autre côté de la Muraille sont exactement comme nous – quoique très inférieurs dans tous les domaines, bien entendu. Mais parfaitement visibles. »

Un ou deux seigneurs n'avaient pas l'air convaincus.

« Et tout ce qu'on raconte sur l'Armée rouge ? demanda l'un.

— L'Armée rouge, seigneur Tang, n'est qu'une populace indisciplinée qu'on éliminera avec force et détermination !

— Vous savez de quelle Armée rouge parlent les paysans, dit le seigneur Tang. Ils racontent qu'il y a des milliers d'années elle...

— Ils racontent qu'il y a des milliers d'années un mage qui n'existait pas a pris de la boue et des éclairs pour créer des soldats immortels, le coupa le seigneur Hong. Oui. C'est un conte, seigneur Tang. Un conte imaginé par les paysans qui ne comprenaient pas ce qui se passait réellement. L'armée d'Un Miroir Solaire avait seulement... (il agita vaguement la main) de meilleures armures, une meilleure discipline. Je n'ai pas peur des fantômes, et encore moins d'une légende qui n'a sans doute jamais existé.

— Oui, mais...

— Devin ! » lança sèchement le seigneur Hong. Le devin, qui ne s'y attendait pas, sursauta.

« Oui, seigneur ?

— Où en sont ces entrailles ?

— Euh... elles sont presque prêtes, seigneur », répondit le devin.

Qui se sentait bien embêté. On avait dû prendre une mauvaise espèce d'oiseau, se disait-il. Les entrailles ne lui révélaient pas grand-chose, sauf que s'il se sortait vivant de cette affaire, lui, le devin, aurait le plaisir de déguster un bon plat de poulet. Mais on sentait le seigneur Hong animé d'une forme extrêmement dangereuse d'impatience.

« Et qu'est-ce qu'elles te disent ?

— Euh... l'avenir est... L'avenir est... » Les entrailles de poulet n'avaient jamais eu cet aspect. L'espace d'un instant, il crut les voir bouger. « Euh... il est incertain, risqua-t-il.

— Sois certain, toi, fit le seigneur Hong. Qui va l'emporter demain matin ? »

Des ombres dansèrent sur la table.

Quelque chose voltigeait autour de la lumière.

On aurait dit un papillon de nuit jaune pisseux aux ailes marquées de motifs noirs.

Les compétences en préconnaissance du devin, nettement supérieures à ce qu'il croyait, lui conseillèrent : ce n'est pas le bon moment pour être clairvoyant.

D'un autre côté, il n'existait pas de bon moment pour se faire exécuter, alors...

« Sans l'ombre d'un doute, fit-il, l'ennemi sera formellement battu.

— Comment peux-tu en être aussi sûr ? » demanda le seigneur McSweeney.

Le devin se rebiffa.

« Vous voyez ce bout qui tremblote à côté des reins ? Vous voulez discuter avec ce machin vert dégoulinant ? Vous voici tout d'un coup spécialiste du foie ? C'est ça ?

— Alors, vous voyez, dit le seigneur Hong. Le sort nous est favorable.

— Quand même... rechigna le seigneur Tang. Les hommes sont très...

— Vous n'avez qu'à dire aux hommes... » fit le seigneur Hong avant de s'arrêter. Il sourit. « Vous n'avez qu'à dire aux hommes, reprit-il, qu'il y a bel et bien une immense armée de fantômes vampires invisibles.

— Quoi ?

— Oui ! » Le seigneur Hong se mit à arpenter la salle en claquant des doigts. « Oui, une armée terrible de fantômes étrangers. Qui a mis nos propres fantômes dans une telle rage... oui, qu'un millier de générations de nos ancêtres chevauchent le vent pour repousser l'invasion barbare ! Les fantômes de l'Empire se relèvent ! Par millions et millions ! Même nos démons sont furieux de cette intrusion. ! Ils vont s'abattre comme une brume de griffes et de dents pour... Oui, seigneur Sung ? »

Les seigneurs de la guerre échangeaient des regards nerveux.

« Vous êtes vraiment sûr, seigneur Hong ? »

Les yeux du seigneur Hong luisaient derrière ses toutes petites lunettes. « Procédez aux proclamations nécessaires, fit-il.

— Mais il y a quelques heures à peine nous avons dit aux hommes qu'il n'y avait pas de...

— Dites-leur autre chose !

— Mais vont-ils croire... ?

— Ils croiront ce qu'on leur dira ! s'écria le seigneur Hong. Si l'ennemi s'imagine tirer sa force de la supercherie, nous retournerons la supercherie contre eux. Dites aux hommes qu'un milliard de fantômes de l'Empire les soutiennent ! »

Les autres seigneurs de la guerre s'efforcèrent d'éviter son regard. Personne n'allait faire observer que le soldat moyen ne se réjouirait pas d'avoir des fantômes devant et derrière lui, surtout quand on connaît le caractère capricieux des fantômes.

« Bien », fit le seigneur Hong. Il baissa les yeux. « Tu es encore ici, toi ?

— Je déblaye mes abats, seigneur ! » s'écria d'une voix perçante le devin.

Il ramassa les restes de son poulet dévasté et prit ses jambes à son cou.

Après tout, songea-t-il alors qu'il retournait chez lui au grand galop, je n'ai pas dit l'ennemi de qui.

Le seigneur Hong se retrouva seul.

Il s'aperçut qu'il tremblait. Sans doute la colère. Mais peut-être... Peut-être la situation pouvait-elle quand même tourner à son avantage. Les barbares venaient de l'extérieur et, pour la plupart des gens, tous les pays de l'extérieur se ressemblaient. Oui. Les barbares étaient un détail infime, facile à éliminer, mais, en manœuvrant bien, il y avait peut-être moyen de l'intégrer dans sa stratégie d'ensemble.

Il respirait péniblement en outre.

Il pénétra dans son cabinet privé dont il referma la porte.

Il sortit la clé.

Il ouvrit la boîte.

Suivirent quelques minutes d'un silence uniquement troublé par un froissement de tissu.

Puis le seigneur Hong se contempla dans le miroir.

Il s'était donné beaucoup de mal pour parvenir à ce résultat. Il avait employé plusieurs agents dont aucun ne connaissait l'ensemble du projet. Mais le tailleur d'Ankh-Morpork avait bien fait son travail et suivi scrupuleusement les mesures. Des souliers pointus aux chausses, du pourpoint à la cape et au chapeau piqué d'une plume, le seigneur avait tout du parfait gentilhomme morporkien, il le savait. La cape était doublée de soie.

Il trouvait les vêtements inconfortables, il n'avait pas l'habitude de leur contact, mais c'était un détail secondaire. Voilà à quoi ressemblait un homme dans une société qui respirait, qui bougeait, qui avançait...

Il allait parcourir la ville en ce premier grand jour et le peuple se tairait à la vue de son chef naturel.

Il ne lui vint pas à l'esprit qu'on puisse dire : « Téma l'aristo ! Tèj-lui donc une demi-quebri ! »



Les fourmis cavalaient. Le bidule qui faisait *plop* fit *plop*.

Les mages s'écartèrent. Il n'y avait pas grand-chose d'autre à faire quand Sort travaillait à plein régime, sauf contempler le poisson et huiler régulièrement les rouages. Des éclairs octarine fusaient de temps en temps des tuyaux.

Sort réalisait plusieurs centaines de sortilèges à la minute. C'était tout simple pour lui. Il fallait plus d'une heure à un homme pour venir à bout d'un sortilège ordinaire de recherche. Mais Sort y arrivait plus vite. Il les répétait à l'infini. Il passait au filet tout l'océan occulte à la recherche d'un seul poisson insaisissable.

Il eut gain de cause au bout d'une heure trente-trois, là où la faculté aurait mis plusieurs mois.

« Vous voyez ? fit Cogite d'une voix un peu tremblante alors qu'il sortait le chapelet de tablettes de la corbeille. Je l'avais bien dit qu'il y arriverait, ce gars-là.

— Qui, ce gars-là ? demanda Ridculle.

— Sort.

— Oh, vous voulez dire ce machin-là.

— C'est ce que j'ai dit, monsieur... euh... oui. »



Un autre détail qu'avait remarqué monsieur Cervelas au sujet de la Horde, c'était sa capacité à se détendre. Les vieillards savaient, comme les chats, ne rien faire quand il n'y avait rien à faire.

Ils avaient affûté leurs épées. Ils avaient pris un repas : de gros morceaux de viande pour la plupart d'entre eux et une espèce de gruau pour Hamish le Fou, qui en avait laissé dégouliner une bonne partie dans sa barbe. Afin de s'assurer contre toute mauvaise surprise, ils avaient traîné le cuisinier dans la salle et l'avaient cloué au plancher par son tablier sous une grande hache suspendue à une corde qui passait par-dessus une poutre du toit et dont Cohen tenait l'autre bout pendant qu'il mangeait.

Puis ils avaient encore affûté leurs épées, par habitude, et... cessé toute activité.

Parfois l'un d'eux sifflait quelques mesures d'un air à travers ce qui lui restait de dents, ou il se fouillait un repli naturel en quête d'un pou agité. Mais la plupart du temps ils restaient assis, les yeux dans le vide.

Au bout d'un long moment, Caleb rompit le silence. « V'savez, fit-il, j'suis jamais allé en XXXX. J'suis allé partout ailleurs. Je m'demande souvent à quoi ça ressemble.

— Un coup, j'y ai fait naufrage, dit Vincent. Un coin bizarre. Ça grouille de magie. Y a des castors avec des becs, des rats géants à longue queue qui sautent dans tous les sens et se boxent entre eux. Des types noirs qui s'baladent partout. Sont dans un rêve, qu'ils disent. Mais sont pas bêtes. Tu leur donnes un bout de désert avec un arbre mort, aussitôt ils te concoctent un menu "entrée-plat d'résistance-dessert", avec fruits et noix à suivre. La bière est bonne aussi.

— Ça m'en a tout l'air. »

Une autre longue pause.

Puis :

« J'imagine qu'ils ont des troubadours par ici, non ? Ce serait un putain de gâchis, j'trouve, si on y passait tous et que personne en fasse des chansons.

— Ils en ont forcément des tas, dans une ville pareille.

— Alors pas d problème.

— Non.

— Non. »

Nouvelle longue pause.

« Cohen ?

— Ouaip ?

— Tas d'la religion, toi ?

— Ben, j'ai pillé des tas de temples et j'ai tué quelques prêtres cinglés dans ma vie. J'sais pas si ça compte.

— Qu'est-ce que ta tribu croit qu'il arrive quand on meurt à la bataille ?

— Oh, de grosses femmes en casque à cornes t'emmènent dans les salles à manger d'Io où tu te bats, tu fais la ribote et tu lampes pour l'éternité. »

Une autre pause.

« Tu veux dire... enfin... vraiment pour l'éternité ?

— J pense, oui.

— Parce qu'en général on en a marre au bout de quatre jours, même quand y a d'la dinde.

— D'accord, et chez toi, qu'est-ce qu'on croit ?

— Moi, j pense qu'on s'en va en Enfer dans un bateau en rognures d'ongles. Un truc comme ça, en tout cas. »

Encore une pause.

« Mais ça sert à rien d'en causer parce qu'on va pas s'faire tuer aujourd'hui.

— Tu l'as dit.

— Hah, ça vaut pas l'coup d'mourir si c'est pour se retrouver à finir des restes de viande et à flotter dans un bateau qui sent la chaussette, pas vrai, hein ?

— Haha. »

Une autre pause.

« En Klatch, ils croient que, si tu vis comme un saint, en récompense on t'envoie dans un paradis avec des tas de jeunes femmes.

— Non ? C'est ça la récompense ?

— Chaispas. C'est p't-être la punition. Mais je m'souviens qu'on mange du sorbet toute la journée.

— Hah. Quand j'étais gamin, on avait du vrai sorbet dans des p'tits machins en forme de tube et avec une paille en réglisse pour l'aspirer. On a plus ça d'nos jours. Les gens sont trop occupés à courir partout.

— Ça m'a l'air quand même mieux que lamper des ongles de pied. »

Encore une pause.

« Tu crois à cette histoire comme quoi les ennemis que t'as tués deviennent tes serviteurs dans l'autre monde ?

— Chaispas.

— Combien t'en as tué, toi ?

— Quoi ? Oh. P't-être deux, trois mille. Sans compter les nains et les trolls, évidemment.

— Tu risques pas de manquer de brosses à cheveux ni de portiers pour t'ouvrir quand tu seras mort, alors. »

Une pause.

« On va pas mourir, exact ? »

— Exact.

— J’veux dire, cent mille chances contre une... hah. La différence, c’est seulement une tripotée de zéros, exact ?

— Exact.

— J’veux dire, des copains solides en soutien, un bras droit costaud... Que demander d’plus ? »

Pause.

« Un volcan, ce serait pas mal. »

Pause.

« On va mourir, hein ? »

— Ouai. »

Les membres de la Horde se regardèrent.

« Ç’a tout d’même un bon côté : je m’souviens que je dois toujours au nain Fafa cinquante piastres pour cette épée, fit Gars Popaul. On dirait que j’veais finir gagnant. »

Monsieur Cervelas se cacha la figure dans les mains.

« Je vous demande pardon, dit-il.

— T’inquiète pas pour ça », fit Cohen.

La lumière grise de l’aube éclaircissait peu à peu les hautes fenêtres.

« Écoutez, dit monsieur Cervelas, vous n’êtes pas obligés de mourir. Nous pourrions... eh bien, nous pourrions nous faufiler. En repassant par les conduits, peut-être. Nous pourrions peut-être transporter Hamish. Du monde circule sans arrêt. Je suis sûr que nous pourrions sortir de... la ville... sans... »

Sa voix mourut. Aucune voix ne tenait longtemps sous le poids de tels regards. Même celui de Hamish, qui se fixait d’habitude sur un point situé quatre-vingts ans en arrière, le clouait sur place.

« Pas question de m’défiler, fit Hamish.

— Ce n’est pas se défiler, réussit à dire l’ancien professeur. C’est une retraite intelligente. Stratégique. Bon sang, c’est une question de bon sens !

— J’veais pas m’défiler.

— Écoutez, même les barbares savent compter ! Et vous reconnaissez que vous allez mourir !

— J’vais pas m’défiler ! »

Cohen se pencha et tapota la main de monsieur Cervelas.

« C’est ça, les héros, tu comprends, dit-il. On a jamais entendu parler d’un héros qui s’défilait. Tous les gamins dont tu nous as parlé... tu sais, ceux qui s’imaginent qu’on est que des histoires inventées... à ton avis, ils croiraient qu’on s’est défilés ? Alors, tu vois. Non, se défiler, ça fait pas partie du programme. Que d’autres s’en chargent.

— Et puis, fit Flagorne, quand est-ce que se présenterait une autre occasion pareille ? Six contre cinq armées ! Put... crénom, c’est fantastique ! S’agit plus de légendes, on a aussi un bon coup à tenter côté mythologie, d’après moi.

— Mais... vous allez... mourir.

— Oh, ça fait partie du jeu, je te l’garantis, ça fait partie du jeu. Mais quelle belle sortie, hein ? »

Monsieur Cervelas les regarda et comprit qu’ils parlaient une autre langue, celle d’un autre monde. Un monde dont il n’avait ni la clé ni la carte. On pouvait leur apprendre à porter de beaux pantalons et à manipuler de l’argent, mais une partie de leur esprit restait exactement la même.

« Est-ce que les professeurs vont dans un au-delà spécial quand ils meurent ? fit Cohen.

— Je ne crois pas », répondit tristement monsieur Cervelas. Il se demanda un instant s’il existait réellement dans les cieux une grande Heure de Libre. Ça paraissait peu probable. Il y aurait sûrement des corrections à se taper.

« Ben, dans tous les cas, après ta mort, si jamais t’as envie d’lamper un bon coup, te gêne pas pour passer quand ça t’chante, fit Cohen. On s’est bien marrés. C’est ça l’important. Et on a beaucoup appris, pas vrai, les gars ? »

Un concert de murmures approuvateurs lui répondit.

« Étonnants, tous ces grands mots.

— Et savoir comment acheter.

— Et les rapports sex... sociaux, ha, ha... pardon.

— Quedonc ?

— Domage, ç’a pas marché, mais les plans, ç’a jamais été mon fort », dit Cohen.

Monsieur Cervelas se mit debout.

« Je vais avec vous, annonça-t-il d'un air résolu.

— Quoi ? Pour te battre ?

— Oui.

— Tu sais manier l'épée ? demanda Flagorne.

— Euh... non.

— Alors t'as gâché ta vie. »

La remarque parut choquer monsieur Cervelas.

« Je peux attraper le coup au fur et à mesure, dit-il.

— Attraper l'coup ? Hé, c'est de l'escrime ! Sûr que le coup, tu vas te l'attraper tout d'suite.

— Oui, mais... quand on est professeur, il faut apprendre vite. » Monsieur Cervelas sourit nerveusement. « J'ai jadis donné des cours d'alchimie tout un trimestre pendant un congé maladie de monsieur Schisme qui s'était fait exploser, et je n'avais jamais vu de creuset avant.

— Tiens. » Gars Popaul tendit une épée de réserve au professeur. Qui la soupesa.

« Euh... je pense qu'il y a un manuel, quelque chose, dites ?

— Un manuel ? Non. Tu la tiens par le bout qui pique pas et t'enfonces l'autre dans l'ennemi.

— Ah ? Vraiment ? Eh bien, ça me paraît simple. Je croyais que c'était plus compliqué.

— T'es vraiment sûr de vouloir venir avec nous ? » demanda Cohen.

Monsieur Cervelas prit un air déterminé.

« Absolument. Je doute fort que je survivrai si vous perdez et... ma foi, j'ai l'impression que vous autres, les héros, vous bénéficiez d'un meilleur paradis. Je dois l'avouer, je me demande si vous ne bénéficiez pas aussi d'une vie meilleure. Et j'ignore totalement où vont les enseignants après leur mort, mais j'ai l'horrible pressentiment qu'on y trouve une foule de professeurs de sport.

— C'est juste que j'sais pas si t'es vraiment capable de devenir fou furieux, dit Cohen. Est-ce que ça t'est déjà arrivé de voir un brouillard rouge te tomber devant les yeux puis de te réveiller pour découvrir que t'as tué vingt lascars avec les dents ?

— Je passais pour un grincheux quand les élèves faisaient trop de bruit en classe, répondit monsieur Cervelas. Et aussi pour un tireur d'élite avec un morceau de craie.

— Et toi, percepteur ? »

Six Vents Favorables s'empressa de reculer.

« Je... Je pense que je suis sûrement plus efficace pour saper le système de l'intérieur, dit-il.

— Très bien. » Cohen regarda les autres. « J'ai encore jamais pratiqué ce genre de guerre officielle, fit-il. Comment on est censé procéder ?

— Je crois qu'on s'aligne face à face et qu'on charge, répondit monsieur Cervelas.

— Ça me paraît clair. Bon, on y va. »

Ils enfilèrent le couloir à grands pas, à l'exception de Hamish qui roulait et de monsieur Cervelas qui trottinait. Le percepteur les suivit en traînant les pieds.

« Monsieur Cervelas ! cria-t-il. Vous savez ce qui va se passer ! Vous avez perdu la raison ?

— Oui, répondit le professeur, mais j'ai peut-être trouvé mieux. »

Il sourit tout seul. Toute sa vie jusqu'à ce jour lui avait paru compliquée. Au milieu des emplois du temps, des listes et d'une pleine corbeille de choses à faire et à ne pas faire, son existence avait été comme un ver qui se débat pour survivre. Désormais tout était simple. On tenait un bout et on enfonçait l'autre dans l'ennemi. On pouvait vivre toute son existence en appliquant une telle maxime. Et, après, en connaître une autre passionnante dans l'au-delà...

« Tiens, t'auras aussi besoin de ça, fit Caleb en lui fourrant quelque chose de rond dans les mains alors qu'ils sortaient dans la lumière grise. C'est un bouclier.

— Ah. C'est pour me protéger, n'est-ce pas ?

— En cas de besoin, mords dedans.

— Oh, je connais ça, dit monsieur Cervelas. C'est quand on devient fou furieux, non ?

— Possible, possible, fit Caleb. C'est pour ça que des tas de combattants le font. Mais moi, personnellement, je l'ai fait parce qu'il est en chocolat.

— En chocolat ?

— On mange jamais bien dans ces batailles. »

Et voilà, songea monsieur Cervelas, je marche dans la rue en compagnie de héros. Ce sont les grands guer...

« Et si t'as un doute, enlève tous tes habits, reprit Caleb.

— Pour quoi faire ?

— Typique d'un vrai fou furieux, de s'déshabiller complètement. Ça flanque la pétoche à l'ennemi. Si y en a qui s'mettent à rigoler, tu leur fous un bon coup d'épée. »

Les couvertures remuèrent dans le fauteuil roulant.

« Quedonc ?

— Je disais : TU LEUR EN FOUS UN BON COUP, Hamish. »

Hamish agita un bras qui n'était que de la peau sur des os et paraissait bien trop menu pour soulever la hache qu'il brandissait quand même.

« Parfaitement ! En plein dans les croquignoles ! »

Monsieur Cervelas poussa Caleb du coude.

« Il faudrait que je note ça, dit-il. Où se trouvent les croquignoles, exactement ?

— C'est une petite chaîne de montagnes près du Moyeu.

— Fascinant. »



Les habitants de Hunghung s'alignaient le long des murs de la ville. Ce n'était pas tous les jours qu'on assistait à un combat pareil.

Rincevent se fraya dans la foule un chemin à coups de coude et de pied jusqu'à ce qu'il rejoigne le cadre, qui avait réussi à se trouver une place de choix au-dessus de la porte principale.

« Qu'est-ce que vous fichez à traîner dans le coin ? fit-il. Vous pourriez être à des kilomètres d'ici !

— Nous voulons voir ce qui se passe, évidemment, répondit Deuxfleurs dont les lunettes luisaient.

— Je le sais, moi, ce qui va se passer ! La Horde va se faire massacrer tout de suite ! Qu'est-ce que tu t'imagines ?

— Ah, mais tu oublies les fantômes vampires invisibles », objecta Deuxfleurs.

Rincevent le regarda.

« Quoi ?

— Leur armée secrète. Il paraît qu'on en a une aussi. Ça doit valoir le coup de regarder.

— Deuxfleurs, il n'y a pas de fantômes vampires invisibles.

— Ah, oui, tout le monde répand un démenti, dit Fleur de Lotus. Il doit donc y avoir un peu de vérité.

— Mais c'est moi qui ai tout imaginé !

— Ah, tu crois peut-être l'avoir imaginé, fit Deuxfleurs. Mais tu es peut-être un pion du Destin.

— Écoute, il n'y a pas...

— Toujours le même, ce Rincevent, le coupa joyeusement Deuxfleurs. Tu as toujours tout vu en noir mais ça s'est toujours bien terminé.

— Il n'y a pas de fantômes, il n'y a pas d'armées magiques, reprit Rincevent. Seulement...

— Quand sept hommes s'en vont combattre une armée cent mille fois plus forte, ça ne peut se terminer que d'une seule manière, fit Deuxfleurs.

— Exact. Je vois avec plaisir que tu fais preuve de bon sens.

— Ils vont gagner. Forcément. Sinon c'est le monde à l'envers.

— Vous m'avez l'air instruite, dit Rincevent à Papillon. Expliquez-lui pourquoi il se trompe. C'est à cause d'un petit truc qu'on a chez nous. Je ne sais pas si vous en avez déjà entendu parler, ça s'appelle les mathématiques. »

La jeune femme lui sourit.

« Vous ne me croyez pas, hein ? fit le mage tout net. Vous êtes bien comme lui. C'est quoi, d'après vous ? Une guerre homéopathique ? Moins vous êtes dans votre camp, plus vous avez de chances de gagner ? Eh bien, vous faites erreur. Je le regrette, mais ça ne marche pas ainsi. Rien ne marche ainsi. Il faut oublier les coups de chance incroyables, les solutions magiques, et les bons ne gagnent pas parce qu'ils sont petits et courageux ! » Il agita une main irritée vers quelque chose.

« Tu t'en es toujours tiré, toi, fit Deuxfleurs. Nous avons vécu des aventures incroyables et tu t'en es toujours tiré.

— Des coïncidences, rien de plus.

— Tu n'as pas arrêté de t'en tirer.

— Et vous nous avez sortis sains et saufs de la prison, ajouta Fleur de Lotus.

— Rien qu'une série de coïnci... *Tu vas t'en aller, toi !* »

Un papillon s'éloigna aussitôt de sa main qui fauchait l'air.

« Saletés, marmonna-t-il avant d'ajouter : Bon, voilà. Moi, je me sauve. Je ne peux pas regarder. J'ai à faire. Et puis j'ai l'impression que des sales types, après, vont se mettre à ma recherche. »

Il s'aperçut alors que des larmes gonflaient les yeux de Fleur de Lotus.

« Nous... Nous pensions que vous feriez quelque chose, dit-elle.

— Moi ? Je ne peux rien faire ! Surtout pas de la magie ! Je suis célèbre pour ça ! N'allez pas croire que des grands mages résolvent tous vos problèmes, parce que des grands mages, il n'y en a pas, qu'ils ne résolvent rien et que je le sais pour la bonne raison que je n'en suis pas un ! »

Il recula. « C'est toujours sur moi que ça tombe ! Je m'occupe de mes petites affaires, puis tout va mal et d'un seul coup tout le monde compte sur moi et me demande : "Oh, Rincevent, qu'est-ce que tu vas faire pour nous sortir de là ?" Eh bien, ce que va faire le petit garçon de madame Rincevent, s'il y a eu une madame Rincevent, bien entendu, c'est rien du tout, compris ? Débrouillez-vous tout seuls ! Aucune armée magique ne va... Allez-vous arrêter de me regarder comme ça ? Je ne vois pas pourquoi c'est ma faute ! J'ai autre chose à faire, moi ! Ce ne sont pas mes oignons ! »

Il fit alors demi-tour et prit ses jambes à son cou.

La foule ne lui prêta guère attention.

Les rues étaient désertes selon les normes hunghungaises, ce qui signifiait qu'on distinguait souvent les pavés. Rincevent s'ouvrit un passage dans les ruelles les plus proches du mur d'enceinte, en quête d'une autre porte où les gardes seraient trop occupés pour poser des questions.

Il entendit des pas derrière lui.

« Écoutez, fit-il en se retournant brusquement, je vous ai dit, vous pouvez tous... »

C'était le Bagage. Il trouva le moyen de prendre un air vaguement penaud.

« Ah, on arrive enfin, hein ? lança brutalement Rincevent. Où est passée la devise "je-suis-mon-maître-partout" ? »

L'accessoire de voyage se frotta les pieds par terre. D'une autre ruelle sortit un congénère un peu plus large et beaucoup plus décoré. Il avait le couvercle incrusté de marqueterie et, crut observer Rincevent, les pieds un peu plus délicats que ceux calleux, aux ongles cornés, du Bagage. Les ongles du nouvel arrivant étaient d'ailleurs peints.

« Oh, fit le mage. Ah oui. Bon sang. Très bien, j'imagine. Pas possible ? J'veux dire... oui. Bon. Amenez-vous, alors. »

Il gagna le bout de la ruelle et se retourna. Le Bagage donnait des coups légers à la malle plus large, la pressant de le suivre.

Rincevent ne comptait pas un nombre excessif d'expériences sexuelles à son actif, même s'il avait vu des schémas. Il ignorait tout du *modus operandi* des accessoires de voyage. Est-ce qu'ils lançaient des exclamations du genre « Quelle belle malle arrière ! » ou « Vise un peu ces charnières ! » ?

D'un autre côté, rien ne lui permettait d'affirmer que le Bagage était un mâle. Le coffre souffrait manifestement de penchants homicides, mais des tas de femmes qu'avait rencontrées Rincevent aussi, et leurs penchants ne s'étaient pas arrangés après l'avoir croisé. L'aptitude à la violence, avait-il entendu dire, était unisexe. Il ne savait pas trop ce que signifiait « unisexe », mais à son avis il devait s'agir de ce qu'il pratiquait en temps normal.

Il vit une petite porte plus loin. Elle ne lui parut pas gardée.

Malgré sa peur, il la franchit et se retint de courir. Les autorités repèrent toujours un homme qui court. L'instant où il faut se mettre à cavalier se situe à peu près au niveau du « é » dans « Hé, toi ! »

Nul ne lui prêta attention. Toute l'attention des badauds le long du mur d'enceinte se concentrait sur les armées.

« Regarde-moi ça, s'exclama-t-il tout seul. Ridicule. À sept contre soixante-dix, tout le monde saurait qui va perdre. Mais parce qu'ils sont sept contre sept cent mille, on a des doutes. Comme si les chiffres, tout d'un coup, ne voulaient plus rien dire. Huh ! Pourquoi est-ce que j'interviendrais, moi ? Ce n'est pas comme si je le connaissais bien, ce gars-là. D'accord, il m'a sauvé la vie deux ou trois fois, mais de là à mourir d'une mort atroce parce qu'il ne sait pas compter... Alors toi, tu arrêtes de me regarder comme ça ! »

Le Bagage recula un peu. L'autre Bagage...

... Rincevent supposa qu'il s'agissait d'une femelle. Les femmes transportent davantage de bagages que les hommes, non ? À cause – il s'aventurait en terrain inexploré – des fanfreluches en plus, tout ça. Un phénomène reconnu. Dans le même ordre d'idées, elles ont de plus petits mouchoirs que les hommes alors que leur nez fait la même taille. Le Bagage avait toujours été unique en son genre. Rincevent n'était pas psychologiquement préparé à ce qu'un second l'accompagne. Il y avait maintenant le Bagage et... l'autre Bagage.

« Venez, vous deux, fit-il. On s'en va. J'ai fait ce que j'ai pu. Maintenant, ça ne me concerne plus. Ce n'est pas mon affaire. Je ne comprends pas pourquoi tout le monde compte sur moi. On ne peut pas compter sur moi. Même moi, je ne compte pas sur moi, et pourtant c'est moi. »



Cohen observa l'horizon. Des nuages gris-bleu s'amoncelaient « Y a une tempête qui s'amène, dit-il.

— Heureusement, on sera plus vivants pour attraper la saucée, répliqua joyeusement Gars Popaul.

— C'est quand même bizarre. On dirait qu'elle vient de toutes les directions à la fois.

— Saleté de temps étranger. On peut pas lui faire confiance. »

Cohen porta son attention sur les armées des cinq seigneurs de la guerre.

Ils s'étaient visiblement mis d'accord.

Leurs troupes avaient pris place autour de la position qu'occupait Cohen. La tactique paraissait claire. Elle consistait tout bonnement à avancer. La Horde voyait les commandants aller et venir à cheval en tête de leurs légions.

« Par quoi on commence ? demanda Cohen tandis que le vent qui se levait fouettait ce qui lui restait de cheveux. Est-ce qu'il y en a un qui donne un coup de sifflet, un truc comme ça ? Ou est-ce qu'on crie et qu'on charge ?

— On commence en principe d'un commun accord, dit monsieur Cervelas.

— Oh. »

Cohen contempla la forêt de lances et de fanions. Des centaines de milliers d'hommes donnaient un sentiment de grand nombre quand on les voyait de près.

« J'imagine, dit-il lentement, qu'aucun de vous va nous sortir un plan génial dont il aurait oublié de parler ?

— On croyait que c'était toi qu'en avait un », répondit Flagorne.

Plusieurs cavaliers s'étaient détachés de chacune des armées et s'approchaient en groupe de la Horde. Ils s'immobilisèrent à un peu plus d'un jet de lance et attendirent en regardant les barbares.

« Bon, d'accord, fit Cohen. J'ai horreur de ça, mais p't-être qu'on devrait songer à la reddition.

— Non ! s'écria monsieur Cervelas qui s'arrêta, gêné par l'énergie de son refus. Non, répéta-t-il un peu plus doucement. Vous ne vivrez pas si vous vous rendez. Vous ne mourrez pas tout de suite, c'est tout. »

Cohen se gratta le nez. « C'est quoi, ce drapeau... tu sais... quand on veut leur parler sans qu'ils nous tuent ?

— Il faut qu'il soit rouge, répondit monsieur Cervelas. Mais écoutez, ce n'est pas une bonne idée de...

— J'sais pas, rouge pour la reddition, blanc pour les enterrements... marmonna Cohen. D'accord. Quelqu'un a un truc rouge ?

— Moi, j'ai un mouchoir, fit monsieur Cervelas, mais il est blanc et de toute façon...

— Donne. »

Le professeur barbare le tendit sans le moindre enthousiasme.

Cohen tira un petit couteau fatigué de sa ceinture.

« Je ne le crois pas ! » dit monsieur Cervelas. Il était presque en larmes. « Cohen le Barbare qui parle de reddition avec des gens pareils !

— L'influence de la civilisation, fit Cohen. Ç'a dû me ramollir la tête. » Il s'entailla le bras avec le couteau puis s'appliqua le mouchoir sur la blessure. « Et voilà, dit-il. On aura bientôt un joli drapeau rouge. »

La Horde approuva d'un hochement de tête. C'était un geste extrêmement symbolique, théâtral et surtout ridicule, dans la meilleure tradition des héros barbares. Il n'échappa pas non plus à certains des soldats les plus proches.

« Bon, poursuivit Cohen, j pense que toi, Prof, et toi, Flagorne... vous allez venir avec moi parler à ces types.

— Ils vont vous jeter dans leurs cachots ! le prévint monsieur Cervelas. Ils ont des bourreaux qui vous gardent en vie pendant des années !

— Quedonc ? Quéquidit ?

— Il dit QU'ILS TE GARDENT EN VIE PENDANT DES ANNÉES DANS LEURS CACHOTS, Hamish.

— Tant mieux ! Moi, ça m'va !

— Oh, bon sang », fit monsieur Cervelas.

Il se dirigea à la suite des deux autres vers les seigneurs de la guerre.

Le seigneur Hong releva sa visière et suivit l'approche des barbares d'un œil méprisant.

« Drapeau rouge, regardez, fit Cohen en agitant le bout de tissu imbibé à l'extrémité de son épée.

— Oui, dit le seigneur Hong. Nous avons vu votre petit numéro. Il a peut-être impressionné les soldats du rang, mais moi, il ne m'impressionne pas, barbare.

— Comme vous voulez. On est venus parler de reddition. »

Monsieur Cervelas nota que certains seigneurs subalternes se détendaient un peu. Il songea alors : Un vrai soldat n'aime sans doute pas ce genre de situation. Personne ne tient à se

retrouver au paradis des soldats ou je ne sais où et raconter qu'il a un jour commandé une armée contre sept vieillards. Il n'y a pas là matière à décoration.

« Ah. Bien entendu. Finie la bravade, dit le seigneur Hong. Alors déposez les armes et nous allons vous reconduire sous escorte au palais. »

Cohen et Flagorne se regardèrent.

« Pardon ? fit Cohen.

— Déposez les armes, grogna le seigneur Hong. Ce qui veut dire que vous nous donnez vos armes. »

Cohen lui lança un regard étonné. « Pourquoi on vous donnerait nos armes ?

— Ne sommes-nous pas en train de parler de votre reddition ?

— *Notre* reddition ? »

La bouche de monsieur Cervelas s'étira lentement en un sourire dément.

Le seigneur Hong ne quittait pas Cohen des yeux.

« Hah ! Vous ne comptez tout de même pas me faire croire que vous venez nous demander, à nous, de... »

Il se pencha sur sa selle et leur lança un regard noir.

« Si, hein ? reprit-il. Sales petits barbares demeurés. Est-ce vrai que vous ne savez compter que jusqu'à cinq ?

— On se disait que ça éviterait à des gars d'être blessés, fit Cohen. Et vous êtes leur chef, c'est ça ? C'est comme votre jeu d'échecs, pas vrai ?

— Je suis leur seigneur. Au besoin, ils mourront sur mon ordre. »

Cohen lui adressa un grand sourire menaçant.

« On commence quand ? demanda-t-il.

— Allez retrouver votre... bande, fit le seigneur Hong. Ensuite, je crois que nous commencerons... sans tarder. »

Il jeta un coup d'œil mauvais à Flagorne qui déployait son bout de papier. Les lèvres du barbare remuèrent maladroitement et il fit courir un doigt calleux sur la page.

« Misérable... orifice anal, voilà c'que t'es, dit-il.

— Ma parole », s'étonna monsieur Cervelas, auteur du glossaire.

De retour au sein de la Horde, l'ancien professeur entendit des grincements. Cohen s'abrasait plusieurs carats de dents.

« “Mourront sur mon ordre”, fit-il. Ce connard sait même pas comment ça se conduit, un chef. Le salaud ! Lui et son cheval ! »

Monsieur Cervelas se retourna. Visiblement, on discutait ferme parmi les seigneurs de la guerre.

« Vous savez, dit-il, ils vont sans doute vouloir nous prendre vivants. J'ai eu un principal comme lui. Il aimait en faire baver aux autres.

— Tu veux dire qu'ils vont essayer de pas nous tuer ? demanda Flagorne.

— Oui.

— Est-ce que ça veut dire qu'on doit pas les tuer non plus ?

— Non, je ne crois pas.

— Moi, ça me va.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? dit monsieur Cervelas. On entonne un chant de guerre ou quoi ?

— On attend, répondit Cohen.

— On passe son temps à attendre, à la guerre, ajouta Gars Popaul.

— Ah, oui, fit monsieur Cervelas, je l'ai entendu dire. De longues périodes d'ennui, suivies de courtes périodes d'excitation.

— Pas vraiment, rectifia Cohen. C'est plutôt de courtes périodes d'attente suivies de longues périodes de mort. »



« La barbe ! »

Les champs n'étaient qu'un réseau de fossés de drainage. On ne voyait de sentier rectiligne nulle part. Et les fossés étaient trop larges pour qu'on les franchisse d'un bond ; ils avaient l'air assez peu profonds pour qu'on puisse y patauger, mais uniquement parce que cinquante centimètres d'eau recouvraient un abîme suffocant de vase épaisse et grasse. D'après monsieur Cervelas, le pays devait sa prospérité à la vase

des plaines, et Rincevent se sentait présentement extrêmement riche.

Il se trouvait aussi tout près de la grande colline qui dominait la ville. Elle était vraiment arrondie, d'une forme trop parfaite pour qu'on l'attribue à des causes naturelles ; Cervelas prétendait que les collines de ce type étaient des drumlins, de gros tas de terre végétale abandonnés par les glaciers. Le bas des pentes de ce drumlin-ci était couvert d'arbres, et au sommet se dressait un petit bâtiment.

Couvert. Ce mot, synonyme d'abri, lui plaisait. La plaine était vaste et les armées toutes proches. La colline paraissait étrangement paisible, comme si elle appartenait à un monde différent. Il était curieux que les Agatéens l'aient négligée, eux qui par ailleurs donnaient l'impression de cultiver le moindre carré de terre où un buffle d'eau arrivait à se tenir debout.

On l'observait.

Un buffle d'eau, justement.

Il serait faux d'affirmer que l'animal l'observait avec intérêt. Il l'observait uniquement parce qu'il avait les yeux ouverts et qu'il lui fallait bien regarder dans une direction, aussi avait-il choisi au hasard celle où se trouvait Rincevent.

Il affichait l'expression sereine de l'animal qui a depuis longtemps compris qu'il n'était au fond qu'un tube sur pattes et que son rôle dans l'univers consistait en gros à consommer de la matière première.

À l'autre bout de la corde, un homme suivait, jusqu'aux chevilles dans la vase du champ. Il portait un grand chapeau de paille comme tous les conducteurs de buffle. Ainsi que la tenue classique façon pyjama de l'homme des champs agatéen. Et son visage exprimait, non pas l'idiotie, mais la préoccupation. Il regardait le mage. Comme pour le buffle, c'était uniquement parce que ses yeux devaient bien se poser quelque part.

Malgré les dangers qui menaçaient, Rincevent se sentit piqué d'une curiosité soudaine.

« Euh... bonjour », lança-t-il.

L'homme lui répondit par un hochement de tête. Le buffle d'eau par une régurgitation de bol alimentaire.

« Euh... pardon si c'est une question personnelle, fit Rincevent, mais... c'est plus fort que moi, je me demande... Pourquoi vous restez toute la journée dans les champs avec votre buffle d'eau ? »

L'homme réfléchit.

« Bon pour la terre, répondit-il enfin.

— Mais ce n'est pas une grosse perte de temps ? » fit Rincevent.

L'homme consacra à cette autre question le temps de réflexion qu'elle méritait.

« Qu'est-ce que le temps pour une vache ? » répondit-il.

Rincevent revint en marche arrière sur l'autoroute de la réalité.

« Vous voyez les armées, là-bas ? » dit-il.

Le conducteur de buffle regarda au loin d'un air concentré.

« Oui, conclut-il.

— Elles se battent pour vous. »

L'homme ne parut pas ému par la nouvelle. Le buffle d'eau rota doucement.

« Certains veulent que vous restiez esclaves et d'autres que vous dirigiez le pays, ou du moins que vous les laissiez diriger, eux, en vous disant qu'en réalité c'est vous, expliqua Rincevent. On va livrer une bataille terrible. Je ne peux pas m'empêcher de me demander... Qu'est-ce que vous voulez, vous ? »

Le conducteur de buffle enregistra cette troisième question pour examen. Et Rincevent eut l'impression que la lenteur de pensée ne procédait pas d'une stupidité naturelle, mais davantage de l'ampleur même de la question. Il la sentit qui s'étendait jusqu'à englober la terre, l'herbe, le soleil et qui se propageait dans le reste de l'univers.

L'homme finit par répondre : « Une corde plus longue, ce serait bien.

— Ah. Vraiment ? Bien, bien. Parfait, dit Rincevent. J'ai trouvé très intéressant de discuter avec vous. Au revoir. » L'homme le regarda s'éloigner. À côté de lui, le buffle détendit certains muscles, en contracta d'autres, leva la queue et contribua dans une très faible mesure à rendre le monde meilleur.



Rincevent se dirigea vers la colline. Bien qu'imprévisibles, les pistes animalières et les rares ponts de planches avaient l'air d'y mener tout droit. S'il avait réfléchi avec lucidité, une activité à laquelle il se rappelait s'être livré pour la dernière fois vers l'âge de douze ans, il aurait pu se demander pourquoi.

Les arbres sur la partie inférieure des flancs de la colline étaient des poiriers savants, et il ne s'en douta même pas. Leurs feuilles pivotèrent pour le regarder gravir tant bien que mal la pente. Ce qu'il lui fallait pour l'instant, c'était une caverne *ad hoc* ou...

Il s'arrêta.

« Oh, non, dit-il. Non, non, non. On ne me roule pas comme ça. J'entre dans une caverne *ad hoc*, alors je tombe sur une petite porte ou sur un vieux sage, n'importe quoi, et je me retrouve au cœur de l'action. Parfait. Rester à l'air libre, voilà. ».

Il gagna, tantôt marchant, tantôt grimpant, le sommet arrondi de la colline qui surplombait les arbres comme un dôme. Maintenant qu'il le voyait de près, il s'apercevait qu'il n'était pas aussi régulier qu'il l'avait cru en bas. Les intempéries avaient creusé des ravines et des goullets dans la terre, et les buissons avaient colonisé la moindre pente abritée.

À la grande surprise du mage, le bâtiment du sommet était rouillé. On l'avait construit en fer : un toit de fer pointu, des murs de fer, une porte de fer. Quelques anciens nids et des débris en jonchaient le sol, mais par ailleurs il s'avéra vide. Et une cachette peu sûre. La première qu'on viendrait fouiller.

Une muraille nuageuse entourait le monde désormais. Des éclairs fulgurèrent en son cœur et des grondements de tonnerre retentirent – non pas les grondements discrets d'un orage d'été, mais les craquements d'un ciel qui se déchire.

Pourtant la chaleur enveloppait la plaine comme une couverture. L'atmosphère était épaisse. D'une minute à l'autre, il allait pleuvoir comme buffle qui pisse.

« Trouver un coin où on ne me remarquera pas, marmonna Rincevent. Me faire tout petit. Seul moyen. Pourquoi ça me concernerait ? Leur problème, aux autres. »

Haletant dans la chaleur oppressante, il reprit son chemin à pas lents.



Le seigneur Hong enrageait. Ceux qui le connaissaient le devinaient à sa façon de parler plus lentement et de sourire en permanence.

« Et comment les hommes savent-ils que les dragons des éclairs sont en colère ? demanda-t-il. Ils sont peut-être tout simplement joyeux.

— Pas avec un ciel de cette couleur, dit le seigneur Tang. Ce n'est pas une couleur de bon augure pour un ciel. On dirait une ecchymose. Un tel ciel est un mauvais présage.

— Et que présage-t-il de mauvais, je vous prie ?

— C'est un mauvais présage en général.

— Je sais ce que cachent vos réticences, grogna le seigneur Hong. Vous avez trop peur d'affronter sept vieillards, n'est-ce pas ?

— Les hommes racontent qu'il s'agit des Sept Sages Indestructibles », dit le seigneur Fang. Il essaya de sourire. « Vous savez combien ils sont superstitieux...

— Quels Sept Sages ? demanda le seigneur Hong. Je connais parfaitement l'histoire du monde et il n'existe pas de légendaires Sept Sages Indestructibles.

— Euh... pas encore, rétorqua le seigneur Fang. Euh... Mais... un jour comme aujourd'hui... Il faut peut-être que les légendes commencent quelque part...

— Ce sont des barbares ! Oh, dieux ! Sept hommes ! Je ne peux pas croire que nous ayons peur de sept hommes !

— Ça n'est pas normal », fit le seigneur McSweeney. Il ajouta aussitôt : « C'est ce que les hommes disent.

— Vous avez fait la proclamation à propos de notre armée céleste de fantômes ? Tous ? »

Les seigneurs de la guerre s'efforcèrent d'éviter son regard.

« Euh... oui, répondit le seigneur Fang.

— Le moral des troupes a dû remonter.

— Euh... pas complètement...

— Que voulez-vous dire, mon vieux ?

— Euh... beaucoup d'hommes ont déserté. Euh... ils disaient que les fantômes étrangers, ce n'était déjà pas drôle, mais...

— Mais quoi ?

— Ce sont des soldats, seigneur Hong, répliqua sèchement le seigneur Tang. Ils ont tous connu des gens qu'ils ne tiennent pas à revoir. Pas vous ? »

Un bref instant, un soupçon de tressaillement agita la joue du seigneur Hong. Il ne dura qu'une seconde, mais ceux qui l'aperçurent en prirent bonne note. Le vernis du seigneur Hong avait révélé une craquelure.

« Que feriez-vous, seigneur Tang ? Laisseriez-vous partir ces barbares insolents ?

— Bien sûr que non. Mais... on n'a pas besoin d'une armée contre sept hommes. Contre sept petits vieux. Les paysans racontent... Ils racontent... »

La voix du seigneur Hong monta légèrement dans l'aigu.

« Continuez, mon vieux, vous qui parlez aux paysans. Je suis sûr que vous allez nous répéter ce qu'ils racontent sur ces vieillards stupides et imprudents.

— Eh bien, c'est justement cela, vous voyez. Selon eux, s'ils sont si stupides et imprudents... comment ont-ils réussi à vivre si vieux ?

— La chance ! »

C'était le mot à éviter. Même le seigneur Hong s'en aperçut. Il n'avait jamais cru à la chance. Il s'était toujours donné beaucoup de mal – ou plutôt en avait donné aux autres – pour avoir des certitudes dans la vie. Mais il savait que d'autres y croyaient. Une manie dont il s'était toujours servi avec bonheur. Et voilà qu'elle se retournait et le piquait à la main.

« Rien dans *L'Art de la guerre* ne nous dit comment cinq armées doivent affronter sept vieillards, fit le seigneur Tang. Fantômes ou pas. Et pour la bonne raison, seigneur Hong, que personne n'a jamais envisagé pareille éventualité.

— Si vous avez si peur, je vais lancer l'attaque avec mes seuls deux cent cinquante mille hommes, répliqua le seigneur Hong.

— Je n'ai pas peur. J'ai honte.

— Chaque homme armé de deux épées, poursuivit le seigneur Hong en l'ignorant. Et je verrai bien si ces... sages... ont de la chance. Parce que, messeigneurs, moi je n'aurai besoin de chance qu'une seule fois. Eux devront en avoir un quart de million de fois. »

Il rabaissa la visière de son casque.

« Est-ce que vous vous sentez de la chance, messeigneurs ? »

Les quatre autres seigneurs de la guerre évitèrent de se regarder.

Hong remarqua leur silence résigné.

« Très bien, alors, dit-il. Que les gongs retentissent et que les pétards s'allument... afin de nous porter chance, bien entendu. »



Les armées de l'Empire comptaient un grand nombre de grades, la plupart intraduisibles. Les recrues Trois Cochons Roses et Cinq Crocs Blancs étaient en gros de pauvres couillons de deuxième classe, et pas seulement parce qu'ils étaient pâles, vulnérables et enclins à se recroqueviller et se cacher quand le danger menaçait.

À vrai dire, davantage que des recrues, c'étaient des recrues de fatigue qui supportaient de moins en moins la vie militaire. Même les mules jouissaient d'un grade supérieur au leur, vu que les bonnes mules ne se trouvent pas sous le sabot d'un cheval, alors que des recrues comme Cochons Roses et Crocs Blancs pullulent dans toutes les armées, partout où les latrines réclament un nettoyage.

Ils se sentaient si insignifiants qu'ils s'étaient dit, dans leur for intérieur, qu'un fantôme étranger invisible buveur de sang qui s'en prendrait à eux gâcherait un temps précieux. Ils trouvaient normal, comme il venait de loin, de lui donner l'occasion d'infliger une mort démoniaque à un supérieur.

N'écoutant que leur sens de l'hospitalité, ils avaient donc pris la poudre d'escampette juste avant le lever du jour et pour l'heure se tenaient cachés. Évidemment, si la victoire menaçait, ils pourraient toujours la rendre, la poudre d'escampette. On ne remarquerait certainement pas leur absence dans la confusion générale, et les deux hommes maîtrisaient à fond l'art d'apparaître sur les champs de bataille à temps pour participer aux célébrations de la victoire. Allongés dans les herbes hautes, ils observaient les manœuvres des armées.

De l'éminence où ils se tapissaient, la guerre paraissait impressionnante. L'armée d'un des deux camps était si réduite qu'elle en était invisible. Évidemment, s'il fallait en croire les démentis véhéments de la nuit précédente, elle était tellement invisible qu'elle en était invisible.

C'est aussi parce qu'ils occupaient une position élevée qu'ils furent les premiers à remarquer l'anneau qui entourait le ciel.

Il flottait juste au-dessus du mur tonnant à l'horizon. Là où des rayons de soleil égarés le touchaient, il luisait d'une teinte dorée. Partout ailleurs, il restait jaune. Mais il était continu et mince comme un fil.

« Drôle de nuage, fit observer Crocs Blancs.

— Ouais, fit Cochons Roses. Et alors ? »

Tandis qu'ils devisaient ainsi et partageaient une petite bouteille de vin de riz dont Cochons Roses avait délesté un camarade sans méfiance la veille au soir. Ils entendirent un gémissement.

« Oooooohhhhhh... »

Le vin se figea dans leur gorge.

« T'as entendu ? demanda Cochons Roses.

— Tu veux dire le...

— Oooooohhhh...

— C'est ça ! »

Ils se retournèrent tout doucement.

Quelque chose venait de s'extirper d'une ravine derrière eux. C'était plus ou moins humanoïde. De la vase rouge en dégoulinait. Des sons bizarres s'échappaient de sa gueule.

« Oooooohhhhmerde ! »

Cochons Roses serra le bras de Crocs Blancs.

« C'est un fantôme invisible buveur de sang !

— Mais je le vois ! »

Cochons Roses plissa les yeux.

« C'est l'Armée rouge ! Elle sort de la terre comme tout le monde l'a dit ! »

Crocs Blancs, doté de quelques neurones de plus que son collègue et qui n'en était surtout qu'à son deuxième verre de vin, regarda mieux.

« C'est peut-être qu'un type normal couvert de vase », suggéra-t-il. Il éleva la voix. « Hé, toi ! »

La silhouette tourna les talons et prit la fuite.

Cochons Roses poussa son collègue du coude.

« C'est un des nôtres ?

— Avec cette allure ?

— Attrapons-le !

— Pourquoi ?

— Parce qu'il se sauve !

— Laisse-le se sauver.

— Il a peut-être de l'argent. Et puis pourquoi il se sauve ? »



Rincevent se laissa glisser au fond d'une autre ravine. Quelle poisse ! Les soldats devraient se trouver là où on les attend. Où étaient passés le devoir, l'honneur, tout ça ?

Des herbes et de la mousse mortes tapissaient le fond de la ravine.

Il s'immobilisa pour écouter les voix des deux hommes.

L'atmosphère était suffocante. On aurait dit que l'orage qui arrivait poussait tout l'air chaud devant lui et transformait la plaine en autocuiseur.

C'est alors que le sol grinça et s'affaissa d'un coup.

Les visages des soldats absentéistes apparurent au bord de la ravine.

Un autre grincement retentit et le sol s'enfonça encore un peu. Rincevent n'osait même pas respirer, des fois que le

surplus d'air l'alourdisse trop. Et il était clair que le moindre mouvement, comme sauter, ne ferait qu'empirer les choses...

Tout doucement, il baissa la tête.

La mousse morte avait cédé. Il lui apparut qu'il se tenait sur une bille de bois ensevelie, mais la terre qui ruisselait autour donnait à penser qu'il y avait un trou par en dessous.

La bille aussi allait céder d'un instant à l'au...

Rincevent se jeta en avant. Le sol se déroba sous ses pieds, si bien que, au lieu de se tenir debout sur un morceau de bois qui se brisait lentement, il se retrouva suspendu, les bras autour de ce qui ressemblait à une autre bûche dissimulée et qui, d'après son contact, devait être aussi infestée de pourriture que la première.

Comme pour confirmer son impression, elle entreprit de s'affaïsser.

Puis s'arrêta brutalement.

Les visages des soldats disparurent en arrière tandis que les flancs de la ravine se mettaient à glisser. De la terre sèche et de petits cailloux passèrent à côté de Rincevent. Il les sentit crépiter sur ses chaussures et poursuivre leur chute.

Il devina, en tant qu'expert en la matière, que le trou faisait une certaine profondeur. De son point de vue, il faisait aussi une belle hauteur.

La bûche se remit à bouger.

Ce qui laissait à Rincevent, telle qu'il voyait la situation, deux solutions : soit lâcher la bûche et plonger vers un destin incertain dans les ténèbres, soit continuer de s'accrocher jusqu'à ce que la bûche cède et ensuite plonger vers un destin incertain dans les ténèbres.

Puis, à son grand plaisir, il vit une troisième option. Le bout de sa chaussure toucha quelque chose, une racine, une roche qui dépassait. Aucune importance. Elle supportait une partie de son poids. En tout cas assez pour lui donner un équilibre précaire, entre la sécurité et la chute. Bien entendu, ce n'était qu'une situation temporaire, mais Rincevent avait toujours tenu l'existence pour une succession de mesures temporaires mises bout à bout.

Un papillon jaune pâle aux ailes ornées de motifs curieux voltigea le long de la ravine et se posa sur la seule tache de couleur disponible, à savoir le chapeau de Rincevent.

Le bois s'affaissa légèrement.

« Fiche-moi le camp ! fit Rincevent en tâchant de ne pas employer de trop gros mots. Va-t'en ! »

Le papillon étendit ses ailes et se chauffa au soleil.

Rincevent pinça les lèvres et tenta de se souffler dans les narines.

Surpris, l'insecte prit son envol...

« Hah ! » fit Rincevent.

... et en réponse à son instinct devant une menace, battit des ailes comme ci et comme ça.

Les buissons frissonnèrent. Et, dans le ciel, les nuages gigantesques se cambrèrent pour prendre des contours inhabituels.

Un nouveau nuage se forma. Il faisait à peu près la taille d'un ballon gris gonflé de colère. Et il se mit à pleuvoir. Non pas à pleuvoir sur toute une région, mais sur un secteur précis. Plus exactement sur les quarante centimètres carrés de terrain qu'occupait Rincevent ; et plus exactement encore sur son chapeau.

Un tout petit éclair piqua le nez du mage.

« Ah, nous avons donc... » Cochons Roses, qui venait d'apparaître au détour de la ravine, hésita un instant avant de poursuivre d'un air légèrement plus pensif : « ... une tête dans un trou... avec un tout petit orage au-dessus. »

Puis il lui vint à l'esprit que, orage ou non, rien ne l'empêchait de couper des parties significatives de l'inconnu. La seule à sa portée était une tête, mais ça lui convenait.

À cet instant, le chapeau de Rincevent ayant absorbé suffisamment d'humidité, le bois séculaire céda sous le poids et le mage plongea vers un destin incertain dans les ténèbres.



Il faisait complètement noir.

Au terme d'une succession douloureuse et confuse de tunnels et de glissements de terre, Rincevent – ou la petite parcelle de sa conscience qui ne pleurnichait pas – se dit que la terre avait dû s'effondrer derrière lui. S'effondrer. Le verbe lui fit penser à « fondrière ». Voilà, il se trouvait dans une grande fondrière, dans une caverne. D'une main prudente, au cas où il toucherait quelque chose, il tâtonna autour de lui.

Il sentit un bord rectiligne. Qui le conduisit à trois autres bords de même type, chacun à angle droit par rapport au précédent. Donc... une dalle.

L'obscurité ressemblait toujours à un linceul de velours étouffant.

La dalle signifiait qu'il existait une autre entrée, une vraie. Des gardes devaient en ce moment se ruer vers lui.

Peut-être que le Bagage, de son côté, se ruait vers eux. Il s'était conduit drôlement ces derniers temps, pas de doute. Il valait peut-être mieux se passer de ses services. Sûrement.

Rincevent se tapota les poches en prononçant le mantra auquel même les non-mages recourent afin de trouver de quoi s'éclairer : « Allumette, gentille allumette, allumette, je te trouverai », murmura-t-il tout bas d'une voix affolée.

Il en dénicha quelques-unes et gratta la première sur l'ongle de son pouce.

« Ouille ! »

La flamme jaune fumeuse n'éclaira rien d'autre que sa main et une partie de sa manche.

Il se risqua à faire quelques pas avant que la flamme ne lui brûle les doigts, et quand elle s'éteignit elle laissa une lueur résiduelle bleue dans les ténèbres de sa vision.

Il n'entendait pas de bruits de pas vengeurs. Il n'entendait aucun bruit du tout. Théoriquement, de l'eau aurait dû s'égoutter, mais la caverne paraissait au sec.

Il gratta une deuxième allumette ; il la brandit cette fois le plus haut possible et fouilla des yeux l'obscurité devant lui.

Un guerrier de deux mètres dix lui sourit.



Cohen leva encore la tête.

« Ça va pisser d'ici peu, annonça-t-il. Regardez-moi ce ciel ! »

Des soupçons de violet et de rouge teintaient la masse des nuages que des éclairs éclairaient parfois brièvement de l'intérieur.

« Prof ?

— Oui ?

— Toi qui sais tout... Pourquoi ce nuage-là a cette allure ? »

Monsieur Cervelas regarda dans la direction où pointait le doigt de Cohen. Il vit un nuage jaunâtre bas sur l'horizon. Sur tout le pourtour de l'horizon. Une mince traînée, comme si le soleil s'efforçait de trouver un passage.

« C'est p't-être la bordure, non ? fit Gars Popaul.

— Quelle bordure ?

— Tous les nuages sont normalement bordés d'argent. C'est un dicton, ça veut dire que dans toute chose y a un bon côté.

— Ouais, mais ça ressemble davantage à de l'or.

— Ben, l'or est moins cher par ici.

— Je me trompe, fit monsieur Cervelas, ou est-ce qu'il s'élargit ? »

Caleb ne quittait pas des yeux les lignes ennemies.

« Y a un tas de types qui galopent sur leurs petits chevaux, dit-il. J'espère qu'ils vont s'décider. On va pas y passer la journée.

— Moi, j'vote pour qu'on se jette sur eux pendant qu'ils s'y attendent pas, proposa Hamish.

— Minute... minute », intervint Flagorne. Ils entendirent le martèlement de nombreux gongs et le crépitement de feux d'artifice. « On dirait que ces fils de p... ces fils de courtisane se mettent en marche.

— Pas trop tôt », fit Cohen. Il se mit debout puis écrasa sa cigarette.

Monsieur Cervelas tremblait d'excitation. « Est-ce qu'on entonne un chant à l'adresse des dieux avant d'aller à la bataille ? demanda-t-il.

— Tu peux si t'en as envie, répondit Cohen.

— Alors, est-ce qu'on chante des mélopées païennes ou qu'on prie ?

— M'étonnerait. » Cohen jeta un coup d'œil à la bande qui enguirlandait l'horizon. Elle le perturbait bien plus que l'ennemi qui approchait. Elle était plus large à présent, mais légèrement plus pâle. L'espace d'un court instant, il se surprit à souhaiter qu'il restait quelque part un dieu ou une déesse dont il n'avait pas violé, pillé ni réduit en cendres le temple.

« On ne frappe pas les épées sur les boucliers et on ne les défie pas de la voix ? demanda le professeur avec un accent d'espoir dans la sienne.

— Trop tard pour ça, à vrai dire », répondit Cohen.

Monsieur Cervelas avait l'air tellement déçu par ce manque de panache païen que le vieux barbare se sentit, à sa grande surprise, poussé à ajouter :

« Mais te gêne pas, si tu y tiens. »

Les membres de la Horde tirèrent leur assortiment d'épées.

Dans le cas de Hamish, une seconde hache émergea de sous sa couverture.

« Rendez-vous au paradis ! lança monsieur Cervelas d'un ton animé.

— Ouais, c'est ça, fit Caleb en surveillant la ligne de soldats qui approchait.

— Là où on festoie, où on côtoie de jeunes femmes et j'en passe !

— Ouais, ouais, fit Gars Popaul en tâtant la lame de son épée.

— Où on lampe et on fait la ribote, si j'ai bien compris !

— Ça s'pourrait, fit Vincent en s'efforçant de soulager la tendinite de son bras.

— Et nous ferons cette chose, là, vous savez, quand on lance les haches et qu'on coupe les nattes des dames !

— Ouais, si tu veux.

— Mais...

— Quedonc ?

— Pour ce qui est des festins... Ils ont des menus végétariens ? »

L'armée en marche hurla et chargea.

Les soldats se ruèrent vers la Horde presque aussi vite que les nuages qui arrivaient en bouillonnant de tous côtés.



Le cerveau de Rincevent se remit lentement en marche dans l'obscurité et le silence de la colline.

C'est une statue, se dit-il. Rien d'autre. Pas de problème. Même pas très bien sculptée. Rien qu'une grande statue d'homme en armure. Regarde, en voilà deux autres, tu les distingues juste à la limite de la clarté...

« Ouille ! »

Il lâcha l'allumette et se suça le doigt.

Ce qu'il lui fallait à présent, c'était un mur. Les murs ont des sorties. C'est vrai, ces sorties peuvent aussi servir d'entrées, mais tout danger de gardes faisant irruption dans la caverne paraissait désormais écarté. L'air fleurait le vieux, avec une pointe de renard et un soupçon d'orage, mais surtout il avait un goût d'air jamais respiré.

Il reprit sa progression silencieuse en tâtant à chaque pas le terrain du pied.

Puis une lumière se fit. Une petite étincelle bleue bondit du doigt de Rincevent.



Cohen s'empoigna la barbe. Elle s'écartait, toute raide, de sa figure.

La frange de monsieur Cervelas se dressait sur sa tête et des étincelles lui crépitaient aux extrémités des cheveux.

« Des décharges statiques ! » cria-t-il par-dessus les grésillements.

Devant eux, les pointes des lances ennemies luisaient. La charge faiblit. De temps en temps fusait un cri tandis que des étincelles bondissaient d'homme en homme.

Cohen leva les yeux.

« Ça, par exemple ! fit-il. Regardez-moi ce truc-là ! »



De toutes petites étincelles dansaient autour de Rincevent tandis qu'il se glissait sur le sol invisible.

Le mot « tombeau » lui vint à l'esprit pour examen, et ce qu'il savait entre autres, sur les grands tombeaux, c'est que leurs bâtisseurs faisaient souvent preuve d'une imagination débordante dans le domaine des pièges et des pointes de fer. Ils y laissaient aussi divers articles comme des peintures et des statues, sans doute pour que les morts aient quelque chose à regarder en cas d'ennui.

La main de Rincevent toucha de la pierre et il se déplaça prudemment de côté. Ses pieds entraient parfois en contact avec une surface molle qui cédait sous la pression. Il espéra fortement qu'il s'agissait de vase.

Puis, juste à hauteur de main, il découvrit un levier. Qui dépassait d'une bonne cinquantaine de centimètres.

Bon... c'était peut-être un piège. Mais les pièges se réduisaient le plus souvent à... euh... des pièges. On les décelait seulement quand on avait la tête qui roulait à plusieurs pas dans le couloir. Et leurs constructeurs homicides jouaient la plupart du temps cartes sur table, ils avaient rarement besoin que les victimes prennent une part active à leur propre exécution.

Rincevent abaissa le levier.



Les millions d'éléments du nuage jaune se déplaçaient beaucoup plus vite au gré du vent qu'ils avaient créé que ne le laissait penser le battement lent de leurs ailes. Derrière eux arrivait l'orage.

Monsieur Cervelas cligna des yeux.

« *Des papillons ?* »

Les deux camps s'arrêtèrent au passage des flocons d'insectes. On arrivait même à entendre le bruissement de leurs ailes.

« D'accord, Prof, fit Cohen. Explique-moi ça.

— Il... Il... Il peut s'agir d'un phénomène naturel, dit monsieur Cervelas. Euh... les papillons monarques, par exemple, sont connus pour... euh... Franchement, je ne sais pas... »

Le nuage poursuivit sa course grouillante vers la colline.

« C'est pas une espèce de signe ? fit Cohen. Doit bien y avoir un temple que j'ai pas pillé.

— L'ennui avec les signes et les présages, dit Gars Popaul, c'est qu'on sait jamais à qui ils s'adressent. Çui-là, c'est p't-être un bon présage pour Hong et ses copains.

— Alors je le lui pique, fit Cohen.

— Vous ne pouvez pas voler un message des dieux ! s'exclama monsieur Cervelas.

— T'as vu ça affiché quelque part ? Non ? T'es sûr ? Bon. Alors, je l'prends. »

Il brandit son épée tandis que voltigeaient au-dessus de lui les papillons à la traîne.

« Les dieux nous sourient ! beugla-t-il. Hahaha !

— Hahaha ? souffla monsieur Cervelas.

— Juste pour les inquiéter », fit Cohen.

Il lança un coup d'œil aux autres membres de la Horde. Chacun répondit par un imperceptible hochement de tête.

« D'accord, les gars, fit-il doucement. Ça y est.

— Euh... qu'est-ce que je fais ? demanda monsieur Cervelas.

— Pense à un truc qui te mette bien en colère. Qui te fasse bouillir les sangs. Imagine que l'ennemi, c'est tout ce que tu détestes.

— Les directeurs d'école, dit monsieur Cervelas.

— Bien.

— Les profs de gym ! s'écria monsieur Cervelas.

— Ouaip.

— Les élèves qui mâchent de la gomme ! hurla monsieur Cervelas.

— Regardez-le, la vapeur lui sort déjà par les oreilles, dit Cohen. Le premier dans l'au-delà passe la commande. Chargez ! »



La nuée jaune gravit en grouillant les pentes de la colline puis, portée par le vent qui se levait, prit de l'altitude.

Au-dessus, les nuages orageux prirent aussi de l'altitude, continuèrent de s'accumuler et se déployèrent selon une forme évoquant un marteau...

Qui s'abattit.

Un éclair frappa si violemment la pagode de fer qu'elle explosa en éclats chauffés à blanc.



Rien ne déroutait davantage une armée au grand complet que subir l'attaque de sept vieillards. Aucun manuel de stratégie n'est en mesure de donner un avis sur la question. C'est la confusion qui prévaut.

Les soldats reculèrent devant la ruée puis, sous la poussée des courants internes à la marée de leurs collègues, se refermèrent derrière.

Un cercle solide de bouchers entourait la Horde. Il se déformait et vacillait sous la pression des hommes qu'il protégeait, mais aussi sous les coups d'épée que faisait pleuvoir monsieur Cervelas.

« Allez, battez-vous ! criait-il. Vous vous fichez de moi, hein ? Toi ! Oui, toi, là ! Ah, tu me réponds ! Prends ça ! »

Cohen regarda Caleb qui haussa les épaules. Il avait déjà vu des rages folles dans sa vie, mais rien d'aussi hystérique que la réaction de monsieur Cervelas.

Le cercle se brisa lorsque deux hommes voulurent reculer en flèche mais se heurtèrent aux rangs dans leur dos et rebondirent pour s'empaler sur les épées de la Horde. Une roue de fauteuil

roulant percuta brutalement le genou d'un soldat qui se plia en deux et se planta sur une des haches de Hamish qui montait à sa rencontre.

La Horde ne tablait pas sur la vitesse. Elle ne pouvait pas se déplacer très vite. Mais elle tablait sur l'économie. Monsieur Cervelas s'en était fait la remarque. Ils se trouvaient tout bonnement là où ils le souhaitaient, à savoir toujours hors de portée d'une arme. Ils laissaient tous les autres cavalier à leur place. Qu'un soldat se risque à porter un coup de taille en direction de Flagorne, et il trouvait Cohen qui se dressait sur son chemin, l'épée brandie, ou Gars Popaul qui le saluait de la tête avant de lui planter sa lame dans le ventre. Un des barbares prenait parfois le temps de parer un coup destiné à un monsieur Cervelas trop excité pour se défendre tout seul.

« Retirez-vous, espèces d'imbéciles ! »

Le seigneur Hong apparut derrière la cohue, son cheval cabré, la visière de son casque relevée.

Les soldats s'efforcèrent d'obéir. Finalement, la pression se relâcha un peu puis cessa. La Horde se retrouva au milieu d'un cercle de plus en plus large de boucliers. Une sorte de silence se fit, que brisaient seulement les coups de tonnerre ininterrompus et les crépitements des éclairs sur la colline.

Puis, se frayant un chemin avec colère à travers les soldats, arrivèrent d'autres guerriers d'un type tout à fait différent. Ils étaient plus grands, portaient des armures plus solides, des casques magnifiques et des moustaches qui étaient une déclaration de guerre à elles seules.

L'un d'eux jeta un regard noir à Cohen.

« *Orrrrrr ! Yamamoto ! Kadératé !*

— C'est quoi, ça ? fit Cohen.

— Un samouraï, répondit monsieur Cervelas en s'épongeant le front. La caste des guerriers. Je crois que c'est leur défi officiel. Euh... vous voulez que je le combatte ? »

Le samouraï qui fusillait Cohen des yeux sortit un bout de soie de son armure et le jeta en l'air. De l'autre main il empoigna la garde de son épée longue et fine...

C'est tout juste si on entendit un sifflement, mais trois lambeaux de soie tombèrent doucement par terre.

« Recule, Prof, dit lentement Cohen. M'est avis que celui-là, il est pour moi. Tas un autre mouchoir ? Merci. »

Le samouraï regarda l'épée de Cohen. Une épée longue, lourde et tellement ébréchée qu'elle aurait pu servir de scie.

« Vous n'y arriverez jamais, fit-il. Avec cette épée ? Jamais. »

Cohen se moucha bruyamment. « Tu crois ça ? Regarde. »

Le mouchoir s'éleva en flèche. Cohen serra son épée.

Avant même que le mouchoir ait amorcé sa courbe descendante, le barbare avait déjà décapité trois samouraïs au nez en l'air. D'autres membres de la Horde, qui suivaient souvent le même raisonnement que leur chef, en avaient abattu une demi-douzaine de plus.

« Une idée de Caleb, dit Cohen. Et le message est le suivant : on se bat ou on perd son temps, à vous de voir.

— N'as-tu donc pas d'honneur ? brailla le seigneur Hong. N'es-tu donc qu'un ruffian ?

— J'suis un barbare, cria Cohen. Et l'honneur que j'ai, tu vois, il est à moi. Je l'ai pas volé à un autre.

— Je voulais vous capturer vivants, dit le seigneur Hong. Mais je ne vois plus aucune raison de m'en tenir à cette politique. »

Il dégaina son épée.

« Reculez, racaille ! hurla-t-il à ses troupes. Reculez tout de suite ! Laissez passer les bombardiers ! » Il se retourna vers Cohen. Il avait la figure empourprée. Et les lunettes de guingois.

Le seigneur Hong avait cédé à la colère. Et, comme toujours quand un barrage cède, il submerge des pays entiers.

Les soldats se retirèrent.

La Horde se retrouva une fois encore au centre d'un cercle de plus en plus large.

« C'est quoi, un bombardier ? demanda Gars Popaul.

— Euh... à mon avis, le terme doit désigner celui qui tire un quelconque projectile, répondit monsieur Cervelas. Il dérive de...

— Oh, des archers, quoi, fit Gars Popaul qui cracha.

— Quedonc ?

— Il a dit ILS FONT VENIR DES ARCHERS, Hamish !

— Héhé, on a jamais laissé des archers nous arrêter à la bataille de la vallée de Koom ! » caqueta le barbare ancestral.

Gars Popaul soupira.

« C'était entre des nains et des trolls, Hamish, dit-il. Et t'es ni l'un ni l'autre. Alors, de quel côté tu te trouvais ?

— Quedonc ?

— Je dis DE QUEL COTÉ TU TE TROUVAIS ?

— J'étais du côté de ceux qui s'font payer pour se battre, répondit Hamish.

— Y a pas mieux. »



Rincevent, allongé par terre, se plaquait les mains sur les oreilles.

Le fracas du tonnerre emplissait la chambre souterraine. Une lumière bleu et violet baignait les lieux d'un tel éclat qu'il la voyait à travers ses paupières.

La cacophonie finit par se calmer. On entendait encore l'orage au dehors, mais la lumière avait baissé au niveau d'une lueur blanc bleuté et les grondements à celui d'un bourdonnement continu.

Rincevent prit le risque de se retourner sur lui-même et d'ouvrir les yeux.

De gros globes de verre pendaient du plafond au bout de chaînes rouillées. Chacun avait la taille d'un homme ; des éclairs crépitaient et grésillaient à l'intérieur, frappaient le verre comme s'ils cherchaient à sortir.

Il avait dû jadis en exister beaucoup d'autres semblables. Mais des dizaines de ces gros globes étaient tombés au fil des ans et gisaient en miettes par terre. Il en restait encore plusieurs dizaines qui se balançaient doucement à leurs chaînes tandis que les orages emprisonnés se démenaient pour s'échapper.

L'air ambiant était gras. Des étincelles couraient par terre et crépitaient dans les coins.

Rincevent se remit debout. Sa barbe se raidit à l'horizontale comme une masse de poils individuels.

Les globes à éclairs laissaient tomber leur lumière sur un lac circulaire de mercure pur, à en juger par les rides qui le parcouraient. Une île basse à cinq côtés en occupait le centre. Devant les yeux écarquillés de Rincevent, un bateau dérivait doucement vers lui dans le vif-argent en produisant un léger clapotis.

Il n'était pas plus large qu'un canot et sur son tout petit pont se tenait étendue une silhouette en armure. Ou seulement l'armure. S'il ne s'agissait que d'une enveloppe vide, alors elle gardait la position allongée, bras croisés, d'une armure défunte.

Rincevent se glissa autour du lac argenté jusqu'à gagner une dalle de ce qui ressemblait beaucoup à de l'or, scellée par terre devant une statue.

Il n'ignorait pas qu'on trouvait des inscriptions dans les tombeaux, même s'il se demandait qui était censé les lire. Les dieux, peut-être, mais ne savaient-ils pas déjà tout ? Il les voyait mal s'attrouper autour d'une inscription et commenter : « Bon sang ! "Regrets éternels", dites donc ! Je n'aurais jamais cru ça ! »

Celle-ci se contentait d'annoncer en pictogrammes : Un Miroir Solaire.

Elle ne disait rien sur de grandes conquêtes. N'énumérait pas de réalisations formidables. Ne parlait ni de sagesse ni de père du peuple. Elle ne donnait aucune explication. Comme s'il suffisait de connaître le nom du défunt pour tout savoir de lui. On excluait la possibilité que le visiteur égaré si loin n'ait jamais entendu le nom d'Un Miroir Solaire.

La statue ressemblait à de la porcelaine. Elle était peinte de façon réaliste. Un Miroir Solaire avait l'air d'un type banal. On n'aurait jamais reconnu en lui l'étoffe d'un empereur au milieu d'une foule. Mais ce gars-là, avec son petit chapeau rond, son petit bouclier rond et ses petits hommes ronds sur leurs petits poneys ronds, avait fusionné en un seul grand empire un millier de factions en guerre, souvent au prix de leur sang.

Rincevent l'examina de plus près. Évidemment, ce n'était qu'un sentiment vague, mais dans le dessin de la bouche et dans le regard il retrouvait une expression qu'il avait vue pour la dernière fois sur le visage de Gengis Cohen.

L'expression d'un homme absolument, totalement dépourvu de la moindre peur.

Le petit bateau se dirigea vers l'autre côté du lac.

Un des globes tremblota un peu puis rougeoya. Il clignota et s'éteignit. Un autre l'imita.

Rincevent devait sortir.

Mais il y avait autre chose. Au pied de la statue, comme si on venait de les y laisser tomber, gisaient un casque, une paire de gantelets et deux bottes d'aspect massif.

Le mage ramassa le casque. Qui ne lui parut pas très solide. Il le trouva en revanche très léger. D'ordinaire, il ne se souciait pas de tenues protectrices, partant du principe que la meilleure défense contre un danger imminent, c'était de filer sur un autre continent, mais à cet instant l'idée d'une armure ne manquait pas d'attraits.

Il ôta son chapeau, se coiffa du casque, abaissa la visière puis se coinça le chapeau au sommet du casque.

Une lueur lui vacilla devant les yeux et il se vit la nuque. L'image avait du grain et manquait de véritables couleurs, elle restait dans des nuances de vert, mais c'était bel et bien sa nuque qu'il regardait. On lui avait déjà dit à quoi elle ressemblait.

Il releva la visière et cligna des yeux.

Le lac était toujours devant lui.

Il rabaissa la visière.

Il se revit à une cinquantaine de pas, le casque sur la tête.

Il bougea la main de haut en bas.

La silhouette dans la visière bougea la main de haut en bas.

Il se retourna et se retrouva face à lui-même. Ouai. C'était bien lui.

D'accord, songea-t-il. Un casque magique. Il permet de se voir au loin. Génial. Ça doit être drôle de se regarder tomber dans des trous qu'on ne voit pas parce qu'ils sont tout près.

Il se retourna une nouvelle fois, releva la visière puis examina les gantelets. Ils avaient l'air aussi légers que le casque mais peu pratiques. On pouvait tenir une épée, mais guère davantage.

Il en enfila un. Aussitôt, dans un grésillement discret, une série de petites images s'allumèrent sur le large crispin. On y voyait des soldats. Des soldats qui creusaient, des soldats qui se battaient, des soldats qui grimpaient...

Ah. Bon... Une armure magique. Une armure magique tout ce qu'il y avait de classique. De telles protections n'avaient jamais eu beaucoup de succès à Ankh-Morpork. Bien sûr, elles étaient légères. On pouvait les fabriquer aussi fines que du tissu. Mais elles avaient tendance à perdre leur magie sans prévenir. Plus d'un seigneur d'autrefois avait prononcé des dernières paroles du genre : « Vous ne pouvez pas me tuer parce que j'ai une armure magaaaargh. »

Rincevent regarda les bottes en se rappelant avec méfiance les ennuis que le prototype de bottes de sept lieues de l'Université avaient causés. Des chaussures qui imposaient à leur possesseur des enjambées de vingt-huit kilomètres entraînaient de fâcheuses tensions à l'aine ; on les avait confisquées juste à temps à l'étudiant imprudent qui s'était malgré tout vu contraint de porter un appareil spécial pendant plusieurs mois et de manger debout.

D'accord, mais même une vieille armure magique pouvait s'avérer utile aujourd'hui. Ce n'était pas comme si elle pesait lourd, et la vase de Hunghung n'avait pas arrangé ce qui restait de ses propres chaussures. Rincevent enfila les bottes.

Il songea : Bon, alors, qu'est-ce qui se passe maintenant ?

Il se redressa.

Et derrière lui, dans un bruit de sept mille pots de fleurs qui se cogneraient les uns contre les autres, sous les éclairs qui continuaient de crépiter au plafond, l'Armée rouge se mit au garde-à-vous.



Sort avait un peu grossi durant la nuit. Adrien Tournabside, de permanence pour nourrir les souris, remonter le mécanisme et nettoyer les fourmis crevées, jurait qu'il n'avait rien fait d'autre et que personne n'était entré.

Mais à présent, à la place de l'ancien dispositif grossier et malcommode de tablettes qui permettait de lire les résultats, on reconnaissait une plume d'oie au milieu d'un réseau de poulies et de leviers.

« Regarde, fit Adrien en pianotant un problème très facile. Voilà ce qu'il nous a fait après tous les sortilèges du dîner... » Les fourmis cavallèrent. Les rouages s'activèrent. Les ressorts et les leviers sursautèrent si brutalement que Cogite recula d'un pas.

La plume d'oie s'approcha en tremblant d'un encrier, y plongea, revint à la feuille de papier qu'Adrien avait placée sous les leviers et se mit à écrire.

« Ça bave un peu, dit-il d'une voix impuissante. Qu'est-ce qui se passe, exactement ? »

Cogite avait réfléchi à la question. Les dernières conclusions n'avaient rien de rassurant « Eh bien... on sait que les livres qui contiennent de la magie deviennent un peu... savants... commença-t-il. Et on a fabriqué une machine pour...

— Tu veux dire qu'elle est vivante ?

— Allons, il ne faut pas voir du surnaturel partout, fit Cogite avec une jovialité forcée. On est des mages, après tout.

— Dis, tu sais... le long problème sur les champs thaumiques que tu m'as demandé de lui poser ?

— Oui. Alors ?

— Il m'a donné la réponse à minuit, répondit un Adrien blafard.

— Bien.

— Oui, bien, sauf que je ne le lui ai pas posé avant une heure et demie, Cogite.

— Tu me racontes que tu as eu la réponse avant de poser la question ?

— Oui !

— Pourquoi tu as posé la question, alors ?

— J'y ai réfléchi, et je me suis dit que je devais la poser. Tu vois, pour qu'il connaisse la réponse, c'est que je lui avais posé le problème, non ?

— Exact. Euh... tu as quand même attendu une heure et demie. »

Adrien contempla ses chaussures pointues. « Je... J'étais caché dans les cabinets. Tu comprends, Reprise du Début pouvait...

— D'accord, d'accord. Va manger un morceau.

— Est-ce qu'on fourre le nez dans quelque chose qu'on ne comprend pas, Cogite ? »

Cogite leva les yeux sur la masse énigmatique de la machine. Elle ne lui paraissait pas menaçante, seulement... différente.

Il songea : on fourre d'abord son nez et on comprend plus tard. Il fallait bien un peu fourrer son nez pour trouver matière à comprendre. Et il ne fallait surtout pas, jamais, aller se cacher dans le cabinet de la déraison.

L'esprit devait embrasser l'ensemble de l'univers avant d'agir dessus.

On n'aurait peut-être pas dû te donner un nom. On n'a pas réfléchi. C'était une blague. Mais on aurait dû se rappeler qu'un nom, c'est important. Tout ce qui porte un nom n'est plus n'importe quoi.

« Va-t'en, Adrien », dit-il d'un ton ferme.

Il s'assit et tapa soigneusement : *Salut*.

Des bidules ronronnèrent.

La plume écrivit :

+ + + ? ? ? ? ? + + + Salut + + + Reprise du Début + + +

Loin au-dessus, un papillon aux ailes d'un jaune indistinct ornées de dessins noirs voltigea par une fenêtre ouverte.

Cogite se lança dans des calculs pour le transfert entre Hunghung et Ankh-Morpork.

Le papillon se posa un instant sur le dédale de tuyaux de verre. Lorsqu'il reprit son envol, il laissa une gouttelette de nectar.

Cogite, plus bas, tapait consciencieusement.

Une fourmi, petite mais essentielle, une parmi les milliers qui galopaient, sortit par une fracture dans le tube et passa quelques secondes à sucer le liquide sucré avant de repartir au travail.

Au bout d'un moment, Sort donna une réponse. En dehors d'un point de détail, petit mais essentiel, elle était parfaitement correcte.



Rincevent se retourna.

Dans un concert résonnant de grincements et de gémissements, l'Armée rouge se retourna aussi.

Elle était effectivement rouge. De la même couleur, s'aperçut Rincevent, que la terre.

Il s'était cogné dans quelques statues dans le noir. Il ne s'était pas rendu compte qu'il y en avait autant. Elles s'alignaient, rang après rang, jusque dans les ténèbres au loin.

Juste pour voir, il fit demi-tour. Dans son dos, il entendit un autre concert de piétinements.

Après plusieurs faux départs, il comprit que la seule façon de se retrouver face à eux c'était d'ôter ses bottes, se retourner et se rechausser.

Il baissa un instant sa visière et se vit baisser un instant sa visière.

Il leva un bras. Ils levèrent les bras. Il sauta sur place. Ils sautèrent sur place dans un fracas qui fit osciller les globes. Des éclairs s'échappaient en grésillant de leurs bottes.

Rincevent se sentit soudain une envie hystérique de rire.

Il se toucha le nez. Ils se touchèrent le nez. Il fit, avec une joie mauvaise, le geste traditionnel pour chasser les démons. Sept mille majeurs de terre cuite se dressèrent vers le plafond.

Il s'efforça de se calmer.

Le mot que son cerveau cherchait finit par refaire surface : golem.

Même à Ankh-Morpork, il y en avait un ou deux. On en trouvait partout où officiaient des mages ou des prêtres amateurs d'expériences. Il s'agissait le plus souvent de statues d'argile qu'on animait au moyen d'une incantation ou d'une prière appropriée. Elles effectuaient de petites tâches, pas très compliquées car elles restaient plutôt cruches, mais n'étaient pas très à la mode ces temps-ci. Le problème, ce n'était pas de les mettre au travail mais de les faire s'arrêter ; quand on menait un golem à bêcher le jardin et qu'on l'oubliait, on

risquait d'y découvrir plus tard un rang de haricots de deux mille kilomètres de long.

Rincevent baissa les yeux sur un des gantelets.

Il toucha prudemment la petite image d'un soldat au combat.

Le bruit de sept mille épées qu'on dégainait en même temps ressemblait au déchirement d'une épaisse feuille d'acier. Sept mille pointes se dardaient droit sur Rincevent.

Il fit un pas en arrière. L'armée en fit autant.

Il se trouvait dans une grotte en compagnie de milliers de soldats artificiels, l'épée au clair. Il les tenait visiblement sous sa domination, mais ce n'était pas d'un grand réconfort. Toute sa vie il s'était lui-même tenu sous sa propre domination, et regardez le résultat.

Il étudia encore les petites images. L'une d'elles montrait un soldat à deux têtes. Lorsqu'il la toucha, l'armée exécuta un demi-tour rapide. Ah.

Maintenant, pour sortir d'ici...



La Horde observait le branle-bas parmi les hommes du seigneur Hong. On traînait des objets en première ligne.

« Moi, ça m'a pas l'air d'archers, fit Gars Popaul.

— Ces trucs, c'est des chiens aboyeurs, expliqua Cohen. J'suis bien placé pour le savoir. J'en ai déjà vu. C'est comme un baril rempli de feux d'artifice, et quand on l'allume, y a un gros caillou qui sort à toute allure de l'autre bout.

— Pourquoi ?

— Ben, tu resterais dans l'coin, toi, si on t'allumait un feu d'artifice au cul ?

— Hé, Prof, il a dit "cul", se plaignit Flagorne. Regarde, sur mon bout de papier, là, ça dit qu'il faut pas...

— Nous avons des boucliers, non ? fit monsieur Cervelas. Je suis sûr qu'en restant groupés et en nous plaçant les boucliers sur la tête nous nous en tirerons sans une égratignure.

— Le caillou fait un diamètre d'une trentaine de centimètres, il va très vite et il est chauffé au rouge.

— Pas de boucliers, alors ?
— Non, répondit Cohen. Flagorne, toi, tu pousses Hamish...
— On fera pas plus de cinquante pas, Gengis, objecta Caleb.
— Vaut mieux cinquante pas maintenant que six pieds tout à l'heure, non ?

— Bravo ! approuva monsieur Cervelas.

— Quedonc ? »

Le seigneur Hong les observait. Il vit la Horde accrocher ses boucliers autour du fauteuil roulant afin de former un grossier mur ambulant, et les roues se mettre à tourner.

Il leva son épée.

« Feu !

— On tasse toujours les charges, ô seigneur !

— J'ai dit : feu !

— Il faut amorcer les chiens, ô seigneur ! »

Les bombardiers s'activaient fiévreusement, aiguillonnés par la terreur, moins du seigneur Hong que de la Horde qui les chargeait.

Les cheveux de monsieur Cervelas flottaient au vent. Il bondissait dans la poussière en agitant son épée et en hurlant.

Il n'avait jamais été aussi heureux de sa vie.

C'était donc là le grand secret : regarder la mort droit dans les yeux et charger... Tout en devenait tellement simple.

Le seigneur Hong jeta son casque par terre. « Feu, misérables paysans ! Rebut du genre humain ! Pourquoi faut-il que je le demande deux fois ? Donne-moi cette torche, toi ! »

Il écarta un bombardier, s'accroupit derrière un chien, le haussa de façon à ce que le canon pointe sur Cohen qui arrivait, approcha la torche...

La terre se souleva. Le chien se cabra et roula de côté.

Une tête rouge et ronde, vaguement souriante, émergea du sol.

Des cris fusèrent dans les rangs tandis que les soldats baissaient les yeux sur la terre qui leur ondulait sous les pieds, cherchaient à fuir sur une surface mouvante et disparaissaient dans le nuage de poussière qui en montait.

Le terrain s'effondra.

Puis il se souleva de nouveau tandis que des soldats blessés se grimpaient les uns sur les autres pour prendre le large, car une forme humaine en terre se dressait lentement au milieu du chaos.

La Horde pila en dérapant.

« C'est quoi, ça ? Des trolls ? » demanda Cohen.

On distinguait dix silhouettes désormais, qui moulinaient diligemment des bras dans le vide, comme si elles creusaient.

Puis elles s'arrêtèrent. L'une d'elles tourna sa tête au doux sourire d'un côté puis de l'autre.

Un sergent avait dû brailler à une poignée d'archers de se mettre en position parce que des flèches se fracassèrent sans le moindre effet sur l'armure de terre cuite.

D'autres guerriers rouges grimpaient derrière les premiers terrassiers. Ils les percutèrent dans un tintement de vaisselle. Puis, comme un seul homme – ou comme un seul troll, ou démon –, ils dégainèrent leurs épées, pivotèrent et marchèrent vers l'armée du seigneur Hong.

Quelques soldats tentèrent de les combattre pour la bonne raison qu'il y avait trop de monde dans leur dos pour s'enfuir.

Ils périrent.

Les gardes rouges n'avaient pourtant rien de bons combattants. Ils étaient très mécaniques, chacun portait le même coup de pointe ou de taille, exécutait la même parade, sans se soucier des réactions de l'adversaire. Mais on ne pouvait tout bonnement pas les arrêter. Si leur adversaire évitait un des coups mais ne s'écartait pas de leur chemin, il se faisait piétiner – et vu leur allure, les guerriers devaient peser très lourd.

Pour ajouter encore à la terreur, ces choses souriaient tout le temps.

« Alors, ça, c'est pas mal, fit Cohen en se tâtant pour trouver sa blague à tabac.

— Jamais vu des trolls se battre comme ça », dit Flagorne. Les uns après les autres, des rangs de guerriers sortaient du trou en donnant des coups d'épée joyeux dans le vide.

La première ligne se déplaçait dans un nuage de poussière et de cris. Il est difficile pour une grande armée de réagir vite, et

les divisions qui voulaient se porter à l'avant afin de voir de quoi il retournait gênaient les fuyards qui cherchaient un trou où se cacher et un statut de civil permanent. On tapait sur des gongs et on essayait de brailler des ordres, mais nul ne savait interpréter les coups des premiers ni comment obéir aux seconds, faute de temps.

Cohen finit de rouler sa cigarette et se gratta une allumette sur le menton.

« D'accord, se dit-il tout haut. On va attraper ce putain de Hong. »

Les nuages dans le ciel étaient moins effrayants, désormais. On y voyait moins d'éclairs. Mais ils restaient nombreux, d'un noir verdâtre, lourds de pluie.

« Mais c'est incroyable ! » s'exclama monsieur Cervelas.

Quelques gouttes s'écrasèrent au sol en formant des cratères.

« Ouais, c'est vrai, fit Cohen.

— Un phénomène des plus étranges ! Des guerriers qui sortent de terre ! »

Les cratères se réunirent. On aurait aussi dit que les gouttes se rassemblaient. Il se mit à pleuvoir à seaux.

« Chaispas, fit Cohen en regardant passer un peloton de fuyards en loques. C'est la première fois que j viens dans l pays. P't-être que ça s produit souvent.

— Je veux dire, c'est comme le mythe du gars qui a semé des dents de dragon et qui a récolté d'affreux squelettes de guerriers !

— Ça, j'y crois pas, dit Caleb tandis qu'ils suivaient Cohen au petit trot.

— Pourquoi donc ?

— Si on sème des dents de dragon, on doit récolter des dragons. Pas des squelettes de guerriers. Qu'est-ce que ça disait sur le paquet ?

— Je ne sais pas, moi. Le mythe n'a jamais dit qu'on les trouvait en paquets !

— Devait y avoir marqué "plants de dragons" sur le paquet.

— Faut pas croire aux mythes, dit Cohen. Je parle en connaissance de cause. Bon... le voilà... » ajouta-t-il en montrant du doigt un cavalier au loin.

Toute la plaine baignait à présent dans le chaos. Les guerriers rouges n'en étaient que les initiateurs. L'alliance des cinq seigneurs de la guerre était de toute manière fragile comme du verre, et la fuite paniquée passa aussitôt pour une attaque furtive. Nul ne prêta attention à la Horde. Elle n'arborait ni fanions colorés ni gongs. Il ne s'agissait pas d'ennemis traditionnels. En outre, le terrain n'était plus que de la boue, et la boue volait, si bien qu'une même couleur habillait tout le monde des pieds à la taille en attendant de monter plus haut.

« Qu'est-ce qu'on fait, Gengis ? demanda monsieur Cervelas.

— On retourne au palais.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est là qu'a filé Hong.

— Mais il y a ces incroyables...

— Écoute, Prof, j'ai vu des arbres ambulants, des dieux araignées et des gros machins verts avec des dents, fit Cohen. Ça vaut rien de répéter à tout bout d'champ "incroyable", pas vrai, Flagorne ?

— Exact. T'sais, quand j'ai couru après la chèvre vampire à cinq têtes du côté de Skund, certains me l'ont reproché vu que c'était une espèce en voie de disparition. J'ai répondu : "Parfaitement, et grâce à moi." Tu crois qu'ils m'en ont été reconnaissants ?

— Huh, fit Caleb. Z'auraient dû te remercier, tu leur as permis de s'occuper de tas d'espèces en voie de disparition. Demi-tour et rentrez tout d'suite chez vous, les gars ! »

Un groupe de soldats qui se démenait pour échapper aux guerriers rouges dérapa dans la boue, posa sur la Horde un regard terrifié et repartit dans une autre direction.

Flagorne s'arrêta pour reprendre haleine, la barbe dégoulinante de pluie.

« Moi, j'en peux plus de courir, dit-il. Et de pousser le fauteuil d'Hamish dans toute cette boue. On va souffler un peu.

— Quedonc ?

— S'arrêter pour souffler ? fit Cohen. Nom des dieux ! J'aurais jamais cru voir ça un jour ! Un héros qui s repose ? Est-ce que Voltan l'indestructible a déjà pris du repos ?

— Maintenant oui. Il est mort, Gengis », dit Caleb.

Cohen hésita. « Quoi, le vieux Voltan ?

— Tu savais pas ? Et aussi Jenkins l'immortel.

— Il est pas mort, Jenkins. Je l'ai vu pas plus tard que l'an dernier.

— Mais maintenant il est mort. Tous les héros sont morts, sauf nous. Et j'suis pas sûr en ce qui m'concerne. »

Cohen s'avança au milieu d'éclaboussures, saisit Caleb par sa chemise et le redressa.

« Et Hrun ? Il peut pas être mort, lui. Il a la moitié de notre âge !

— La dernière fois que j'ai entendu parler de lui, il avait un boulot. Sergent de la garde quelque part.

— Sergent de la garde ? fit Cohen. Quoi ? Pour toucher une paye ?

— Ouaip.

— Mais... une paye de combien ?

— Il m'a dit qu'il passerait p't-être capitaine l'année prochaine. Il a dit... Il a dit que c'est un boulot avec une retraite. »

Cohen relâcha son étreinte.

« On est plus très nombreux, maintenant, Cohen », dit Flagorne.

Cohen se retourna.

« D'accord, mais on l'a jamais été, très nombreux ! Et j'ai pas envie d'mourir ! J'ai pas envie de laisser le monde aux mains de salauds comme Hong, qui sait pas comment ça se conduit, un chef. Rebuts. C'est comme ça qu'il a traité ses soldats. Rebuts. Ça m'appelle ce putain de jeu civilisé que tu nous a montré, Prof !

— Les échecs ?

— Voilà. Les pions sont là uniquement pour se faire massacrer par l'autre camp ! Pendant que le roi attend à l'arrière.

— Ouais, mais l'autre camp, c'est toi, Cohen.

— Exact ! Exact... Ma foi, oui, rien à dire quand c'est moi l'ennemi. Mais j'pousse pas des gars devant moi pour qu'ils se fassent tuer à ma place. Et je m'sers jamais d'arcs ni de bidules de chiens. Quand j'tue quelqu'un, je le fais de près, c'est

personnel. Les armées ? La putain de stratégie ? Y a qu'une manière de combattre : tout le monde charge en même temps l'épée au vent et en criant ! Maintenant, debout et courons-lui après !

— La matinée a été longue, Gengis, fit Gars Popaul.

— Me raconte pas d'histoires !

— J'irais bien aux toilettes. C'est toute cette pluie.

— On met d'abord la main sur Hong.

— S'il se planque dans les cabinets, moi, ça m'va. »

Ils arrivèrent aux portes de la ville. On les avait fermées. Des centaines de spectateurs, habitants et gardes mêlés, les observaient depuis les murs.

Cohen agita un doigt à leur intention.

« Bon, je vais pas l'dire deux fois, fit-il. J'entre, d'accord ? On peut faire ça gentiment ou par la force. »

Des visages impassibles se penchèrent vers le vieillard maigrelet puis se relevèrent en direction de la plaine où les armées des seigneurs de la guerre se battaient entre elles et, terrorisées, contre les guerriers en terre cuite. Un regard en bas. Un regard en haut. En bas. En haut.

« D'accord, fit Cohen. Vous direz pas après coup que j'vous ai pas prévenus. »

Il brandit son épée et se prépara à charger.

« Attendez, dit monsieur Cervelas. Écoutez... »

Des cris s'élevaient derrière les murs, puis des ordres confus et d'autres cris. Que suivirent deux hurlements.

Les portes s'ouvrirent, tirées par des dizaines de citadins.

Cohen rabaissa son épée.

« Ah, dit-il, ils font preuve de bon sens, hein ? »

La respiration un brin sifflante, la Horde franchit les portes clopin-clopant. La foule l'observait en silence. Plusieurs cadavres de gardes gisaient par terre. De nombreux autres avaient ôté leurs casques et décidé d'opter pour un nouvel avenir prometteur dans la vie civile, où on risquait moins de mourir sous les coups d'une populace en colère.

Chaque visage observait Cohen et pivotait sur son passage comme autant de fleurs suivraient la course du soleil.

Il les ignora. « Chabichou le Costaud ? lança-t-il à Caleb.

— Mort.
— Impossible. Il pétait la santé quand je l'ai vu y a deux mois. Il partait pour une nouvelle quête et tout.
— Mort.
— Qu'est-ce qui s'est passé ?
— Tu connais l'horrible paresseux mangeur d'hommes de Clup ?
— Celui qui garde, à ce qu'il paraît, le rubis géant du dieu serpent dément ?

— Tout juste. Enfin... qui le gardait. »

La foule s'ouvrit pour laisser passer la Horde. Une ou deux personnes tentèrent de pousser des vivats, mais on leur intima le silence. Un silence que monsieur Cervelas n'avait jusqu'alors entendu que dans les temples les plus dévots²⁴.

Des murmures montaient cependant dans ce silence attentif, comme des bulles dans une casserole d'eau sur un feu vif.

Qui disaient :

L'Armée rouge. L'Armée rouge.

« Et Organdi Trimo ? Aux dernières nouvelles, ça marchait toujours fort pour lui en Terres d'Howonda.

— Mort. Métal empoisonné.

— Comment ça ?

— Trois épées dans le ventre. »

L'Armée rouge !

« Taillade Mungo ?

— Présumé mort dans la région de Skund.

— Présumé ?

— Ben, on a retrouvé que sa tête. »

L'Armée rouge !

La Horde approchait des portes intérieures de la Cité interdite. La foule la suivait à distance.

Les portes en question étaient également fermées. Deux soldats de forte stature se tenaient de faction devant. Ils affichaient la mine de ceux qui ont reçu l'ordre de garder les

²⁴ Tout ce que la Horde avait jamais entendu dans des temples se réduisait à des cris du genre : « À l'infidèle ! Il a volé l'œil en pierre précieuse de... ta femme est un gros hippopotame ! »

portes et qui les garderont quoi qu'il advienne. L'armée dépend d'hommes qui gardent des portes, des ponts ou des défilés quoi qu'il advienne, et en l'honneur desquels on écrit souvent des poèmes. Invariablement posthumes.

« Gosbar la Veillée Funèbre ?

— Mort dans son lit, paraît.

— Pas le vieux Gosbar !

— Tout le monde doit bien aller dormir à un moment ou un autre.

— Y a pas que ça que tout l'monde doit faire, tu sais, fit Gars Popaul. Moi, j'ai vraiment besoin d'aller aux machinchoses.

— Ben, y a le mur d'enceinte.

— Pas devant tout l'monde ! C'est pas... civilisé. »

Cohen s'avança vers les gardes à grands pas.

« J'ai pas envie de perdre du temps, dit-il. D'accord ? Vous aimez mieux mourir ou trahir votre empereur ? »

Les deux hommes regardaient droit devant eux.

« Bon, très bien. » Cohen tira son épée. Une idée parut lui venir.

« Neurkeur ? fit-il. Gros Neurkeur ? Solide comme un chêne, lui.

— Arrête, dit Caleb.

— Neurkeur ? Il a une fois tué six trolls avec...

— S'est étouffé sur une arête dans son gruau. J'croyais que tu savais. Pardon. »

Cohen le fixa. Puis fixa son épée. Puis les gardes. Suivit un instant de silence uniquement brisé par la pluie.

« V'savez, les gars, dit-il d'une voix si soudainement fatiguée que monsieur Cervelas sentit s'ouvrir un abîme au moment même du triomphe, j'allais vous couper la tête. Mais... à quoi bon, hein ? J'veux dire... quand on y réfléchit, pourquoi s'embêter ? Quelle différence ça fait ? »

Les deux hommes continuaient de regarder droit devant eux. Mais leurs yeux s'écarquillaient.

Monsieur Cervelas se retourna.

« Vous finirez par mourir de toute façon, tôt ou tard, poursuivit Cohen. Voilà, c'est comme ça. On vit sa vie du mieux

qu'on peut et ensuite ç'a plus vraiment d'importance, parce qu'on est mort...

— Euh... Cohen ? fit monsieur Cervelas.

— Tenez, regardez-moi. J'ai coupé des têtes toute ma vie et ça m'a rapporté quoi ?

— Cohen... »

Les gardes ne se contentaient plus de regarder fixement à présent. Leurs faces se tordaient en des grimaces de terreur tout à fait honorables.

« Cohen ?

— Ouais, quoi ?

— Je crois que vous devriez regarder derrière vous, Cohen. »

Cohen se retourna.

Une demi-douzaine de guerriers rouges avançaient dans la rue. La foule s'était reculée et observait dans un silence terrifié.

Puis une voix lança : « Durée prolongée à l'Armée rouge ! »

Des cris fusèrent ici et là dans la multitude. Une jeune femme leva son poing fermé.

« Progrès nécessaire du peuple sans oubli du respect dû aux traditions ! »

D'autres se joignirent à elle.

« Châtiment mérité pour les ennemis !

— J'ai perdu mon lapin ! »

Les géants rouges s'arrêtèrent dans un bruit sourd.

« Regardez-les ! dit monsieur Cervelas. Ce ne sont pas des trolls ! Ils se déplacent comme des machines ! Ça ne vous intéresse pas ?

— Non, répondit distraitement Cohen. La pensée abstraite, c'est pas un trait dominant du processus mental barbare. Bon, alors, où j'en étais ? » Il soupira. « Ah, oui. Vous deux... vous aimez mieux mourir que trahir votre empereur, c'est ça ? »

Les deux hommes étaient à présent raides de peur.

Cohen leva son épée.

Monsieur Cervelas prit une inspiration profonde, saisit le bras armé de Cohen et beugla :

« *Alors ouvrez les portes et faites-le entrer !* »

Un instant de silence absolu s'ensuivit.

Monsieur Cervelas donna un coup de coude à Cohen.

« Allez, souffla-t-il. Conduisez-vous en empereur !

— Quoi ? Tu veux dire ricaner bêtement, faire torturer les gens, ces trucs-là ? D’la merde, oui !

— Non ! Conduisez-vous comme un empereur devrait se conduire ! »

Cohen lança un regard noir à monsieur Cervelas. Puis il se tourna vers les gardes.

« Bravo, dit-il. Votre loyauté est tout à votre... chaispasquoi, là... honneur. Continuez comme ça et je m’occuperai de votre promotion à tous les deux. Maintenant faites-nous entrer sinon je demande à mes pots de fleurs de vous couper les pieds, comme ça vous serez obligés de vous mettre à genoux dans le caniveau pour chercher vos têtes. »

Les hommes échangèrent un regard, jetèrent leurs épées et voulurent se prosterner.

« Et remettez-vous debout, merde, ajouta le barbare d’une voix un peu plus aimable. Monsieur Cervelas ?

— Oui ?

— J’suis maintenant empereur, c’est ça ?

— Les... soldats en terre ont l’air de votre côté. Le peuple croit que vous avez gagné. Nous sommes tous en vie. Je dirais donc que nous sommes vainqueurs, oui.

— Si j’suis empereur, je peux dire à tout l’monde quoi faire, pas vrai ?

— Oh, mais certainement.

— Dans les règles. Tu sais. Des rouleaux de parchemin et tout. Des types en uniforme qui soufflent dans des trompettes et déclarent : “Voilà ce qu’il veut que vous fassiez.”

— Ah. Vous voulez faire une proclamation.

— Ouais. J’veux plus de ces putain de gens qui se prosternent. Ça m’soulève le cœur. Personne doit s’prosterner devant personne, vu ? Si on m’voit, on peut me saluer, ou p’t-être me donner de l’argent. Mais plus question de se cogner la tête par terre. Ça me fout les chocottes. Bon, tu m’écris tout ça au propre.

— Tout de suite. Et...

— Minute, j’ai pas fini. » Cohen se mordit la lèvre sous l’effort d’une réflexion inhabituelle tandis que les guerriers

rouges s'arrêtaient en titubant. « Ouais. Tu peux ajouter que j'libère tous les prisonniers, sauf s'ils ont commis un délit très grave. Comme une tentative d'empoisonnement, déjà. Tu verras pour les détails. Tous les bourreaux se feront décapiter. Et tous les paysans auront un cochon gratuit, des trucs dans le genre. J'te laisse le soin d'ajouter les fioritures de rigueur comme "par ordre", tout ça. »

Cohen baissa les yeux sur les gardes.

« Debout, dit-il. Je l'jure, le premier connard qui embrasse le sol devant moi, j'y flanque mon pied dans le vieux poulailler. D'accord ? Maintenant, ouvrez les portes. »

La foule poussa des acclamations. Lorsque la Horde pénétra dans la Cité interdite, elle la suivit d'un pas qui tenait du croisement entre la charge révolutionnaire et la marche respectueuse.

Les guerriers rouges restèrent à l'extérieur. L'un d'eux leva un pied en terre cuite qui gémit un peu, marcha vers le mur d'enceinte et buta dedans.

Le soldat tituba un moment, comme pris de boisson, puis parvint à s'approcher à un ou deux pas de la paroi sans la percuter.

Il leva un doigt tremblant et inscrivit en lettres de poussière rouge qui se mua en une espèce de peinture sur le plâtre mouillé :

AU SECOUR AU SECOUR CEST MOI JE SUIS DEHOR
DANS LA PLEINE AU SECOUR JE N'ARIVE PAS À ENLEVER
CETTE SALETTE D'ARMURE.



La foule déferlait derrière Cohen en criant et en chantant. Il ne lui manquait qu'une planche de surf pour faire de la glisse dessus. La pluie tambourinait violemment sur le toit et tombait à flots dans les cours.

« Pourquoi ils sont aussi excités ? demanda-t-il.

— Ils croient que vous allez mettre le palais à sac, répondit monsieur Cervelas. Ils ont entendu parler des barbares, vous

voyez. Ils en veulent un peu. En tout cas, l'idée du cochon leur plaît bien.

— Hé, toi ! cria Cohen à un gamin qui passait en peinant sous le poids d'un vase gigantesque. Enlève tes sales pattes de voleur de mes affaires ! Ç'a d'la valeur, ça ! C'est un... un...

— Dynastie S'ang, dit monsieur Cervelas.

— Exact, fit le vase.

— C'est un dynastie S'ang, ça ! Remets-le à sa place ! Et vous autres, là-bas... » Il se retourna et brandit son épée. « Enlevez-moi vos chaussures ! Vous rayez le parquet ! Regardez dans quel état vous me l'avez déjà mis !

— Tu t'fichais pas mal du parquet, hier, grommela Flagorne.

— Hier, c'était pas l'mien.

— Si, ça l'était, dit monsieur Cervelas.

— Pas vraiment, fit Cohen. Le rite de la conquête, c'est ça le truc. Le sang. Le peuple comprend ça, le sang. Si tu te ramènes les mains dans les poches et que tu t'empares du trône, personne te prend au sérieux. Mais des mers de sang... Là, tout le monde comprend.

— Des montagnes de crânes, ajouta Flagorne d'un air approbateur.

— Regarde l'Histoire, poursuivit Cohen. Chaque fois qu'on... Hé, toi, le type au chapeau, c'est ma...

— Table de *Shibo Yangcong-san* en acajou marqueté, souffla monsieur Cervelas.

— ... alors tu m'la remets où tu l'as prise, t'entends ? Oui, chaque fois qu'on tombe sur un roi dont tout le monde dit "Oh, ça, c'était un bon roi", tu peux parier tes sandales que c'était un gros salaud barbu qui défonçait des têtes à tour de bras et que ça faisait rigoler. Pas vrai ? Mais un roi qui promulguait de bonnes petites lois, qui lisait des livres et tâchait d'avoir l'air intelligent... les gens disent : "Oh, ça allait, un peu nouille, pas vraiment ce que j'appelle un vrai roi." Le peuple, c'est ça. »

Monsieur Cervelas soupira.

Cohen lui sourit et lui flanqua une claque si forte dans le dos qu'il l'envoya trébucher contre deux femmes qui essayaient d'emporter une statue en bronze de Ly Tin Wheedle.

« Dur à avaler, Prof, hein ? T'as du mal à t'faire à cette idée ? T'inquiète pas. Au départ, t'es pas un barbare. *Remettez-moi cette statue à sa place, ma p'tite dame, sinon vous allez tâter du plat de ma lame, sûr !*

— Mais je croyais que nous pourrions y arriver sans une égratignure. En nous servant de notre tête.

— Pas possible. L'Histoire fonctionne pas comme ça. D'abord on fait couler l'sang, ensuite on se sert de la tête.

— Des montagnes de crânes, fit Flagorne.

— Il existe forcément une meilleure solution que la lutte armée, dit monsieur Cervelas.

— Ouais. Des tas, même. Seulement, y en a aucune qui marche. Caleb, enlève ces... ces...

— ... jolies miniatures de jade bhong... marmonna monsieur Cervelas.

— ... enlève-les à ce type, là. Il en planque une sous son chapeau. »

On ouvrit une autre double porte ouvragée. La salle était déjà bondée, mais les occupants reculèrent en traînant les pieds lorsque pivotèrent les battants et s'efforcèrent de montrer de l'enthousiasme tout en évitant de croiser le regard de Cohen.

Ils s'arrangèrent, en prenant leurs distances, pour laisser Six Vents Favorables tout seul, debout au milieu d'un grand espace désert. Les courtisans étaient passés maîtres dans cette manœuvre.

« Des montagnes de crânes, répéta Flagorne qui n'était pas homme à lâcher une idée.

— Euh... nous avons vu l'Armée rouge sortir de terre... euh... exactement comme l'avait prédit la légende. Euh... vous êtes véritablement la préincarnation d'Un Miroir Solaire. »

Le petit percepteur avait la décence de paraître embarrassé. Son discours, en tant que tel, avait l'intensité dramatique de celui qui commence traditionnellement par « Comme vous le savez, votre père le roi... » Par ailleurs, il n'avait jamais beaucoup cru aux légendes jusqu'à ce jour – même pas à celle du paysan qui remplissait chaque année une déclaration d'impôts d'une honnêteté scrupuleuse.

« Ouais, voilà », fit Cohen.

Il gagna le trône à grandes enjambées et planta son épée dans le parquet où elle vibra un moment.

« Certains d'entre vous vont avoir la tête tranchée pour leur bien, dit-il. Mais j'ai pas encore décidé qui. Et qu'un volontaire montre à Gars Popaul où sont les cabinets.

— Plus besoin, fit Gars Popaul. Plus depuis que ces grandes statues rouges ont surgi d'un coup dans mon dos.

— Des montagnes de... commença Flagorne.

— Des montagnes, ça, j'sais pas, fit Cohen.

— Et où est le Grand Mage ? demanda timidement Six Vents Favorables.

— Le Grand Mage ? répéta Cohen.

— Oui, le Grand Mage qui a fait sortir l'Armée rouge de terre, expliqua le percepteur.

— J'sais rien sur ce gars-là », dit Cohen.

La foule tituba en avant lorsque davantage de monde s'entassa dans la salle.

« Ils arrivent ! »

Un guerrier en terre cuite entra à pas lourds, un vague sourire toujours sur la figure.

Il s'arrêta en chancelant légèrement au milieu des gouttes d'eau qu'il laissait tomber sur le parquet.

Les courtisans terrorisés avaient reculé en se faisant tout petits. Sauf les membres de la Horde, nota monsieur Cervelas. Devant un danger inconnu et pourtant effrayant, ils étaient soit en colère, soit intrigués.

Puis il se dérida. Ils n'étaient pas supérieurs, seulement différents. Ils affrontent sans problème de gros monstres horribles, se dit-il, mais qu'on leur demande d'aller dans la rue acheter un paquet de riz, et ils s'effondrent...

« Je fais quoi maintenant, Prof ? chuchota Cohen.

— Eh bien, vous êtes empereur, répondit monsieur Cervelas. Je crois qu'il faut lui parler.

— D'accord. »

Cohen se leva et adressa un signe de tête joyeux au géant de terre cuite. « B'jour, fit-il. Beau boulot, dehors. À vos copains et à vous, j'accorde une journée de repos pour vous bourrer de

géraniums ou faire ce qui vous chante. Euh... vous avez un géant en chef à qui faudrait que je parle ? »

Le géant de terre cuite grinça lorsqu'il leva un doigt. Puis il se pressa deux doigts sur un avant-bras et en leva encore un.

Tous les courtisans se mirent à parler en même temps.

Le géant se tira une oreille rudimentaire.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? fit Six Vents Favorables.

— J'ai du mal à le croire, dit monsieur Cervelas, mais il s'agit d'une antique méthode de communication utilisée au pays des fantômes vampires buveurs de sang.

— Vous le comprenez ?

— Oh, oui. Je pense. Il faut deviner le mot ou la phrase. Il essaye de nous dire... euh... un mot, deux syllabes. La première syllabe sonne comme... »

Le géant se mit une main en coupe et effectua juste à côté des mouvements circulaires avec l'autre, comme s'il tournait une manivelle.

« Tourne, dit monsieur Cervelas. Remonte ? Enroule ? Embobine ? Moud ? Moud ? Hache ? Émince ? Presque émince ? Mince... »

Le géant se tapota précipitamment le nez et entama une danse pesante dans un cliquetis de terre cuite.

« Ça ressemble à "mince", dit monsieur Cervelas. La première syllabe ressemble à "mince".

— Euh... »

Une silhouette en loques se fraya un chemin dans la foule. Elle portait des lunettes dont un verre était fêlé.

« Euh... fit-elle. J'ai une idée là-dessus... »



Le seigneur Fang et certains de ses guerriers les plus sûrs s'étaient regroupés à flanc de colline. Un bon général sait toujours quand abandonner le champ de bataille ; en ce qui concernait le seigneur Fang, c'était quand il voyait l'ennemi approcher.

Les hommes étaient secoués. Ils n'avaient pas tenté d'affronter l'Armée rouge. Ceux qui s'y étaient risqués avaient perdu la vie.

« Nous... allons nous regrouper, haleta le seigneur Fang. Puis nous attendrons la tombée de la nuit et... Qu'est-ce que c'est ? »

Un bruit rythmé s'échappait des buissons plus haut sur la pente, là où un glissement de terrain avait laissé une autre ravine envahie de végétation.

« On dirait un menuisier, seigneur, fit un des soldats.

— À cette hauteur ? En pleine guerre ? Allez voir ce que c'est ! »

L'homme s'éloigna tant bien que mal. Au bout d'un moment, le bruit de scie s'arrêta. Puis repartit.

Le seigneur Fang essayait de dresser un nouveau plan de bataille selon les Neuf Principes Utiles. Il jeta la carte qu'il étudiait.

« Pourquoi ce bruit continue-t-il toujours ? Où est le capitaine Nong ?

— Il n'est pas revenu, seigneur.

— Alors, allez voir ce qui lui est arrivé ! »

Le seigneur Fang s'efforça de se rappeler si le grand sage militaire avait traité du combat contre des statues géantes invulnérables. Il...

Le bruit de scie s'arrêta. Des coups de marteau le remplacèrent.

Le seigneur Fang regarda autour de lui.

« Est-ce qu'on obéira une fois à mes ordres ici ? » beugla-t-il.

Il ramassa son épée et gravit la pente boueuse en s'aidant des pieds et des mains. Les buissons s'écartaient un peu plus haut. Il vit une clairière. Et une forme qui se ruait vers lui sur des centaines de petites jam...



La pluie tombait si vite que les gouttes devaient faire la queue.

La terre rouge était épaisse de plusieurs dizaines de mètres par endroits. Elle donnait deux ou trois récoltes par an. Elle était riche. Féconde. Et, par temps humide, extrêmement collante.

Les armées rescapées avaient pataugé hors du champ de bataille, aussi rouges de la tête aux pieds que les hommes de terre cuite. Si on exceptait les piétinés, l'Armée rouge n'avait en définitive pas tué grand monde. La terreur avait fait le plus gros du travail. Davantage de soldats avaient trouvé la mort au cours des brèves batailles entre armées et, dans la bousculade du sauve-qui-peut, sous les coups de leur propre camp²⁵.

L'armée de terre cuite avait le champ pour elle seule. Elle fêtait la victoire de diverses façons. De nombreux soldats tournaient en rond, pataugeaient dans la boue collante comme si elle n'existait pas. D'autres creusaient une tranchée dont les déblais leur retombaient dessus sous le déluge. Quelques-uns essayaient d'escalader des murs inexistants. Plusieurs, peut-être à cause de l'effort fourni après des siècles sans entretien, avaient spontanément explosé dans une gerbe d'étincelles bleues – les éclats d'argile portés au rouge n'avaient pas été des moindres facteurs à expliquer le nombre des morts adverses.

Et la pluie n'en finissait pas de tomber en rideaux serrés.

Pareille intempérie ne semblait pas naturelle. On aurait dit que la mer voulait reconquérir la terre par la voie des airs.

Rincevent ferma les yeux. De la boue recouvrait son armure. Il n'arrivait plus à distinguer les images, ce qui le soulageait, en un certain sens, car il sentait qu'il flanquait la pagaïe plutôt qu'autre chose. L'armure magique permettait de voir ce que voyait tout guerrier – du moins, on pouvait le supposer, quand on savait à quoi correspondaient certaines des images les plus bizarres et dans quel ordre appuyer dessus. Rincevent, lui, n'en savait rien et, de toute façon, l'inventeur de la machine n'avait pas prévu qu'on s'en servirait dans la boue jusqu'aux genoux et sous une chute d'eau. Elle grésillait de temps en temps. Une des bottes commençait à chauffer.

²⁵ Ce qu'on appelle officiellement un « coup amical » et qui relève du même vocabulaire militaire que les « dommages collatéraux ».

Tout avait si bien démarré ! Mais s'était mis de la partie ce qu'il appelait désormais le facteur Rincevent. Un autre mage aurait sans doute conduit l'armée tambour battant, n'aurait pas pris la saucée et défilerait en ce moment même dans les rues de Hunghung tandis que le peuple lui jetterait des fleurs et s'extasierait : « Ma parole, pour un Grand Mage, c'est un Grand Mage. »

Un autre mage n'aurait pas appuyé sur la mauvaise image qui lançait la machine dans des travaux de terrassement.

Il s'aperçut qu'il se vautrait dans un apitoiement sur lui-même. Il aurait même pu ajouter, plus à propos, qu'il se vautrait aussi dans la boue. Et qu'il s'enfonçait. Tenter de dégager un pied ne servait à rien – non seulement ça ne marchait pas, mais l'autre pied s'enfonçait et chauffait d'autant plus.

La foudre tomba tout près. Il entendit la boue grésiller, vit la vapeur, sentit le picotement de l'électricité sur sa peau et le goût du fer-blanc chaud dans sa bouche.

Un autre éclair frappa un guerrier. Son torse explosa, faisant pleuvoir du goudron noir poisseux. Les jambes firent encore quelques pas puis s'arrêtèrent.

L'eau roulait à flots autour de lui, épaisse et rouge maintenant que débordait le fleuve Hung. Et la boue continuait de lui aspirer les pieds comme une dent creuse.

Quelque chose tourbillonnait au fil de l'eau fangeuse. On aurait dit un bout de papier.

Rincevent hésita, puis il tendit maladroitement une main gantelettée et le saisit au passage.

C'était, comme il s'y attendait, un papillon.

« Merci beaucoup », fit-il d'un ton amer.

L'eau s'écoulait entre ses doigts.

Il referma à demi la main. Fuis il soupira et, aussi délicatement qu'il put, à force de manœuvres, amena l'insecte sur un doigt. L'insecte dont les ailes pendouillaient, gorgées d'eau.

Il le protégea de son autre main et lui souffla plusieurs fois dessus. « Allez, sauve-toi. »

Le papillon se retourna. Un instant, ses yeux, aux facettes multiples renvoyèrent des éclats verts, puis il battit des ailes à titre d'essai.

La pluie cessa.

Il se mit à neiger, mais uniquement sur Rincevent.

« Oh, bravo, fit le mage. Ah, oui. Merci beaucoup. »

La vie, avait-il entendu dire, était comme un oiseau qui surgit des ténèbres, traverse une salle pleine de monde puis s'en repart par une autre fenêtre dans la nuit infime. Dans le cas de Rincevent, l'oiseau avait trouvé le moyen de se soulager dans son dîner.

La neige cessa. Les nuages se retirèrent du dôme du ciel à une vitesse stupéfiante, découvrant un soleil ardent sous lequel la boue se mit à fumer aussitôt.

« Te voilà ! Nous t'avons cherché partout ! »

Rincevent voulut se retourner, mais la boue rendit la manœuvre impossible. Il entendit un choc sourd de bois, comme une planche qu'on poserait sur de la terre saturée d'eau.

« De la neige sur la tête ? En plein soleil ? Ça, c'est lui, je me suis dit. »

Suivit le choc sourd d'une autre planche.

Une petite avalanche glissa du casque de Rincevent et lui dégouлина dans le cou.

Un autre choc sourd, et une planche s'enfonça avec un bruit de succion dans la boue près de lui.

« C'est moi, Deuxfleurs. Tu vas bien, mon vieil ami ?

— Je crois que j'ai le pied cuit, mais en dehors de ça je suis heureux comme tout.

— Je savais que c'était toi, les charades, fit Deuxfleurs qui plaça ses mains sous les bras du mage et le hissa.

— Vous avez compris la syllabe "vent" ? demanda le mage. C'était très dur à faire, par commande à distance.

— Oh, personne n'a compris ça, répondit Deuxfleurs, mais quand il a fait "ohmerdeohmerdeohmerde je vais mourir" tout le monde a compris du premier coup. Très ingénieux. Euh... tu m'as l'air coincé.

— C'est les bottes magiques, je crois.

— Est-ce que tu peux les quitter en gigotant ? Cette boue sèche comme... euh... comme de la terre cuite au soleil. Quelqu'un viendra les déterrer plus tard. »

Rincevent essaya de bouger les pieds. La boue glouglouta en profondeur et il sentit ses jambes se dégager dans un bruit sourd d'ingestion.

Enfin, après bien des efforts, il se retrouva assis sur la planche. « Désolé pour les guerriers, dit-il. Ça paraissait tellement simple au début, mais après je me suis mélangé dans toutes les images et je n'arrivais pas à les empêcher de faire n'importe quoi...

— Mais quelle grande victoire ! fit Deuxfleurs.

— Ah bon ?

— Monsieur Cohen a été sacré empereur !

— Ah bon ?

— Enfin, pas vraiment sacré, personne ne l'a sacré, il est arrivé et il s'est installé. Tout le monde affirme qu'il est la préincarnation du premier empereur, et il a dit que si tu veux être le Grand Mage, il n'y voit aucune objection.

— Pardon ? Je ne te suis plus...

— Tu as conduit l'Armée rouge, n'est-ce pas ? Tu l'as fait se lever à l'heure où l'Empire en avait besoin ?

— Ben, je ne dirais pas vraiment...

— Alors l'empereur tient à te récompenser. C'est gentil, non ?

— Comment ça, me récompenser ? fit Rincevent d'un air extrêmement soupçonneux.

— Je ne suis pas très sûr. En fait, il a dit... » Les yeux de Deuxfleurs devinrent vitreux tandis qu'il fouillait sa mémoire. « Il a dit : "Va chercher Rincevent et dis-lui que c'est peut-être un crétin mais qu'au moins il est régulier, alors il peut devenir mage en chef de l'Empire si c'est le nom qu'il veut donner au poste, parce que je vous fais pas confiance, à vous autres, sales... (Deuxfleurs loucha en l'air pour mieux retrouver les termes exacts de Cohen) maisons propices... odeurs de pins... cons d'étrangers." »

Les mots tombèrent un à un dans l'oreille de Rincevent, se fauilèrent dans son cerveau et se mirent à donner des coups contre les parois.

« Mage en chef ? fit-il.

— C'est ce qu'il a dit. Enfin... il a dit en réalité "crachat de vomi d'hirondelle", mais c'est parce qu'il s'est servi de l'intonation grave et triste plutôt que de l'aiguë et interrogatrice. Il voulait bel et bien dire "mage".

— De tout l'Empire ? »

Rincevent se leva.

« Il va se produire une catastrophe », annonça-t-il tout net.

Le ciel était désormais presque entièrement bleu. Quelques citadins s'étaient risqués sur le champ de bataille afin de soigner les blessés et de ramasser les morts. Les guerriers de terre cuite, debout dans des postures diverses, étaient aussi immobiles que des cailloux.

« D'une minute à l'autre, ajouta Rincevent.

— On ne devrait pas s'en retourner ?

— Sans doute une météorite qui va tomber », dit le mage.

Deuxfleurs leva les yeux vers le ciel serein.

« Tu me connais, fit Rincevent. Dès que je mets la main sur un truc, le Destin s'amène et me saute sur les doigts.

— Moi, je ne vois aucune météorite. Il faut attendre longtemps ?

— Ce sera autre chose, alors. Quelqu'un va me bondir dessus, ou il va y avoir un tremblement de terre, n'importe quoi.

— Si tu insistes, fit poliment Deuxfleurs. Hum. Qu'est-ce que tu préfères : attendre ici qu'arrive une catastrophe ou retourner au palais, prendre un bain, changer de vêtements et voir ensuite ce qui se passe ? »

Rincevent concéda qu'il pouvait parfaitement attendre un sort horrible dans le confort.

« On va donner une fête, reprit Deuxfleurs. L'empereur a promis de montrer à tout le monde comment lamper. »

Planche après planche, ils revinrent vers la ville.

« Tu sais, tu ne m'as jamais dit que tu étais marié, je te jure.

— Je suis sûr que si.

— J'ai... euh... j'ai été navré d'apprendre que ta femme... euh...

— Les aléas de la guerre. J'ai deux filles obéissantes. »

Rincevent ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais le grand sourire crispé de Deuxfleurs lui bloqua les mots dans la gorge.

Ils travaillèrent sans rien dire, récupérant les planches derrière eux afin de prolonger leur sentier pédestre par-devant.

« Une bonne nouvelle, fit Deuxfleurs en brisant le silence, l'empereur a dit que tu pourrais ouvrir ta propre université si tu as envie.

— Non ! Non ! Qu'on me tape dessus avec une barre de fer, s'il vous plaît !

— Il est à fond pour l'éducation à condition qu'on ne l'oblige pas à en avoir une. Il fait des proclamations à tour de bras. Les eunuques ont menacé de se mettre en grève. »

La planche de Rincevent tomba sur la boue.

« Quel genre de travail les eunuques peuvent bien cesser quand ils se mettent en grève ? s'étonna-t-il.

— Servir à manger, faire les lits, des choses comme ça.

— Oh.

— Ce sont eux qui font marcher la Cité interdite, en réalité. Mais l'empereur les a convaincus de son point de vue.

— Vraiment ?

— Il a dit que s'ils ne reprenaient pas le boulot tout de suite, il leur couperait tout le reste. Hum, je crois que le terrain est assez ferme, maintenant. »

Sa propre université. Il serait donc... archichancelier. L'archichancelier Rincevent s'imagina en visite à l'Université de l'Invisible. Il porterait un chapeau avec une très grande pointe. Il pourrait se conduire grossièrement envers tout le monde. Il...

Il s'efforça de chasser pareilles pensées. Ça allait forcément mal tourner.

« Évidemment, fit Deuxfleurs, peut-être que les ennuis te sont déjà arrivés. Y as-tu pensé ? Peut-être que ce sont maintenant de bonnes choses qui t'attendent ?

— Épargne-moi ces histoires de karma, répliqua Rincevent. La roue de la fortune a perdu quelques rayons en ce qui me concerne.

— Ça vaut pourtant la peine d'y réfléchir.

— À quoi ? Que le reste de ma vie serait tranquille et agréable ? Je regrette. Non. Attends. Dès que j'aurai le dos tourné... boum ! »

Deuxfleurs se retourna avec intérêt.

« Je ne sais pas pourquoi tu trouves ta vie tellement malheureuse, dit-il. Nous nous sommes bien amusés plus jeunes. Hé, tu te rappelles quand nous sommes passés par-dessus le bord du monde ?

— Souvent, répondit Rincevent. En général vers trois heures du matin.

— Et la fois où nous étions sur un dragon qui a disparu en plein ciel ?

— Tu sais, il se passe parfois une heure entière sans que je m'en souviene.

— Et la fois où des gens qui voulaient nous tuer nous ont attaqués ?

— À laquelle des cent quarante-neuf fois tu fais allusion ?

— Ça forme le caractère et tout, dit joyeusement Deuxfleurs. Ça m'a fait ce que je suis aujourd'hui.

— Oh, oui », convint Rincevent. Discuter avec Deuxfleurs n'exigeait aucun effort. La nature confiante du petit homme ne connaissait rien du sarcasme et bénéficiait de l'aptitude à ignorer ce qui risquait de le fâcher. « Oui, je peux le dire, ce sont aussi ces choses-là qui m'ont fait ce que je suis aujourd'hui. »

Ils pénétrèrent dans la ville. Les rues étaient quasiment vides. La plupart des citadins s'étaient rendus en masse sur l'immense esplanade devant le palais. Les nouveaux empereurs faisaient souvent montre de générosité. Et puis la nouvelle avait circulé que celui-ci était différent et distribuait des cochons gratuits.

« Je l'ai entendu parler d'envoyer des représentants à Ankh-Morpork, dit Deuxfleurs tandis qu'ils remontaient la rue, dégoulinants d'eau. J'ai dans l'idée que ça va faire un tas d'histoires.

— Est-ce que ce type, Je-m'éventre-honorablement, était présent à ce moment-là ? demanda Rincevent.

— Ma foi, oui.

— Quand tu as visité Ankh-Morpork, est-ce que tu as connu un gars du nom de Planteur ?

— Oh, oui.

— Si jamais ces deux-là se serrent la main, je crois qu'on aura droit comme à une explosion.

— Mais tu pourrais retourner là-bas, j'en suis sûr, fit Deuxfleurs. Tu comprends, ta nouvelle université aura besoin de tas de fournitures et... euh... je crois me souvenir que les habitants d'Ankh-Morpork sont très portés sur l'or. »

Rincevent grinça des dents. L'image refusait de disparaître : l'archichancelier Rincevent achète la tour de l'Art et force les membres de la faculté à en numérotter tous les moellons avant de les envoyer à Hunglung ; l'archichancelier Rincevent embauche tous les membres de la faculté comme appariteurs, l'archichancelier Rincev...

« Non !

— Pardon ?

— Ne me donne pas ce genre de pensées ! Dès que je crois ma situation en passe de s'améliorer, un malheur se produit ! »

Il sentit un mouvement dans son dos et un couteau se pressa soudain contre sa gorge.

« Le Grand Crachat de Vomi d'Hirondelle ? fit une voix dans son oreille.

— Tiens, dit Rincevent. Tu vois ? Sauve-toi ! Reste pas là, foutu crétin ! Tire-toi ! »

Deuxfleurs garda un instant les yeux écarquillés, puis il fit demi-tour et décala.

« Laissez-le, dit la voix. Il ne compte pas. »

Des mains traînèrent le mage dans une ruelle. Il eut vaguement conscience d'une armure et de boue ; ses ravisseurs étaient experts dans l'art de traîner un prisonnier sans lui permettre de prendre appui du pied nulle part.

Puis on le jeta sur les pavés.

« Il ne m'a pas l'air si grand que cela, dit une voix arrogante. Lève les yeux, Grand Mage ! »

Les soldats laissèrent échapper des rires nerveux.

« Imbéciles ! ragea le seigneur Hong. Ce n'est qu'un homme ! Regardez-le ! A-t-il l'air tellement puissant ? Ce n'est

qu'un homme qui a découvert une vieille supercherie ! Et nous allons voir s'il reste aussi grand sans bras ni jambes.

— Oh », fit Rincevent.

Le seigneur Hong se pencha. De la boue lui maculait la figure et une lueur farouche lui étincelait dans les yeux. « Nous verrons alors ce que fera ton empereur barbare, n'est-ce pas ? » Il montra du doigt le groupe renfrogné de soldats encroûtés de boue. « Tu sais, ils croient à moitié que tu es vraiment un grand mage. C'est de la superstition, j'en ai peur. Très utile la plupart du temps, terriblement gênant dans certains cas. Mais quand nous allons t'amener en fanfare sur l'esplanade pour leur montrer ce qu'il en est de ta grandeur, je crois que ton barbare ne fera plus de vieux os. Qu'est-ce que c'est, ça ? »

Il arracha les gantelets des mains de Rincevent.

« Des jouets, fit-il. Des objets fabriqués. Les soldats de l'Armée rouge ne sont que des machines, comme des moulins et des pompes. Il n'y a pas de magie là-dedans. »

Le seigneur Hong rejeta les gantelets et hocha la tête à l'adresse d'un garde.

« Maintenant, fit-il, direction la place Impériale. »



« Qu'est-ce que tu dirais d'être gouverneur de Bhangbhangduc et de toutes les îles du coin ? demanda Cohen alors que la Horde se penchait sur une carte de l'Empire. T'aimes ça, le bord de la mer, Hamish ?

— Quedonc ? »

Les portes de la salle du trône s'ouvrirent brusquement. Deuxfleurs entra à toutes jambes, suivi d'Un Grand Fleuve.

« Le seigneur Hong a pris Rincevent ! Il va le tuer ! »

Cohen leva le nez de la carte.

« Il est mage, il peut s'en sortir, non ?

— Non ! Il n'a plus l'Armée rouge ! Il va se faire tuer ! Vous devez faire quelque chose !

— Ah, ben, tu sais ce que c'est, les mages, fit Flagorne. Y en a trop, à vrai dire...

— Non. » Cohen ramassa son épée et soupira. « Venez.
— Mais, Cohen...
— J'ai dit : venez. On est pas comme Hong. Rincevent est une fouine, mais c'est notre fouine à nous. Alors vous venez ou quoi ? »



Le seigneur Hong et ses hommes avaient presque atteint le pied des larges marches du palais lorsque la Horde en émergea. La foule les entoura, retenue par les soldats.

Le seigneur Hong se colla contre Rincevent et lui mit un couteau sous la gorge.

« Ah, empereur, dit-il en morporkien. Nous nous retrouvons. Échec, je pense.

— Qu'est-ce qu'il veut dire ? souffla Cohen.

— Il croit qu'il vous a coincé, expliqua monsieur Cervelas.

— Comment il sait que je vais pas laisser mourir le mage ?

— Sa psychologie à lui, j'en ai peur.

— Ça a aucun sens ! s'écria Cohen. Si tu l'tues, tu mourras dans la seconde qui suit. J'y veillerai personnellement !

— À vrai dire, non, fit le seigneur Hong. Quand votre... Grand Mage... sera mort, quand le peuple le verra mourir aussi facilement... combien de temps resteras-tu empereur ? Tu as gagné par ruse !

— Quelles sont vos conditions ? demanda monsieur Cervelas.

— Pas de conditions. Vous ne pouvez rien me donner que je ne puisse prendre moi-même. » Le seigneur Hong reprit à un garde le chapeau de Rincevent et l'enfonça sur la tête de son propriétaire.

« C'est à toi, siffla-t-il. "Maje". Hah. Tu ne sais même pas l'écrire ! Eh bien, *maje* ? Ne vas-tu rien dire ?

— Oh, non ! »

Le seigneur Hong sourit « Ah, voilà qui est mieux, fit-il.

— Oh, noooooon !

— Très bien !

— Aarrgh ! »

Le seigneur Hong cligna des yeux. L'espace d'un instant, la silhouette devant lui parut s'étirer en hauteur jusqu'à deux fois sa taille puis ses pieds lui remontèrent sèchement sous le menton.

Elle disparut alors dans un petit claquement de tonnerre.

Le silence tomba sur la place, mais un silence que troublait l'étonnement de plusieurs milliers de personnes.

Le seigneur Hong passa vaguement la main dans le vide.

« Seigneur Hong ? »

Il se retourna. Un petit homme se tenait derrière lui, couvert de boue et de saleté. Il portait une paire de lunettes dont un verre était fêlé.

Le seigneur Hong lui accorda à peine un regard. Il passa encore une fois la main dans le vide, refusant d'en croire ses sens.

« Excusez-moi, seigneur Hong, fit l'apparition, mais vous souvenez-vous par hasard de Bès Pélargic ? Il y a environ six ans ? Je crois que vous vous disputiez avec le seigneur Tang. Il y a eu une sorte d'escarmouche. Quelques rues détruites. Rien de bien grave. »

Le seigneur Hong battit des paupières.

« Comment oses-tu m'adresser la parole ? parvint-il à dire.

— Ce n'est pas très important, fit Deuxfleurs. Mais j'aurais bien aimé que vous vous rappeliez. Ça... m'a mis très en colère. Euh... je veux me battre contre vous.

— Toi, tu veux te battre contre moi ? Sais-tu à qui tu parles ? En as-tu la moindre idée ?

— Euh... oui. Oh, oui », dit Deuxfleurs.

Le seigneur Hong accorda enfin son attention à l'importun. La journée n'avait pas été bonne.

« Pauvre petit imbécile ! Tu n'as même pas d'épée !

— Hého ! Binoclard ! »

Ils se retournèrent. Cohen lança son épée. Deuxfleurs l'attrapa maladroitement et manqua tomber sous le poids.

« Pourquoi avez-vous fait ça ? demanda monsieur Cervelas.

— Il veut devenir un héros. Moi, j'trouve ça bien, répondit Cohen.

— Il va se faire massacrer !

— Ça s'pourrait. Ça s'pourrait. Ça s'pourrait. Ça s'pourrait bien, oui, reconnut Cohen. Ça dépend pas d'moi.

— Père ! » Fleur de Lotus empoigna le bras de Deuxfleurs. « Il va te tuer ! Sauve-toi !

— Non ! »

Papillon prit l'autre bras de son père.

« Ça ne servira à rien, dit-elle. Viens. Nous trouverons une meilleure occasion...

— Il a tué votre mère, dit Deuxfleurs tout net.

— Ses soldats l'ont tuée.

— C'est encore pire. Il ne le savait même pas. S'il vous plaît, écarterez-vous.

— Écoute, père...

— Si vous ne faites pas ce que je vous dis, je vais me fâcher. »

Le seigneur Hong dégaina sa longue épée. La lame étincela.

« Sais-tu te battre, commis ?

— Non, pas vraiment, répondit Deuxfleurs. Mais l'important, c'est que quelqu'un se dresse contre vous. Quoi qu'il arrive ensuite. »

La Horde suivait la scène avec un grand intérêt. Tout endurcis qu'ils étaient, ils avaient un faible pour la bravoure gratuite.

« Oui, fit le seigneur Hong en regardant la foule silencieuse autour d'eux. Que tout le monde observe ce qui va se passer. »

Il leva son épée.

Un crépitement retentit.

Le chien aboyeur atterrit sur les dalles devant lui.

Il dégageait une forte chaleur. Sa mèche brûlait.

Il y eut un bref grésillement.

Puis le monde devint tout blanc.

Au bout d'un moment, Deuxfleurs se releva. Il était, semblait-il, le premier debout ; ceux qui ne s'étaient pas jetés à terre avaient pris la fuite.

Tout ce qui restait du seigneur Hong, c'était une chaussure qui se consumait. Mais une trace fumante remontait les marches par-derrière.

Les jambes un peu flageolantes, Deuxfleurs suivit la trace.

Un fauteuil roulant gisait sur le flanc ; une roue tournait dans le vide.

Il regarda par-dessus.

« Ça va, monsieur Hamish ?

— Quedonc ?

— Tant mieux. »

Le reste de la Horde se tenait accroupi en cercle en haut des marches. De la fumée tournoyait autour d'eux. Plus loin, sur son passage, le boulet avait mis le feu à une partie du palais.

« Tu m'entends, Prof ? disait Cohen.

— 'videmment qu'non ! Comment il pourrait t'entendre dans cet état-là ? fit Flagorne.

— P't-être qu'il vit encore ? objecta Cohen d'un air provocant.

— Il est mort, Cohen. Tout ce qu'y a de plus mort. Quand on vit, il reste davantage de morceaux.

— Mais vous êtes tous vivants, vous ? s'étonna Deuxfleurs. Je l'ai vu aboyer en plein sur vous !

— On s'est écartés, répondit Gars Popaul. On est très forts pour s'écarter.

— Le pauvre vieux Prof avait pas notre expérience pour ce qui est de pas mourir », dit Caleb.

Cohen se mit debout. « Où est Hong ? fit-il d'un air sinistre. J'vais le...

— Il est mort lui aussi, monsieur Cohen », répondit Deuxfleurs.

Cohen hocha la tête comme si c'était parfaitement normal. « On doit ça au vieux Prof, dit-il.

— Un chic type, reconnut Flagorne. De drôles d'idées sur les jurons, remarque.

— Un gars intelligent. Il s'intéressait à tout ! Et il a p't-être pas vécu comme un barbare, mais merde, il aura droit à des funérailles de barbare quand même, d'accord ?

— Dans une barque enflammée, proposa Gars Popaul.

— Ça alors, fit monsieur Cervelas.

— Dans une grande fosse, par-dessus les cadavres de ses ennemis, proposa Caleb.

— Dieux du ciel, toute la troisième B ? fit monsieur Cervelas.

— Sous un tumulus, proposa Vincent.

— Vraiment, je ne voudrais pas vous déranger, fit monsieur Cervelas.

— Dans une barque enflammée, par-dessus un tas de cadavres d'ennemis, sous un tumulus, dit carrément Cohen. Rien est trop beau pour le vieux Prof.

— Mais je vous assure, je me sens bien, fit monsieur Cervelas. Vraiment, je... euh... Oh...

— RONALD CERVELAS ? »

Monsieur Cervelas se retourna.

« Ah, fit-il. Oui. Je vois.

— SI VOUS VOULEZ BIEN VENIR PAR ICI ? »

Le palais et la Horde se figèrent et s'estompèrent peu à peu comme un rêve.

« C'est drôle, dit monsieur Cervelas en suivant la Mort. Je ne m'attendais pas à ce que ce soit par ici.

— LA PLUPART DES GENS S'ATTENDENT À CE QUE CE SOIT NI PAR ICI NI PAR LÀ. »

Du sable noir caillouteux crissait sous ce que monsieur Cervelas devait, supposait-il, encore appeler ses pieds.

« C'est où, ici ?

— LE DÉSERT. »

Il faisait étonnamment clair, et pourtant le ciel était aussi noir qu'en pleine nuit. L'ex-professeur contempla l'horizon.

« C'est grand ?

— POUR CERTAINS, C'EST TRÈS GRAND. POUR LE SEIGNEUR HONG, PAR EXEMPLE, CE DÉSERT HÉBERGE BEAUCOUP DE FANTÔMES IMPATIENTS.

— Il me semblait que le seigneur Hong ne croyait pas aux fantômes.

— PEUT-ÊTRE QUE SI MAINTENANT. BEAUCOUP DE FANTÔMES CROIENT AU SEIGNEUR HONG.

— Oh. Euh... Et qu'est-ce qui se passe ensuite ?

— Allez, venez, je n'ai pas toute la journée, moi ! Dépêchez-vous, mon vieux ! »

Monsieur Cervelas se retourna et leva les yeux sur la femme à cheval. Un gros cheval, mais c'était aussi une grosse femme. Elle portait un chapeau surmonté de cornes d'où s'échappaient

des tresses, et un plastron qui avait dû demander une semaine de travail à un tôlier de métier. Elle lui lança un regard qui, sans être dur, exprimait l'impatience pure et simple.

« Je vous demande pardon ? fit-il.

— Je lis ici Ronald Cervelas, dit-elle. Le quoi ?

— Le quoi ?

— Tous ceux que je viens chercher, dit la femme en se penchant, s'appellent "Machin le Truc". Vous êtes le quoi, vous ?

— Je vous demande pardon, je...

— Je vais vous inscrire sous le nom de Ronald l'Excuse, alors. Décidez-vous, sautez en croupe, il y a une guerre en cours, faut y aller.

— Où ça ?

— Je lis ici : lamper, faire la ribote, lancer des haches sur les cheveux de jeunes femmes.

— Ah, euh... Je crois qu'il y a peut-être...

— Écoutez, mon vieux, vous venez ou quoi ? »

Monsieur Cervelas regarda le désert noir qui l'entourait. Il était complètement seul. La Mort s'en était retourné à son travail nécessaire.

Il la laissa le hisser en croupe.

« Est-ce qu'il y aurait une bibliothèque, des fois ? demanda-t-il avec une lueur d'espoir dans la voix tandis que le cheval s'élevait dans le ciel obscur.

— Sais pas. Personne n'a jamais posé la question.

— Des cours du soir, peut-être. Je pourrais démarrer des cours du soir ?

— Des cours de quoi ?

— Hum. De ce que vous voulez, en fait. Des bonnes manières à table, peut-être. C'est autorisé ?

— J'imagine. À mon avis, personne n'a jamais demandé ça non plus. » La Walkyrie se tourna sur sa selle. « Vous êtes sûr de vous adresser au bon au-delà ? »

Monsieur Cervelas réfléchit aux possibilités qu'on lui offrait. « L'un dans l'autre, dit-il, je crois que ça vaut la peine d'essayer. »



La foule sur la place se remettait debout.

Elle regarda ce qui restait du seigneur Hong, puis la Horde.

Papillon et Fleur de Lotus rejoignirent leur père. Papillon passa la main sur le canon, cherchant à comprendre le tour de magie.

« Vous voyez, fit Deuxfleurs d'une voix à peine distincte parce qu'il avait encore du mal à s'entendre, je vous l'avais bien dit qu'il était le Grand Mage. »

Papillon lui tapota l'épaule.

« Et ceux-là ? » demanda-t-elle.

Une petite procession se frayait un chemin sur la place. En tête, Deuxfleurs reconnut un accessoire qui lui avait jadis appartenu.

« Il n'était pas cher du tout, fit-il comme pour lui-même. J'ai toujours pensé qu'il avait un côté tordu, à vrai dire. »

Le Bagage était suivi d'un congénère un peu plus gros. Puis, par ordre de taille décroissant, de quatre petits. Le dernier n'était guère plus impressionnant qu'un sac à main de dame. En passant devant un Hungarais étendu face contre terre, trop étourdi pour fuir, il s'arrêta pour lui flanquer un coup de pied dans l'oreille avant de se dépêcher de rattraper les autres.

Deuxfleurs se tourna vers ses filles.

« Ils peuvent faire ça ? demanda-t-il. En fabriquer de nouveaux ? Je croyais qu'il fallait des menuisiers.

— J'imagine qu'il a appris beaucoup de choses à Ankh-Mord-Porc », dit Papillon.

Les bagages se regroupèrent devant les marches. Puis le Bagage, le vrai, fit demi-tour et, après deux ou trois regards tristes en arrière – ou ce qui aurait été des regards s'il avait eu des yeux –, s'éloigna au petit galop. Lorsqu'il arriva de l'autre côté de la place, il n'était plus qu'une tache indistincte.

« Hé, toi ! Binoclard ! »

Deuxfleurs se retourna. Cohen descendait les marches vers lui.

« Je m’souviens de toi, dit-il. Tu connais le boulot de grand vizir ?

— Pas du tout, monsieur l’empereur Cohen.

— Bien. Le poste est à toi. Alors, au travail. Pour commencer, je veux une tasse de thé. Assez épais pour qu’un fer à cheval flotte dessus. Trois sucres. Dans cinq minutes. D’accord ?

— Une tasse de thé dans cinq minutes ? fit Deuxfleurs. Mais ça ne suffit pas, même pour une cérémonie abrégée ! »

Cohen passa un bras affable autour des épaules du petit homme.

« Y a maintenant une nouvelle cérémonie, dit-il. Et c’est : “Le thé est prêt, chéri. Du lait ? Du sucre ? Un beignet ? Une autre tasse ?” Et tu peux dire aux eunuques, ajouta-t-il, que l’empereur prend tout au pied de la lettre et qu’il s’est servi de l’expression “Les têtes vont rouler”. »

Les yeux de Deuxfleurs brillèrent derrière ses lunettes fêlées. D’une certaine manière, il aimait ce langage.

Il avait l’impression de vivre des moments passionnants.

Les bagages s’assirent tranquillement pour attendre.



Le Destin se carra sur son siège.

Les dieux se détendirent.

« Match nul, annonça-t-il. Oh, oui. Vous avez donné l’impression de gagner à Hung Hung, mais il vous a fallu perdre votre meilleure pièce, je me trompe ?

— Je vous demande pardon ? fit la Dame. Je ne vous suis pas très bien.

— Si j’ai bien compris cette histoire de... physique... dit le Destin, je ne crois pas qu’on puisse se matérialiser dans l’Université sans mourir aussitôt. Percuter une congère, ça va, mais un mur, c’est autre chose.

— Je ne sacrifie jamais de pion.

— Comment espérez-vous gagner sans en sacrifier de temps en temps ?

— Oh, je ne joue jamais pour gagner. » Elle sourit « Mais je joue pour ne pas perdre. Regardez... »



Le conseil des mages se rassembla devant le mur à l'autre bout de la grande salle et leva les yeux sur ce qui en recouvrait désormais la moitié.

« Un effet intéressant, finit par déclarer Ridculle. À quelle vitesse il allait, d'après vous ?

— Environ huit cents kilomètres à l'heure, répondit Cogite. On s'est peut-être un peu enthousiasmés, je crois. Sort affirme que...

— Passer d'un départ arrêté à une vitesse de huit cent kilomètres à l'heure, fit l'assistant des runes modernes, ça doit faire un drôle de choc.

— Oui, dit Ridculle, mais par chance pour la pauvre bête, le choc a été bref, j'suppose.

— Et, bien sûr, nous devons nous estimer heureux que ce ne soit pas Rincevent. »

Deux mages toussèrent.

Le doyen recula.

« Mais qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Qu'est-ce que c'était, plutôt, rectifia Cogite Stibon.

— On pourrait jeter un coup d'œil dans le *Bestiaire*, dit Ridculle. Ça devrait pas être dur à retrouver. Gris. De longues pattes arrière comme des chaussures de clown. Des oreilles de lapin. Une queue longue et pointue. En plus, bien sûr, y a pas beaucoup de bêtes qui font six mètres de large, deux centimètres d'épaisseur et qui sont grillées ; ça réduit un peu le champ des recherches.

— Je ne voudrais pas gâcher l'ambiance, fit le doyen, mais si ce n'est pas Rincevent, alors où est-il ?

— Je suis sûr que monsieur Stibon peut nous expliquer pourquoi ses calculs ont foiré », dit Ridculle.

La bouche de Cogite s'ouvrit toute grande.

Puis il répondit, aussi aigrement qu'il l'osa : « J'ai dû oublier de tenir compte qu'il y a trois angles droits dans un triangle, n'est-ce pas ? Euh... je vais devoir tout reprendre, mais je pense qu'un élément latéral s'est introduit je ne sais comment dans ce qui aurait dû être un transfert sortilégique bidirectionnel. L'anomalie était sûrement davantage marquée au point médian effectif, à la suite de quoi un nœud supplémentaire est apparu dans les transferts à un point équidistant des deux autres, comme le prévoit la troisième équation de Chenal, et la loi de Gazzon a fait que la distorsion s'est stabilisée de telle manière qu'elle a créé trois points distincts, chacun déplaçant une masse à peu près équivalente d'un bond autour du triangle. Je ne sais pas bien pourquoi la troisième masse est arrivée ici à une telle vitesse, mais je crois qu'il faut attribuer la vélocité accrue à la formation soudaine du nœud. Évidemment, elle devait de toute façon se déplacer très vite. Mais je ne pense pas qu'elle soit cuite à l'état naturel.

— Vous savez, fit Ridculle, j crois bien que j'ai compris une partie de ce que vous venez de dire. Sans doute certains des mots les plus courts.

— Oh, c'est très simple, intervint joyeusement l'économe. On a envoyé le... chien machin à Hunghung. Rincevent a été projeté ailleurs. Et cette bête ici. Comme le jeu du furet, quoi.

— Vous voyez, lança Ridculle à Stibon, vous parlez un langage que même l'économe arrive à comprendre. Et il a couru après les grenouilles séchées toute la matinée. »

Le bibliothécaire entra dans la salle en titubant sous le poids d'un gros atlas.

« Oook.

— Au moins, vous allez pouvoir nous montrer où on a expédié notre gars, d'après vous », dit Ridculle.

Cogite sortit une règle et un compas de son chapeau.

« Eh bien, supposons que Rincevent se trouvait au milieu du continent Contrepoids, fit-il, il nous suffit alors de tracer...

— Oook !

— Je vous jure, j'allais le tracer seulement au crayon...

— Eeek.

— Bon, d'accord, alors imaginons un troisième point équidistant des deux autres... Euh... j'ai l'impression qu'on aboutit quelque part dans l'océan du Bord, ou par-dessus le Rebord.

— J'imagine pas ce bestiau-là dans la mer, fit Ridculle en jetant un coup d'œil en l'air au cadavre fraîchement laminé.

— Dans ce cas, il faut chercher dans l'autre direction... »

Les mages s'attroupèrent autour de la carte.

Là, il y avait quelque chose.

« Ça n'est même pas bien dessiné, fit observer le doyen.

— C'est parce qu'on n'est pas sûr que ça existe vraiment », dit le major de promo.

Ça flottait en pleine mer, un tout petit continent selon les normes du Disque-monde.

« "XXXX", lut Cogite.

— C'est tout ce qu'on a inscrit sur la carte parce que personne sait comment ça s'appelle réellement, dit Ridculle.

— Et c'est là-bas qu'on l'a envoyé, fit Cogite. Dans un pays dont on n'est même pas certains de l'existence ?

— Oh, on sait maintenant qu'il existe, fit Ridculle. Forcément. Forcément. Ça doit aussi être un pays drôlement fertile pour donner des rats aussi gros.

— Je vais voir si on peut ramener...

— Oh, non, le coupa Ridculle d'un ton sans réplique. Non, merci bien. Le prochain coup, c'est p't-être un éléphant qui va nous passer à toute vitesse au-dessus d'la tête, et ça finit en éclaboussures. Non. Fichez-lui la paix, au pauvre gars. On a autre chose à penser... »

Il se frotta les mains. « C'est l'heure du dîner, j'ai l'impression, fit-il.

— Hum, dit le major de promo. Vous croyez qu'on a bien fait d'allumer la ficelle quand on a renvoyé cet engin ?

— Certainement, répondit Ridculle tandis qu'ils s'en repartaient tranquillement. Personne pourra dire qu'on l'a pas renvoyé exactement dans le même état où on l'a reçu... »



Sort rêvait doucement dans son local.
Les mages avaient raison. Sort était incapable de penser.
Il n'existait pas encore de mots pour ce dont il était capable.
Même Sort ignorait ce dont il était capable.
Mais il allait le découvrir.

La plume d'oie crissa à grand renfort de pâtés sur une nouvelle feuille de papier et dessina, sans raison particulière, un calendrier de l'année surmonté d'une image anguleuse d'un chien, un beagle, dressé sur ses pattes postérieures.



Le terrain était rouge, tout comme à Hunghung. Mais alors qu'il s'agissait sur le continent Contrepoids d'un argile si riche qu'il suffisait de laisser une chaise sur la pelouse pour compter quatre arbrisseaux de plus à la tombée de la nuit, c'était ici du sable qui donnait l'impression d'avoir rougi à la cuisson durant un été d'un million d'années.

De temps en temps on voyait des touffes d'herbe jaunie et des bouquets rabougris d'arbres gris-vert. Mais ce qu'on trouvait partout, c'était la chaleur.

On la remarquait surtout dans la mare sous les gommiers fantomatiques. L'eau fumait.

Une silhouette émergea des nuages en se retirant distraitemment de la barbe des poils brûlés.

Rincevent attendit que son propre monde personnel ait cessé de tournoyer et se concentra sur les quatre hommes qui l'observaient.

Noirs de peau, le visage peint de lignes et de volutes, ils cumulaient à eux tous l'équivalent de deux serviettes de table en vêtements.

Rincevent n'était pas raciste pour trois raisons. Il s'était trop brusquement retrouvé dans trop de pays différents pour nourrir de telles idées. Et puis, en y réfléchissant bien, la plupart des pires malheurs qu'il avait subis étaient le fait d'individus plutôt

pâles à la garde-robe bien garnie. Ce qui faisait déjà deux raisons.

La troisième, c'est que ces hommes qui se levaient à présent de leur posture à demi accroupie tenaient tous des lances pointées sur Rincevent, et quand on voit quatre lances pointées sur sa gorge, on éprouve un respect infini envers leurs propriétaires et on sent le mot « monsieur » venir spontanément à l'esprit.

Un des hommes haussa les épaules et abaissa son arme.

« Ça va ou quoi, mec ? » fit-il.

Plus que trois lances, il y avait du mieux.

« Euh... Ce n'est pas l'Université de l'Invisible, je me trompe, monsieur ? »

Les autres lances cessèrent de le menacer. Les hommes sourirent. Ils avaient les dents très blanches.

« Klatch ? Terres d'Howonda ? On dirait les Terres d'Howonda, fit Rincevent avec de l'espoir dans la voix.

— Connais pas ces tamas-là, mec », répliqua l'un d'eux.

Les trois autres s'attroupèrent autour de lui.

« Comment on va l'appeler ?

— Kangourou Tama. Casse pas la tête. Y avait un kangourou, et la seconde d'après un tama. D'après les vieux, ce genre de truc, ils en avaient la dose, au temps du Rêve.

— L'engin, moi, je me serais attendu à mieux que ça.

— Awa.

— Y a un moyen de savoir. »

L'homme qui paraissait le chef du groupe s'avança vers Rincevent, la figure fendue du grand sourire qu'on réserve aux imbéciles et à ceux qui tiennent des pistolets, et lui tendit un morceau de bois.

L'objet était plat et recourbé en son milieu. On avait passé beaucoup de temps à l'orner de motifs en petits points colorés plutôt jolis. Sans savoir pourquoi, Rincevent ne fut pas du tout surpris d'y reconnaître un papillon.

Les chasseurs le regardaient, l'air d'attendre.

« Euh... oui, dit-il. Très beau. Très beau travail. Un effet pointilliste intéressant. Dommage que vous n'ayez pas trouvé de bout de bois plus droit. »

Un des hommes posa sa lance, s'accroupit et ramassa un long tube, de bois lui aussi et recouvert des mêmes motifs. Il souffla dedans. Le son produit n'était pas désagréable. Il rappelait un bourdonnement d'abeilles qui auraient inventé l'orchestration symphonique.

« Hum, fit Rincevent. Oui. »

C'était à l'évidence une épreuve. Les hommes lui avaient donné le bout de bois tordu. Il devait s'en servir d'une manière ou d'une autre. C'était visiblement très important. Il...

Oh, non. Il allait dire ou faire quelque chose, à tous les coups, et eux s'écrieraient « Oui, c'est toi le Grand Tama » ou un autre truc du même goût, puis ils l'emmèneraient et une autre aventure commencerait, autrement dit un nouveau cycle d'ennuis et d'horreurs. La vie gardait ce genre de tours dans son sac.

Eh bien, cette fois, Rincevent n'allait pas s'y laisser prendre.

« Je veux rentrer chez moi, dit-il. Je veux retourner à la bibliothèque où j'étais bien tranquille. Je ne sais pas où je suis. Et je me fiche de ce que vous allez me faire, vu ? Pas question de vivre une aventure ni de sauver encore le monde, et ce n'est pas avec vos mystérieux bouts de bois que vous allez m'avoir. »

Il empoigna le morceau de bois recourbé et le jeta au loin de toutes ses forces.

Les hommes le fixaient des yeux tandis qu'il croisait les bras.

« Je ne joue pas, dit-il. J'arrête, je ne vais pas plus loin. »

Ils continuaient de le regarder fixement. Et voilà qu'ils se mettaient en outre à sourire à la vue de quelque chose dans son dos.

Il en ressentit de la contrariété.

« C'est compris ? Vous m'entendez ? fit-il. C'est la dernière fois que l'univers essaye de rouler Rincev... »

AINSI PREND FIN
« LES TRIBULATIONS D'UN MAGE EN AURIENT »,
DIX-SEPTIÈME LIVRE DES
ANNALES DU DISQUE-MONDE.